

FRANCUSKA ČITANKA

SA KRATKOM METRIKOM
I PREGLEDOM FRANCUSKE KNJIŽEVNOSTI

ZA VII i VIII RAZRED SREDNJIH ŠKOLA

— ČETVRTO IZDANJE —

Odabrao i objasnio
RADOJE L. KNEŽEVIĆ

Na osnovu mišljenja Glavnog prosvetnog saveta S.br. 1551
od 6 novembra 1937 god., g. Ministar prosvete odobrio je
ovu čitanku odlukom S.n.br. 45095 od 30 novembra 1937 god.

BEOGRAD
IZDANJE KREDITNE I PRIPOMOĆNE ZADRUGE
PROFESORSKOG DRUŠTVA
1938

BEOGRAD
Za štampariju „ZORA“ Kosmajaska 24. Telefon 29-9-20
Bogomir M. Jovanović, štampar, Pop-Lukina ulica br. 4.
1 9 3 8

Устав граматике
и реченице

ово је изложба о реченици

CLARTÉ DE LA LANGUE FRANÇAISE.

Ce qui distingue notre langue des langues anciennes et modernes, c'est l'ordre et la construction de la phrase. Cet ordre doit toujours être direct, et nécessairement clair. Le français nomme d'abord le sujet du discours, ensuite le verbe, qui est l'action, et enfin l'objet de cette action: voilà la logique naturelle à tous les hommes; voilà ce qui constitue le sens commun. Or cet ordre si favorable, si nécessaire au raisonnement, est presque toujours contraire aux sensations, qui nomment le premier l'objet qui frappe le premier. C'est pourquoi tous les peuples, abandonnant l'ordre direct, ont eu recours aux tournures plus ou moins hardies, selon que leurs sensations ou l'harmonie des mots l'exigeaient; et l'inversion a prévalu sur la terre, parce que l'homme est plus impérieusement gouverné par les passions que par la raison.

Le français, par un privilège unique, est seul resté fidèle à l'ordre direct, comme s'il était tout raison; et on a beau, par les mouvements les plus variés et toutes les ressources du style, déguiser cet ordre, il faut toujours qu'il existe, et c'est en vain que les passions nous bouleversent et nous sollicitent de suivre l'ordre des sensations: la syntaxe française est incorruptible. C'est de là que résulte cette admirable clarté, base éternelle de notre langue. Ce qui n'est pas clair n'est pas français.

(«Discours sur l'universalité
de la langue française»)

A. Rivarol

Beleška o piscu. — Antoine Rivarol (1753-1801), književnik i novinar, ostavio je maksime koje odaju čoveka oštromna i zajedljiva duha. Njegovo najpoznatije delo je »Discours sur l'universalité de la langue française.«

pour le Spalimiran Franço

2. COMBAT DES FRANCS ET DES GALLO-ROMAINS.

Le combat décrit par Chateaubriand a lieu au début du quatrième siècle, pendant le règne de Dioclétien (284-305). C'est l'époque où les barbares germains forcent de plus en plus souvent les frontières de l'Empire romain, annonçant la grande invasion. Les Romains, avec leurs alliés les Grecs et les Gaulois, s'efforcent de lutter contre la tempête.

Le récit suivant est fait par un jeune Grec, Eudore, qui combat dans les rangs des Gallo-Romains. A la tête des Francs se trouve Clodion, fils de Pharamond et père de Mérovée. Constance, le futur empereur, commande les Gallo-Romains. La bataille se livre sur un sol marécageux, au bord de la mer (dans les Pays-Bas).

Parés de la dépouille des ours, des veaux marins¹, des urochs² et des sangliers, les Francs se montraient de loin comme un troupeau de bêtes féroces. Une tunique courte et



Chef franc.

serrée laissait voir toute la hauteur de leur taille, et ne leur cachait pas le genou. Les yeux de ces barbares ont la couleur d'une mer orageuse; leur chevelure blonde, ramenée en avant sur leur poitrine, et teinte d'une liqueur rouge, est semblable à du sang et à du feu. La plupart ne laissent croître leur barbe qu'au-dessus de la bouche, afin de donner à leurs lèvres plus de ressemblance avec le mufle des dogues et des loups. Les uns chargent leur main droite d'une longue framée³, et leur main gauche d'un bouclier qu'ils tournent comme une roue rapide; d'autres, au lieu de ce bouclier, tiennent une espèce de javelot nommé an-gon⁴, où s'enfoncent deux fers recourbés; mais tous ont à la ceinture la redoutable francisque⁵, espèce de hache à deux tranchants dont le manche est recouvert d'un dur acier: arme funeste que le Franc jette en poussant un cri de mort, et qui manque rarement de frapper le but qu'un œil intrépide a marqué.

Stu Ces barbares, fidèles aux usages des anciens Germains, s'étaient formés en coin⁶, leur ordre accoutumé de bataille. Le formidable triangle où l'on ne distinguait qu'une forêt de framées, des peaux de bêtes et des corps demi-nus, s'avancait

901
~~Le peuple suumum~~
 guerre u gnetog sez parantog

avec impétuosité, mais d'un mouvement égal, pour percer la ligne romaine. A la pointe de ce triangle étaient placés des braves qui conservaient une barbe longue et hérissée, et qui portaient au bras un anneau de fer. Ils avaient juré de ne quitter ces marques de servitude qu'après avoir sacrifié un Romain. Chaque chef dans ce vaste corps était environné des guerriers de sa famille, afin que, plus ferme dans le choc, il remportât la victoire ou mourût avec ses amis. Chaque tribu se ralliait sous un symbole: la plus noble d'entre elles se distinguait par des abeilles ou trois fers de lance⁷. Le vieux roi des Sicambres⁸, Pharamond, conduisait l'armée entière et laissait une partie du commandement à son petit-fils Mérovée. Les cavaliers francs, en face de la cavalerie romaine, couvraient les deux côtés de leur infanterie; à leurs casques en forme de gueule ouverte, ombragés⁹ de deux ailes de vautour, à leurs corselets¹⁰ de fer, à leurs boucliers blancs, on les eût pris pour des fantômes, ou pour ces figures bizarres que l'on aperçoit au milieu des nuages pendant une tempête. Clodion, fils de Pharamond, et père de Mérovée, brillait à la tête de ces cavaliers menaçants.

Sur une grève, derrière cet essaim d'ennemis, on apercevait leur camp, semblable à un marché de laboureurs et de pêcheurs; il était rempli de femmes et d'enfants, et retranché avec des bateaux de cuir¹¹ et des chariots attelés de grands bœufs. Non loin de ce camp champêtre, trois sorcières en lambeaux faisaient sortir de jeunes poulains¹² d'un bois sacré, afin de découvrir par leur course à quel parti Tuiston¹³ promettait la victoire. La mer d'un côté, des forêts de l'autre formaient le cadre de ce grand tableau.

" Jules César
 les romains
 les parantog

sola

Le soleil du matin, s'échappant des replis d'un nuage d'or, verse tout à coup sa lumière sur les bois, l'Océan et les armées. La terre paraît embrasée du feu des casques et des lances, les instruments guerriers sonnent l'air antique de Jules César partant pour les Gaules. La rage s'empare de tous les cœurs, les yeux roulent du sang¹⁴, la main frémit sur l'épée. Les chevaux se cabrent, creusent l'arène¹⁵, secouent leur crinière, frappent de leur bouche écumante leur poitrine enflammée, ou lèvent vers le ciel leurs naseaux brûlants, pour respirer les sons belliqueux. Les Romains commencent le chant de Probus¹⁶:

6
»Quand nous aurons vaincu mille guerriers francs, combien ne vaincront-ils pas de millions de Perses?«

Les Grecs répètent en chœur le pæan¹⁷, et les Gaulois l'hymne des druides¹⁸. Les Francs répondent à ces cantiques de mort; ils serrent leurs boucliers contre leur bouche et font entendre un mugissement semblable au bruit de la mer que le vent brise contre un rocher; puis, tout à coup poussant un cri aigu, ils entonnent le bardit à la louange de leurs héros:



Chateaubriand.

Peint par Girodet. (Musée de Saint-Malo.)

»Pharamond! Pharamond! nous avons combattu avec l'épée.

»Nous avons lancé la francisque à deux tranchants; la sueur tombait du front des guerriers et ruisselait le long de leurs bras. Les aigles et les oiseaux aux pieds jaunes¹⁹ poussaient des cris de joie; les corbeaux nageaient dans le sang

des morts; tout l'Océan n'était qu'une plaie: les vierges ont pleuré longtemps!

»Pharamond! Pharamond! nous avons combattu avec l'épée.

»Nos pères sont morts dans les batailles, tous les vautours en ont gémi: nos pères les rassasiaient de carnage²⁰. Choisissons des épouses dont le lait soit du sang, et qui remplissent de valeur le cœur de nos fils. Pharamond, le bardit est achevé: les heures de la vie s'écoulent; nous sourirons quand il faudra mourir«.

Ainsi chantaient quarante mille barbares. Leurs cavaliers haussaient et baissaient leurs boucliers blancs en cadence; et, à chaque refrain, ils frappaient du fer d'un javelot leur poitrine couverte de fer.

(Description d'un combat terrible.)

... Mérovée, rassasié de meurtres, contemplait, immobile, du haut de son char de victoire, les cadavres dont il avait jonché la plaine. Ainsi se repose un lion de Numidie²¹, après avoir déchiré un troupeau de brebis; sa faim est apaisée; sa poitrine exhale l'odeur du carnage; il ouvre et ferme tour à tour sa gueule fatiguée qu'embarrassent les flocons de laine; enfin il se couche au milieu des agneaux égorgés; sa crinière humectée d'une rosée de sang retombe des deux côtés de son cou; il croise ses griffes puissantes; il allonge la tête sur ses ongles; et les yeux à demi fermés, il lèche encore les molles toisons étendues autour de lui.

(*»Les Martyrs«*, livre VI^e)

F.-R. de Chateaubriand

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

Ovaj opis je odlomak iz Chateaubriand-ova dela *»Les Martyrs«*. Pisac je slikovitošću svoga stila tako snažno dočarao staru Galiju, da je to uticalo na savremenike, koji su počeli više pažnje poklanjati počecima francuske istorije. Za ovaj opis, naročito, kaže znameniti istoričar Augustin Thierry, docniji pisac *»Priča iz merovinškog doba«*: *»L'impression que fit sur moi le chant de guerre des Francks eut quelque chose d'électrique. Je quittai la place où j'étais assis, et, marchant d'un bout à l'autre de la salle, je répétais à haute voix et en faisant sonner mes pas sur le pavé: »Pharamond! Pharamond! Nous avons combattu avec l'épée!«... Ce moment d'enthousiasme fut peut-être décisif pour ma vocation«.*

1. *Veau* (m.) *marin* = phoque (m.), fóka, tulanj (*Phoca vitulina*).
2. *Urochs* (m.) = aurochs (m.), tûr, prvobitno goveče (*Bos primigenius*).
3. *Framée* (f.), koplje franačko.
4. *Angon* (m.) džida, kratko koplje; sa strane šiljka nalaze se dve upolje povijene šipke.
5. *Francisque* (f.), bojna sekira franačka, bâlta.
6. *Se former en coin*, poredati se u obliku trougla, obrazovati trougao.
7. *Fer* (m.) *de lance*, gvozdeni šiljak na koplju.
8. *Sicambres* (m. pl.), germansko pleme. — *Pharamond*, *Clodion*, *Mérovée*, otac, sin i unuk, franački vođi. To nisu ona tri kralja od kojih je postala prva kraljevska loza u Francuskoj: od lica u ovom opisu njih razdvaja čitavo stoleće, te bi to bilo anahronizam.
9. *Ombragés de*, na kojima su se vila.
10. *Corselet* (m.) *de fer*, grudni oklop od železa.
11. *Bateau* (m.) *de cuir*, lada obložena kožom. Chateaubriand, u svojim napomenama, navodi — prema jednom istoričaru — da su na pr. Sasi oblagali svoje lade kožom.
12. *Poulains* (m. pl.), ždrebad. Stari Germani su ishod svojih ratničkih preduzeća proricali s pomoću ždrebad — prema njihovu hodu. Jedan naš pisac utvrdio je »da je proricanje kubi s pomoću konja kao medijuma, kojim bogovi kazuju svoju volju kad ih verni preko sveštenika (žreca) umole, bio običaj... i svih slovenskih naroda, te i našega, pre primanja hrišćanske vere«. (Drag. Kostić: »Staroverski božanstveni konj«).
13. *Tuiston*, germanski bog, tvorac germanske rase.
14. *Rouler du sang*, postati krvav, zakrvaviti.
15. *Arène* (f.; lat.: *arena*), pesak; obično: *sable* (m.). U proširenom značenju, mesto posuto peskom gde su se borili gladijatori, borište, arena.
16. *Probus*, rimski car (276-282), rođen u Sremskoj Mitrovici, poznat po tome što je u nekoliko mahova tukao Franke.
17. *Le péan* (ili: *paean*), grčka bojna pesma; franačka bojna pesma je *le bardit* (čitaj: *dj*).
18. *Druide* (m.), sveštenik starih Gala.
19. *Vautour* (m.) = *oiseau aux pieds jaunes*, sup, strvinar.
20. *Carnage* (m.), (ovde) meso.
21. *Numidie* (f.), predeo u staroj Africi; danas pokrajina Alžir.
22. Obratiti pažnju na izgovor reči: *bœufs* (u množ. se *f* ne izgovara), *but* (*t* se izg. samo pred samoglasnikom), *Dioclétien* (si-in), *eut* (izg. kao da nema *e*), *faisaient* (fe-zé), *fer* i *mer* (izg. krajnje *r*); *fils* i *petit-fils* (*fils* izgovoriti *fiss*); *ours* (ourss).

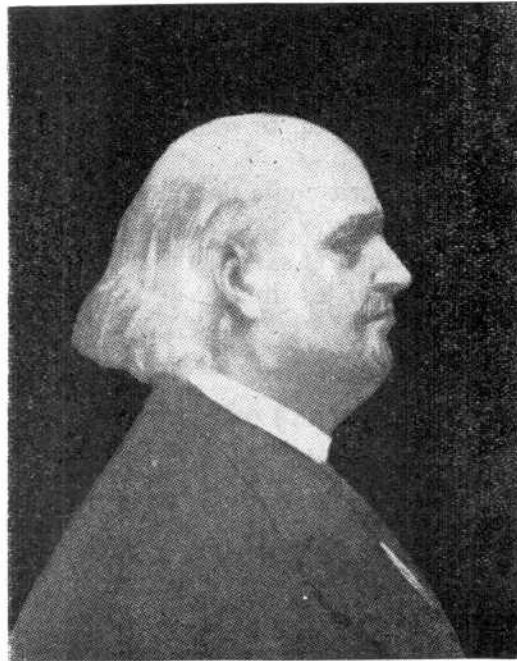
Beleška o piscu. — V. § 23 u »Historique de la littérature française«.

3. LE CŒUR DE HIALMAR.

Une nuit claire, un vent glacé. La neige est rouge.
Mille braves sont là qui dorment sans tombeaux,
L'épée au poing, les yeux hagards. Pas un ne bouge.
Au dessus tourne et crie un vol de noirs corbeaux.

La lune froide verse au loin sa pâle flamme.
Hjalmar se soulève entre les morts sanglants,
Appuyé des deux mains au tronçon de sa lame.
La pourpre du combat¹ ruisselle de ses flancs.

— Holà! Quelqu'un a-t-il encore un peu d'haleine,
Parmi tant de joyeux et robustes garçons
Qui, ce matin, riaient et chantaient à voix pleine
Comme des merles dans l'épaisseur des buissons?



Lecote de Lisle.

Par Benjamin Constant. (Collection de Mme J. Drouin.)

Tous sont muets. Mon casque est rompu, mon armure
Est trouée, et la hache a fait sauter² ses clous.
Mes yeux saignent. J'entends un immense murmure
Pareil aux hurlements de la mer et des loups.

Viens par ici, corbeau, mon brave mangeur d'hommes!
Ouvre-moi la poitrine avec ton bec de fer.
Tu nous retrouveras demain tels que nous sommes.
Porte mon cœur tout chaud à la fille d'Ylmer.

golbe

Dans Upsal³, où les Jarls⁴ boivent la bonne bière,
Et chantent, en heurtant les cruches d'or, en chœur,
A tire - d'aile vole, ô rôdeur de bruyère!
Cherche ma fiancée et porte-lui mon cœur.

Au sommet de la tour que hantent les corneilles
Tu la verras debout, blanche, aux longs cheveux noirs.
Deux anneaux d'argent fin lui pendent aux oreilles,
Et ses yeux sont plus clairs que l'astre des beaux soirs.

Va, sombre messenger, dis-lui bien que je l'aime,
Et que voici mon cœur. Elle reconnaîtra
Qu'il est rouge et solide, et non tremblant et blême;
Et la fille d'Ylmer, corbeau, te sourira!

Moi, je meurs. Mon esprit coule par vingt blessures.
J'ai fait mon temps⁵. Buvez, ô loups, mon sang vermeil.
Jeune, brave, riant, libre, et sans flétrissures,
Je vais m'asseoir parmi les dieux⁶, dans le soleil.

(»Poèmes barbares«)

Leconte de Lisle

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

1. *La pourpre du combat* = le sang.
2. *Faire sauter*, izbiti (klinac).
3. *Upsal*, Upsala, grad u Švedskoj; jedna od nekadašnjih prestonica skandinavskih.
4. *Jarl* (m.; ili *Yarl*; čitaj: jarl), grof, vlastelin.
5. *Faire son temps*, otslužiti svoje; dotrajati.
6. *Parmi les dieux*... Ovu je pesmu Leconte de Lisle ispevao prema jednoj narodnoj skandinavskoj pesmi. Hjalmar, koji pada na bojištu i umire, otići će među bogove: po skandinavskoj (i uopšte germanskoj) mitologiji, borci pali na bojištu odlaze posle smrti u *Valhalu*; tamo se opet bore, ali im rane čudom zarastaju; okupljeni oko boga Odina, oni piju medovinu koju im liju *valkire*. Valhala i valkire potsećaju na muslimanski dženet i hurije.
7. Obratiti pažnju na izgovor reči: *asseoir* (kao da nema *e*); *bien* i *viens* (reči koje se svršavaju na *-ien* treba čitati *yin*; isto tako i glagolske oblike koji se svršavaju na *-iens*, *-ient*. Ali to ne važi za ostale reči na *-iens* i *-ient*, kao *orient*, *patient*, gde poslednji slog treba izgovarati *yan*); *chœur* (ch = k); *fer* i *mer*; *jarl* (*jarl*), *Lisle* (kao da nema *s*), *mille* (kao *tranquille*, *ville*).

était revenu, nous n'aurions rien eu à craindre; lui et ceux qui l'accompagnent n'encourront aucun blâme. Regardez derrière vous, vous verrez une arrière-garde destinée à un triste sort: ceux qui prendront part à ce combat n'en verront jamais d'autre.

— Tais-toi, Olivier; ne dis pas de telles paroles. Honni le cœur qui se couarde⁵ dans la poitrine! Nous resterons fermement à notre poste: à nous les beaux coups, à nous le massacre!«

Quand Roland voit la bataille toute proche, il devient plus fier qu'un lion ou un léopard. Il encourage les Français; il appelle Olivier: »Compagnon, ami, ne parlez pas de la sorte! L'empereur qui nous a laissés ici en a choisi vingt mille parmi lesquels il ne savait pas un couard. On doit pour son seigneur souffrir de grandes peines, endurer le froid et le chaud, perdre au besoin sa chair et son sang. Frappe de Hauteclaire⁶ et moi de Durendal⁶, la bonne épée que l'empereur m'a donnée. Si je meurs, celui qui l'aura après moi pourra dire: Cette épée fut celle d'un noble guerrier!«

Plus loin est l'archevêque Turpin⁷; il pique son cheval et monte sur une éminence; il appelle autour de lui les Français, et voici le sermon qu'il leur adresse: »Seigneurs barons, Charles nous a laissés ici; nous devons mourir pour notre roi et défendre la chrétienté. Vous allez avoir à livrer bataille, n'en doutez pas: vous voyez de vos yeux les Sarrasins. Confessez vos fautes, implorez la pitié de Dieu, et je vous absoudrai pour le salut de vos âmes. Si vous mourez dans ce combat, vous serez des martyrs: vous aurez vos places au plus haut du paradis«. Les Français se prosternent; l'archevêque les bénit et les absout; la pénitence qu'il leur donne, c'est de bien frapper.



2. Le combat.

La bataille est formidable et rude. Olivier et Roland frappent à l'envi, l'archevêque les imite, les douze pairs ne s'épargnent pas, tous les Français font de leur mieux. Par centaines, par milliers, les païens meurent; la fuite seule en sauve quelques-uns. Mais chez les Français aussi tombent

po opor Hermani op Brumona Nos
 u zvezdastom op Panska puzemio myjetka

13

les meilleurs champions⁸: ils ne reverront pas leurs parents et leurs amis, et Charlemagne qui les attend dans les défilés.

En France éclate une tourmente prodigieuse, orage de vent et de tonnerre, pluie et grésil démesurés; la foudre tombe à coups redoublés, la terre elle-même tremble: de Saint-Michel du Péril jusqu'aux Saints, de Besançon jusqu'au port de Wissant⁹, il n'y a pas une demeure dont les murs ne chancelent; en plein midi de grandes ténèbres couvrent le ciel. Tous ceux qui le voient en sont épouvantés; la plupart s'écrient: »C'est la destruction, c'est la fin du monde!« Mais ils ne disent pas vrai, ils ne savent ce que c'est: c'est le grand deuil pour la mort de Roland!

... Qu'il eût fait beau voir Roland et Olivier manier leurs épées, l'archevêque frapper de sa lance! Ceux qu'ils ont tués à eux trois, on peut bien les estimer à quatre milliers. Les Français qui leur restent les secondent bien. Ils font avec succès quatre charges, mais la cinquième leur est funeste: tous les chevaliers français sont tués, excepté soixante que Dieu épargne encore. Avant de mourir, ils se vendront cher.

Le comte Roland voit la grande perte des siens; il appelle son compagnon Olivier: »Cher sire, qu'en dites-vous? Que de bons vassaux vous voyez étendus à terre! Nous pouvons plaindre la belle, la douce France, privée de tels barons¹⁰. Ah! roi aimé, que n'êtes-vous ici? Frère, que ferons-nous? comment lui faire savoir ces nouvelles?»

— Je ne sais, dit Olivier, et j'aime mieux mourir que d'encourir le déshonneur«.

3. La mort de Roland.

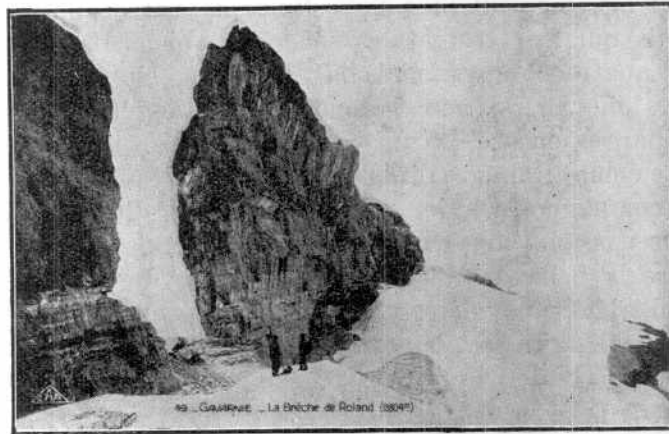
Les soixante derniers combattants, y compris Olivier, sont tués; il ne reste plus debout que Roland et l'archevêque Turpin, grièvement blessé. Les païens, entendant les cors qui annoncent le retour de l'armée de Charlemagne, s'enfuient, laissant ces deux survivants maîtres du champ de bataille. — Turpin est mort à son tour, et Roland va mourir aussi.

Roland sent l'approche de la mort: sa cervelle lui sort par les oreilles. Il prie d'abord Dieu qu'il appelle à lui tous ses pairs, puis il implore pour lui-même l'ange Gabriel. Il prend l'olifant¹¹, pour qu'on ne dise pas qu'il l'a perdu, et

« Turpin »
 « Roland »

s'avance, dans une lande, du côté de l'Espagne... Il s'arrête au haut d'un tertre, sous deux beaux arbres, entre quatre blocs de marbre taillés: là il tombe sur l'herbe verte, la face au ciel; il se pâme, et il sent que sa mort est proche.

Hauts sont les monts et épais les arbres; les quatre blocs de marbre reluisent; Roland, pâmé, est étendu sur l'herbe verte. Un Sarrasin l'épiait: il feignait d'être mort et s'était couché entre les cadavres, le corps et le visage barbouillés de sang; il entreprit une folie qui devait lui être mortelle. Il se lève et se met à courir; il touche le corps et les armes de Roland et s'écrie: »Le voilà vaincu, le neveu de Charles! J'emporterai cette épée en Arabie«. Il tire la barbe de Roland et saisit Durendal pour l'enlever du fourreau; mais pendant qu'il la tirait, Roland reprit quelque connaissance.



Gavarnie.

La Brèche de Roland (2804 m.).

Roland s'aperçoit que le Sarrasin lui ôte son épée. Il ouvre les yeux, le voit et lui dit: »Tu n'es pas des nôtres, ou je me trompe bien.« Il tenait son olifant, qu'il n'avait pas voulu perdre: il en frappe le téméraire sur son heaume¹², il brise l'acier et le crâne, et étend le Sarrasin mort devant ses pieds; puis il lui dit: »Misérable, comment as-tu été si hardi que de me toucher? Nul ne l'entendra dire qui ne t'en tienne pour fou. Mais mon olifant en est fendu: le cristal et l'or en sont tombés«.

Roland sent que la mort le serre de près. Il se lève sur ses pieds, il s'efforce autant qu'il peut; il est tout pâle. Il tient à la main Durendal, son épée, toute nue; il voit devant lui un des blocs de marbre, il y frappe dix coups dans sa douleur; mais l'acier grince sans se rompre ni s'ébrécher. »Sainte Marie, dit le comte, aidez-moi! Ah! Durendal, bonne épée, quel dommage de toi! Je me perds moi-même, je n'ai plus besoin de toi. Mais tu m'as fait vaincre en tant de batailles rangées, conquérir tant de grandes terres pour Charles à la barbe chenue! Je ne veux pas que, moi vivant, tu me sois enlevée. Puisse jamais ne te posséder un homme qui s'enfuit devant un autre! Tu as appartenu longtemps à un bon vassal: dans la France bénie, il n'y en aura jamais un pareil«.



La mort de Roland.
D'après une peinture du XIV^e siècle.

... Roland sent que la mort l'envahit: de la tête elle gagne le cœur. Il court jusque sous un pin et se couche, la face à terre, sous lui l'épée et l'olifant, la tête tournée vers l'Espagne. S'il le fait, le gentil¹³ comte, c'est pour que Charles dise, ainsi que les Français, qu'il est mort vainqueur. Il confesse avec ardeur ses péchés, et, comme gage de son repentir et de son entière soumission, il tend son gant droit vers Dieu.

Roland sent qu'il n'a plus longtemps à vivre. Sous un tertre il est couché, le visage tourné vers l'Espagne; d'une main il bat sa poitrine: »Dieu, je me confesse à toi de tous les

péchés que j'ai faits, grands et petits, depuis ma naissance jusqu'à cette heure où la mort m'atteint.« Il tend vers Dieu son gant droit, et les anges du ciel descendent vers lui.

Le comte Roland est étendu sous un pin, la face tournée vers l'Espagne. Il se met à se ressouvenir de bien des choses, de toutes les terres qu'il a conquises, de la douce France, des hommes de sa lignée¹³, de son seigneur Charlemagne qui l'a nourri, et des Français qui le chérissent tant. Il confesse ses péchés, il implore la miséricorde de Dieu: »Père de vérité, qui as ressuscité saint Lazare, qui as sauvé Daniel des lions¹⁴, défends mon âme du péril où me mettent mes péchés!« Il tend vers Dieu son gant droit, et Gabriel le prend de sa main. Il joint alors les mains, et, inclinant sa tête sur son bras, il va, le noble comte, à sa fin. Dieu lui envoie ses anges et ses chérubins et saint Michel; saint Gabriel est avec eux: ils emportent l'âme du comte en paradis.

(Mis en français moderne par Gaston Paris)

Turold (?)

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

Istoriska podloga »Pesme o Rolandu« je ova. Godine 778 Karlo Veliki vraćao se sa svoga pohoda iz Španije, protiv Saracena. Zaštitnicom njegovom zapovedao je Roland, prefekt (krajiški vojvoda, krajišnik) Bretonjske Krajine. U dolini Roncevaux napali su ga gorštaci Baski i potukli: tu je i sam Roland izgubio glavu.

Narodna mašta nije se mogla pomiriti s tim da najbolji junaci cara Karla izginu od ruke običnih seljaka, koji su imali u vidu pljačku; propast tih vitezova morala je, pored toga, biti i plod izdaje. Tako je legenda dovela Rolandovu pogibiju u vezu sa bezbožnim Saracenicima, i izmislila izdajnika, — izdajnik je Rolandov očuh Ganelon, — kao naša narodna pesma Vuka Brankovića. Roland je sestrić cara Karla i uživa veliku milost njegovu. — O junačkim pesmama videti »Historique de la littérature française« (§ 2).

1. *Saraceni* (Sarrasins) su nazivani uopšte muhamedanci, bili oni iz Afrike ili iz Evrope, a *Mavrima* (Maures) oni poreklom iz Mavritanije (Severna Afrika).

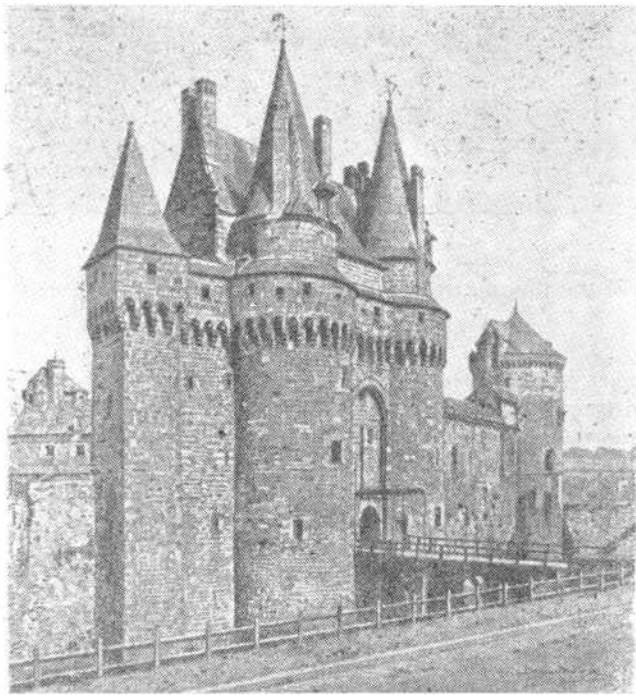
2. *Olivier*, jedan od dvanaest perova: per je najviša titula koju je car Karlo davao vlasteli. Oliverova sestra Alda (*Aude*) bila je, prema legendi, verenica Rolandova.

3. *Preux* (m.), junak, vitez.

4. *Dussent-ils y mourir*, ma(kar) morali tu izginuti. *Dussent-ils...* = *Même s'ils devaient...*

5. *Honni le cœur*, sram neka je srce... — *Se couarder*, plašiti se, biti plašljiv; *couard* (m.), strašljivac.

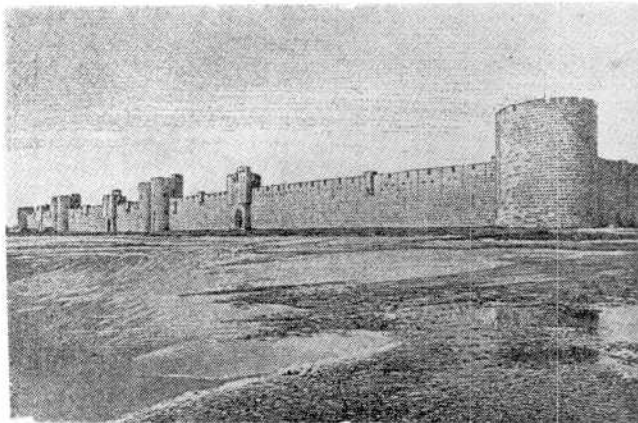
6. *Hauteclair* (ili *Closamont*), ime Oliverova mača. Rolandov mač je nosio ime *Durendal*; mač Karla Velikoga je *Joyeuse*; Cid ima mač zvan *Tizona* i kobilu zvanu *Babičca*.



Phot. Neurdein,

Porte fortifiée au XIV^e et au XV^e siècle. — Le Châtelet
au Château de Vitry.

Les défenses d'une porte formaient souvent un véritable petit château, le Châtelet. Au premier plan le fossé avec un pont. L'entrée, bien défendue, est dominée par un *mâchicoulis*, qui fait balcon.



Phot. Neurdein.

Fortification du treizième siècle. — Front Sud de l'enceinte d'Aigues-Mortes.

L'enceinte d'Aigues-Mortes forme un carré long. Les murs crénelés, hauts de 8 à 10 mètres, présentent alternativement, et d'une façon régulière, deux tours rondes et une tour carrée flanquée à ses angles de petites tourelles. A chaque tour une porte. Le fossé qui bordait le rempart a été comblé. Aigues-Mortes fut fondée et fortifiée par saint Louis, qui s'y embarqua pour ses croisades d'Egypte et de Tunis. (A. Malet.)

Gradski bedemi (*enceinte f. d'une ville*) sastojali su se iz zidina (*murs m. pl.*) i kula (*tours f. pl.*). Deo bedema između dve kule zove se *muraille f. ili courtine f.* Vrh spoljnih bedema bio je po pravilu dovoljno širok da se po njemu mogu kretati borci i stražari svud unaokolo; taj put po vrhu zidina zvao se *chemin m. de ronde*. Na vrhu zidina činjeni su, u visini čoveka, zakloni od kamena radi zaštite, t.zv. *merlons m. pl.* Na tim kamenim zaklonima nalazi se obično uzan i dug razrez, kroz koji su pučali strelci; taj otvor zove se *meurtrière f. ili archère f.* Prostor između dva merlona zove se *créneau m.* Gradska kapija ima s obe strane po jednu kulu radi odbrane: te kule prelaze liniju na kojoj je kapija, tako da se iz njih ona može i bočno da brani. Kule pokraj kapija su šire u gornjem delu pri vrhu (v. sliku 1): to su u stvari pokriveni balkoni na čijem se donjem delu nalaze otvori kroz koje se na neprijatelja kad dopre do same kule sipalo vrelo ulje, vreća smola ili bacalo kamenje: ti odbranbeni balkoni zovu se *mâchicoulis m.* Oko bedema bila je široka i duboka jama (*fossé m.*) ispunjena vodom. Preko nje se moglo preći pokretnim mostom (*pont-levis m.*), koji se lancima dizao u vis i tada sobom zatvarao ulaz kroz kapiju. Na bedemima mogu biti i udubljenja za topove, sa otvorom kroz koji prolazi cev; ta udubljenja zovu se *embrasures f. pl.* U središtu takvog utvrđenja nalazila se središna, glavna kula, kao mesto poslednjeg otpora; to je t. zv. *donjon m.*

7. *Turpin*, arhiepiskop u Rensu (Reims), umro oko 800 godine. Prema legendi, poginuo zajedno sa Rolandom.

8. *Champion* (m.), megdandžija, za-
točnik.

9. *Saint-Michel* (u Normandiji), *Xanten* (ovde: *Saints*; u Rajnskoj Pruskoj), *Besançon* (nekada glavni grad u Franche-Comté) i *Wissant* (pristanište između Bulonje i Kalea) — uzeti ovde kao krajnje tačke Francuske u najužem smislu; kao kad bi se kod nas reklo »od Triglava do Kajmakčalana«.

10. *Baron* (m.), oupšte: vlastelin, velmoža.

11. *Olifant* (m.), Rolandov rog (ime mu dolazi otuda što je od slonove kosti; od reči *elephantus*, slon).

12. *Heaume* (le), šlem. Danas bi

se reklo: *le casque*.

13. *Le gentil comte* = le noble comte. — *Lignée* (f.), rod, rodbina.

14. *Daniel*, jedan od jevrejskih proroka (VII vek pre Hrista). Njegovi neprijatelji dvaput ga bacili u jamu la vovima; oba puta je izišao živ i zdrav. Taj događaj iz njegova života bio je često obrađivan u slikarstvu.

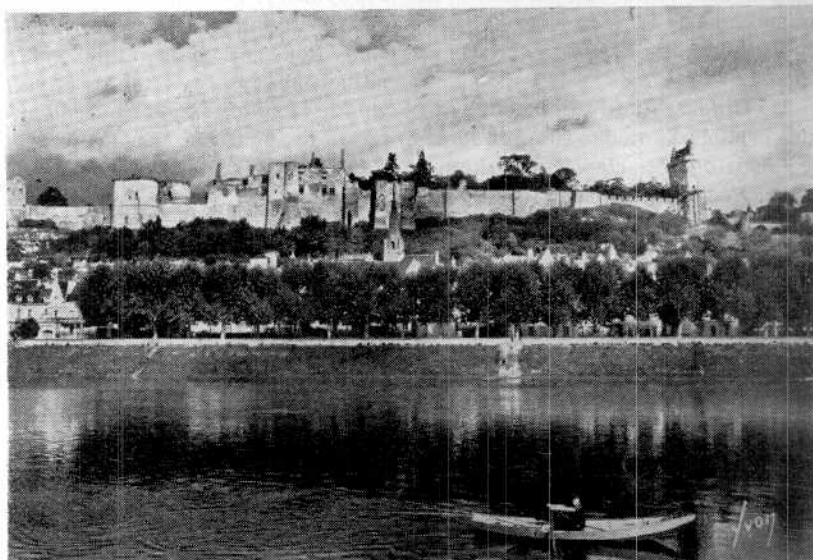
15. Obratiti pažnju na izgovor reči: *bien, devient, rien, sien, tient* (yin); *cher, fier* (izg. krajnje r); *chrétienté* (kré-tyin-té); *eu, eût; gentil i grésil* (ne izg. krajnje l); *corps* (kor), *long-temps* (lon-tan); *mille* (mi-le), *millier* (mi-lié); *pitié* (pi-tié; tako i: *amitié, inimitié, moitié*); *se ressouvenir* (re-sou...), *ressusciter* (rè-su...); *seconder* (se-gon...); *soixante* (soi-san-te); *Wis-sant* (Ui-san).

5. AYMERILLOT.

Charlemagne, empereur à la barbe fleurie¹,
Revient d'Espagne; il a le cœur triste, il s'écrie:
»Roncevaux! Roncevaux! ô traître Ganelon!«
Car son neveu Roland est mort dans ce vallon
Avec les douze pairs et toute son armée.
Le laboureur des monts qui vit sous la ramée
Est rentré chez lui, grave et calme, avec son chien.
Il a baisé sa femme au front et dit: C'est bien.
Il a lavé sa trompe et son arc aux fontaines;
Et les os des héros blanchissent dans les plaines.

Le bon roi Charle² est plein de douleur et d'ennui³;
Son cheval syrien est triste comme lui.
Il pleure; l'empereur pleure de la souffrance
D'avoir perdu ses preux, ses douze pairs de France,
Ses meilleurs chevaliers qui n'étaient jamais las,
Et son neveu Roland, et la bataille, hélas!
Et surtout de songer, lui, vainqueur des Espagnes⁴,
Qu'on fera des chansons dans toutes ces montagnes
Sur ses guerriers tombés devant des paysans,
Et qu'on en parlera plus de quatre cents ans!

Cependant il chemine; au bout de trois journées
Il arrive au sommet des hautes Pyrénées.
Là, dans l'espace immense il regarde en rêvant;
Et sur une montagne, au loin, et bien avant
Dans les terres, il voit une ville très forte,
Ceinte de murs avec deux tours à chaque porte.
Elle offre à qui la voit ainsi dans le lointain
Trente maîtresses⁵ tours avec des toits d'étain
Et des mâchicoulis⁶ de forme sarrasine,
Encor² tout ruisselants de poix et de résine.



Chinon: le Château et la Vienne.

Au centre est un donjon si beau, qu'en vérité
On ne le peindrait pas dans tout un jour d'été.
Ses créneaux sont scellés de plomb; chaque embrasure
Cache un archer dont l'œil toujours guette et mesure;
Ses gargouilles font peur; à son faite vermeil
Rayonne un diamant gros comme le soleil,
Qu'on ne peut regarder fixement de trois lieues.

Sur la gauche est la mer aux grandes ondes bleues,
Qui jusqu'à cette ville apporte ses dromons⁷.

Charle², en voyant ces tours, tressaille sur les monts.

» Mon sage conseiller, Naymes, duc de Bavière,
Quelle est cette cité près de cette rivière?
Qui la tient la peut dire unique sous les cieux.
Or, je suis triste, et c'est le cas⁸ d'être joyeux.
Oui, dussé-je⁹ rester quatorze ans dans ces plaines,
O gens de guerre, archers, compagnons, capitaines,
Mes enfants! mes lions! saint Denis¹⁰ m'est témoin
Que j'aurai cette ville avant d'aller plus loin!«

L'empereur offre à ses capitaines de prendre la ville: c'est Narbonne.
(C'est, aujourd'hui, la petite localité d'Arbonne, jadis place forte, à une lieue de Biarritz.) Mais tous objectent qu'ils sont fatigués et qu'ils désirent rentrer chez eux au plus tôt.

Ils refusèrent tous.

Alors, levant la tête,
Se dressant tout debout sur ses grands étriers,
Tirant sa large épée aux éclairs meurtriers,
Avec un âpre accent plein de sourdes huées,¹¹
Pâle, effrayant, pareil à l'aigle des nuées,
Terrassant du regard son camp épouvanté,
L'invincible empereur s'écria: »Lâcheté!
O comtes palatins tombés dans ces vallées,
O géants qu'on voyait debout dans les mêlées,
Devant qui Satan même aurait crié merci¹¹,
Olivier et Roland, que n'êtes-vous ici!
Si vous étiez vivants, vous prendriez Narbonne,
Paladins!¹² vous, du moins, votre épée était bonne,
Votre cœur était haut, vous ne marchandiez pas!
Vous alliez en avant sans compter tous vos pas!
O compagnons couchés dans la tombe profonde,
Si vous étiez vivants, nous prendrions le monde!
Grand Dieu! que voulez-vous que je fasse à présent?
Mes yeux cherchent en vain un brave au cœur puissant,
Et vont, tout effrayés de nos immenses tâches,
De ceux-là qui sont morts à ceux-ci qui sont lâches!
Je ne sais point comment on porte¹³ des affronts!
Je les jette à mes pieds, je n'en veux pas!.. Barons,
Vous qui m'avez suivi jusqu'à cette montagne,
Normands, Lorrains¹⁴, marquis des marches d'Allemagne,
Poitevins, Bourguignons, gens du pays Pisan,

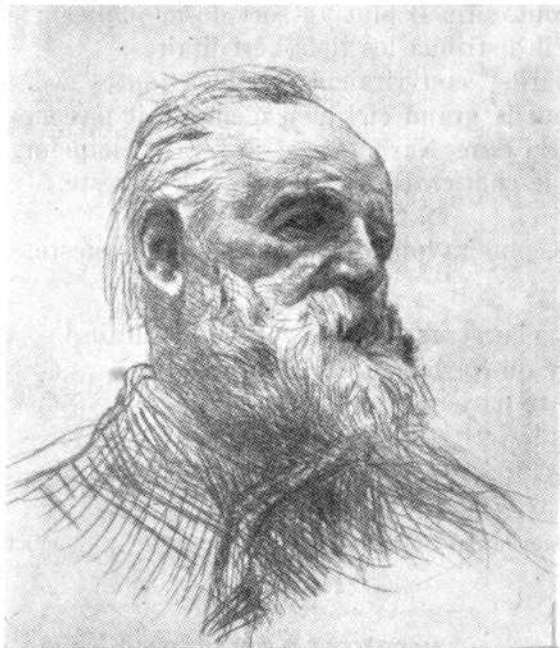
Bretons, Picards, Flamands, Français¹⁵, allez-vous-en!
Guerriers, allez-vous-en d'auprès de ma personne,
Des camps où l'on entend mon noir¹⁶ clairon qui sonne;
Rentrez dans vos logis, allez-vous-en chez vous,
Allez-vous-en d'ici, car je vous chasse tous!
Je ne veux plus de vous! retournez chez vos femmes!
Allez vivre cachés, prudents, contents, infâmes!
C'est ainsi qu'on arrive à l'âge d'un aïeul.
Pour moi, j'assiégerai Narbonne à moi tout seul.
Je reste ici, rempli de joie et d'espérance!
Et quand vous serez tous dans notre douce France,
O vainqueurs des Saxons et des Aragonais!
Quand vous vous chaufferez les pieds à vos chenets,¹⁷
Tournant le dos aux jours de guerres et d'alarmes,
Si l'on vous dit, songeant à tous vos grands faits d'armes
Qui remplirent longtemps la terre de terreur:
»Mais où donc avez-vous quitté votre empereur?«
Vous répondrez, baissant les yeux vers la muraille:
»Nous nous sommes enfuis le jour d'une bataille,
Si vite et si tremblants et d'un pas si pressé
Que nous ne savons plus où nous l'avons laissé!«

20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100
Ainsi Charles de France, appelé Charlemagne,
Exarque¹⁸ de Ravenne, empereur d'Allemagne,
Parlait dans la montagne avec sa grande voix;
Et les pâtres lointains, épars au fond des bois,
Croyaient en l'entendant que c'était le tonnerre.

Les barons consternés fixaient leurs yeux à terre.
Soudain, comme chacun demeurait interdit,
Un jeune homme bien fait sortit des rangs, et dit:
»Que monsieur saint Denis garde le roi de France!«

L'empereur fut surpris de ce ton d'assurance.
Il regarda celui qui s'avavançait, et vit,
Comme le roi Saül lorsque apparut David,¹⁹
Une espèce d'enfant au teint rose, aux mains blanches,
Que d'abord les soudards²⁰ dont l'estoc²¹ bat les hanches

Prirent pour une fille habillée en garçon,
Doux, frêle, confiant, serein, sans écusson
Et sans panache, ayant, sous ses habits de serge,
L'air grave d'un gendarme²² et l'œil froid d'une vierge.



Auguste Rodin: Victor Hugo, trois quarts.

»Toi, que veux-tu, dit Charle, et qu'est-ce qui t'émeut?

— Je viens vous demander ce dont pas un ne veut:
L'honneur d'être, ô mon roi, si Dieu ne m'abandonne,
L'homme dont on dira: C'est lui qui prit Narbonne.»

L'enfant parlait ainsi d'un air de loyauté,
Regardant tout le monde avec simplicité.

Le Gantois²³, dont le front se relevait très vite,
Se mit à rire, et dit aux reîtres²⁴ de sa suite:
»Hé! c'est Aymerillot, le petit compagnon.

— Aymerillot, reprit le roi, dis-nous ton nom.

— Aymery. Je suis pauvre autant qu'un pauvre moine.
J'ai vingt ans, je n'ai point de paille et point d'avoine,
Je sais lire en latin, et je suis bachelier.²⁵
Voilà tout, sire. Il plut au sort de m'oublier
Lorsqu'il distribua les fiefs héréditaires.
Deux liards²⁶ couvriraient fort bien toutes mes terres,
Mais tout le grand ciel bleu n'emplirait pas mon cœur.
J'entrerai dans Narbonne et je serai vainqueur.
Après, je châtierai les railleurs, s'il en reste.«

Charles, plus rayonnant que l'archange céleste,
S'écria:

»Tu seras, pour ce propos hautain,
Aymery de Narbonne et comte palatin,
Et l'on te parlera d'une façon civile.²⁷
Va, fils !«

Le lendemain, Aymery prit la ville.

(»La Légende des Siècles«, I)

Victor Hugo

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

Ovom pesmom Victor Hugo je obradio motiv koji se nalazi u početku narodne junačke pesme *Aimeri de Narbonne*. Vidimo, po prvim stihovima, da pesma ne usvaja legendu, po kojoj je Roland poginuo usled izdaje, od Saracena; Hugo jasno kaže da su vitezovi cara Karla pobijeni od seljaka, i to najviše i žalosti cara. (Alfred de Vigny, u svojoj pesmi »Le Cor«, drži se predanja.)

1. *Empereur à la barbe fleurie*, car sa sedom bradom; *fleurie*, rascvetan; careva brada je bela kao rascvetano drveće u proleće.

2. *Charle*, ponekad bez *s*, da bi se imao jedan slog manje. Iz istog razloga, malo niže: *encor* (umesto *encore*). Videti »Notions de versification« (§ 51).

3. *Ennui* (m.), u klasičnom značenju: tuga, bol; danas znači »dosada«.

4. *Vainqueur des Espagnes* (f. pl.). Kao geografski pojam, Španija je uvek u jednini (u drugom stihu: *Revient d'Espagne*); uzeta politički, kao skup raznih državnica u srednjem veku, Španija je — kao ovde — u množini.

5. *Maitresses tours*, glavne kule.

6. *Mâchicoulis* (m.), u srednjovekovnim utvrđenjima, izbušeni balkoni na bedemima. Kroz te rupe se na napadača sipalo vrelo ulje, vrela smola.

7. *Dromon* (m.), galija.
 8. *C'est le cas de...*, treba da.
 9. *Dussé-je*, makar ja morao (imperfekt sibžonktiva od *devoir*: que je dusse). *Dussé-je* = *Même si je devais*. Cf. *dût-il en mourir*.
 10. *Saint Denis* (III vek), prvi pariski vladika i mučenik. Njemu u čast, podignut je docnije manastir, u kome su sahranjivani francuski kraljevi.
 11. *Huées* (f. pl.), ruganje, ismevanje. — *Crier merci*, zavapiti za milost.
 12. *Paladin* (m.) ili *palatin* (od *palatinus* — dvorski), titula za one grofove koji su bili u pratnji cara Karla.
 13. *On porte* = on supporte.
 14. *Normands, Lorrains*. Anahronizmi. Normani su se naselili u Francuskoj tek 911, čitav vek posle Karla Velikog. Lorena (Lotaringija) je dobila svoje ime takode docnije, po imenu Karlova sina Lotara.
 15. *Poitevins*, ljudi iz pokrajine Poitou. — *Pays Pisan*, kraj oko italijanskog grada Pize. — *Français*, to su prvobitno stanovnici kraja Ile-de-France (predeo oko Pariza).
 16. *Noir clairon*, tužna truba (zbog pogibije Rolandove).
 17. *Chenet* (m.), preklad na ognjištu.
 18. *Exarque* (m.), zapovednik.
 19. *David*, aluzija na malenoga Davida, koji je pobedio Golijata.
 20. *Scudard*, ovde: stari vojnik, veteran. Danas ima pogrdno značenje: vojničina.
 21. *Estoc*, dug mač za bodenje, zvani „gādār“.
 22. *Gendarme* (m.), ovde: ratnik.
 23. *Le Gantois*, grof od Gana.
 24. *Reître* (m.; prema nemačkom), konjanik.
 25. *Bachelier* (m.), pripravnik za viteza; plemić koji je — pre no što postane vitez — služio pod zastavom drugoga vlastelina.
 26. *Liard* (m.), novčić, bakarna para. Ovde *liard* izuzetno broji se kao dva sloga.
 27. *D'une façon civile*, uljudno.
 28. Obratiti pažnju na izgovor reči: *arc* (čitati *ark*; isto tako i u *parc*), *archange* (ch=k); *bien, chien, revient, tient, vient, syrien; la mer; je châtierai* (e se ne izgovara, ali je pret hodni slog i zbog toga duži!), *compter* (ne izg. p); *David* (krajne d se izgovara; ali ovde ne, zbog slikovanja sa vit); *la femme* (fa-me); *le fils; hélas* (izg. s); *longtemps; Naymes* (nè-me); *l'os* (izg. s, ali u množ. ne, *tous* (v. § 24. Francuske gramatike); *la ville*.

Beleška o piscu. — V. §§ 24, 26 i 29 u »Historique de la littérature française«.

6. TRISTAN ET YSEULT.

— Extraits. —

Naissance et enfance de Tristan.

Seigneurs, vous plaît-il d'entendre un beau conte d'amour et de mort? C'est de Tristan et d'Yseult la reine. Écoutez comment à grand-joie, à grand deuil ils s'aimèrent, puis en moururent un même jour, lui par elle, elle par lui.

Aux temps anciens, le roi Marc¹ régnait en Cornouaille. Ayant appris que ses ennemis le guerroyaient,² Rivalen, roi

de Loonois, franchit la mer pour lui porter son aide. Il le servit par l'épée et par le conseil, comme eût fait un vassal, si fidèlement que Marc lui donna en récompense la belle Blanchefleur, sa sœur, que le roi Rivalen aimait d'un merveilleux amour.

Bientôt après son mariage, Rivalen apprend que son ancien ennemi, le duc Morgan, s'est abattu sur le Loonois, ruinant ses bourgs, ses champs, ses villes. Il équipe ses nefes hâtivement et emporte Blanchefleur vers sa terre lointaine. Il atterrit devant son château de Kanoël, confie la reine à la sauvegarde de son maréchal Rohalt — »que tous, pour sa loyauté, appelaient d'un beau nom, le Foi-Tenant«; puis, ayant rassemblé ses barons³, Rivalen part pour faire la guerre. Hélas, il ne devait pas revenir. Un jour Blanchefleur apprit que le duc Morgan l'avait tué en trahison. »Elle ne le pleura point: ni cris, ni lamentations, mais ses membres devinrent faibles et vains³; son âme voulut, d'un fort désir, s'arracher de son corps... Trois jours elle attendit de rejoindre son cher seigneur«.

Au quatrième jour, elle mit au monde un fils, et l'ayant pris entre ses bras:

»Fils, lui dit-elle, j'ai longtemps désiré de te voir; et je vois la plus belle créature que femme ait jamais portée. Triste je vins ici, triste j'accouche, triste est la première fête que je te fais. Et comme ainsi tu es venu sur terre par tristesse, tu auras nom Tristan«.

Quand elle eut dit ces mots, elle le baisa, et, sitôt qu'elle l'eut baisé; elle mourut.

Rohalt le Foi-Tenant recueillit l'orphelin. Déjà les hommes du duc Morgan enveloppaient le château de Kanoël: comment Rohalt aurait-il pu soutenir longtemps la guerre?... Il dut se rendre à la merci du duc Morgan. Mais de crainte que Morgan n'égorgeât le fils de Rivalen, le maréchal le fit passer pour son propre enfant et l'éleva parmi ses fils.

Après sept ans accomplis, lorsque le temps fut venu de le reprendre aux femmes, Rohalt confia Tristan à un sage maître, le bon écuyer Gorvenal. Gorvenal lui enseigna en peu d'années les arts qui conviennent aux barons. Il lui apprit à manier la lance, l'épée, l'écu et l'arc, à lancer les disques de pierre, à franchir d'un bond les plus larges fossés; il lui apprit à détester tout mensonge et toute félonie, à secourir les faibles, à tenir la foi donnée; il lui apprit les di-

verses manières de chant, le jeu de la harpe et l'art du ve-
neur⁴; et, quand l'enfant chevauchait parmi les jeunes écuyers,
on eût dit que son cheval, ses armes et lui ne formaient qu'un
seul corps et n'eussent jamais été séparés. A le voir⁵ si
noble et si fier, large des épaules, grêle des flancs, fort, fidèle
et preux, tous louaient Rohalt parce qu'il avait un tel fils.
Mais Rohalt, songeant à Rivalen et à Blanchefleur, de qui
revivaient la jeunesse et la grâce, chérissait Tristan comme
son fils, et secrètement le révérait comme son seigneur.

Le Morholt d'Irlande.

Un jour, des marchands de Norvège, ayant attiré Tristan sur leur
nef, l'emportèrent et le déposèrent sur «une côte hérissée de falaises et
de récifs». C'était Cornouaille, pays du roi Marc. Des chasseurs emmènent
Tristan à Tintagel, à la cour du roi, qui l'accueille, charmé par ce har-
peur⁶ habile.

Rohalt, après avoir longtemps erré par les mers et les pays à la re-
cherche de Tristan, aborde en Cornouaille, retrouve Tristan et dit au roi
Marc: »Roi Marc, celui-ci est Tristan de Loonois votre neveu, fils de votre
sœur Blanchefleur et du roi Rivalen. Le duc Morgan tient sa terre à grand
tort: il est temps qu'elle fasse retour au droit⁷ héritier«.

Avec la permission de son oncle, Tristan franchit la mer sur les nef
de Cornouaille, se fit reconnaître des anciens vassaux de son père, défia le
meurtrier, le tua et recouvra sa terre. Il l'abandonne à Rohalt et va servir
le roi Marc en Cornouaille.

Quand Tristan y rentra, Marc et toute sa baronnie⁸
déménèrent grand deuil⁹. Car le roi d'Irlande avait équipé
une flotte pour ravager Cornouaille, si Marc refusait encore,
ainsi qu'il faisait depuis quinze années, d'acquitter un tribut
jadis payé par ses ancêtres. Or, sachez que, selon d'anciens
traités d'accord, les Irlandais pouvaient lever sur la Cornou-
aille la première année trois cents livres de cuivre, la deuxiè-
me année trois cents livres d'argent fin, et la troisième trois
cents livres d'or. Mais, quand revenait la quatrième année,
ils emportaient trois cents jeunes garçons et trois cents
jeunes filles, de l'âge de quinze ans, tirés au sort entre les
familles de Cornouaille. Or, cette année le roi avait envoyé
vers Tintagel, pour porter son message, un chevalier géant,
le Morholt, dont il avait épousé la sœur, et que nul n'avait

jamais pu vaincre en bataille. Mais le roi Marc, par lettres scellées, avait convoqué à sa cour tous les barons de sa terre, pour prendre leur conseil.

Le Morholt consent à ne pas lever ce tribut »si quelqu'un des barons du roi Marc veut prouver par bataille que le roi d'Irlande lève ce tribut contre le droit... Les barons se regardaient entre eux à la dérobée, puis baissaient la tête.« Personne n'a le courage d'affronter ce géant invincible. Alors Tristan s'agenouille aux pieds du roi Marc et dit: »Seigneur roi, s'il vous plait de m'accorder ce don, je ferai la bataille«.

A trois jours de là, Tristan va rejoindre le géant à l'île Saint-Samson, au large de Tintagel.

Les barons pleuraient de pitié sur le preux et de honte sur eux-mêmes.... Les cloches sonnent et, tous, ceux de la baronnie et ceux de la gent menue¹⁰, vieillards, enfants et femmes, pleurant et priant, escortent Tristan jusqu'au rivage. Ils espéraient encore, car l'espérance au cœur des hommes vit de chétive pâture.

Tristan monta seul dans une barque et cingla vers l'île Saint-Samson. Mais le Morholt avait tendu à son mât une voile de riche pourpre, et le premier il aborda dans l'île. Il attachait sa barque au rivage, quand Tristan, touchant terre à son tour, repoussa du pied la sienne vers la mer.

»Vassal, que fais-tu? dit le Morholt, et pourquoi n'as-tu pas retenu comme moi ta barque par une amarre?

— Vassal, à quoi bon? répondit Tristan. L'un de nous deux reviendra seul vivant d'ici: une seule barque ne lui suffit-elle pas?«

Et tous deux, s'excitant au combat par des paroles outrageuses, s'enfoncèrent dans l'île.

Nul ne vit l'âpre bataille. Mais, par trois fois, il sembla que la brise de mer portait au rivage un cri furieux. Alors, en signe de deuil, les femmes battaient leurs paumes en chœur, et les compagnons du Morholt, massés à l'écart devant leurs tentes, riaient. Enfin, vers l'heure de none,¹¹ on vit au loin se tendre la voile de pourpre; la barque de l'Irlandais se détacha de l'île, et une clameur de détresse retentit: »Le Morholt! le Morholt!« Mais, comme la barque grandissait, soudain, au sommet d'une vague, elle montra un chevalier qui se dressait à la proue; chacun de ses poings tendait une épée brandie; c'était Tristan. Aussitôt vingt barques

4/10/1900

Ducasse u jameu
 Desperance Desperance u 27

volèrent à sa rencontre, et les jeunes hommes se jetaient à la nage. Le preux s'élança sur la grève, et, tandis que les mères à genoux baisaient ses chausses de fer, il cria aux compagnons du Morholt:

»Seigneurs d'Irlande, le Morholt a bien combattu. Voyez: mon épée est ébréchée, un fragment de la lame est resté enfoncé dans son crâne. Emportez ce morceau d'acier, seigneurs: c'est le tribut de la Cornouaille!«¹²

(Traduit et restauré
 par Joseph Bédier.)

Les bons trouvères d'antan
 Bérout, Thomas de Bretagne
 et Eilhart d'Oberg.

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

Roman o Tristanu i Izoldi jedan je od najčuvenijih u srednjovekovnoj književnosti. To je istorija dvoje mladih čija je ljubav neodoljiva i koje ništa ne može da razdvoji. Neobično cenjen u srednjem veku, taj roman je bio preveden i u našoj staroj književnosti; ali je prevod zagubljen. U novije doba, R. Wagner, slavni kompozitor, napisao je muzičku dramu *Tristan i Izolda* (1865), kojoj je potka poznata legenda. — Na osnovu nekoliko verzija koje su došle do nas (Bérout, Thomas; epizode od Eilhart d'Oberg), g. Joseph Bédier, jedan od najboljih poznavalaca srednjovekovne književnosti, podmladio je tu legendu i učinio je pristupačnom i onima koji ne znaju stari francuski jezik. Ovaj odlomak, i druga dva u ovoj čitanci, uzeti su iz prerade g. Bédier-a. Knjiga g. Bédier-a prevedena je na naš jezik.

1. *Le roi Marc*, legendarni kralj Kornuaja (Kornvala — Engleska), sa stolicom u Tentaželu.

2. *Guerroyer quelqu'un*, napasti vojskom nekoga, zavojštiti na. Danas je taj glagol neprelazan (*guerroyer contre* qn.).

3. *Baron* (m.), vlastelin (uopšte). — *Vain*, nemoćan.

4. *Veneur* (m.; zast.), lovac. Danas: *chasseur*.

5. *A le voir* = En le voyant.

6. *Harpeur* (m.; zast.), harfista. Danas: *le harpiste*.

7. *Droit héritier*, pravi, zakoniti naslednik. Danas: *héritier légitime*.

8. *Baronnie* (f.), ovde: vlastela.

9. *Démener grand deuil*, biti u velikoj žalosti.

10. *Gent menue* (f.; »gent« od lat. *gens, gentis*; zast.), prost narod, puk.

11. *Vers l'heure de none*. None (f.; lat. *nona*) je četvrti deo dana, od 15 do 21 časa. Dakle: oko tri sata po podne.

12. Zapaziti u drugom delu ovoga izvatka (*Le Morholt*) pojedinost na koju nailazimo i u pripoveci »Kanjoš Macedonović« od Stjepana Mitrova Ljubiše. Na pitanje Morholtovo zašto je otisnuo čamac, Tristan odgovara: da će jedna barka biti dovoljna onome koji ostane živ. To isto kaže Kanjoš Furlanu u Mlecima.

13. Obratiti pažnju na izgovor reči: *ancien, bien, bientôt, Rivalen, tient; arc; corps, longtemps, temps; chœur* (ch = k); *ennemi* (è-ne); *eût, eussent; femme; fer, fier, mer; faisait* (prvo ai = muklo e); *hélas* i *jadis* (izg. krajnje s); *pitié; sept; Yseult* (ne izg. -lt).

u

~~700~~
7. CHANSON D'UN MÉNESTREL.

Sire comte, j'ai joué de la viole¹ devant vous, dans votre hôtel², et vous ne m'avez rien donné; vous n'avez pas acquitté mes gages: c'est vilenie!

Par la foi que je dois à sainte Marie, dorénavant je ne vous suivrai plus: mon aumônière³ est mal garnie, et ma bourse mal remplie.

Sire, si cela vous plaît, faites-moi quelque beau don, par courtoisie!

J'ai l'intention, sachez-le, de retourner dans mon ménage; et quand j'y vais avec la bourse dégarnie⁴, ma femme ne me rit point.

Mais elle me dit: »Sire Engelé, en quelle terre avez-vous été, que⁵ vous n'avez rien gagné? Voyez comme votre malle plie; elle est bien pleine de vent: Honni⁶ soit qui a envie d'être en votre compagnie!«

Mais quand j'arrive chez moi, et que ma femme aperçoit derrière moi mon sac enflé, et qu'elle me voit bien habillé d'une robe grise, sachez qu'elle a bientôt fait de laisser⁷ sa quenouille; elle me rit avec franchise et me jette ses deux bras au cou.

Elle va détacher ma malle sans tarder; mon garçon va abreuver et soigner mon cheval; ma servante va tuer deux chapons, pour les accommoder à la sauce à l'ail;⁸ ma fille m'apporte poliment un peigne. Alors je suis vraiment seigneur en mon hôtel.

Colin Muset

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

- | | |
|--|---|
| 1. <i>Viole</i> (f.), viola, muzički instrument sa sedam struna, sličan violini. | 6. <i>Honni</i> , proklet (zast.). |
| 2. <i>Hôtel</i> (m.), kuća, dom (zast.). | 7. <i>Elle a bientôt fait de laisser</i> ... Ona brže-bolje ostavlja ... |
| 3. <i>Aumônière</i> (f.), torbica, torba (zast.). | 8. <i>Ail</i> (m.), ima množinu <i>aills</i> i <i>aulx</i> , koja sve više zastareva. |
| 4. <i>Dégarni</i> , prazan, ispražnjen. | 9. Obratiti pažnju na izgovor reči: <i>bien, bientôt, rien; femme</i> . |
| 5. <i>Que</i> , kad, pošto (= puisque). | |

Beleška o piscu. — *Colin Muset* je jedan od francuskih pesnika XIII veka, truvera, koji su od svojih stihova živeli. Bio je na dvoru Thibault-a IV od Šampanje, kao njegov menestrel.

Лепоту и Брањеницу
и
Клеопатру

8. TRISTAN ET YSEULT.

100

Le philtre.

(2)

Avec cent chevaliers, Tristan est parti vers l'Irlande afin de demander en mariage Yseult la Blonde pour son oncle le roi Marc. Le père d'Yseult, roi d'Irlande, consent à ce mariage.

Quand le temps approcha de remettre Yseult aux chevaliers de Cornouaille, sa mère cueillit des herbes, des fleurs et des racines, les mêla dans du vin, et brassa un breuvage puissant. L'ayant achevé par science et magie, elle dit secrètement à Brangien (la jeune servante d'Yseult et sa compagne):

»Fille, tu dois suivre Yseult au pays du roi Marc, et tu l'aimes d'amour fidèle. Prends donc ce flacon et retiens mes paroles. Cache-le de telle sorte que nul œil ne le voie et que nulle lèvre ne s'en approche. Mais, quand viendra la nuit nuptiale, tu verseras ce vin herbé¹ dans une coupe et tu la présenteras, pour qu'ils la vident ensemble, au roi Marc et à la reine Yseult. Prends garde, ma fille, que seuls ils puissent goûter ce breuvage. Car telle est sa vertu: ceux qui en boiront ensemble s'aimeront... à toujours, dans la vie et dans la mort.»

Brangien promet à la reine qu'elle ferait selon sa volonté.

La nef, tranchant les vagues profondes, emportait Yseult... Assise sous la tente où elle s'était enfermée avec Brangien, sa servante, elle pleurait au souvenir de son pays...

Un jour, les vents tombèrent, et les voiles pendaient dégonflées le long du mât. Tristan fit atterrir dans une île, et, lassés de la mer, les cent chevaliers de Cornouaille et les mariniers² descendirent au rivage. (Seule Yseult était demeurée sur la nef, et une petite servante. Tristan vint vers la reine, et tâchait de calmer son cœur. Comme le soleil brûlait et qu'ils avaient soif, ils demandèrent à boire. L'enfant chercha quelque breuvage, tant qu'elle découvrit le flacon confié à Brangien par la mère d'Yseult. »J'ai trouvé du vin!« leur cria-t-elle. Non, ce n'était pas du vin: c'était la passion, c'était l'âpre joie et l'angoisse sans fin, et la mort.

de la gace d'Yseult

L'enfant remplit un hanap et le présenta à sa maîtresse. Elle but à longs traits, puis le tendit à Tristan, qui le vida.

A cet instant, Brangien entra et les vit qui se regardaient en silence, comme égarés et comme ravis. Elle vit devant eux le vase presque vide et le hanap. Elle prit le vase, courut à la poupe, le lança dans les vagues et gémit :

»Malheureuse! maudit soit le jour où je suis née et maudit le jour où je suis montée sur cette nef! Yseult, amie, et vous, Tristan, c'est votre mort que vous avez bue!«

Yseult

La forêt du Morois.

Tristan et Yseult se sont mis à s'aimer. Le roi Marc, jaloux, pour punir les coupables, fait dresser un bûcher d'épines pour Tristan et pour la reine. Cependant Tristan réussit à s'évader de sa prison et même à sauver Yseult. Ils s'enfuient ensemble dans la forêt du Morois. »Alors, au fond de la forêt sauvage, commença pour les fugitifs l'âpre vie, aimée pourtant.

Au fond de la forêt sauvage, à grand ahan³, comme des bêtes traquées, ils errent, et rarement osent revenir le soir au gîte de la veille. Ils ne mangent que la chair des fauves et regrettent le goût du sel et du pain. Leurs visages amaigris se font blêmes, leurs vêtements tombent en haillons, déchirés par les ronces. Ils s'aiment, ils ne souffrent pas.

... L'été s'en va, l'hiver est venu. Les amants³ vécurent tapis dans le creux d'un rocher; et sur le sol, durei par la froidure, les glaçons hérissaient leur lit de feuilles mortes. Par la puissance de leur amour, ni l'un ni l'autre ne sentit sa misère.

Mais, quand revint le temps clair, ils dressèrent sous les grands arbres leur hutte de branches reverdies. Tristan savait d'enfance l'art de contrefaire le chant des oiseaux des bois; à son gré, il imitait le loriot⁴, la mésange, le rossignol et toute la gent⁵ ailée; et parfois, sur les branches de la hutte, venus à son appel, des oiseaux nombreux, le cou gonflé, chantaient leurs lais⁶ dans la lumière.

... C'était un jour d'été, au temps où l'on moissonne, un peu après la Pentecôte, et les oiseaux à la rosée chantaient l'aube prochaine. Tristan sortit de la hutte, ceignit son épée, apprêta l'arc Qui-ne-Faut⁷ et, seul, s'en fut chasser par le bois.

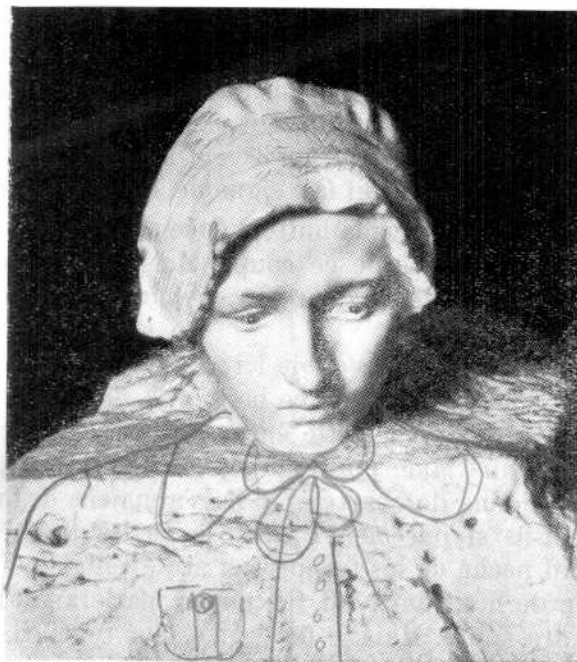
*Quelle page « Au milieu de la page 6, 8 Le philtre
Il y a une sculpture y compris »*

31

Quand Tristan revint de chasse, accablé par la lourde chaleur, il prit la reine entre ses bras:

»Ami, où avez-vous été?

— Après un cerf qui m'a tout lassé. Vois, la sueur coule de mes membres, je voudrais me coucher et dormir.«



Auguste Rodin: La Pensée.

Sous la loge de verts rameaux, jonchée d'herbes fraîches, Yseult s'étendit la première. Tristan se coucha près d'elle et déposa son épée nue entre leurs corps. La reine avait au doigt l'anneau d'or aux belles émeraudes que Marc lui avait donnée au jour des épousailles⁸; ses doigts étaient devenus si grêles que la bague y tenait à peine. Ils dormaient ainsi... Pas un souffle de brise, pas une feuille qui tremble. A travers le toit de feuillage, un rayon de soleil descendait sur le visage d'Yseult, qui brillait comme un glaçon.

Un forestier les vit qui dormaient, les reconnut et courut avertir le roi Marc. Le roi fit seller son cheval, ceignit son épée, et, sans nulle compagnie, s'échappa de la cité avec le forestier.

L'ombre noire des grands arbres les enveloppe. Le roi suit l'espion. Il se fie à son épée, qui jadis a frappé de beaux coups. Ah! si Tristan s'éveille, l'un des deux, Dieu sait lequel! restera mort sur la place. Enfin le forestier dit tout bas:

»Roi, nous approchons.«

Il lui tint l'étrier et lia les rênes du cheval aux branches d'un pommier vert. Ils approchèrent encore, et soudain, dans une clairière ensoleillée, virent la hutte fleurie.

Le roi délace son manteau aux attaches⁹ d'or fin, le rejette, et son beau corps apparaît. Il tire son épée hors de la gaine, et redit en son cœur qu'il veut mourir s'il ne les tue. Le forestier le suivait, il lui fait signe de s'en retourner.

Il pénètre, seul, sous la hutte, l'épée nue, et la brandit... Ah! quel deuil s'il assène ce coup! Mais il remarqua que leurs bouches ne se touchaient pas et qu'une épée nue séparait leurs corps.

»Dieu! se dit-il, que vois-je ici? Faut-il les tuer? Depuis si longtemps qu'ils vivent en ce bois, s'ils s'aimaient de fol¹⁶ amour, auraient-ils placé cette épée entre eux? Et chacun ne sait-il pas qu'une lame nue, qui sépare deux corps, est garante et gardienne de chasteté? S'ils s'aimaient de fol amour, reposeraient-ils si purement? Non, je ne les tuerai pas; ce serait grand péché de les frapper; et si j'éveillais ce dormeur et que l'un de nous deux fût tué, on en parlerait longtemps, et pour notre honte. Mais je ferai qu'à leur réveil ils sachent que je les ai trouvés endormis, que je n'ai pas voulu leur mort, et que Dieu les a pris en pitié.«

Le soleil, traversant la hutte, brûlait la face blanche d'Yseult; le roi prit ses gants parés d'hermine; »C'est elle, songeait-il, qui, naguère, me les apporta d'Irlande!...« Il les plaça dans la feuillée pour fermer le trou par où le rayon descendait; puis il retira doucement la bague aux pierres d'émeraude qu'il avait donnée à la reine...; à la place, le roi mit l'anneau dont Yseult, jadis, lui avait fait présent. Puis il enleva l'épée qui séparait les amants³, celle-là même — il la reconnut — qui s'était ébréchée dans le crâne du Morholt, posa la sienne à la place, sortit de la loge et sauta en selle.

(Traduit et restauré
par Joseph Bédier.)

Les bons trouvères d'antan
Bérout, Thomas de Bretagne
et Eilhart d'Oberg.

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

1. *Herb * (zast.), spravljen od trava (napitak). Danas, *herber* zna i beliti platno prostiru i ga po travi.
2. *Marinier* (m.), ovde: mornar. Danas je *marinier* ladar, onaj koji brodi po rekama; a mornar se ka e *marin*.
3. *A grand ahan*, (zast.) mu eci se mnogo. — *Les amants*, dvoje dragih.
4. *Loriot* (m.), ptica  uja; *mésange* (f.) je senica.
5. *Gent* (f.) *aill e*, krilati narod, pti ija.
6. *Lai* (m.), pesma (*chanson* f.).
7. *L'arc Qui-ne-Faut*, strela koja ne proma a. »Faut« je od glagola *faillir*.
8. * pousailles* (f. pl.), ven anje, svadba.
9. *Attache* (f.), vrpca; kop a.
10. *Fol amour*, gre na ljubav (*amour coupable*).
11. Obratiti pa nju na izgovor re i: *arc*; *Brangien*, je *retiens*; *cerf* (izg. *f* u jednini; u mno ini *ne*); *corps*, *longtemps*, *temps*; *hanap*, *hiver*, *jadis*, *mer* (izg. krajnje slovo); *nuptial* (*nupsi*); *pitié*; je *ne tuerai pas* (ne izg. e u *tuerai*; u je dugo).

 9. L'AN 1000.] B]

C'était une croyance universelle au Moyen Age que le monde devait finir avec l'an 1000 de l'Incarnation¹. Avant le christianisme, les  trusques² aussi avaient fixé leur terme   dix siècles, et la prédiction s'était accomplie. Le christianisme, passager sur cette terre, h te exilé du ciel, devait adopter aisément ces croyances. Le monde du Moyen Age n'avait pas la régularité extérieure de la cité antique, et il était bien difficile d'en discerner l'ordre intime et profond. Ce monde ne voyait que chaos en soi; il aspirait   l'ordre, et l'espérait dans la mort. D'ailleurs, en ces temps de miracles et de légendes, où tout apparaissait bizarrement coloré comme   travers de sombres vitraux, on pouvait douter que cette réalité visible f t autre chose qu'un songe. Les merveilles composaient la vie commune. L'armée d'Othon³ avait bien vu le soleil en d faillance⁴ et jaune comme du safran. Le diable ne prenait plus la peine de se cacher; on l'avait vu   Rome se présenter solennellement devant un pape magicien. Au milieu de tant d'apparitions, de visions, de voix étranges, parmi les miracles de Dieu et les prestiges du démon, qui pouvait dire si la terre n'allait pas un matin se résoudre en fumée, au son de la fatale trompette⁵? Il e t bien pu se faire alors que ce que nous appelions la vie f t en effet la mort, et qu'en finissant le monde, comme ce saint du L gendaire⁶, commen at de vivre et cess t de mourir.

Doo □□□

Cette fin d'un monde si triste était tout ensemble l'espoir et l'effroi du Moyen Age. Voyez ces vieilles statues dans les cathédrales du X^e et XI^e siècle, maigres, muettes et grimaçantes dans leur raideur contractée, l'air souffrant comme la vie, et laides comme la mort. Voyez comme elles implorent, les mains jointes, ce moment souhaité et terrible, cette seconde mort de la résurrection⁷, qui doit les faire sortir de leurs ineffables tristesses... C'est l'image de ce pauvre monde sans espoir après tant de ruines. L'empire romain avait croulé, celui de Charlemagne s'en était allé aussi; le



Lithographie de Toullion (1843).

Jules Michelet.

christianisme avait cru d'abord pouvoir remédier aux maux d'ici-bas, et ils continuaient. Malheur sur malheur, ruine sur ruine. Il fallait bien qu'il vînt autre chose, et l'on attendait. Le captif attendait dans le noir donjon, dans le sépulcral *in pace*⁸; le serf attendait sur son sillon, à l'ombre de l'odieuse tour; le moine attendait, dans les abstinences du cloître, dans les tumultes solitaires du cœur, au milieu des tentations et des chutes, des remords et des visions étranges, misérable

Aymerris = *Agave americana*

35

jouet du diable, qui folâtrait cruellement autour de lui, et qui le soir, tirant sa couverture, lui disait gaiement à l'oreille: »Tu es damné!«

Tous souhaitaient sortir de peine, et n'importe à quel prix! Il leur valait mieux tomber une fois entre les mains de Dieu et reposer à jamais, fût-ce dans une couche ardente. Il devait d'ailleurs avoir aussi son charme, ce moment où l'aiguë et déchirante trompette de l'archange percerait l'oreille des tyrans. Alors, du donjon, du cloître, du sillon, un rire terrible eût éclaté au milieu des pleurs.

Cet effroyable espoir du jugement dernier s'accrût dans les calamités qui précédèrent l'an 1000, ou suivirent de près. Il semblait que l'ordre des saisons se fût interverti, que les éléments suivissent des lois nouvelles. Une peste terrible désola l'Aquitaine⁹; la chair des malades semblait frappée par le feu, se détachait de leurs os et tombait en pourriture...

Ce fut encore pis quelques années après. La famine ravagea tout le monde depuis l'Orient, la Grèce, l'Italie, la France, l'Angleterre. »Le muid¹⁰ de blé, dit un contemporain, s'éleva à soixante sols¹¹ d'or. Les riches maigriront et pâlirent, les pauvres rongèrent les racines des forêts; plusieurs, chose horrible à dire, se laissèrent aller à dévorer des chairs humaines. Sur les chemins, les forts saisissaient les faibles, les déchiraient, les rôtissaient, les mangeaient. Quelques-uns présentaient à des enfants un œuf, un fruit, et les attiraient à l'écart pour les dévorer. Ce délire, cette rage alla au point que la bête était plus en sûreté que l'homme. Comme si c'eût été désormais une coutume établie de manger de la chair humaine, il y en eut un qui osa en étaler à vendre dans le marché de Tournus¹². Il ne nia point, et fut brûlé. Un autre alla pendant la nuit déterrer cette même chair, la manger, et fut brûlé de même.«

Ces excessives misères brisèrent les cœurs et leur rendirent un peu de douceur et de pitié. Ils mirent le glaive dans le fourreau, tremblants eux-mêmes sous le glaive de Dieu. Ce n'était plus la peine de se battre, ni de faire la guerre pour cette terre maudite qu'on allait quitter. De vengeance, on n'en avait plus besoin; chacun voyait bien que son ennemi, comme lui-même, avait peu à vivre. A l'occasion de la peste de Limoges¹², ils coururent de bon cœur aux pieds des

évêques, et s'engagèrent à rester désormais paisibles, à respecter les églises, à ne plus infester les grands chemins, à ménager du moins ceux qui voyageaient sous la sauvegarde des prêtres ou des religieux. Pendant les jours saints de chaque semaine (du mercredi soir au lundi matin), toute guerre était interdite: c'est ce qu'on appela *la paix*, plus tard *la trêve de Dieu*.

Dans cet effroi général, la plupart ne trouvaient un peu de repos qu'à l'ombre des églises. Ils apportaient en foule, ils mettaient sur l'autel des donations de terres, de maisons, de serfs. Tous ces actes portent l'empreinte d'une même croyance: »Le soir du monde approche, disent-ils; chaque jour entasse de nouvelles ruines; moi, comte ou baron, j'ai donné à telle église pour le remède de mon âme«... Ou encore: »Considérant que le servage est contraire à la liberté chrétienne, j'affranchis un tel, mon serf de corps, lui, ses enfants et ses hoirs¹³.«

(»Histoire de France«, IV)

J. Michelet

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

Hrišćanski svet je sa strahom očekivao godinu hiljaditu. To je imao biti dan strašnoga suda. U okorela srca moćnih useli se blagost prema malima ovoga sveta, jer strah beše veliki. Manastiri se tada obogatiše od darova koje činjahu bogati, da bi na dan suda bili primljeni u grad o kome govori sveti Jovan Bogoslov, jer »neće u njega ući ništa pogano, i što čini mrzost i laž, nego samo koji su zapisani u životnoj knjizi Jagnjeta«. (*Otkrivenje Jovanovo*, XXI, 27.) Tu povlasticu, verovahu, isprosiće za njih molitve kaluderske.

To verovanje, da će hiljadite godine nastati strašni sud, zasnivalo se na Otkrivenju svetog Jovana Bogoslova. On kaže: »I vidjeh anđela gdje silazi s neba, koji imaše ključ od bezdana i verige velike u ruci svojoj. — I uhvati aždahu, staru zmiju, koja je davu i sotona, i sveza je na *hiljadu godina*, — I u bezdan baci je, i zatvori je, i zapečati nad njom, da više ne prelaščuje naroda, *dok se ne navrší hiljada godina*; i potom valja da bude odriješena na malo vremena« (XX, 1-3).

1. *Incarnation* (f.), ovaploćenje. L'an 1000 de l'Incarnation, hiljadita godina od dana kad je Bog postao čovek, tj. od Hristova rođenja.

2. *Étrusques* (m. pl.), Etrurci, stanovnici Etrurije, koja se nalazila na zemljištu današnje Toskane. Narod prosvećen, vladao znatnim delom Italije u VII i VI veku pre Hrista; doc-

nije potpao pod rimsku vlast i tako se pretopio, da je i jezika etrurskog nestalo. Nauka još nije uspjela da odgonetne one retke zapise na etrurskom jeziku.

3. *L'armée d'Othon avait vu le soleil en défaillance*. — Misli se na Otona Velikog (912-973), osnivača Svetog carstva rimsko-germanskog.

4. *Défaillance* (f.), u zast. značenju *éclipse* (f.).

5. *La fatale trompette*, truba kojom će anđeo objaviti dan strašnoga suda i razbuditi mrtve.

6. *Légendaire* (m.), zbirka legenda.

7. *Cette seconde mort de la résurrection*. — Po Otkrivenju sv. Jovana Bogoslova, mrtvaci će oživeti godine hiljadite i tada će mali i veliki stajati pred Bogom, da sud prime po delima svojim. U viziji svojoj sv. Jovan Bogoslov kaže: »U smrt i pakao bačeni biše, u jezero ognjeno. I ovo je druga smrt.« (XX, 14). Na drugu smrt, na dan vaskrsenja mrtvih i strašnoga suda, biće osuđeni nevernici i krvnici, a ljudi pravi, zapisani u životnoj knjizi Jagnjetovoj, otići će u sveti grad da tamo borave doveka.

8. *In pace* (čitaj: in'-pa-sé; m.),

podzemna manastirska tamnica, u kojoj je sužanj imao da ostane do smrti.

9. *Aquitaine* (f.), nekadašnja oblast između Garone, Pirineja i Atlantskog Okeana.

10. *Muid* (m.) *de blé*, stara mera za žito, razne veličine, prema krajevima. Pariski muid iznosio je 18 hektolitara.

11. *Sou* (ili *sol*) *d'or*, zlatnik u merovinško doba.

12. *Tournus, Limoges* — mesta u Francuskoj: prvo je palanka od oko 5.000 duša, a Limoges ima skoro 100.000 stanovnika.

13. *Hoir* (m.; zast.), naslednik (danas: *héritier*).

14. Obratiti pažnju na izgovor reči: *archange* (ch = k); *bien, magicien, moyen; chaos* (kaô); *corps, temps; damné* (da-né); *dix; ennemi* (è-ne); *eut; mille; œuf* i *os* (u množ. se *f* odn. s ne izg.); *pitié; second; solennellement* (so-la); *tous*.

Beleška o piscu. — *Jules Michelet* (1798-1874), francuski istoričar, čuven naročito po svojoj »Histoire de France«. Poznat je naročito deo »Histoire de la Révolution«. Pored toga pisao je i dela neistoriske sadržine: »l'Oiseau«, »la Femme«, »la Mer«... Michelet je istoričar koji je hteo da u svojim delima u potpunosti vaskrsne prošlost, i pritom nije kriio svoje simpatije i antipatije.

10. QUE SONT MES AMIS DEVENUS...

Que sont mes amis devenus,
Que j'avais de si près tenus
Et tant aimés?

Je crois qu'ils sont trop clairsemés.
Ils ne furent pas bien semés,
Point n'ont levé¹.

De tels amis m'ont bien trahi,
Que², tant que Dieu m'a assailli
De tous côtés,

N'en vis³ un seul en ma maison.
Le vent, je crois, les m'a ôtés⁴;
L'amour est morte⁵.

Ce sont amis que vent emporte,
Et il ventait devant ma porte:
Sont emportés.

Rutebeuf

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

- | | |
|--|---|
| <p>1. <i>Lever</i>, nići, uroditi.</p> <p>2. <i>Que</i> = <i>puisque</i>.</p> <p>3. <i>N'en vis</i>. Ovde je izostavljena lična zamenica <i>je</i>, kao u poslednjem stihu ove pesme <i>ils</i>. To izostavljanje bilo je češće nego danas (uporediti Ronsard-ov »Sonnet à Hélène«). Obratiti pažnju na rečenične sklopove, koji su zastareli (red reči: <i>Que sont mes amis devenus</i> umesto <i>Que sont</i></p> | <p><i>devenus mes amis</i>; izostavljanje člana: <i>Ce sont amis que vent</i> umesto <i>des amis que le vent</i>, itd.).</p> <p>4. Danas bi se reklo... <i>me les a ôtés</i>.</p> <p>5. <i>L'amour est morte</i>. Danas je <i>amour</i>, u jednini, muškoga roda, a u množini — ženskoga. Uporediti posloviču: <i>On revient toujours à ses premières amours</i>.</p> |
|--|---|

Beleška o piscu. — *Rutebeuf*, pesnik iz XIII veka, prvi samonikao lirski pesnik francuski. Veoma su dirljivi stihovi koje je posvetio svome čemernome životu (»Nada u sutrašnjicu, to su moji praznici«, kaže on na jednom mestu). Ostavio je dosta satira, uperenih naročito protiv kaluderskih redova, jedan mirakul (»Le Miracle de Théophile«), itd.



II. LES JONGLEURS.

Un jongleur est un être multiple: c'est un musicien, un poète, un acteur, un saltimbanque; c'est une sorte d'intendant des plaisirs attaché à la cour des rois et des princes; c'est un vagabond qui erre sur les routes et donne des représentations dans les villages; c'est le vielleur¹ qui, à l'étape², chante de »geste«³ aux pèlerins; c'est le charlatan qui amuse la foule aux carrefours; c'est l'auteur et l'acteur des »jeux«⁴ qui se jouent aux jours de fête, à la sortie de l'église; c'est le maître de danse qui fait baller⁵ les jeunes gens; c'est le sonneur de trompe qui règle la marche des processions; c'est le conteur, le chanteur qui égaie les festins, les noces, les veillées; c'est l'acrobate qui danse sur les mains,

У суботу ПИМЕНИ
Решие: француско уметство
небожност итд

39

имаће
ме

qui jongle avec des couteaux, qui traverse des cerceaux à la course, qui mange du feu; en un mot, nous considérons comme des jongleurs tous ceux qui faisaient profession de divertir les hommes.

En nul endroit où l'on avait espoir d'attrouper des badauds, les jongleurs ne manquaient... Il y avait toujours des oisifs dans la rue, et le public ne manquait jamais pour assister à un spectacle, en tous les temps, aux jours de travail comme aux jours de chômage, pourvu que ce ne fût pas carême. Toutefois, c'est aux jours de fête que les jongleurs triomphaient. Il n'y avait pas de grande réjouissance sans eux et ils étaient indispensables aux noces, chez les gens de modeste condition comme chez les grands... Non seulement la maison des bourgeois s'ouvrait à eux, mais ils jouaient le premier rôle dans l'organisation des divertissements populaires... Les foires, qui se tenaient dans les villes et les villages aux jours de certains saints, fournissaient la carrière la plus favorable à leurs prouesses.

La danse, la musique, des contes, des chansons, toutes sortes d'inventions ingénieuses, voilà ce que les jongleurs apportaient, et voilà pourquoi ils comptaient parmi les plaisirs du dimanche et des fêtes.

Il est dans la destinée du jongleur de voyager. En quête d'une hospitalité bienveillante, il court les routes, va de château en château, vantant ses talents et offrant de les faire connaître. Généralement il est bien reçu, comme un homme qui apporte des nouvelles et de la gaieté. Il est la lumière qui passe et dont rayonne un instant la vie monotone des châteaux et des barons.

Une miniature du X^e siècle nous montre une troupe de jongleurs en voyage: des bourgs qui couronnent de leurs tours crénelées les montagnes voisines, des seigneurs et des dames sont descendus pour les voir s'exercer sur un pré. Les baladins sont vêtus de couleurs éclatantes et riches. Leurs chausses⁶ et leurs cottes⁷ sont tout ornées de dessins, de broderies, de lacets⁸ et d'aiguillettes. L'un charme les serpents; l'autre crache du feu à pleine bouche; l'autre avale des épées. On en voit qui luttent. Puis quelques-uns lancent des couteaux, des poignards, des cimenterres, des piques, et les rattrapent. C'est sans doute là la représentation de scènes ordinaires. La troupe passe, joue et bientôt repart.

Quelquefois le jongleur est admis à pénétrer dans le manoir, surtout s'il est un habile danseur, un musicien ou un chanteur. Le baron, même lorsqu'il ne traite⁹ pas des hôtes et qu'il est réduit à la compagnie de la famille, ne s'interdit pas d'égayer son repas par des divertissements étrangers. Il s'agit souvent, dans les textes, de jongleurs qui viellent, flûtent ou dansent devant la table d'un prince; et souvent aussi les peintres traitent le même sujet.

(»Les jongleurs en France au Moyen Age«). Edmond Faral

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

- | | |
|--|---|
| 1. <i>Vielleur</i> (m.), svirač u vijelu. Vi-
jela je muzički instrument sa tri stru-
ne, raširen u srednjem veku. U dana-
šnjem govornom jeziku upotrebljava
se ta reč u izrazu: »ils ont accordé
leurs vielles«, udesili su karabljice, le-
po su se dogovorili. | (danser, sauter). |
| 2. <i>Étape</i> (f.), konak, prenočište. | 6. <i>Chausses</i> (f. pl.), čakšire. |
| 3. <i>Geste</i> (f.), junački podvig; <i>chan-
son</i> (f.) <i>de geste</i> — junačka pesma. | 7. <i>Cotte</i> (f.), običnije <i>cotte</i> (f.)
<i>d'armes</i> , talagan, vrsta kabanice (ca-
saque f.). |
| 4. <i>Jeu</i> (m.), pozorišna igra. | 8. <i>Lacet</i> (m.), <i>aiguillette</i> (f.), gaj-
tan, širit (sinonimi). |
| 5. <i>Baller</i> (zast.), plesati, duskati | 9. <i>Traiter des hôtes</i> , imati goste
(na obedu). |
| | 10. Obratiti pažnju na izgovor re-
či: <i>bien</i> , <i>bientôt</i> , <i>musicien</i> ; <i>compter</i> ;
<i>faisaient</i> ; <i>temps</i> ; <i>village</i> . |

Beleška o piscu. — *Edmond Faral* je jedan od poznatih živih naučnika koji se bave proučavanjem srednjovekovne književnosti. Naročito je značajna njegova knjiga »Les jongleurs en France au Moyen Age.«

12. LA PAUVRETÉ DE RUTEBEUF.

Le poète s'adresse au roi Louis IX¹ pour lui demander secours.

Je ne sais par où commencer, tant j'ai abondance de matière, pour parler de ma pauvreté. Pour Dieu, je vous prie, franc roi de France, de me donner quelque subsistance: vous ferez bien grande charité.

J'ai vécu sur le bien d'autrui, de ce que l'on m'a prêté ou confié: maintenant on refuse de me faire crédit, car on me sait pauvre et endetté, et vous avez été encore hors du royaume², vous en qui j'avais mis toute mon espérance.

La cherté des vivres et ma maisonnée qui a bon appétit, ne m'ont laissé aucun denier, ni rien à mettre en gage. Je

trouve des gens qui savent bien vous éconduire, mais qui pour donner sont malappris³. Chacun est habile à garder ce qu'il possède.

Je suis sans couverture et sans lit. Il n'y a plus pauvre que moi jusqu'à Senlis⁴. Sire, je ne sais où aller. Mes côtes ont fait connaissance avec la paille; un lit de paille n'est pas un lit, et mon lit à moi n'est que paille.

Sire, je vous fais savoir que je n'ai pas de quoi acheter du pain; à Paris, je suis au milieu de toutes sortes de biens, et il n'y a rien qui m'appartienne.

Rutebeuf

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

1. *Louis IX* ili *saint Louis* (1215-1270) je francuski kralj i jedna od najblagorodnijih ličnosti srednjega veka. Hoteći da »unese ljubav među svoju decu i decu engleskog kralja«, on je — ma da pobjednik na kraju t. zv. stogodišnjeg rata — Pariskim mirom (1258) vratio engleskom kralju zemlje koje je bio osvojio *Louis VIII*; primer jedinstven u istoriji, zbog čega ga je papa nazvao anđelom mira (»ange de la paix«). 1249 godine hteo da oslobodi Palestinu, ali je bio potučen u bici kod Mansuraha (1250) i zarobljen. Otkupio se i vratio u Francusku, gde je zaveo mnoge korisne reforme (kraljeva četrdesetni-

ca, ukidanje sudskog dvoboja, rad na prosveti). Umro od kuge pred Tunisom, kad je preduzeo osmi (i poslednji) krstaški rat.

2. Kralj je bio u Palestini.

3. *Qui pour donner sont malappris*, koji su nenaviknuti da daju.

4. *Senlis* (čitati krajnje *sl*), varošica u okrugu Oise, sa nešto preko 7.000 stanovnika.

5. Obratiti pažnju na izgovor reči: *bien, rien, subsistance* f. (obično se izgovara *sub-zi*; najnoviji Rečnik Francuske akademije ne pominje to otstupanje, pa bi po Akademiji trebalo čitati: *sup-si*; to isto važi i za *subsister*).

13. TRISTAN ET YSEULT.

Yseult aux Blanches Mains. (3)

Le roi Marc, convaincu de l'innocence de la reine, reprend Yseult la Blonde. Avant de se séparer de Tristan, Yseult lui remet un anneau de jaspe vert: »Prends-le pour l'amour de moi, porte-le à ton doigt; si jamais un messenger prétend venir de ta part, je ne le croirai pas, quoi qu'il fasse ou qu'il dise, tant qu'il ne m'aura pas montré cet anneau. Mais, dès que je l'aurai vu, nul pouvoir, nulle défense royale, ne m'empêcheront de faire ce que tu m'auras mandé, que ce soit sagesse ou folie«.

Les amants¹ ne pouvaient vivre ni mourir l'un sans l'autre. Séparés, ce n'était pas la vie, ni la mort, mais la vie et la mort à la fois.

Par les mers, les îles et les pays, Tristan voulut fuir sa misère. Il revit son pays de Loonois, où Rohalt le Foi-Tenant reçut son fils avec des larmes de bonheur; mais ne pouvant supporter de vivre dans le repos de sa terre, Tristan s'en fut² par les duchés et les royaumes, cherchant les aventures. Du Loonois en Frise, de Frise en Ganoie, d'Allemagne en Espagne, il servit maints seigneurs, acheva maintes emprises³. Mais, pendant deux années, nulle nouvelle ne lui vint de la Cornouaille, nul ami, nul message.

Alors il crut qu'Yseult s'était déprise⁴ de lui et qu'elle l'oubliait.

Au cours de ses pérégrinations, Tristan vient un jour en Bretagne au château de Carhaix. Il offre son service au duc Hoël, propriétaire du château, attaqué par le comte Riol, son vassal. Grâce au courage de Tristan, le duc Hoël triomphe de son vassal rebelle.

Quand les vainqueurs furent rentrés dans Carhaix, Kaherdin⁵ dit à son père:

»Sire, mandez Tristan, et retenez-le; il n'est pas de meilleur chevalier et votre pays a besoin d'un baron de telle prouesse.«

Ayant pris le conseil de ses hommes, le duc Hoël appela Tristan:

»Ami, je ne saurais trop vous aimer, car vous m'avez conservé cette terre. Je veux donc m'acquitter envers vous. Ma fille, Yseult aux Blanches Mains, est née de ducs, de rois et de reines. Prenez-la, je vous la donne.

— Sire, je la prends«, dit Tristan.

Ah! seigneurs, pourquoi dit-il cette parole? Mais, pour cette parole, il mourut.

La mort.

Au cours d'un combat Tristan est blessé d'une épée à la pointe empoisonnée.

Les médecins vinrent en nombre⁶, mais nul ne sut le guérir du venin, car ils ne le découvrirent même pas... Il sentit que sa vie se perdait, il comprit qu'il fallait mourir. Alors, il voulut revoir Yseult la Blonde. Mais comment aller vers elle? Il est si faible que la mer le tuerait; et si même il

sof = uzysel, vauu
evente = uzysel

parvenait en Cornouaille, comment y échapper à ses ennemis? Il se lamente, le venin l'angoisse⁷, il attend la mort.

Il manda Kaherdin en secret pour lui découvrir sa douleur, car tous deux s'aimaient de loyal amour. Il voulut que personne ne restât dans sa chambre, hormis Kaherdin, et même que nul ne se tint dans les salles voisines. Yseult, sa femme, s'émerveilla⁸ en son cœur de cette étrange volonté. Elle en fut tout effrayée, et voulut entendre l'entretien. Elle vint s'appuyer, en dehors de la chambre, contre la paroi qui touchait au lit de Tristan. Elle écoute; un de ses fidèles, pour que nul ne la surprenne, guette au dehors.

Tristan confie à Kaherdin qu'il voudrait, avant de mourir, revoir Yseult la Blonde. »Ah! si je savais un messager qui voulût aller vers elle, elle viendrait, tant elle m'aime! Kaherdin, beau compagnon, tentez pour moi cette aventure...«

»Hâtez-vous, compagnon, et revenez bientôt vers moi; si vous tardez, vous ne me reverrez plus. Prenez un terme de quarante jours et ramenez Yseult la Blonde. Cachez votre départ à votre sœur, ou dites que vous allez quérir un médecin. Vous emmènerez ma belle nef; prenez avec vous deux voiles, l'une blanche, l'autre noire. Si vous ramenez la reine Yseult, dressez au retour la voile blanche; et si vous ne la ramenez pas, cinglez avec la voile noire. Ami, je n'ai plus rien à vous dire: que Dieu vous guide et vous ramène sain et sauf.«

Kaherdin partit et jeta l'ancre dans le port de Tintagel. Il montre à la reine l'anneau de jaspé vert.

Quand Yseult reconnut l'anneau de jaspé vert, son cœur frémit et sa couleur mua⁹, et, redoutant ce qu'elle allait ouïr, elle attira Kaherdin à l'écart, près d'une croisée, comme pour mieux voir et marchander l'anneau. Kaherdin lui dit rapidement:

»Dame, Tristan est blessé d'une épée empoisonnée et va mourir. Il vous mande que, seule, vous pouvez lui porter réconfort. Il vous rappelle les grandes peines et les douleurs subies ensemble. Gardez cet anneau, il vous le donne.«

Yseult répond, défaillante:

»Ami, je vous suivrai. Demain, au matin, que votre nef soit prête à appareiller.«

... A Carhaix, Tristan languit. Il convoite la venue d'Yseult. Rien ne le conforte¹⁰ plus et, s'il vit encore, c'est qu'il l'attend. Chaque jour, il envoyait au rivage guetter si la nef revenait, et la couleur de sa voile; nul autre désir ne lui tenait plus au cœur. Bientôt il se fit porter sur la falaise de Penmarch¹¹, et, si longtemps que le soleil se tenait encore à l'horizon, il regardait au loin la mer.

Écoutez, seigneurs, une aventure douloureuse, pitoyable à¹² tous ceux qui aiment. Déjà Yseult approchait; déjà la falaise de Penmarch surgissait au loin, et la nef cinglait plus joyeuse. Un vent d'orage grandit tout à coup, frappe droit contre la voile et fait tourner la nef sur elle-même... Le vent fait rage, les vagues profondes s'émeuvent, l'air s'épaissit en ténèbres, la mer noircit, la pluie s'abat en rafales¹³... Une vague brise et emporte la barque amarrée à la poupe et qui suivait le sillage de la nef.

Yseult s'écrie:

»Hélas! chétive! Dieu ne veut pas que je vis assez pour voir Tristan, mon ami, une fois encore, une fois seulement; il veut que je sois noyée en cette mer. Tristan, si je vous avais parlé une fois encore, je me soucierais peu de mourir après. Ami, si je ne viens pas jusqu'à vous, c'est que Dieu ne le veut pas, et c'est là ma pire douleur. Ma mort ne m'est rien: puisque Dieu la veut, je l'accepte; mais, ami, quand vous la saurez, vous mourrez, je le sais bien. Notre amour est de telle guise¹⁴ que vous ne pouvez mourir sans moi, ni moi sans vous...«

Ainsi gémit la reine, tant que dura la tourmente. Mais après cinq jours, l'orage s'apaisa. Au plus haut du mât Kaherdin hissa joyeusement la voile blanche, afin que Tristan reconnût de plus loin sa couleur. Déjà Kaherdin voit la Bretagne... Hélas! presque aussitôt le calme suivit la tempête, la mer devint douce et toute plate, le vent cessa de gonfler la voile, et les mariniers louvoyèrent vainement en amont et en aval¹⁵, en avant et en arrière. Au loin ils apercevaient la côte, mais la tempête avait emporté leur barque, en sorte qu'ils ne pouvaient atterrir. A la troisième nuit, Yseult songea qu'elle tenait en son giron la tête d'un grand sanglier qui honnissait¹⁶ sa robe de sang, et connut par là qu'elle ne verrait pas son ami vivant.

emagé = Secan

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

Zapaziti ovaj dirljivi detalj na kraju romana: iz Tristanova groba niče kupina, zelena i mirisna; ona prelazi preko crkve i spaja njegov grob sa Izoldinim. Slično nešto ima i u našim narodnim pesmama: »Malo vr'jeme za tim postajalo, — Iz Omera zelen bor nikao, — Iz Merime zelena borika; — Borika se oko bora vila, — kano svila oko kite smilja; — Čemerika oko obadvoga«. (»Smrt Omera i Merime«, Vuk, I, 345). Ili, slično tome u »Smrt Ivana i Jeline«: »Maleno je vrime postajalo, — Iz momka je zelen bor nikao, — Iz divojke vinova lozica, — I fata se boru za ogranke, — Ka' divojka momku oko vrata.« (Vuk, I, 342). I Anatole France u svome romanu »Le Lys rouge« navodi sličnu legendu: dvoje dragih umiru, budu sahranjeni sa dve strane puta, ali im grobove svake noći spaja divlja ruža (l'églantier).

1. *Les amants*, dvoje dragih.
2. *Tristan s'en fut* = Tristan s'en alla.
3. *Emprise* (f.), pothvat, preduzeće (zast.). Danas bi se reklo: *entreprise* (f.).
4. *Se déprendre de qn.*, prestati voleti koga, ne voleti ga više. Porediti: *s'éprendre de qn.*, zaljubiti se u koga.
5. *Kaherdin* je sin vojvode Hoëla. — *Carhaix*, nekada glavni grad Bretanje.
6. *En nombre* = nombreux; u velikom broju.
7. *Angoisser* (zast.), mučiti, moriti.
8. *S'émerveiller*, čuditi se. Danas u tom značenju: *s'étonner*.
9. *Muer*. Sa couleur mua, promeni joj se boja. Taj glagol obično danas znači: linjati se, menjati dlaku.
10. *Conforter* (zast.), krepiti, ojačati (*fortifier*).
11. *Penmarch* (čitati: pin-mar!), mesto u Bretanji, na stenovitoj i teško pristupačnoj obali.
12. *Pitoyable à tous* = qui doit exciter la pitié de tous...
13. *La pluie s'abat en rafales*, kiša lije kao iz kabla.
14. *De telle guise que*, takve prirode da...
15. *En amont et en aval* ne znači: uzvodno i nizvodno, pošto je reč o moru, već: prema istočnom (vent d'amont) i prema zapadnom vetru (vent d'aval), odn. levo i desno.
16. *Honnir* (zast.), uprljati (*salir*).
17. *Dolent* (zast.), tužan, bolan.
18. *Pour la douleur de*, od bola za... (Pour = à cause de.)
19. Obratiti pažnju na izgovor reči: *bientôt*, *entretien*, *rien*, *je viens*; *chalcédoine* (ka; piše se i *calcédoine*; kalkedon, vrsta kvarca); *cinq*; *corps*; *ennemi* (è-ne); *femme*; *filis*; *hélas*; *longtemps*; *mer*; *Penmarch* (pin-mar); u *soucierais* i *tuerait* ne izgovarati e: i i u su dugi; *lys* ili *lis* (izg. s).

14. LE PRINTEMPS.

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie,
Et s'est vêtu de broderie
De soleil luisant clair et beau.

Il n'y a bête ni oiseau
Qu'en son jargon ne chante ou crie:

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie.

Rivière, fontaine et ruisseau
Portent en livrée jolie
Gouttes d'argent d'orfèvrerie;
Chacun s'habille de nouveau,
Le temps a laissé son manteau.

1. Que = qui.

Charles d'Orléans

Beleška o piscu. — *Charles d'Orléans* (1391-1465) je knez pesnik (njegov sin je kralj Louis XII). Zarobljen u bici kod Azenkura (Azincourt, 1415), bio je u ropstvu dvadeset i pet godina, u Engleskoj. Kraj svoga života proveo u Blois, okružen ljudima koji su voleli književnost. Njegovi stihovi odlikuju se ljupkošću tona.

DBO
15. LE JONGLEUR DE NOTRE-DAME.

I

A Gaston Paris.

Au temps du roi Louis¹, il y avait en France un pauvre jongleur, natif de Compiègne, nommé Barnabé, qui allait par les villes, faisant des tours de force et d'adresse².

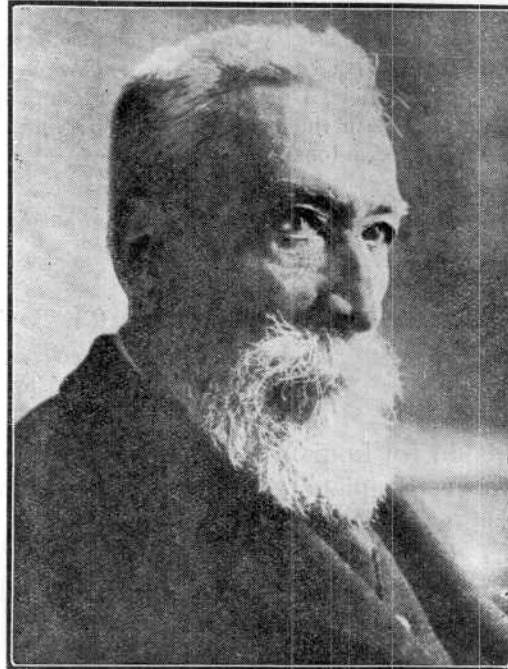
Les jours de foire, il étendait sur la place publique un vieux tapis tout usé, et, après avoir attiré les enfants et les badauds par des propos plaisants qu'il tenait d'un très vieux jongleur et auxquels il ne changeait jamais rien, il prenait des attitudes qui n'étaient pas naturelles et il mettait une assiette d'étain en équilibre sur son nez. La foule le regardait d'abord avec indifférence.

Mais quand, se tenant sur les mains la tête en bas, il jetait en l'air et rattrapait avec ses pieds six boules de cuivre qui brillaient au soleil, ou quand, se renversant jusqu'à ce que sa nuque touchât ses talons, il donnait à son corps la forme d'une roue parfaite et jonglait, dans cette posture, avec douze couteaux, un murmure d'admiration s'élevait dans l'assistance et les pièces de monnaie pleuvaient sur le tapis.

Pourtant, comme la plupart de ceux qui vivent de leurs talents, Barnabé de Compiègne avait grand-peine à vivre.

Gagnant son pain à la sueur de son front, il portait plus que sa part des misères attachées à la faute d'Adam, notre père.

Encore, ne pouvait-il travailler autant qu'il aurait voulu. Pour montrer son beau savoir, comme aux arbres pour donner des fleurs et des fruits, il lui fallait la chaleur du soleil et la lumière du jour. Dans l'hiver, il n'était plus qu'un arbre dépouillé de ses feuilles et quasi mort. La terre gelée



Cl. H. Manuel.

Anatole France.

était dure au jongleur. Et, comme la cigale dont parle Marie de France³, il souffrait du froid et de la faim dans la mauvaise saison. Mais, comme il avait le cœur simple, il prenait ses maux en patience.

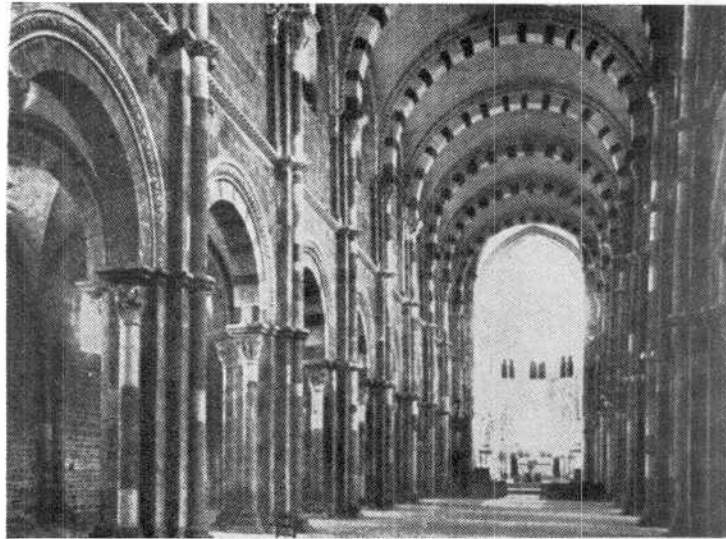
Il n'avait jamais réfléchi à l'origine des richesses, ni à l'inégalité des conditions humaines. Il comptait fermement que, si ce monde est mauvais, l'autre ne pourrait manquer⁴ d'être bon, et cette espérance le soutenait. Il n'imitait pas

STYLE ROMAN



Phot. Bulloz.

Cathédrale Saint-Front, à Périgueux.



Archives Photographiques.
Église de la Madeleine, à Vézelay.

U crkvenoj arhitekturi valja razlikovati dva stila:

Romanski stil (le style roman), koji je dostigao svoje savršenstvo u drugoj polovini XI i prvoj polovini XII veka. Njegova su obeležja: upotreba svodova i lukova u obliku pravilnog polukruga; zidovi su debeli, sa malo prozora; lada nije mnogo visoka; stubovi su kratki; unutra vlada skoro polutama.

Ogivalni ili francuski stil, netačno nazvan još i *gotski stil* (le style français, ogival, gothique), potiskuje romanski stil i dostiže savršenstvo u XIII veku, iako je u upotrebi sve do XVI veka. Dok romanski stil daje utisak snage i čvrstine, francuski stil daje utisak nečega vitkog i lakog. Njegova su obeležja: svodovi i lukovi imaju oblik zalomljenog polukruga; na zidovima je puno ogromnih prozora sa slikama; lada je velikih razmera, visoka, a unutrašnjost — svetla — puna je kipova: ima ih na dve hiljade u remskoj katedrali, za čije se pročelje reklo da liči na ogromnu čipku od kamena; na zadnjem delu crkve je zvonik, koji se završava oštrim vrhom — *la flèche* (v. treći umetak).

les baladins larrons et mécréants, qui ont vendu leur âme au diable. Il ne blasphémait jamais le nom de Dieu; il vivait honnêtement . . .

. . . Sans manquer à la sobriété, il aimait à boire quand il faisait chaud. C'était un homme de bien, craignant Dieu, et très dévot à la sainte Vierge.

Il ne manquait jamais, quand il entraît dans une église, de s'agenouiller devant l'image de la Mère de Dieu, et de lui adresser cette prière:

»Madame, prenez soin de ma vie jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu que je meure, et quand je serai mort, faites-moi avoir les joies du paradis.«

II

Or, un certain soir, après une journée de pluie, tandis qu'il s'en allait, triste et courbé, portant sous son bras ses boules et ses couteaux cachés dans son vieux tapis, et cherchant quelque grange pour s'y coucher sans souper, il vit sur la route un moine qui suivait le même chemin, et le salua honnêtement⁵. Comme ils marchaient du même pas, ils se mirent à échanger des propos.

— Compagnon, dit le moine, d'où vient que vous êtes habillé tout de vert? Ne serait-ce point pour faire le personnage d'un fol dans quelque mystère?⁶

— Non point, mon Père, répondit Barnabé. Tel que vous me voyez, je me nomme Barnabé, et je suis jongleur de mon état. Ce serait le plus bel état du monde si on y mangeait tous les jours.

— Ami Barnabé, reprit le moine, prenez garde à ce que vous dites. Il n'y a pas de plus bel état que l'état monastique. On y célèbre les louanges de Dieu, de la Vierge et des saints, et la vie du religieux est un perpétuel cantique au Seigneur.

Barnabé répondit:

— Mon Père, je confesse que j'ai parlé comme un ignorant. Votre état ne se peut comparer au mien et, quoiqu'il y ait du mérite à danser en tenant au bout du nez un denier en équilibre sur un bâton, ce mérite n'approche pas du vôtre. Je voudrais bien comme vous, mon Père, chanter tous les jours l'office, et spécialement l'office de la très sainte Vierge, à qui j'ai voué une dévotion particulière. Je renoncerais bien

volontiers à l'art dans lequel je suis connu, de Soissons à Beauvais, dans plus de six cents villes et villages, pour embrasser la vie monastique.

Le moine fut touché de la simplicité du jongleur, et, comme il ne manquait pas de discernement, il reconnut en Barnabé un de ces hommes de bonne volonté de qui Notre-Seigneur a dit: »Que la paix soit avec eux sur la terre!« C'est pourquoi il lui répondit:

— Ami Barnabé, venez avec moi, et je vous ferai entrer dans le couvent dont je suis prieur. Celui qui conduisit Marie l'Égyptienne⁷ dans le désert m'a mis sur votre chemin pour vous mener dans la voie du salut.

C'est ainsi que Barnabé devint moine. Dans le couvent où il fut reçu, les religieux célébraient à l'envi le culte de la sainte Vierge, et chacun employait à la servir tout le savoir et toute l'habileté que Dieu lui avait donnés.

Le prieur, pour sa part, composait des livres qui traitaient, selon les règles de la scolastique⁸, des vertus de la Mère de Dieu.

Le Frère Maurice copiait, d'une main savante, ces traités sur des feuilles de vélin⁹.

Le Frère Alexandre y peignait de fines miniatures. On y voyait la Reine du ciel, assise sur le trône de Salomon¹⁰, au pied duquel veillent quatre lions; autour de sa tête nimbée voltigeaient sept colombes, qui sont les sept dons du Saint-Esprit: dons de crainte, de piété, de science, de force, de conseil, d'intelligence et de sagesse. Elle avait pour compagnes six vierges aux cheveux d'or: l'Humilité, la Prudence, la Retraite, le Respect, la Virginité et l'Obéissance.

A ses pieds, deux petites figures nues et toutes blanches se tenaient dans une attitude suppliante. C'étaient des âmes qui imploraient, pour leur salut, et non, certes, en vain, sa toute-puissante intercession.

Le Frère Alexandre représentait sur une autre page Ève au regard de Marie, afin qu'on vît en même temps la faute et la rédemption, la femme humiliée et la vierge exaltée. On admirait encore dans ce livre le Puits des eaux vives¹¹, la Fontaine, le Lis, la Lune, le Soleil et le Jardin clos¹² dont il est parlé dans le cantique, la Porte du Ciel et la Cité de Dieu, et c'étaient là des images de la Vierge.

Le Frère Marbode était semblablement un des plus tendres enfants de Marie.

Il taillait sans cesse des images de pierre, en sorte qu'il avait la barbe, les sourcils et les cheveux blancs de poussière, et que ses yeux étaient perpétuellement gonflés et larmoyants; mais il était plein de force et de joie dans un âge avancé et, visiblement, la Reine du paradis protégeait la vieillesse de son enfant. Marbode la représentait assise dans une chaire, le front ceint d'un nimbe à orbe perlé. Et il avait soin que les plis de la robe couvrirent les pieds de celle dont le prophète a dit: »Ma bien-aimée est comme un jardin clos.«

Parfois aussi il la figurait sous les traits d'un enfant plein de grâce, et elle semblait dire: »Seigneur, vous êtes mon Seigneur! — *Dixi de ventre matris meæ: Deus meus es tu.*« (Psalm. XXII, 11.)

Il y avait aussi, dans le couvent, des poètes, qui composaient, en latin, des proses¹³ et des hymnes en l'honneur de la bienheureuse vierge Marie, et même il s'y trouvait un Picard qui mettait les miracles de Notre-Dame en langue vulgaire et en vers rimés.

III

Voyant un tel concours de louanges et une si belle moisson d'œuvres, Barnabé se lamentait de son ignorance et de sa simplicité.

— Hélas, soupirait-il en se promenant seul dans le petit jardin sans ombre du couvent, je suis bien malheureux de ne pouvoir, comme mes frères, louer dignement la sainte Mère de Dieu, à laquelle j'ai voué la tendresse de mon cœur. Hélas! hélas! je suis un homme rude et sans art, et je n'ai pour votre service, madame la Vierge, ni sermons édifiants, ni traités bien divisés selon les règles, ni fines peintures, ni statues exactement taillées, ni vers comptés par pieds et marchant en mesure¹⁴. Je n'ai rien, hélas!

Il gémissait de la sorte et s'abandonnait à la tristesse. Un soir que les moines se récréaient en conversant, il entendit l'un d'eux conter l'histoire d'un religieux qui ne savait réciter autre chose qu' *Ave Maria*. Ce religieux était méprisé pour son ignorance; mais, étant mort, il lui sortit de la bouche cinq roses en l'honneur des cinq lettres du nom de Marie, et sa sainteté fut ainsi manifestée.

En écoutant ce récit, Barnabé admira une fois de plus la bonté de la Vierge; mais il ne fut pas consolé par l'exemple de cette mort bienheureuse, car son cœur était plein de zèle et il voulait servir la gloire de sa dame qui est aux cieux.

Il en cherchait le moyen sans pouvoir le trouver et il s'affligeait chaque jour davantage, quand un matin, s'étant réveillé tout joyeux, il courut à la chapelle et y demeura seul pendant plus d'une heure. Il y retourna l'après-dîner.

Et, à compter de ce moment, il allait chaque jour dans cette chapelle, à l'heure où elle était déserte, et il y passait une grande partie du temps que les autres moines consacraient aux arts libéraux¹⁵ et aux arts mécaniques. Il n'était plus triste et il ne gémissait plus.

Une conduite si singulière éveilla la curiosité des moines.

On se demandait, dans la communauté, pourquoi le frère Barnabé faisait des retraites si fréquentes.

Le prieur, dont le devoir est de ne rien ignorer de la conduite de ses religieux, résolut d'observer Barnabé pendant ses solitudes. Un jour donc que celui-ci était renfermé, comme à son ordinaire, dans la chapelle, dom¹⁶ prieur vint, accompagné de deux anciens du couvent, observer, à travers les fentes de la porte, ce qui se passait à l'intérieur.

Ils virent Barnabé qui, devant l'autel de la sainte Vierge, la tête en bas, les pieds en l'air, jonglait avec six boules de cuivre et douze couteaux. Il faisait, en l'honneur de la sainte Mère de Dieu, les tours qui lui avaient valu le plus de louanges. Ne comprenant pas que cet homme simple mettait ainsi son talent et son savoir au service de la sainte Vierge, les deux anciens criaient au sacrilège.

Le prieur savait que Barnabé avait l'âme innocente; mais il le croyait tombé en démence. Ils s'apprêtaient tous trois à le tirer vivement de la chapelle, quand ils virent la sainte Vierge descendre les degrés de l'autel pour venir essuyer d'un pan de son manteau bleu la sueur qui dégouttait du front de son jongleur.

Alors le prieur, se prosternant le visage contre la dalle, récita ces paroles:

— Heureux les simples, car ils verront Dieu!

— *Amen!* répondirent les anciens en baisant la terre.

(»L'Étui de nacre«)

Anatole France

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

Anatole France je ovde podmladio jednu staru srednjovekovnu legendu. (V. »Historique de la littérature française«, § 6.) Ta legenda je prerađivana, docnije, za pozorište, kao mirakul u 3 čina, a muziku je napisao čuveni kompozitor Massenet.

1. *Le roi Louis*. Ovde se misli verovatno na sv. Luju (1215-1270).

2. *Tours de force et d'adresse*, majstorije za čije izvođenje treba mnogo snage i veštine.

3. *Marie de France*, spisateljica iz XII veka, poznata po svojim pesmama zvanim *lais* i po svojoj zbirci basana (*l'Ysopet* — po Ezopu, grčkom basnopiscu).

4. *L'autre ne pourrait manquer d'être bon*, onaj drugi (svet) mora svakako biti dobar.

5. *Honnêtement*, u zastarelom značenju: uljudno.

6. *Mystère* (m.), pozorišna igra o ličnostima iz Sv. pisma. I u našoj književnosti bilo je misterija (»Posvetilište Avramovo«, na primer). Bliže o tome v. § 8 t. 3 u »Historique de la littérature française.«

7. *Marie l'Égyptienne*, Marija Misisrska, pokajnica proglašena docnije za svetiteljku, rođena u Misiru, umrla u Palestini (345-421).

8. *Scolastique* (f.). Pod sholastičkom se razume uopšte nauka davana u školama u srednjem veku.

9. *Vélin* (m.), pergament od teleće kože.

10. *Salomon*, kralj jevrejski, sin i naslednik Davidov, čuven sa svoje mudrosti. Njemu se pripisuju tri knjige iz Sv. pisma: »Pesma nad pesmama«, »Knjiga propovednikova«, »Priče Solomonove.«

11. *Puits* (m.) *des eaux vives*, studenac vode žive (»Pesma nad pesmama«, IV, 15).

12. *Jardin clos*, vrt zatvoren (»Pesma nad pesmama«, IV, 12).

13. *Prose* (f.), tropar.

14. *En mesure*, skladno, harmonično.

15. *Arts libéraux*, intelektualne umetnosti.

16. *Dom* (od latinskog *dominus*), titula koja se davala nekim kaluderima (benediktincima, na primer).

17. Obratiti pažnju na izgovor reči: *amen* (a-men'); *ancien, bien, bien-heureux, moyen, rien; cinq, six, sept* (v. Francusku gramatiku § 121); *compter, corps, temps; faisait; hiver, hélas, lis; quasi* (ka-zi); *respect* (rèspè); *sourcil* (ne izg. l; ali se izgovara u *le cil*); *village, ville*.

Beleška o piscu. — *Anatole France* (1844-1924; po svome pravom imenu *François Thibault*) poznat je naročito kao romanopisac. Za njega se reklo da po svome skepticizmu, koji je pomešan s izvesnom blagom ironijom, pripada porodici pisaca kao što su Voltaire i Renan. Mnoga njegova dela prevedena su na naš jezik: »Le Crime de Sylvestre Bonnard«, »Thaïs«, »Les Dieux ont soif«, »Le Lys rouge«, »Le Jardin d'Épicure«... — Negovao je s uspehom impresionističku kritiku (»La Vie littéraire«, 4 sveske). Njegova je ona čuvena rečenica: »Povodom Šekspira hoću da vam govorim o sebi.«

16. LA BALLADE DES PENDUS.

Frères humains qui après nous vivez,¹
 N'ayez les cœurs contre nous endurcis;¹
 Car si pitié de nous pauvres avez,²
 Dieu en aura plus tôt de vous mercis¹.²
 Vous nous voyez ci² attachés, cinq, six;¹
 Quant à la chair, que trop avons nourrie,
 Elle est pièce³ dévorée et pourrie,²
 Et nous, les os, devenons cendre et poudre⁴.
 De notre mal personne ne s'en rie⁵,
 Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre!

Si vous clamons⁶ frères, pas n'en devez
 Avoir dédain, quoique fûmes occis⁷
 Par justice⁸; toutefois vous savez
 Que tous hommes n'ont pas bon sens assis⁹.
 Excusez-nous, puisque sommes transis¹⁰,
 Envers¹¹ le Fils de la Vierge Marie,
 Que sa grâce ne soit pour nous tarie,
 Nous préservant de l'infemale foudre.
 Nous sommes morts: âme ne nous harie¹²,
 Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre!

La pluie nous a débués¹³ et lavés,
 Et le soleil desséchés et noircis¹⁴;
 Pies, corbeaux nous ont les yeux cavés¹⁵
 Et arraché la barbe et les sourcils;
 Jamais, nul temps, nous ne sommes rassis¹⁶;
 Puis çà, puis là, comme le vent varie,
 A son plaisir sans cesser nous charrie¹⁷,
 Plus becquetés d'oiseaux que dés à coudre.
 Ne soyez donc de notre confrérie¹⁸;
 Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre!

Envoi.

Prince Jésus, qui sur tous as maîtrise¹⁹,
 Garde qu'Enfer n'ait de nous seigneurie²⁰;
 A lui²¹ n'avons que faire ni que soudre²².
 Hommes, ici n'usez de moquerie,
 Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre.

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

Osuđen na smrt zbog neke tuče sa ubistvom (1463), Villon zamišlja da je obešen i da odavno, sa svojim drugovima, visi na vešalima u Mont-faucon-u, gde su obešene godinama ostavljali da trunu klataci se; njegov i njegovih drugova kosturi obraćaju se radoznalim namernicima. — Obratiti naročitu pažnju na zastarelost rečeničnih sklopova: tu ima inverzija skoro u svakom stihu, izostavljanja lične zamenice, izostavljanja člana, itd.

1. *Mercis*, milosrđe (= *miséricorde* f.).
2. *Ci* = (zast.) *ici*.
3. *Piêça* = (zast.) odavno (*depuis longtemps*).
4. *Poudre* (f.), prah, prašina. Danas bi se reklo: *poussière* (f.).
5. U ovom stihu izostavljeno je zapovedno *que* (= neka). *Que personne...*, neka niko... To zapovedno *que*, izostavljeno ili ne, zahteva uvek za sobom sibžonktiv: *qu'il vienne*, neka dođe.
6. *Si vous clamons frères* = *Si nous vous appelons frères*.
7. *Occis*, (zast.) ubijen; od glagola *occire*. Danas: *tuer*.
8. *Par justice*, po sudskoj presudi.
9. ... *N'ont pas bon sens assis*, nemaju razboritu, trezvenu glavu.
10. *Transis* ne znači ovde: ukočeni, skočanjani (od zime), već: umrli (*trépassés*; od lat. gl. *transire*).
11. *Envers*, pred, kod.
12. *Âme ne nous harie*... I ovde, kao pod 5, izostavljeno je zapovedno *que*. — *Harier* (zast.) znači: kinjiti, mučiti. Dakle: *Que personne ne nous harcèle*.
13. *Débuer*, (zast.) prati, oprati u cedu, lužiti.
14. Et le soleil *nous a desséchés*...
15. *Caver*, izdupsti, iskopati (obično: *creuser*). Zapaziti i ovde inverziju.
16. *Rassis* = na miru (au repos). *Nul temps*, ni u koje doba.
17. *Charrier*, (ovde) ljuljati, klatiti; inače: prevoziti, prenositi.
18. *Ne soyez donc de notre confrérie*. Nemojte biti iz našeg bratstva, tj. (fig.) nemojte se ugledati na nas.
19. *Maîtrie* = *maîtrise* (f.).
20. *Seigneurie* (f.) = *domination* (f.). Nastani da nas Pakao ne dohvati, ne uzme pod svoju vlast.
21. *A lui* = *avec lui*.
22. *Ni que soudre* = *ni rien à lui payer* (*soudre* je zast. glagol, od *solvere*).
23. Obratiti pažnju na izgovor reči: *cinq, six; enfer; fils; os; pitié; sens* (izg. krajnje *s*, sem u izrazima: *sens commun, sens dessus dessous i sens devant derrière*); *sourcil; tous; Villon* (Vi-yon).

Beleška o piscu. — *François Villon* (verovatno: 1431-1465), ubojica i potukač, imao je život gladan i čemeran. Njegova moralna beda i životne nevolje nadahnule su mu stihove iskrene i osećajne, stihove koji jako odušaraju od beskrvnog pesništva toga doba. Posle Rutebeuf-a, pesnika-nevoljnika iz XIII veka, to je prvi znameniti pesnik koji je u stihovima dao izraza svojim jadima. Glavno mu je delo »Le Grand Testament«, u kome se nalaze čuvene balade »Ballade des dames du temps jadis« i »Ballade à Notre-Dame«. Villon je, pored ljupkoga kneza-pesnika Charles d'Orléans, jedini pravi pesnik u XV stoleću. Za njega se reklo da je »pesnik smrti«.

17. DE SOI-MÊME.

Plus ne suis¹ ce que j'ai été,
Et ne le saurais jamais être;
Mon beau printemps et mon été
Ont fait le saut par la fenêtre.

Amour, tu as été mon maître:
Je t'ai servi sur² tous les dieux.
O, si je pouvais deux fois naître,
Comme je te servirais mieux!

(»Epigrammes«)

Clément Marot

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

1. Zapaziti u prva dva stiha izostavljanje lične zamenice, koje je nekad bilo vrlo često. V. primera radi Rutebeuf-ovu pesmu »Que sont mes amis devenus«. — 2. *Sur* = više nego.

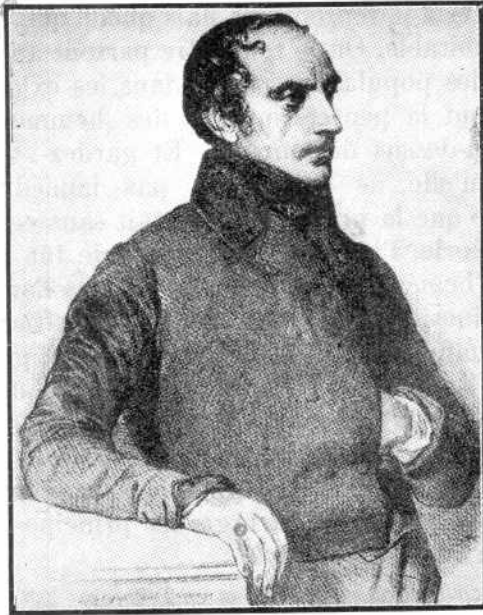
Beleška o piscu. — *Clément Marot* (1495-1544), pesnik u službi kralja François I, ogledao se u svima oblicima lirskog pesništva. Njegove pesme su lake i ljupke, bez naročite dubine.

18. L'IDÉAL AU MOYEN AGE.

L'époque qui nous occupe est, sans nul doute, une des plus brutales, des plus grossières de notre histoire; une de celles où l'on rencontre le plus de crimes, de violences; où la paix publique était le plus incessamment troublée; où le plus grand désordre régnait dans les mœurs. A qui ne tient compte que de l'état positif et pratique de la société, toute cette poésie, toute cette morale de la chevalerie apparaît comme un pur mensonge. Et cependant on ne saurait nier que la morale, la poésie chevaleresque n'existent¹ à côté de ces désordres, de cette barbarie, de tout ce déplorable état social. Les monuments sont là; le contraste est choquant, mais réel.

C'est précisément ce contraste qui fait le grand caractère du Moyen Age. Reportez votre pensée vers d'autres sociétés, vers la société grecque ou romaine, par exemple, vers la première jeunesse de la société grecque, vers son âge

héroïque, dont les poèmes qui portent le nom d'Homère² sont un fidèle miroir. Il n'y a rien là qui ressemble à cette contradiction qui nous frappe dans le Moyen Age. La pratique et la théorie des mœurs sont à peu près conformes. On ne voit pas que les hommes aient des idées beaucoup plus pures, plus élevées, plus généreuses que leurs actions de tous les jours. Les héros d'Homère ne paraissent pas se douter de³ leur brutalité, de leur férocité, de leur égoïsme, de leur avi-



Guizot

D'après Paul Delaroche.

dité; leur science morale ne vaut pas mieux que leur conduite; leurs principes ne dépassent pas leurs actes. Il en est de même de presque toutes les autres sociétés, dans leur forte et turbulente jeunesse.

Dans notre Europe, au contraire, dans ce Moyen Age que nous étudions, les faits sont habituellement détestables, les crimes, les désordres de tout genre abondent; et cependant les hommes ont dans l'esprit, dans l'imagination, des instincts, des désirs élevés, purs; leurs notions de vertu sont beaucoup plus développées, leurs idées de justice incomparablement

meilleures que ce qui se pratique autour d'eux, que ce qu'ils pratiquent souvent eux-mêmes. Un certain idéal moral plane au-dessus de cette société grossière, orageuse, et attire les regards, obtient le respect des hommes dont la vie n'en reproduit guère l'image. Il faut, sans nul doute, ranger le christianisme au nombre des principales causes de ce fait: c'est précisément son caractère, de travailler à inspirer aux hommes une grande ambition morale, de tenir constamment sous leurs yeux un type infiniment supérieur à la réalité humaine, et de les exciter à le reproduire. Mais quelle que soit la cause, le fait est indubitable. On le rencontre partout au Moyen Age, dans les poésies populaires comme dans les exhortations des prêtres. Partout la pensée morale des hommes s'élève et aspire fort au-dessus de leur vie. Et gardez-vous de croire que parce qu'elle ne gouvernait pas immédiatement les actions, parce que la pratique démentait sans cesse et étrangement la théorie, l'influence de la théorie fût nulle et sans valeur. C'est beaucoup que le jugement des hommes sur les actions humaines; tôt ou tard il devient efficace: »J'aime mieux une mauvaise action qu'un mauvais principe«, dit quelque part Rousseau; et Rousseau a raison: une mauvaise action peut demeurer isolée, un mauvais principe est toujours fécond; car, après tout, c'est l'esprit qui gouverne, et l'homme agit selon sa pensée bien plus souvent qu'il ne le croit lui-même. Or, au Moyen Age, les principes valaient infiniment mieux que les actions.

(»Histoire de la civilisation en Europe et en France«)

F. Guizot

COBCEA

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

- | | |
|--|---|
| 1. Ne bi se moglo poricati postojanje morala... | 4. Obratiti pažnju na izgovor reči: <i>bien, moyen, obtient, rien, tient; compte; exhortation (eg-zor...); instinct i respect (ne izg. -ct; isto tako ni u aspect; u suspect se ct može, ali ne mora čitati); mœurs (izg. s).</i> |
| 2. <i>Homère</i> , grčki pesnik, kome se pripisuju spevovi »Ilijada« i »Odi-seja«. | |
| 3. ...Izgleda da ne naslućuju... | |

Beleška o piscu. — *François Guizot* (1787-1874), državnik i istoričar. Kao političar igrao je prvorednu ulogu za vlade Luja-Filipa. Poznata su mu dela: »Histoire de la civilisation en Europe et en France« (odakle je ovaj odeljak) i »Histoire de la Révolution d'Angleterre«.

19. SONNET POUR HÉLÈNE.

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, dévidant¹ et filant,
Direz, chantant mes vers, et vous émerveillant:
»Ronsard me célébrait du temps que² j'étais belle.«

Lors³, vous n'aurez servante oyant⁴ telle nouvelle,
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,
Qui, au bruit de Ronsard⁵, ne s'aïlle réveillant⁶,
Bénissant votre nom de⁷ louange immortelle.



Pierre de Ronsard.

D'après une gravure du XVII^e siècle.

Je serai sous la terre et, fantôme sans os,
Par les ombres myrteux⁸ je prendrai mon repos.
Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et votre fier dédain.
Vivez, si m'en croyez⁹, n'attendez à demain,
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie . . .

(»Sonnets à Hélène«, XLII)

Pierre de Ronsard

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

- | | |
|--|--|
| <p>1. <i>Dévider</i>, namotavati konac u klupče.</p> <p>2. <i>Du temps que</i>, danas običnije: <i>au temps où</i>.</p> <p>3. <i>Lors</i> = alors.</p> <p>4. <i>Oyant</i> = entendant. Ovo je glagolski prilog sadašnji od zastarelog glagola <i>ouïr</i>.</p> <p>5. <i>Au bruit de</i>, pri pomenu...</p> <p>6. <i>Ne s'aïlle réveillant</i> = ne se réveille.</p> <p>7. <i>De</i> = par une.</p> | <p>8. <i>Par les ombres myrteux</i> (= sous l'ombrage des myrtes, u hladu mirta, pod senovitim mirtama). U XVI veku <i>ombre</i> je muškog roda u značenju »senka, hlad« (kao u ovom primeru), a ženskoga roda u prenesenom značenju »sen«. Danas je <i>ombre</i> samo ženskoga roda. M.</p> <p>9. <i>Si m'en croyez</i>. U XVI veku izostavljanje lične zamenice bilo je češće nego danas. (Poredi u prvoj strofi: <i>Direz, chantant mes vers...</i>).</p> |
|--|--|

Beleška o piscu. — *Pierre de Ronsard* (1524-1585) je najveći pešnik XVI veka i, sa du Bellay-om, osnivač pesničke škole Plejade. (Bliže o tome v. § 12 u »Historique de la littérature française«. Veliki deo njegovih pesama prožet je epikurejskim idejama Renesansa. Glavnije zbirke: »Odes«, »les Amours« (u tri knjige, posvećene Kasandri, Mariji, Heleni), »les Élégies«, »les Hymnes«, itd.

20. JE VEUX LIRE EN TROIS JOURS...

Je veux lire en trois jours l' *Iliade* d'Homère,
Et pour ce, Corydon, ferme bien l'huis¹ sur moi;
Si rien² me vient³ troubler, je t'assure ma foi⁴,
Tu sentiras combien pesante est ma colère.

Je ne veux seulement⁵ que notre chambrière⁶
Vienne faire mon lit, ton compagnon ni toi;
Je veux trois jours entiers demeurer à recoi⁷
Pour folâtrer après une semaine entière.

Mais, si quelqu'un venait de la part de Cassandre,
Ouvre-lui tôt⁸ la porte, et ne le fais attendre;
Soudain entre en ma chambre et me viens accouter⁹;

Je veux tant seulement à lui seul me montrer;
Au reste¹⁰, si un dieu voulait pour moi descendre
Du ciel, ferme la porte et ne le laisse entrer.

(»Pièces retranchées des Amours«, 51).

Pierre de Ronsard

Prudebu koji ce dopunjavati 7-n-t
 upotrebe od ruzmarin - paca 61
 u gebojaju 7, n, t

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

- | | |
|--|--|
| 1. <i>L'huis</i> (m., zast.), vrata. Ta reč se održala u izrazu à huis clos = tajno, iza zatvorenih vrata. | 6. <i>Chambrière</i> (f., zast.), za femme de chambre. |
| 2. <i>Rien</i> , išta, štogod. | 7. <i>A recoi</i> , sasvim miran, u potpunom miru. |
| 3. <i>Si rien me vient troubler</i> . Zapaziti mesto zamenice. Danas bi se reklo: ... <i>vient me troubler</i> . | 8. <i>Tôt</i> (zast.), odmah; danas bi se reklo: aussitôt. |
| 4. <i>Je t'assure ma foi</i> , dajem ti reč. | 9. <i>Accoutrer</i> , obući. Zapaziti i ovde mesto zamenice <i>me</i> . Danas bi se reklo: <i>et viens m'...</i> |
| 5. <i>Je ne veux seulement</i> = Je ne veux même pas. | 10. <i>Au reste</i> , inače. |

21. L'ABBAYE DE THÉLÈME.

Picrochole, roi de Lerné, avait envahi le territoire de Grandgousier, père de Gargantua, pillant et ravageant tout sur son passage. Personne ne lui résistait, chacun se mettait à sa merci. Il arrive ainsi jusqu'à l'abbaye de Seuillé. Là, les moines, épouvantés, ne sachant à quel saint se vouer¹, décident de faire une belle procession, renforcée de beaux chants et de litanies contre l'étranger envahisseur. Un des moines, frère Jean des Entommeures, plus courageux que les autres, saisit un bâton de croix, tape dur sur les pillards et en assomme 13.622. Gargantua achève de défaire complètement l'armée de Picrochole. Pour récompenser frère Jean, Gargantua lui fait bâtir l'abbaye de Thélème. Ce couvent diffère profondément de tous les autres.

Il fut décidé que dans cette abbaye on ne recevrait les femmes que si elles étaient belles, et seulement les hommes beaux et bien musclés.

Parce que, tant les hommes que les femmes, une fois admis en religion, après un an de noviciat, étaient forcés d'y demeurer toute leur vie, on décida que les hommes et les femmes, dans ce couvent, sortiraient quand bon leur semblerait, en pleine et entière liberté.

Parce qu'ordinairement les religieux faisaient trois vœux: ceux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, il fut décidé qu'ici on peut être marié, riche et vivre librement.

... Toute la vie des Thélémites² était employée, non d'après des lois, statuts ou règles, mais selon leur volonté et leur libre arbitre. Ils se levaient du lit quand bon leur semblait, buvaient, mangeaient, travaillaient, dormaient quand ils en éprouvaient le désir. Nul ne les éveillait, nul ne

les forçait à boire ni à manger, ni à faire chose autre quelconque³. Ainsi l'avait établi Gargantua. Dans leur règle, il n'y avait que cette clause:

gobga

FAIS CE QUE VOUDRAS

parce que les gens libres, bien nés⁴, bien instruits, conversant en honnête⁵ compagnie, ont, par nature, un instinct et un stimulant qui les pousse toujours à accomplir de vertueuses actions et à s'éloigner du vice: c'est ce qu'ils nomment honneur.



François Rabelais.
D'après Léonard Gaultier.

Lorsque, par sujétion et contrainte, ils sont déprimés et asservis, ils détournent le noble sentiment par lequel ils tendaient franchement à la vertu, pour enfreindre ou déposer ce joug de servitude. Car nous entreprenons toujours les choses défendues et convoitons ce qui nous est refusé.

Par⁶ cette liberté, ils eurent une louable émulation à faire tous ce qu'ils voyaient plaire à un seul. Si l'un ou l'autre disait: »Buvons!« tous buvaient. Si l'un disait: »Jouons!« tous jouaient; »Allons nous divertir aux champs!« tous y allaient. Si c'était pour chasser, les dames, montées sur de

belles haquenées⁷ ou sur leurs palefrois de guerre, portaient chacune sur le poing, mignonement engantelé⁸, un épervier⁹, ou un laneret⁹, ou un émerillon⁹; les hommes portaient d'autres oiseaux.

Ils étaient tous si noblement éduqués qu'il n'y avait parmi eux aucun ni aucune qui ne sût lire, écrire, chanter, jouer d'instruments harmonieux, parler cinq ou six langues et composer tant en vers qu'en prose.

Jamais on ne vit de chevaliers aussi preux ni aussi galants, aussi adroits à pied et à cheval, aussi vifs, que ceux qui étaient là.

Jamais on ne vit de dames si propres, si mignonnes, si agréables, plus habiles aux travaux à l'aiguille, que celles qui étaient à l'abbaye.

(**La vie très horrible du grand Gargantua, père de Pantagruel*«, livre I, chapitres LII-LVIII. Mis en français moderne par Jean Garros.)

F. Rabelais

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

Telemska opatija, koju je Rabelais stvorio da bi nagradio fra-Žana, reč je koja je prešla u govorni jezik da označi mesto gde svega ima u izobilju a nema nikakvih stega. Ime *Telem* dolazi od grčkog glagola *thelein* (hteti), jer je tu mogao raditi svak što je hteo.

- | | |
|---|---|
| <p>1. <i>Ne savoir à quel saint se vouer</i>, ne znati šta da se radi, da bi se izišlo iz nepritike.</p> <p>2. <i>Thélemite</i> (m.), stanovnik Telemske opatije, »Telemičanin«.</p> <p>3. <i>Chose autre quelconque</i>, ma šta drugo.</p> <p>4. <i>Bien né</i>, plemenita roda, (fig.) blagorodan, plemenit.</p> <p>5. <i>Honnête</i>, u zast. značenju: uljudan, otmen.</p> <p>6. <i>Par</i> = Grâce à.</p> <p>7. <i>Haquenée</i> (la), kobila za žene, kobila koja ide ravan.</p> <p>8. <i>Mignonement engantelé</i> (zast.),</p> | <p>(pesnica) u maloj slatkoj rukavici. Ova reč je došla od <i>gantélet</i> (m.; zast.), — mala rukavica. Danas se, u mesto <i>engantelé</i>, kaže <i>ganté</i>.</p> <p>9. <i>Épervier</i> (m.), kobac; <i>laneret</i> (m.; mužjak) ili <i>lanier</i> (m.; ženka) je soko kraguj (<i>Falco lanarius</i>); <i>émerillon</i> (m.), žurica (<i>Falco lithofalco</i>) — sve ptice koje su se upotrebljavale za lov.</p> <p>10. Obratiti pažnju na izgovor reči: <i>abbaye</i> (a-bé-i); <i>bien</i>; <i>cinq</i>, <i>six</i>; <i>eurent</i>; <i>faisaient</i>; <i>femme</i>; <i>joug</i> (obično se izgovara g); <i>instinct</i>; <i>Picrochole</i> (ch = k); <i>tous</i>.</p> |
|---|---|

Beleška o piscu. — V. § 11 u »Historique de la littérature française«.

22. LA VENGEANCE DE PANURGE.

La scène se passe en mer, sur un navire chargé de moutons. Panurge¹, voyageant avec frère Jean et Pantagruel², a été gravement injurié par un marchand de moutons nommé Dindenault³. Frère Jean, grand batailleur, aurait tué le marchand, n'eût été le patron du navire et les autres passagers, qui supplièrent Pantagruel d'intercéder, par crainte de scandale. Le différend fut réglé.

Panurge et le marchand se serrèrent les mains et burent gaiement à l'un et à l'autre, en signe de parfaite réconciliation.

Ce débat tout à fait apaisé, Panurge dit secrètement à Épistemon⁴ et à frère Jean:

»Mettez-vous ici, un peu à l'écart, et prenez un joyeux passe-temps de ce que vous verrez. Il y aura bien beau jeu si la corde ne rompt⁵.«

Puis il s'adressa au marchand et but de nouveau à sa santé un hanap plein de bon vin. Le marchand lui répondit gaillardement en toute courtoisie et honnêteté⁶. Cela fait, Panurge le pria de bien vouloir lui vendre un de ses moutons. Le marchand lui répondit:

»Hélas! hélas! mon ami, notre voisin, comme vous savez bien railler les pauvres gens! Vraiment vous êtes un gentil chaland. O le vaillant acheteur de moutons! Vous avez le minois, non pas d'un acheteur de moutons, mais bien d'un coupeur de bourses.

— Patience, dit Panurge, mais vendez-moi un de vos moutons. Combien?«

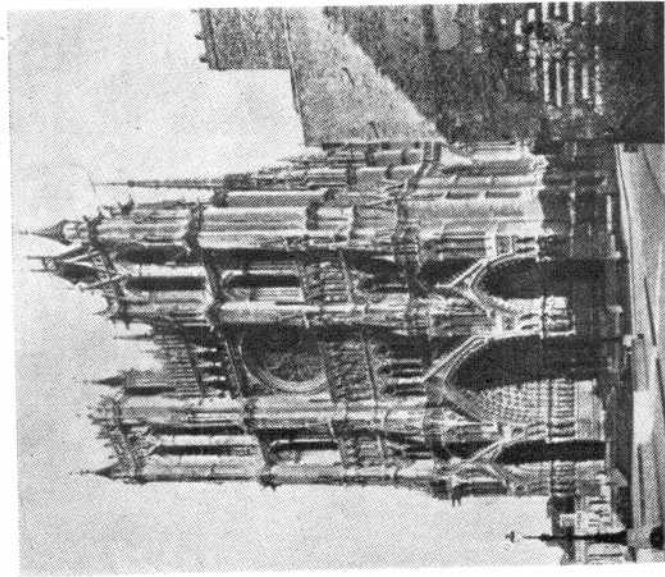
... Ce disant, il montrait son escarcelle pleine de nouveaux écus.

— »Mon ami, notre voisin, répondit le marchand, ce n'est de la viande que pour les rois et les princes. La chair en est si délicate, si savoureuse et si friande que c'est un baume...

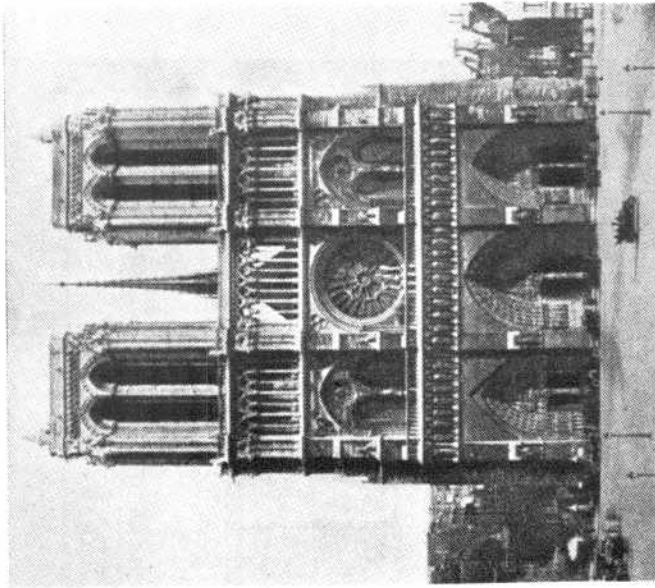
— Mais, dit Panurge, vendez-m'en un et je vous le payerai royalement. Combien?...

— Allons! allons! dit le patron du vaisseau au marchand, c'est trop ici barguigné⁷. Vends-lui, si tu veux; si tu ne veux pas, ne l'amuse⁸ plus.

STYLE OGIVAL



Notre-Dame d'Amiens.



Notre-Dame de Paris.



Phot. Bulloz.

Notre-Dame de Paris. — La Nef.

— Je le veux bien, pour l'amour de vous«, répondit le marchand . . .

Ayant payé le marchand, Panurge choisit dans tout le troupeau un beau et grand mouton et l'emporta criant et bêlant. L'entendant, tous les autres moutons bêlaient tous ensemble, regardant où on emmenait leur compagnon. Pendant ce temps, le marchand disait à ses moutonniers⁹: »Oh! qu'il a bien su choisir! Il s'y entend!« . . .

Soudain, je ne sais comment, — le cas fut si subit que je n'eus le loisir de le considérer¹⁰, — Panurge, sans plus rien dire, jeta dans la mer son mouton criant et bêlant. Tous les autres moutons, criant et bêlant avec une même intonation, commencèrent à se jeter et à sauter dans la mer après lui. C'était à qui sauterait le premier après son compagnon. Il n'était pas possible de les en empêcher, car vous savez que c'est le naturel du mouton de toujours suivre le premier, quelque part qu'il aille. Aussi Aristote¹¹ dit-il qu'il n'est pas d'animal plus sot et plus inepte au monde.

Le marchand, tout effrayé de ce que, devant ses yeux, il voyait se noyer et périr ses moutons, s'efforçait, de tout son pouvoir, de les retenir et de les en empêcher. Mais c'était en vain. Tous à la file sautaient à la mer et périssaient. Finalement, il en prit un grand et fort par la toison, croyant ainsi le retenir, et, par conséquent, sauver le reste. Le mouton fut si puissant qu'il emporta avec lui, dans la mer, le marchand, qui fut noyé . . . Les autres bergers et gardiens en firent autant, les uns les prenant par les cornes, les autres par la toison. Ils furent tous emportés en mer et noyés misérablement.

(»Le quart livre des faits et dits héroïques du noble Pantagruel«, chapitres V-VIII. — Mis en français moderne par Jean Garros.)

F. Rabelais

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

Ovo je jedna od najpoznatijih stranica iz Rabelais-ova romana. Često, kad je reč o ljudima povodljivim, koji izbegavaju napor da misle već u svemu bez razmišljanja idu za drugim, pominja se Panurgove ovce.

1. *Panurge*, jedan od nerazdvojnih Pantagruelovih prijatelja, oličenje mnogih rdavih nagona.

2. *Pantagruel* je sin Gargantuin, unuk Granguzijeve, jedna od glavnih ličnosti u Rabelais-ovu delu.

3. *Dindenault*, koji će tako žalosno skončati, ocrtan je već samim svojim imenom; *dindonneau* (m.) znači: mali čuran, čure.

4. *Épistemon*, jedna od sporednih ličnosti u Rabelais-ovu romanu.

5. *Il y aura bien beau jeu si la corde ne rompt*, biće smeha (gužve) ako ne iskrсне kakva iznenadna prepreka.

6. *En toute courtoisie et honnêteté*, izvanredno uljudno.

7. *Barguigner* (fam.), oklevati, premišljati se.

8. *Amuser*, ovde u zast. značenju: zadržavati, zanovetati.

9. *Moutonnier* (m.; zast.), ovčar.

Danas se kaže: *le berger*. Ta reč održala se danas kao pridev: ovčiji, (fig.) povodljiv: *La multitude est moutonnière*.

10. *Considérer* = observer.

11. *Aristote* (384-322 pre Hrista), Aristotelo, čuveni grčki filozof, učitelj Aleksandra Velikog. Napisao veliki broj rasprava iz oblasti logike, politike, prirodnih nauka itd. Često se pominje i zbog svoje »Retorike«.

12. Obratiti pažnju, na izgovor reči: *bien, combien, gardien, rien; Dindenault* (ne izg. -lt, kao ni u: *Yseult, Perrault*, itd.); *jeus; gentil; le hanap; hélas, mer; passe-temps, temps; tous*.

23. NOSTALGIE.

Heureux qui, comme Ulysse¹, a fait un beau voyage,
Ou comme celui-là² qui conquiert la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage³ et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge⁴.

Quand reverrai-je, hélas! de mon petit village
Fumer la cheminée? et en quelle saison
Reverrai-je le clos⁵ de ma pauvre maison,
Qui m'est une province⁶ et beaucoup davantage?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux
Que des palais romains le front⁷ audacieux,
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine⁸,

Plus mon Loire⁹ gaulois que le Tibre¹⁰ latin,
Plus mon petit Liré¹¹ que le mont Palatin¹²,
Et plus que l'air marin la douceur angevine¹³.

(»Les Regrets« XXXI)

Joachim du Bellay



Joachim du Bellay.

D'après un crayon d'un élève de Jean Cousin.

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

Du Bellay je sa svojim stricem kardinalom otputovao u Rim, kao činovnik francuskog poslanstva. Tu je osetio silnu čežnju za zavičajem i nju iskazuje u ovim stihovima.

1. *Ulysse*, Ulis, Odisej; čuveni junak Homerovih spevova »Ilijade« i »Odiseje«. Pošto je, posle zauzeća Troje, lutao deset godina po morima, najzad se srećno vratio kući na ostrvo Itaku.
2. *Celui-là*. Misli se na Jasona, koji je sa Argonautima otišao u Kolhidu i preteo zlatno runo.
3. *Usage* (m.), u etimološkom značenju *usus*, iskustvo (*expérience*, f.).
4. *Âge* (m.), život.
5. *Clos* (m.), ovde: vrtić, baštica (*jardinet* m.); inače znači: zabran.
6. *Qui m'est une province* = koja za mene vredi kao neka pokrajina.
7. *Le front*, pročelje, lice (zgrade). Običnije: façade (f.).
8. Pesnik pravi kontrast između trošnog škrljca, od koga su sagrađene kuće u njegovu zavičaju, i tvrdog mermera rimskih palata.
9. *Mon Loire gaulois*. Danas kažemo *la Loire*. Muški rod u ovoj pesmi je prema latinskom imenu te reke: *Liger* (m.).
10. *Tibre* (m.), Tibar, reka koja protiče kroz Rim.
11. *Liré* (m.), rodno selo du Bellay-ovo.
12. *Le mont Palatin*, jedan od sedam rimskih bregova.
13. *La douceur angevine*, anžuska pitomina (*angevin*, pridev od *Anjou*).

Beleška o piscu. — *Joachim du Bellay* (1522-1560) je, pored Ronsard-a, najznamenitiji pesnik XVI veka. Čuvene su njegove dve zbirke soneta, »les Antiquités«, u kojima je opevao rimsku starinu, i »les Regrets«, gde je dao izraza svojoj čežnji za dalekom domovinom. Njegovi stihovi su prožeti setom.

24. L'AMITIÉ DE MONTAIGNE ET DE LA BOÉTIE.

Ce que nous appelons ordinairement amis et amitiés, ce ne sont qu'accointances¹ et familiarités nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos âmes s'entretiennent². En l'amitié de quoi³ je parle, elles se mêlent et confondent l'une en l'autre d'un mélange si universel qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a



Michel de Montaigne.
D'après Thomas de Leu.

jointes. Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se⁴ peut exprimer qu'en répondant: »Parce que c'était lui, parce que c'était moi.« Il y a, au delà de tout mon discours⁵ et de ce que j'en puis dire particulièrement⁶, je ne

sais quelle force inexplicable et fatale⁷, médiatrice⁸ de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous être vus, et par des rapports que nous oyions⁹ l'un de l'autre, qui faisaient en notre affection plus d'effort¹⁰ que ne porte la raison des rapports¹¹; je crois, par quelque ordonnance du ciel. Nous nous embrassions par nos noms¹²; et à notre première rencontre, qui fut par hasard en une grande fête et compagnie¹³ de ville, nous nous trouvâmes si pris¹⁴, si connus, si obligés¹⁵ entre nous, que rien dès lors ne nous fut si proche que l'un à l'autre.

(«Essais», livre I, chapitre XXVII)

Montaigne

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

U francuskoj književnosti poznato je prijateljstvo između Montaigne-a i La Boétie-a. *Étienne de la Boétie* (1530-1563), savetnik Parlamenta u Bordeaux-u (za vreme starog režima *parlement* = *cour de justice*), bio je pisac: prevodio Aristotela, Ksenofona, pisao pesme na latinskom i francuskom; naročito je značajna njegova rasprava »Discours sur la servitude volontaire«. Čuvane su reči kojima Montaigne definiše svoj odnos prema njemu, prikazujući prijateljstvo kao neku sudbinsku vezu isto tako neobjašnjivu kao što je ljubav: voleo je La Boétie-a »zato što je to bio on, zato što sam to bio ja«.

1. *Accountance* (f.; zast.), druženje, pohodenje (= *fréquentation* f.).

2. *S'entretiennent*, (zast.) sont liées, se tiennent entre elles.

3. *De quoi* = dont.

4. *Je sens que cela ne se peut exprimer*. Danas bi se reklo ... ne peut s'exprimer.

5. *Discours* (m.), izlaganje, tumačenje.

6. *Particulièrement*, (zast.) posebno, potanko (= en détail).

7. *Fatal* znači: nametnut sudbinom, sudbinski.

8. *Médiatrice* = koja je poslužila kao spona.

9. *Oyions* = entendions (imperfekt od zast. glagola *ouïr*). — *Rap-*

port (m.), ovde: pričanje, kazivanje.

10. *Effort* (m.), uticaj (= influence f.).

11. Ovu rečenicu treba ovako razumeti: »Mi smo se tražili pre nego što smo se videli, i to na osnovu kazivanja koja smo slušali jedan o drugome, a koja su na našu ljubav imala više uticaja nego što ga obično imaju kazivanja«.

12. *Par nos noms* = kad bismo čuli ime jedan drugome (= en nous entendant nommer).

13. *Compagnie* (f.), društvo, skup (= *réunion* f.).

14. *Pris*, privrženi, privučeni jedan ka drugome.

15. *Obligé*, (zast.) vezan (= lié).

Beleška o piscu. — V. § 11, t. 2. u »Historique de la littérature française«.

25. PRIÈRE POUR LE ROI ALLANT EN LIMOUSIN.

En 1605 le roi Henri IV alla de Paris en Limousin. Le poète s'adresse à Dieu, qu'il prie d'aider le roi de ses conseils. »Si tu le fais, Seigneur, il fera des merveilles«. Henri IV avait mis fin aux guerres de religion.

La terreur de son nom¹ rendra nos villes fortes:
On n'en gardera plus ni les murs ni les portes.
Les veilles² cesseront au sommet de nos tours,
Le fer mieux employé cultivera la terre,
Et le peuple, qui tremble aux frayeurs de la guerre,
Si ce n'est pour danser, n'orra³ plus de tambours.



François de Malherbe.

D'après une gravure de Briot.

Tu nous rendras alors nos douces destinées,
Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années⁴
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs.
Toute sorte de biens comblera nos familles:
La moisson de nos champs lasserà les faucilles,
Et les fruits passeront⁵ la promesse des fleurs.

Quand un roi fainéant, la vergogne⁶ des princes,
Laisant à ses flatteurs le soin de ses provinces,
Entre les voluptés indignement s'endort,
Quoique l'on dissimule, on en fait peu d'estime;
Et, si la vérité se peut dire⁷ sans crime,
C'est avecque⁸ plaisir qu'on survit à sa mort.

Mais ce roi, des bons rois l'éternel exemplaire⁹,
Qui de notre salut est l'ange tutélaire,
L'infaillible refuge et l'assuré secours,
Son extrême douceur ayant dompté l'envie,
De quels jours assez longs peut-il borner sa vie,
Que notre affection ne les juge trop courts?

Qu'il vive donc, Seigneur, et qu'il nous fasse vivre!
Que de toutes les peurs nos âmes il délivre¹⁰;
Et, rendant l'univers de son heur¹¹ étonné,
Ajoute chaque jour quelque nouvelle marque¹²
Au nom qu'il s'est acquis du plus rare monarque
Que ta bonté propice ait jamais couronné.

François de Malherbe

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

1. *La terreur de son nom*, eliptičan obrt. Razumeti: La terreur inspirée aux ennemis par son nom.

2. *Veille* (f.), u etimološkom značenju: stražarenje noću (*vigiliae*).

3. *Orra*, futur zastarelog glagola *ouïr* (= entendre).

4. *Fâcheuses années*. Pesnik misli na one duge godine verskih ratova, kojima je Henri IV učinio kraj.

5. *Passer* u značenju *dépasser*. Zapamtiti ovaj lepi stih.

6. *Vergogne* (f.; zast.), bruka, sramota. Održalo se danas u izrazu »sans vergogne« (bezočan, bestidan).

7. *Si la vérité se peut dire*. Zapa-

ziti mesto zamenice se. Danas bi se reklo... peut se dire...

8. *Avecque*, umesto *avec*. To je jedna pesnička sloboda; pesniku je to potrebno da bi imao jedan slog više (v. § 51 »Notions de versification«).

9. *L'éternel exemplaire*. Danas bi se reklo: *exemple, modèle*, u značenju »primer, uzor«. Danas *exemplaire* znači samo »primerak«. Zapaziti inverziju!

10. Zapaziti inverziju!

11. *Heur* (zast.; m.) = *bonheur*.

12. *Marque* (f.), *zasluga, podvig* (= titre d'honneur).

13. *Dompter* treba čitati: don-té.

Beleška o piscu. — *François de Malherbe* (1555-1628) bio je protivnik Plejade. Hteo je da pesništvo oslobodi učenosti i da osećanje poredi razumu; da pesma izražava ne toliko osećanja koliko ideje, te da se ličnost pesnikova vidi što manje. Protivan je novačenjima i u pogledu jezika, zahteva da i pesnik govori jezikom celoga sveta. Ostavio jednu elegiju »Larmes de saint Pierre«, nekoliko oda (»Ode à Marie de Médicis«) i stanca (»Stances à Du Perrier«), pored nekoliko parafraza psalama.

26. LES QUATRE PRÉCEPTES.

... Bien qu'elle [la logique] contienne en effet beaucoup de préceptes très vrais et très bons, il y en a toutefois tant d'autres mêlés parmi, qui sont ou nuisibles ou superflus, qu'il est presque aussi malaisé de les en séparer que de tirer une Diane¹ ou une Minerve² hors d'un bloc de marbre qui n'est point encore ébauché... Aussi, au lieu de ce grand



René Descartes.

D'après une gravure du temps.

nombre de préceptes dont la logique est composée, je crus que j'aurais assez des quatre suivants, pourvu que je prisse une ferme et constante résolution de ne manquer pas une seule fois à les observer.

Le premier était de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle, c'est-à-dire d'éviter soigneusement la précipitation et la préven-

tion, et de ne comprendre³ rien de plus en mes jugements que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit, que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute.

Le second, de diviser chacune des difficultés que j'examinerais en autant de parcelles qu'il se pourrait et qu'il serait requis⁴ pour les mieux résoudre.

Le troisième, de conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu comme par degrés jusques à la connaissance des plus composés⁵, et supposant même de l'ordre entre ceux qui ne se précèdent point naturellement les uns les autres.

Et le dernier, de faire partout des dénombrements si entiers et des revues si générales, que je fusse assuré de ne rien omettre.

(*»Discours de la méthode«*).

René Descartes.

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

U svome delu »Discours de la méthode« (danas bi se reklo: discours sur...) Descartes tvrdi da je »razum stvar koja je najbolje podeljena« na svetu, ali da to nije dovoljno: treba ga umeti primeniti; treba imati za to jednu *metodu*. I on nam izlaže svoju, kao i način na koji je došao do nje. Ovo su četiri osnovna pravila te metode.

- | | |
|---|--|
| 1. <i>Diane</i> , boginja lova i šuma, kći Jupitera i Latone, sestra Apolonova. | hvatiti«. |
| 2. <i>Minerve</i> , boginja koja je naoružana izišla iz Jupiterova mozga. I nju i Dijanu mnogo su radili umetnici, naročito vajari. | 4. <i>Requis</i> = nécessaire. |
| 3. <i>Comprendre</i> , u značenju »obu- | 5. <i>Composé</i> , složen. Danas obični- je: <i>complexe</i> . |
| | 6. Obratiti pažnju na izgovor re- či: <i>Descartes</i> (dé-kar-te), <i>eusse</i> ; <i>rien</i> ; <i>second</i> . |

Beleška o piscu. — René Descartes (1596-1650) je svojim delom »Discours de la méthode« (1637) podigao prvi spomenik filozofske proze francuske. Racionalist, on počinje sumnjanjem u sve. Njegove su one reči: »Je pense, donc je suis«. To je jedna istina u koju nije moguće sumnjati, jer je svakako izvesno da on sumnja, odn. misli. On je tvorac moderne filozofije. Treba pomenuti još i »*Traité des passions*«, »*Principes de philosophie*«, »*Méditations métaphysiques*«.


~~27.~~ LE ROI ET LE CARDINAL.

Richelieu, premier ministre de Louis XIII, a posé les fondements de la monarchie absolue en France. Pour affermir le pouvoir du Roi, il a dû lutter pendant des années contre la noblesse et les protestants. Il y a réussi, mais il s'est attiré bien des haines. De toutes les conspirations organisées contre lui, la dernière, celle de Cinq-Mars, est restée la plus célèbre. Le frère même du Roi, Gaston d'Orléans, y fut mêlé. Dans leur aveuglement contre le grand ministre, les conjurés allèrent jusqu'à conclure un traité avec l'Espagne, alors ennemie de la France. Ayant découvert la conspiration, Richelieu exige la peine de mort pour les coupables — pour Cinq-Mars et son ami de Thou. Le Roi refuse de signer la sentence, parce que Cinq-Mars est son favori; il accepte la démission de Richelieu et essaie de gouverner lui-même. Mais, pour le faire, Louis XIII n'a ni la santé nécessaire ni la forte volonté du Cardinal.

Ce fut alors que Louis XIII se vit tout entier et s'effraya du néant qu'il trouvait en lui-même. Il promena d'abord sa vue sur l'amas de papiers qui l'entourait, passant de l'un à l'autre, trouvant partout des dangers et ne les trouvant jamais plus grands que dans les ressources mêmes qu'il inventait. Il se leva et, changeant de place, se courba ou plutôt se jeta sur une carte géographique de l'Europe; il y trouva toutes ses terreurs ensemble, au nord, au midi, au centre de son royaume; les révolutions lui apparaissaient comme des Euménides¹; sous chaque contrée, il crut voir fumer un volcan; il lui semblait entendre les cris de détresse² des rois qui l'appelaient et les cris de fureur des peuples; il crut sentir la terre de France craquer et se fendre sous ses pieds; sa vue faible et fatiguée se troubla, sa tête malade fut saisie d'un vertige qui refoula le sang vers son cœur.

»Richelieu! cria-t-il d'une voix étouffée en agitant une sonnette; qu'on appelle le Cardinal!³«

Et il tomba évanoui dans un fauteuil.

Lorsque le Roi rouvrit les yeux, ranimé par les odeurs fortes et les sels qu'on lui mit sur les lèvres et les tempes, il vit un instant des pages, qui se retirèrent sitôt qu'il eut entrouvert ses paupières, et se retrouva seul avec le Cardinal. L'impassible ministre avait fait poser sa chaise longue contre le fauteuil du Roi, comme le siège d'un médecin près du lit de son malade, et fixait ses yeux étincelants et scrutateurs sur le visage pâle de Louis. Sitôt qu'il put l'entendre, il reprit d'une voix sombre son terrible dialogue:

»Vous m'avez rappelé, dit-il, que me voulez-vous?«

Louis, renversé sur l'oreiller, entrouvrit les yeux et le regarda, puis se hâta de les refermer. Cette tête décharnée, armée de deux yeux flamboyants et terminée par une barbe aiguë et blanchâtre, cette calotte et ces vêtements de la couleur du sang et des flammes, tout lui représentait un esprit infernal.

»Régnez, dit-il d'une voix faible.



Richelieu.

D'après le tableau de Philippe de Champaigne.

— Mais... me livrez-vous Cinq-Mars et de Thou? poursuivit l'implacable ministre en s'approchant pour lire dans les yeux éteints du prince, comme un avide héritier poursuit jusque dans la tombe les dernières lueurs de la volonté d'un mourant.

— Régnez, répéta le Roi en détournant la tête.

— Signez donc, reprit Richelieu; ce papier porte: »Ceci est ma volonté, de les prendre morts ou vifs.«

Louis, toujours la tête renversée sur le dossier du fauteuil, laissa tomber sa main sur le papier fatal et signa.

gobee

»Laissez-moi, par pitié! je meurs! dit-il.

— Ce n'est pas tout encore, continua celui qu'on appelle le grand politique; je ne suis pas sûr de vous; il me faut dorénavant des garanties et des gages. Signez encore ceci, et je vous quitte.

»Quand le Roi ira voir le Cardinal, les gardes de celui-ci ne quitteront pas les armes; et quand le Cardinal ira chez le Roi, ses gardes partageront le poste⁴ avec ceux de sa Majesté.«

De plus:

»Sa Majesté s'engage à remettre les deux Princes⁵ ses fils en otage entre les mains du Cardinal, comme garantie de la bonne foi de son attachement.«

— Mes enfants? s'écria Louis relevant sa tête, vous osez . . .

— Aimez-vous mieux que je me retire?« dit Richelieu. Le Roi signa.

»Est-ce donc fini?« dit-il avec un profond gémissement. Ce n'était pas fini: une autre douleur lui était réservée.

La porte s'ouvrit brusquement et l'on vit entrer Cinq-Mars. Ce fut, cette fois, le Cardinal qui trembla.

»Que voulez-vous, monsieur?« dit-il en saisissant la sonnette pour appeler.

Le grand écuyer était d'une pâleur égale à celle du Roi; et, sans daigner répondre à Richelieu, il s'avança d'un air calme vers Louis XIII. Celui-ci le regarda comme regarde un homme qui vient de recevoir sa sentence de mort.

»Vous devez trouver, Sire, quelque difficulté à me faire arrêter, car j'ai vingt mille hommes à moi, dit Henri d'Effiat⁶ avec la voix la plus douce.

— Hélas! Cinq-Mars, dit Louis douloureusement, est-ce toi qui as fait de telles choses?

— Oui, Sire, et c'est moi aussi qui vous apporte mon épée, car vous venez sans doute de me livrer«, dit-il en la détachant et en la posant aux pieds du Roi, qui baissa les yeux sans répondre.

Cinq-Mars sourit avec tristesse et sans amertume, parce qu'il n'appartenait déjà plus à la terre. Ensuite, regardant Richelieu avec mépris:

»Je me rends parce que je veux mourir, dit-il; mais je ne suis pas vaincu.«

Le Cardinal serra les poings par fureur; mais il se contraignit.

»Et quels sont vos complices?» dit-il.

Cinq-Mars regarda Louis XIII fixement et entrouvrit les lèvres pour parler⁷. . . Le Roi baissa la tête et souffrit en cet instant un supplice inconnu à tous les hommes.⁸

»Je n'en ai point«, dit enfin Cinq-Mars, ayant pitié du prince.

Et il sortit de l'appartement.

(»Cinq-Mars«, chap. XXIV).

Alfred de Vigny.

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

Ovaj izvadak uzet je iz romana Alfreda de Vigny »Cinq-Mars« (1827). Cinq-Mars je istoriska ličnost; zvao se Henri-Coiffier de Ruzé, marquis de Cinq-Mars. Bio je ljubimac kralja Luja XIII i imao je titulu grand écuyer de France. Cela podloga romana je istoriska. Ali je Vigny suviše idealizovao ličnost Cinq-Mars-ovu, a ličnost Richelieu-ovu ocrtao sa premnogo antipatije. — Od ovoga romana napravljena je opera za koju je Gounod napisao muziku.

1. *Euménides*, Eumenide ili Erini-je su boginje koje su imale za dužnost da kažnjavaju zločine ljudske. Slikaju ih sa kosom punom zmija, sa buktinjom u jednoj i nožem u drugoj ruci. Rimljani su ih nazivali Furijama.

2. *Cris* (m. pl.) *de détresse*, bespomoćni vapaji.

3. *Le Cardinal*. Richelieu je bio kardinal. Kardinali, njih 70 na broju, sačinjavaju telo koje bira papu i savetuje ga u njegovu radu. Kardinale imenuje papa iz reda crkvenih ljudi (vladika, sveštenika uopšte). Njihovo odelo je purpurne boje. — Richelieu (1585-1642) je bio ministar predsednik od 1624 do smrti (1642). On je tvorac apsolutne monarhije u Francuskoj i jedan od najvećih državnika. Za njega kaže istoričar Thierry: »Tout ce qui était possible en fait d'amélioration sociale au temps de Richelieu fut exécuté par cet homme, dont

l'intelligence comprenait tout, dont le génie pratique n'omettait rien, qui allait de l'ensemble aux détails, de l'idée à l'action, avec une merveilleuse habileté; il eut à un degré unique l'universalité et la liberté de l'esprit«.

4. *Partager le poste*, udvojiti stražu, stražariti zajedno sa...

5. Luj XIII imao je dva sina: Luja (kralj Luj XIV) i Filipa (1640-1701), od koga vodi poreklo u pravoj liniji Luj-Filip, kralj Francuske od 1830-1848.

6. *Henri d'Effiat*. Otac Cinq-Mars-ov bio je markiz od Efijata.

7. *Entrouvrit les lèvres pour parler*, zausti da kaže.

8. Luj XIII strepi da Cinq-Mars ne oda učešće Gastona Orleanskog u zaveri.

9. Obratiti pažnju na čitanje reči: *bien*; *Cinq-Mars* (sin-mar); *ennemi* (è-ne); *eut*; *exiger* (eg-zi); *filis*; *garantie* (ti); *hélas*; *pitié*; *temps*; *tous*.

Beleška o piscu. — V. § 24 t. 3 i § 29 t. 4 u »Historique de la littérature française«.

28. PENSÉES.

— L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser: une vapeur¹, une goutte d'eau, suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.



Blaise Pascal.

Portrait par Quesnel.

Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir. Travaillons à bien penser: voilà le principe de la morale.

— Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur. Il est encore dangereux de lui trop faire voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer

l'un et l'autre. Mais il est très avantageux de lui représenter l'un et l'autre.

— On ne choisit pas pour gouverner un vaisseau celui des voyageurs qui est de meilleure maison.

— Pourquoi me tuez-vous? — Eh quoi! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau? Mon ami, si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin et cela serait injuste de vous tuer de la sorte; mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave, et cela est juste.

— *Justice, force.* — Il est juste que ce qui est juste soit suivi. Il est nécessaire que ce qui est le plus fort soit suivi. La justice sans la force est impuissante; la force sans la justice est tyrannique. La justice sans la force est contredite, parce qu'il y a toujours des méchants; la force sans la justice est accusée. Il faut donc mettre ensemble la justice et la force; et pour cela, faire que ce qui est juste soit fort, ou que ce qui est fort soit juste.

— Voulez-vous qu'on croit du bien de vous? N'en dites point.

— Les rivières sont des chemins qui marchent, et qui portent où l'on veut aller.

— Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point.

— La vraie éloquence se moque de l'éloquence.

— On se persuade mieux, pour l'ordinaire, par les raisons qu'on a soi-même trouvées que par celles qui sont venues dans l'esprit des autres.

— Diseur de bons mots, mauvais caractère².

(«Pensées»)

Blaise Pascal

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

1. *Vapeur* (f.). U rečniku XVII veka znači: živčano oboljenje prouzrokovano telesnim isparenjima koja idu u mozak.

2. La Bruyère ovako propraća ovu Pascal-ovu misao: »Diseur de bons mots, mauvais caractère: je le dirais, s'il n'avait été dit. Ceux qui nuisent à la réputation ou à la fortune des autres, plutôt que de perdre un bon mot, méritent une peine infamante«.

Beleška o piscu. — *Blaise Pascal* (1623-1662), matematičar i filozof; umešan u bogoslovske raspre svoga vremena, spremao je jednu apologiju hrišćanstva, koju usled prerane smrti nije dospeo da dovrši. Odlomci toga dela objavljeni su docnije pod naslovom »Pensées«. Pascal je jedan od najdubljih mislilaca.

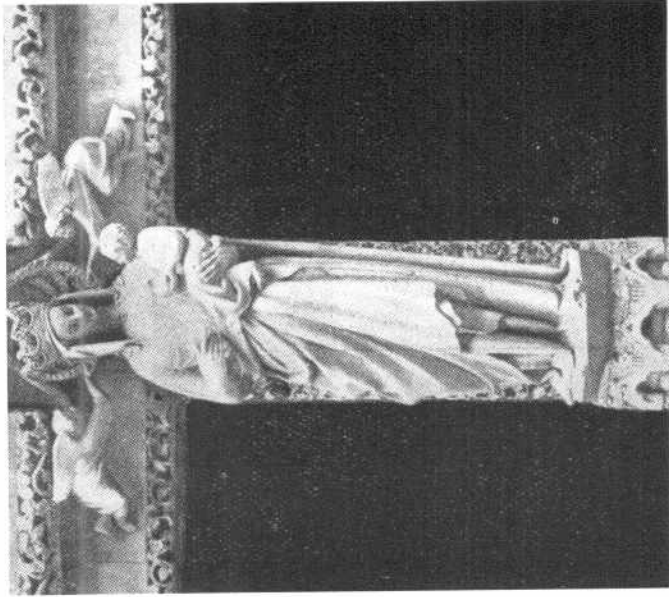
29. HORACE ET CURIACE.

Horace.

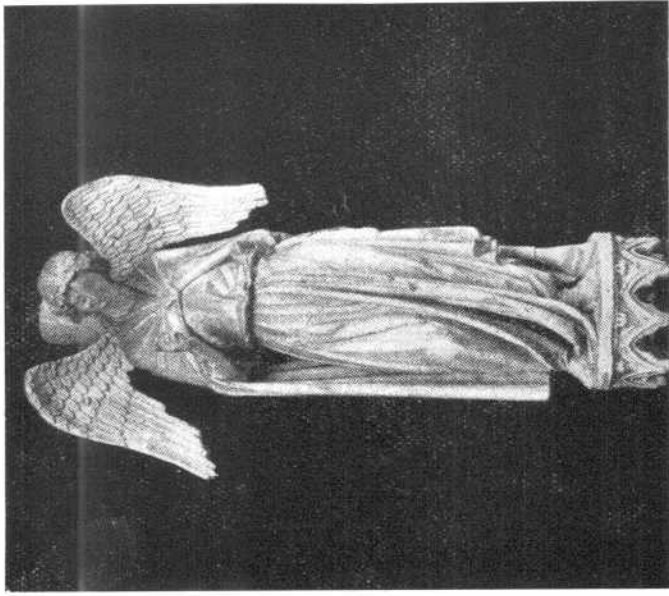
. . . Le sort qui de l'honneur nous ouvre la barrière¹
 Offre à notre constance une illustre matière ;
 Il épuise sa force à former un malheur
 Pour mieux se mesurer avec notre valeur ;
 Et, comme il voit en nous des âmes peu communes,
 Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.
 Combattre un ennemi pour le salut de tous,
 Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups,
 D'une simple vertu² c'est l'effet³ ordinaire :
 Mille déjà l'ont fait, mille pourraient le faire.
 Mourir pour le pays est un si digne sort
 Qu'on briguerait en foule une pareille mort ;
 Mais vouloir au public⁴ immoler ce qu'on aime,
 S'attacher au combat contre un autre soi-même,
 Attaquer un parti qui prend pour défenseur
 Le frère d'une femme et l'amant⁵ d'une sœur,
 Et, trompant tous ces nœuds, s'armer pour la patrie
 Contre un sang qu'on voudrait racheter de sa vie,
 Une telle vertu n'appartenait qu'à nous ;
 L'éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux,
 Et peu d'hommes au⁶ cœur l'ont assez imprimée
 Pour oser aspirer à tant de renommée.

Curiace.

Il est vrai que nos noms ne sauraient plus périr.
 L'occasion est belle, il nous la faut chérir.
 Nous serons les miroirs⁷ d'une vertu bien rare ;
 Mais votre fermeté tient un peu du barbare :
 Peu, même des grands cœurs, tireraient vanité
 D'aller par ce chemin à l'immortalité.
 A quel prix qu'on mette une telle fumée⁸,
 L'obscurité vaut mieux que tant de renommée.
 Pour moi, je l'ose dire, et vous l'avez pu voir,
 Je n'ai point consulté⁹ pour suivre mon devoir ;
 Notre longue amitié, l'amour, ni l'alliance,
 N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance¹⁰ ;



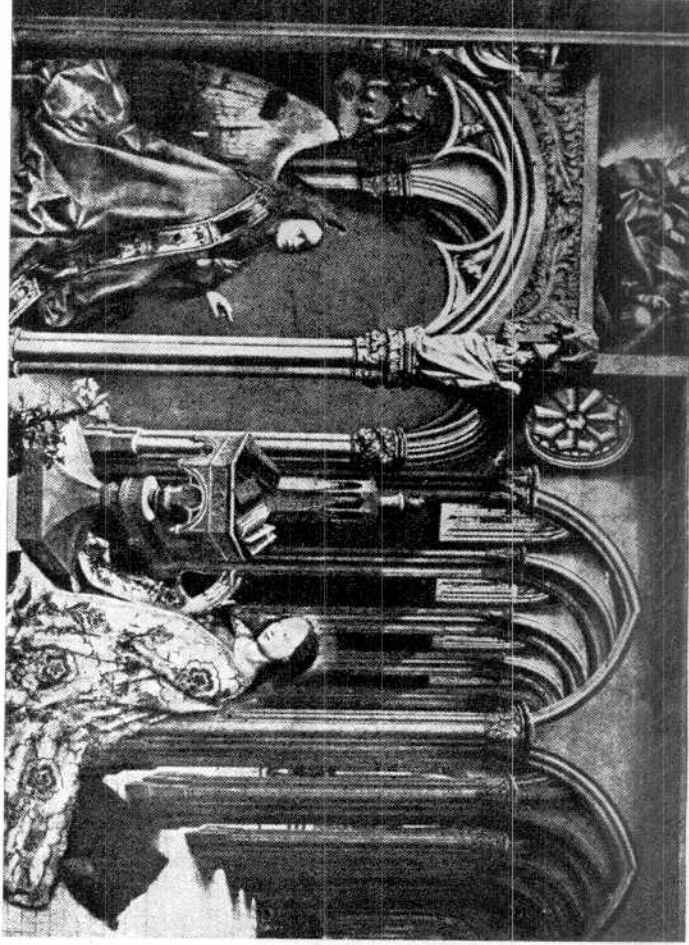
Phot. Bulloz.
Notre-Dame d'Amiens. — La Vierge dorée.



Phot. Bulloz.
Cathédrale de Reims. — Le Sourire.

L'Annonciation. — Église de la Madeleine, à Aix-en-Provence.

Phot. Bulloz.



Et puisque par ce choix Albe montre en effet
Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait¹¹,
Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome;
J'ai le cœur aussi bon¹², mais enfin je suis homme:
Je vois que votre honneur demande tout mon sang,



Pierre Corneille.

D'après le dessin d'Antoine Paillet.

Que tout le mien consiste à vous percer le flanc,
Près d'épouser la sœur, qu'il faut tuer le frère,
Et que pour mon pays¹³ j'ai le sort si contraire.
Encor¹⁴ qu'à mon devoir je cours sans terreur,
Mon cœur s'en effarouche, et j'en frémis d'horreur;
J'ai pitié de moi-même, et jette un œil d'envie
Sur ceux dont notre guerre a consommé¹⁵ la vie,
Sans souhait toutefois de pouvoir reculer.
Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler:

J'aime ce qu'il me donne, et je plains¹⁶ ce qu'il m'ôte;
Et si Rome demande une vertu plus haute,
Je rends grâces aux Dieux de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain . . .

(»Horace«, acte II, scène III)

Corneille

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

U svojoj tragediji »Horace« Corneille je postavio i obradio problem patriotizma: pokazuje nam sukob rodoljublja sa osećanjem čovečnosti, a s druge strane sukob pojedinačnog interesa sa interesom društvenim.

Rim i Alba su zaratili. Da se ne bi prolivala bratska krv, odlučeno je da Rim i Alba odrede po tri zatočnika, koji će da podele megdan pred dvema vojskama: smatraće se pobedom ona strana čije megdandžije podlegnu.

Rim odredi tri brata Horacija, Alba tri brata Kuriacija. Da bi se shvatila sva težina međusobnog položaja ovih što imaju da dele megdan, treba znati: da je sestra Kuriacija, Sabina, udata za jednog Horacija, a sestra Horacija, Kamila, verena za jednog Kuriacija. — Razgovor se vodi između Sabinina muža Horacija i Kamilina verenika Kuriacija.

Horacijevo rodoljublje neće da zna za kolebanje; Kuriacije, ma da će izvršiti svoju dužnost, ima široko osećanje čovečnosti. U daljem toku još će se bolje ocrtati razlike između ova dva shvatanja. Horacije će isticati:

»Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,

»J'accepte aveuglément cette gloire avec joie . . .

»Rome a choisi mon bras, je n'examine rien . . .

»Albe vous a nommé, je ne vous connais plus . . .«

A Kuriacije će mu odgovoriti:

»Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue . . .«

1. *Ouvrir la barrière*, (fig.) otvoriti put.

2. *Vertu* (f.), u etimološkom značenju »junaštvo«, »vrednost«.

3. *Effet* (m.), pojava, ispoljavanje.

4. *Au public*, državi.

5. *Amant* (m.) ima ovde značenje »verenik« (fiancé). U jeziku XVII veka *amant* m. = amoureux m.

6. *Au cœur* = dans le cœur.

7. *Miroir* (m.), (fig.) uzor, primer.

8. *Fumée* (f.), prazna, tašta slava.

9. *Consulter* (zast.), premišljati, lomit se.

10. *Mettre en balance*, pokolebati.

11. (*Albe montre*) *qu'elle m'estime*

autant que Rome vous a fait. — U jeziku klasičara XVII veka veoma je česta upotreba glagola *faire* da se izbegne ponavljanje ranije pomenutog glagola. Albe m'estime autant que Rome vous a fait (= vous a estimé).

12. *Bon*, u značenju: valjan, hrabar.

13. *Pour mon pays* = en combattant pour mon pays.

14. *Encor que*, radi potrebe stiha, umesto *encore que*.

15. *Consommer*, u ovom značenju običnije *consumer*.

16. *Je plains* = je regrette.

17. Obratiti pažnju na izgovor reči: *amitié*, *pitié*; *bien*, *mien*, *tient*; *ennemi*; *femme*; *fier*; *mille*; *tous*.

Beleška o piscu. — V. § 17 t. 5 u »Historique de la littérature française«.

30. LE GÉNIE DE CORNEILLE.

... Corneille était trop modeste quand il ne se vantait que d'avoir épuré les mœurs du théâtre. Il a fait autre chose, et il a fait davantage: à cette société grossière et corrompue du temps, ou plutôt de la cour de Henri IV et de Marie de Médicis, on peut dire qu'il est venu proposer un nouvel idéal moral, qui devait être celui du dix-septième siècle, et dont les excès ou les bizarreries ne sauraient nous faire méconnaître pourtant la grandeur. Car un poète, et surtout un poète dramatique, n'est pas, ne peut pas être un prédicateur de vertu; si Corneille nous a donné quelquefois le spectacle du triomphe du devoir sur la passion, nous n'avons plus besoin de répéter qu'il ne nous l'a pas donné toujours, ni dans tous ses chefs-d'œuvre; le point d'honneur¹, chez lui comme chez les Espagnols, a souvent des exigences qu'il est presque permis d'appeler criminelles; Enfin, comme on l'a vu, la volonté même, en ne s'imposant d'autre obligation que celle de son propre exercice, est ou peut être souvent chez lui d'un dangereux exemple. Il n'est pas moins vrai, cependant, qu'en touchant ces cordes de l'honneur, du devoir et de la volonté, Corneille en a tiré des accents auxquels vibre non pas peut-être ce qu'il y a de meilleur, mais assurément ce qu'il y a de plus noble en nous; en nous enlevant à nous-mêmes, ses héros nous provoquent à l'imitation de vertus qui ne sont point de commerce², ainsi que l'on disait jadis, mais qui n'en sont justement que plus rares; et nous n'avons point affaire de lui pour nous apprendre à vivre, mais pour nous habituer au contraire à placer bien des choses au-dessus de la vie, et pour nous mettre en quelque manière dans cet état d'exaltation morale qui devient, avec l'occasion, le principe des grandes actions.

Par là il est et il demeure, avec Pascal et Bossuet, du petit nombre de ceux de nos grands écrivains qui nous défendent, contre les étrangers, du reproche, que l'on nous a si souvent adressé, de légèreté, d'insouciance des grandes questions, de gauloiserie et d'immoralité... Mais nous avons les *Pensées* de Pascal, nous avons les *Sermons* de Bossuet, et nous avons les tragédies de Corneille. Et c'est pour cela qu'avec tous ses défauts ce »bonhomme« est de ceux qui font

éternellement honneur, non seulement, comme La Fontaine et Molière, à l'esprit français, mais à notre caractère; qui nous ont, comme nous disions, élevés au-dessus de nous-mêmes; et qui nous ont enfin, entre les leçons de l'épicurisme facile des³ Rabelais et des Montaigne, ou des Voltaire et des Diderot, enseigné le prix de la volonté, l'héroïsme du devoir et la beauté du sacrifice.

(»Études critiques«, VI)

F. Brunetière

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

- | | |
|--|--|
| 1. <i>Le point d'honneur</i> , častoljublje. | belais. |
| 2. <i>N'être pas de commerce</i> , »ne biti u prometu«, tj. ne biti običan, biti redak. | 4. Obratiti pažnju na izgovor reči: <i>bien, devient; chef-d'œuvre</i> (ne izg. <i>f</i> ; ali se izg. u <i>chef-lieu!</i>); <i>dix-septième; exaltation, exemple, exercice, exigence</i> (svuda $x = gz$); <i>jadis; mœurs; temps; tous</i> . |
| 3. <i>Les Rabelais</i> ... Sa članom, jer je ovde ime Rabelais-ovo uzeto kao zajednička imenica, tj. pisci kao Ra- | |

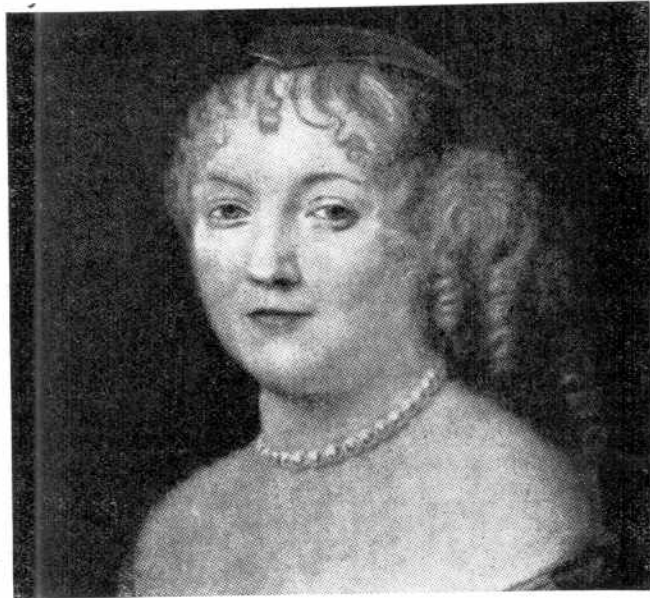
Beleška o piscu. — *Ferdinand Brunetière* (1849-1907) je jedan od najznamenitijih francuskih kritičara. Umesto da delo ocenjuje prema svojim utiscima (impresionistička kritika), on ga ceni sa gledišta opštih principa (objektivna, dogmatička kritika). Glavna dela: »Études critiques sur l'histoire de la littérature française«, 8 svezaka, »Le roman naturaliste«, »Évolution de la poésie lyrique au XIX^e siècle«, itd.

31. LA MORT DE TURENNE.

A Madame de Grignan.

Il monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé; et, comme il avait bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller, et dit au petit d'Elbeuf: »Mon neveu, demeurez là, vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître«. M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il allait, lui dit: »Monsieur, venez par ici, on tire du côté où vous allez. — Monsieur, lui dit-il, vous avez raison, je ne veux point du tout être tué aujourd'hui, cela sera le mieux du monde«. Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit: »Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie, que je viens de faire placer là«. M. de Turenne revint, et dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le

corps fracassés du même coup qui emporta la main et le bras qui tenaient le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le regardait toujours, ne le voit point tomber; le cheval l'emporte où il avait laissé le petit d'Elbeuf; il n'était point encore tombé; mais il était penché le nez sur l'arçon; dans ce moment, le cheval s'arrête; le héros tombe entre les bras de ses gens; il ouvre deux fois de grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais: songez qu'il était mort et qu'il avait une partie du cœur emportée. On crie, on pleure; M. d'Hamilton fait cesser ce bruit et ôter le petit



Madame de Sévigné.
Peint par Robert Nanteuil.

d'Elbeuf, qui s'était jeté sur le corps, qui ne voulait pas le quitter et qui se pâmait de crier. On couvre le corps d'un manteau, on le porte dans une haie; on le garde à petit bruit: un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente: ce fut là où¹ M. de Lorges, M. de Roye et beaucoup d'autres pensèrent² mourir de douleur; mais il fallut se faire violence³ et songer aux grandes affaires qu'on avait sur les bras.

... On dit que les soldats faisaient des cris qui s'entendaient de deux lieues; nulle considération ne les⁴ pouvait retenir; ils criaient qu'on les menât⁵ au combat: qu'ils voulaient⁵ venger la mort de leur père, de leur général, de leur protecteur, de leur défenseur; qu'avec lui ils ne craignaient rien, mais qu'ils vengeraient bien sa mort; qu'on les laissât faire, qu'ils étaient furieux, et qu'on les menât au combat.

Madame de Sévigné

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

Gospoda de Sévigné, rastavljena od svoje kćeri, koja je sa mužem otišla van Pariza i godinama bila u unutrašnjosti, pisala joj je redovno o događajima u Parizu: o događajima političkim i društvenim. Otuda njena pisma, pisana najčistijim klasičnim jezikom, predstavljaju i dokumenat za svoje doba. Njena kći je g-da de Grignan. (V. »Historique de la littérature française«).

1. *Ce fut là où.* Danas bi se reklo: ce fut là que...

2. Zapaziti značenje glagola *penser*. *Ils pensèrent mourir de douleur*, zamalo ne presvisnuše od bola. Por.: *il pensa tomber* (= il faillit tomber).

3. *Se faire violence*, uzdržati se (se contraindre).

4. *Nulle considération ne les pouvait retenir.* — Danas bi zamenica *les* stajala ispred infinitiva.

5. *Ils criaient: qu'on les menât au combat...*, qu'ils voulaient venger... qu'on les *laissât* faire... qu'ils étaient furieux... Zapaziti da isti glagol ima iza sebe sibžonktiv (izražava želju: da ih vode... da ih puste...) i indikativ (kazuje prosto činjenicu: hoće da osvete... besni su...) u istoj rečenici.

6. Obratiti pažnju na izgovor reči: *bien, je viens; corps; eut; faisaient; gentilhomme; Monsieur; tous, tranquille.*

32. LES HÉSITATIONS D'ANDROMAQUE.

Andromaque.

... Dois-je oublier Hector privé de funérailles,
Et traîné sans honneur autour de nos murailles?
Dois-je oublier son père¹ à mes pieds renversé,
Ensanglantant l'autel qu'il tenait embrassé?
Songe, songe, Céphise², à cette nuit cruelle
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle.
Figure-toi Pyrrhus, les yeux étincelants,
Entrant à la lueur de nos palais brûlants,

Sur tous mes frères³ morts se faisant un passage,
Et, de sang tout couvert, échauffant le carnage.
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourants,
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirants⁴.
Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue:
Voilà comme⁵ Pyrrhus vint s'offrir à ma vue,
Voilà par quels exploits il sut se couronner:
Enfin voilà l'époux que tu me veux donner.



Jean Racine.
D'après la gravure d'Edelinck.

Non, je ne serai point complice de ses crimes;
Qu'il nous prenne, s'il veut, pour dernières victimes.
Tous mes ressentiments lui seraient asservis⁶.

Céphise.

Hé bien! allons donc voir expirer votre fils:
On n'attend plus que vous . . . Vous frémissez, Madame!

Andromaque.

Ah! de quel souvenir viens-tu frapper mon âme!
 Quoi! Céphise, j'irais voir expirer encor
 Ce fils, ma seule joie, et l'image d'Hector:
 Ce fils, que de sa flamme⁷ il me laissa pour gage!
 Hélas! je m'en souviens: le jour que⁸ son courage
 Lui fit chercher Achille, ou plutôt le trépas,
 Il demanda son fils et le prit dans ses bras:
 »Chère épouse, dit-il, en essuyant mes larmes,
 »J'ignore quel succès⁹ le sort garde à mes armes;
 »Je te laisse mon fils pour gage de ma foi;
 »S'il me perd, je prétends qu'il me retrouve en toi.
 »Si d'un heureux hymen la mémoire t'est chère,
 »Montre au fils à quel point tu chérissais le père.«
 Et je puis voir répandre un sang si précieux?
 Et je laisse avec lui périr tous ses aïeux?
 Roi barbare, faut-il que mon crime l'entraîne¹⁰?
 Si je te hais, est-il coupable de ma haine?
 T'a-t-il de tous les siens reproché le trépas?
 S'est-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne sent pas?
 Mais cependant, mon fils, tu meurs si je n'arrête
 Le fer que le cruel tient levé sur ta tête.
 Je l'en puis détourner, et je t'y vais offrir!
 Non, tu ne mourras point: je ne le puis souffrir.
 Allons trouver Pyrrhus. Mais non, chère Céphise,
 Va le trouver pour moi . . .

(»Andromaque«, acte III, scene VIII.)

Jean Racine

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

Orest je došao kao izaslanik Grka, da traži od kralja Pira da mu preda Astijanaksa, sina Andromahe i Hektora, junačkog branioca Troje. Pir je zaljubljen u Andromahu, koja ga ne voli; on je stavlja pred dilemu: ili će ona pristati da se uda za njega, ili će on predati njenoga sina Grcima, koji su ga osudili na smrt i traže ga preko Oresta.

Andromaha se seća oproštaja svoga sa Hektorom, zatim one noći kad su Grci osvojili Troju i priredili strašnu seču. Lomi se da li da se uda za kralja Pira ili ne; šalje Sefizu da ga pozove, zatim — na kraju scene — odlazi na grob svoga muža, da tamo razmišlja i dalje.

Rasinova verzija nije u skladu sa istorijskom istinom. Pir, Ahilov sin, prilikom zauzeća Troje ubio je Hektorova oca Prijama i sa jedne kule strmoglavio Astijanaksa, sina Hektora i Andromahe. Kad su se delile

robinje, Pir je kockom dobio Andromahu, sa kojom je imao jednoga sina. Docije, po povratku u Grčku, oženio se Hermionom, ćerkom kralja Melanela i lepe Jelene. U Delfima ga je ubio Orest, koji je voleo Hermionu.

1. Reč je o Prijamu.
2. *Céphise* je Andromahina povernica (*confidente*).
3. U stvari to su Andromahini deveri, Hektorova braća (deveri = beaux-frères).
4. *Sous le fer expirants*. Danas bi se napisalo pravilno: *expirant*. Pravilo o slaganju part. prés. nije u XVII v. bilo strogo utvrđeno. Upor. i stih: »*Entrant à la lueur de nos palais brûlants*«.
5. *Comme*. Danas bi se reklo: *comment*.
6. Ovaj stih nije odmah dovoljno jasan. Treba ga razumeti ovako: ako bi Andromaha odlučila da se uda za Pira, ona više ne bi mogla da prema njemu oseća i ispoljava gnev i mržnju (svoja neprijateljska osećanja — res-

sentiments).

7. *Flamme* (f.), često se upotrebljava u značenju »ljubav, strast«.
8. *Le jour que*. Danas se kaže: *le jour où*.
9. *Succès* (m.), u značenju »ishod« (*issue* f., *résultat* m.).
10. Od Andromahe bi zločin bio da se ne uda za Pira, po njegovu shvatanju. Zar bi pravo bilo da taj njen zločin povuče propast detinju? Dakle: *l'entraîne = entraîne mon fils à sa perte*.
11. Obratiti pažnju na izgovor reči: *Achille* (ašil); *bien, tient, viens, souviens; faisant; fer; fils* (na kraju 20 stiha izg. *fi*, radi slikovanja sa *asservis*); *hélas; hymen* (men'); *plus; Pyrrhus* (izg. *s*); *ressentiment* (resan); *tous*.

Beleška o piscu. — V. § 17 t. 4 u »*Historique de la littérature française*«.

33. LA GRANDE RÈGLE.

La page suivante est extraite de »*La Critique de l'École des Femmes*«. Molière y livre au ridicule ceux qui, devant le succès de »*l'École des Femmes*«, avaient affirmé que cette pièce ne valait pas grand-chose, parce que les règles d'Aristote¹ et d'Horace² n'étaient pas observées. Molière, par la bouche de son partisan Dorante, répond que »la grande règle de toutes les règles« est de plaire au public.

Lysidas. — Molière est bien heureux, Monsieur, d'avoir un protecteur aussi chaud que vous. Mais enfin, pour venir au fait, il est question de savoir si sa pièce est bonne, et je m'offre d'y montrer partout cent défauts visibles.

Uranie. — C'est une étrange chose de vous autres, Messieurs les poètes, que vous condamniez toujours les pièces où tout le monde court, et ne disiez jamais du bien que de celles où personne ne va. Vous montrez pour les unes une haine invincible, et pour les autres une tendresse qui n'est pas concevable.

Dorante. — C'est qu'il est généreux de se ranger du côté des affligés.

Uranie. — Mais, de grâce, Monsieur Lysidas, faites-nous voir ces défauts, dont je ne me suis point aperçue.



Molière.

D'après le tableau de Mignard.

Lysidas. — Ceux qui possèdent³ Aristote et Horace voient d'abord³, Madame, que cette comédie pêche contre toutes les règles de l'art.

Uranie. — Je vous avoue que je n'ai aucune habitude avec⁴ ces Messieurs-là, et que je ne sais point les règles de l'art.

Dorante. — Vous êtes de plaisantes gens avec vos règles, dont vous embarrassez les ignorants et nous étourdissez⁵ tous les jours. Il semble, à vous ouïr parler⁶, que ces règles de l'art soient les plus grands mystères du monde; et

cependant ce ne sont que quelques observations aisées, que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces sortes de poèmes; et le même bon sens qui a fait autrefois ces observations les fait aisément tous les jours sans le secours d'Horace et d'Aristote. Je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire, et si une pièce de théâtre qui a attrapé⁷ son but n'a pas suivi un bon chemin. Veut-on que tout un public s'abuse⁸ sur ces sortes de choses, et que chacun n'y soit pas juge du plaisir qu'il y prend?

Uranie. — J'ai remarqué une chose de ces Messieurs-là: c'est que ceux qui parlent le plus des règles, et qui les savent mieux que les autres, font des comédies que personne ne trouve belles⁹.

Dorante. — Et c'est ce qui marque, Madame, comme on doit s'arrêter peu à leurs disputes embarrassées. Car enfin, si les pièces qui sont selon les règles ne plaisent pas et que celles qui plaisent ne soient pas selon les règles, il faudrait de nécessité que les règles eussent été mal faites. Moquons-nous donc de cette chicane où¹⁰ ils veulent assujettir le goût du public, et ne consultons dans une comédie que l'effet qu'elle fait sur nous. Laissons-nous aller¹¹ de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles¹², et ne cherchons point de raisonnement pour nous empêcher d'avoir du plaisir.

Uranie. — Pour moi, quand je vois une comédie, je regarde seulement si les choses me touchent; et, lorsque je m'y suis bien divertie, je ne vais point demander si j'ai eu tort, et si les règles d'Aristote me défendaient de rire.

Dorante. — C'est justement comme un homme qui aurait trouvé une sauce excellente, et qui voudrait examiner si elle est bonne sur les préceptes du »Cuisinier françois«.

Uranie. — Il est vrai¹³; et j'admire les raffinements de certaines gens sur des choses que nous devons sentir par nous-mêmes.

Dorante. — Vous avez raison, Madame, de les trouver étranges, tous ces raffinements mystérieux. Car enfin, s'ils ont lieu, nous voilà réduits à ne nous plus croire; nos pro-

pres sens seront esclaves en toutes choses; et jusques au manger et au boire, nous n'oserons plus trouver rien de bon sans le congé¹⁴ de Messieurs les experts.

(»La Critique de l'École des Femmes«, scène VI)

Molière

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

1. *Aristote*, v. o njemu čl. 22 nap. 11.
2. *Horace*, Horacije, rimski pesnik (64-8 pre Hrista). Pored satira, oda i drugih pesama, ostavio je jednu *Poetiku*.
3. *Ceux qui possèdent*, oni koji dobro znaju... — *D'abord* = *tout de suite*.
4. *Avoir habitude avec qn.* (zast.), biti u vezi sa, održavati odnose sa nekim.
5. *Étourdir qn.*, uši probiti, zaglušiti.
6. *A vous ouïr parler*, kad vas čovek sluša; po vama.
7. *Attraper son but*, postići svoj cilj; običnije: *atteindre son but*.
8. *S'abuser sur*, varati se u...
9. *Comédies que personne ne trouve belles*. Misli se da je Lysidas u stvari opat od Obinjaka (abbé d'Aubignac), koji je i pored svega svog znanja pravila napisao jednu rđavu tragediju. Tim povodom je, vele, knez Condé kazao: »Je sais bon gré à l'abbé d'Aubignac d'avoir si bien suivi les règles d'Aristote, mais je ne pardonne point aux règles d'Aristote d'avoir fait faire à l'abbé d'Aubignac une si méchante tragédie«. (Thirion).
10. *Où* = à laquelle.
11. *Se laisser aller à*, predavati se nečemu, uživati u nečemu.
12. *Prendre par les entrailles*, uzbuditi, potresti.
13. *Il est vrai* = cela est vrai. *Rafinement* (m.), natezanje, mudrovanje.
14. *Sans le congé* = sans la permission.
15. Obratiti pažnju na izgovor reči: *bien, rien; condamner; eu, eussent; femme; Monsieur; sens* (izg. s); *tous*.

Beleška o piscu. — V. § 17 t. 5 u »Historique de la littérature française«.

34. AIMER MOLIÈRE.

Aimer Molière... j'entends l'aimer sincèrement et de tout son cœur, c'est, savez-vous? avoir une garantie en soi contre bien des défauts, bien des travers et des vices d'esprit. C'est ne pas aimer d'abord tout ce qui est incompatible avec Molière, tout ce qui lui était contraire en son temps, ce qui lui eût été insupportable du nôtre.

Aimer Molière, c'est être guéri à jamais, je ne parle pas de la basse et infâme hypocrisie, mais du fanatisme, de l'into-

lérance et de la dureté en ce genre, de ce qui fait anathématiser et maudire; c'est apporter un correctif à l'admiration même pour Bossuet et pour tous ceux qui, à son image, triomphent, ne fût-ce qu'en paroles, de leur ennemi mort ou mourant; qui usurpent je ne sais quel langage sacré, et se supposent involontairement, le tonnerre en main, au lieu et place du Très-Haut. Gens éloquents et sublimes, vous l'êtes beaucoup trop pour moi!



C.-A. Sainte-Beuve.

Aimer Molière, c'est être également à l'abri et à mille lieues de cet autre fanatisme politique, froid, sec et cruel, qui ne rit pas, qui sent son sectaire¹, qui, sous prétexte de puritanisme, trouve moyen de pétrir et de combiner tous les fiels, et d'unir dans une doctrine amère les haines, les rancunes et les jacobinismes² de tous les temps. C'est ne pas être moins éloigné, d'autre part, de ces âmes fades et molles qui, en présence du mal, ne savent ni s'indigner, ni haïr.

Aimer Molière, c'est être assuré de ne pas aller donner³ dans l'admiration béate et sans limite pour une humanité qui s'idolâtre et qui oublie de quelle étoffe elle est faite et qu'elle n'est toujours, quoi qu'elle fasse, que l'humaine et chétive nature. C'est ne pas la mépriser trop pourtant, cette commune humanité dont on rit, dont on est, et dans laquelle on se replonge chaque fois avec lui par une hilarité bienfaisante.

... Aimer Molière, c'est n'être disposé à aimer ni le faux bel esprit, ni la science pédante; c'est savoir reconnaître à première vue nos Trissotins et nos Vadius⁴ jusque sous leurs airs galants et rajeunis; c'est ne pas se laisser prendre aujourd'hui plus qu'autrefois à l'éternelle Philaminte⁴, cette précieuse de tous les temps, dont la forme seulement change et dont le plumage se renouvelle sans cesse; c'est aimer la santé et le droit sens de l'esprit chez les autres comme pour soi.

(»Nouveaux lundis«, V)

Sainte-Beuve

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

- | | |
|--|---|
| <p>1. <i>Qui sent son sectaire</i>, koji odaje sektaša.</p> <p>2. <i>Jakobinci</i> su bili politički ljudi, za vreme Revolucije, koji su se okupljali u jednom jakobinskom manastiru i fanatično se zalagali za krajnje levičarske ideje.</p> <p>3. <i>Aller donner dans</i>, pasti u...</p> | <p>4. <i>Trissotin</i>, <i>Vadius</i>, ličnosti iz Molijerova komada »les Femmes savantes«, dva smešna pesnika. — <i>Philaminte</i>, iz istog komada, tip »učene žene«.</p> <p>5. Obratiti pažnju na izgovor reči: <i>bien</i>, <i>moyen</i>; <i>bienfaisant</i>; <i>ennemi</i> (è-ne); <i>eût</i>; <i>mille</i>; <i>sens</i>; <i>temps</i>; <i>tous</i>; <i>Vadius</i> (izg. s).</p> |
|--|---|

Beleška o piscu. — *Charles-Augustin Sainte-Beuve* (1804-1869), koji je u mladosti napisao nekoliko zbirki pesama (»Poésies«, »Consolations«...) i jedan psihološki roman (»Volupté«), jeste jedan od najsajnijih francuskih kritičara. Smatrajući svaku knjigu kao »izraz jednog temperamenta«, on se trudio da prouči taj temperament: da bi što bolje protumačio delo, on »opseda« pisca kao kakvu tvrdavu, tj. proučava ga sa svake strane. Zbirke kritika: »Portraits littéraires«, 3 sveske; »Causeries du lundi«, 15 svezaka; »Nouveaux lundis«, 13 svezaka, itd.

35. LE LOUP ET LE CHIEN.

Un loup n'avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde.
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli¹, qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers²,
Sire loup l'eût fait volontiers;
Mais il fallait livrer bataille;



La Fontaine.

D'après le tableau de H. Rigaud.

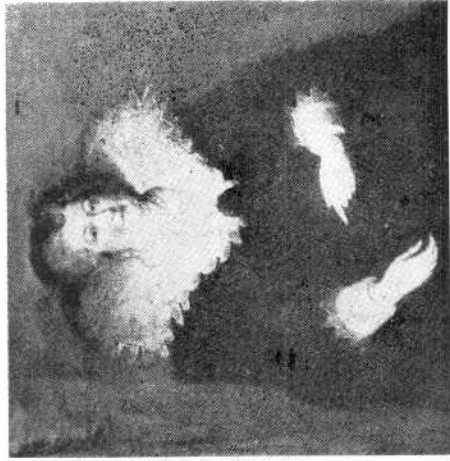
Et le matin était de taille³
A se défendre hardiment.
Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos⁴, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
»Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
Quittez le bois, vous ferez bien:

Vos pareils y sont misérables,
 Cancres⁵, hères, et pauvres diables,
 Dont la condition⁶ est de mourir de faim.
 Car, quoi! rien d'assuré! point de franche lippée!
 Tout à la pointe de l'épée!⁷
 Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin«.
 Le loup reprit: Que me faudra-t-il faire?
 — Presque rien, dit le chien: donner la chasse aux gens
 Portant bâtons, et mendiants⁸;
 Flatter ceux du logis⁹, à son maître complaire:
 Moyennant quoi¹⁰ votre salaire
 Sera force reliefs de toutes les façons,
 Os de poulets, os de pigeons;
 Sans parler de mainte caresse«.
 Le loup déjà se forge une félicité
 Qui le fait pleurer de tendresse.
 Chemin faisant, il vit le coup du chien pelé.
 »Qu'est-ce là? lui dit-il. — Rien. — Quoi! rien? — Peu de chose.
 — Mais encor¹¹? — Le collier dont je suis attaché
 De ce que vous voyez est peut-être la cause.
 — Attaché! dit le loup: vous ne courez donc pas
 Où vous voulez? — Pas toujours; mais qu'importe?
 — Il importe si bien, que de tous vos repas
 Je ne veux en aucune sorte,
 Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor«.

Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

- | | |
|---|--|
| <p>1. <i>Poli</i>, sjajne dlake, uhranjen.
 2. <i>Mettre en quartiers</i>, rastrgnuti, raščerečiti.
 3. <i>Être de taille à</i>, biti kadar, sposoban za.
 4. <i>Entrer en propos avec</i>, stupiti u razgovor sa (<i>engager la conversation avec</i>).
 5. <i>Cancres</i> (m.), ovde: nevoljnik; <i>hère</i> (le), jadnik; <i>pauvre diable</i>, bednik (ovde su poredana tri sinonima).
 6. <i>Condition</i> (f.), ovde: sudbina; kojima je sudeno da.</p> | <p>7. <i>Tout à la pointe de l'épée</i>, sve (treba dobijati) vrhom mača, borbom.
 8. <i>Mendiants</i>. Danas bi ovaj part. prés. bio bez s. V. čl. 32., nap. 4.
 9. <i>Ceux du logis</i>, ukućani.
 10. <i>Moyennant quoi</i>, u naknadu za to.
 11. <i>Mais encor(e)?</i>, ali ipak (recite).
 12. Obratiti pažnju na rekciju glagola <i>aborder qn.</i>, pristupiti kome; <i>admirer qn.</i>, diviti se kome; <i>flatter qn.</i>, laskati kome; — i na izgovor reči <i>faisaient, faisant</i> i os.</p> |
|---|--|



Musée du Prado.
Rubens: Marie de Médicis.



Masque de Henri IV.



Bibl. Nat.
Ph. de Champaigne: Anne d'Autriche.



Musée Condé, Chantilly.
Mignard: Le Cardinal Mazarin.



Musée du Louvre
Colbert. (Buste attribué à M.
Anguier.)

36. L'ART POÉTIQUE.

— Extraits. —

Il est certains esprits dont les sombres pensées
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées;
Le jour de la raison ne le saurait percer.
Avant donc que d'écrire apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,



Boileau.

D'après le tableau de H. Rigaud.

L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Surtout qu'en vos écrits la langue révérée
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.
En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre, ou le tour vicieux:
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme¹,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme².

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse:
Un style si rapide, et qui court en rimant,
Marque moins trop d'esprit, que peu de jugement.
J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène³,
Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
Qu'un torrent débordé qui, d'un cours orageux,
Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.
Hâtez-vous lentement; et, sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage:
Polissez-le sans cesse et le repolissez;
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez . . .

Craignez-vous pour vos vers la censure publique?
Soyez-vous à vous-même un sévère critique.
L'ignorance toujours est prête à s'admirer.
Faites-vous des amis prompts à vous censurer;
Qu'ils soient de vos écrits les confidents sincères,
Et de tous vos défauts les zélés adversaires.
Dépouillez⁴ devant eux l'arrogance⁵ d'auteur;
Mais sachez de l'ami discerner le flatteur.
Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue.
Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue.
Un flatteur aussitôt cherche à se récrier:
Chaque vers qu'il entend le fait extasier⁶.
Tout est charmant, divin; aucun mot ne le blesse;
Il trépigne de joie; il pleure de tendresse;
Il vous comble partout d'éloges fastueux.
La vérité n'a point cet air impétueux.

Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible;
Il ne pardonne point les endroits négligés;
Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés;
Il réprime des mots l'ambitieuse emphase;
Ici le sens le choque, et plus loin c'est la phrase;
Votre construction semble un peu s'obscurcir;
Ce terme est équivoque, il le faut éclaircir.
C'est ainsi que vous parle un ami véritable.
Mais souvent sur ses vers un auteur intraitable⁷

A les protéger tous se croit intéressé,
 Et d'abord⁸ prend en main le droit de l'offensé.
 »De ce vers, direz-vous, l'expression est basse.
 — Ah! monsieur, pour ce vers je vous demande grâce,
 Répondra-t-il d'abord⁸. — Ce mot me semble froid,
 Je le retrancherais. — C'est le plus bel endroit!
 — Ce tour ne me plaît pas. — Tout le monde l'admire.
 Ainsi toujours constant à ne se point dédire,
 Qu'un mot dans son ouvrage ait paru vous blesser,
 C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer.
 Cependant, à l'entendre, il chérit la critique;
 Vous avez sur ses vers un pouvoir despotique.
 Mais tout ce beau discours dont il vient vous flatter
 N'est rien qu'⁹ un piège adroit pour vous les réciter.
 Aussitôt¹⁰ il vous quitte; et, content de sa muse,
 S'en va chercher ailleurs quelque fat qu'il abuse;
 Car souvent il en trouve: ainsi qu'en sots auteurs,
 Notre siècle est fertile en sots admirateurs;
 Et, sans ceux que fournit la ville et la province,
 Il en est¹¹ chez le duc, il en est chez le prince.
 L'ouvrage le plus plat a, chez les courtisans,
 De tout temps rencontré de zélés partisans;
 Et, pour finir enfin par un trait de satire,
 Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

(«L'Art poétique», chant I).

Boileau

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

- | | |
|--|---|
| <p>1. <i>Barbarisme</i> (m.). Varvarizam je jezička greška koja se sastoji u tome što je reč upotrebljena u značenju koje nema, ili što je izmišljena reč koja ne postoji.</p> <p>2. <i>Solécisme</i> (m.). Solecizam je o-grešenje o sintaksu.</p> <p>3. <i>Arène</i> (f.), v. čl. 2, nap. 15.</p> <p>4. <i>Dépouillez l'arrogance d'auteur</i>. — Danas bi se pre upotrebio povratni glagol <i>se dépouiller de</i>: dépouillez-vous de...</p> | <p>5. <i>Arrogance</i> (f.), uobraženost.</p> <p>6. <i>Chaque vers... le fait extasier</i>. — Običnije:... fait qu'il s'extasie, qu'il tombe en extase.</p> <p>7. <i>Sur ses vers un auteur intraitable</i> = un auteur intraitable quand il s'agit de ses vers.</p> <p>8. <i>D'abord</i> = (ovde) tout de suite.</p> <p>9. <i>N'est rien que</i> = u stvari je samo... (n'est pas autre chose).</p> <p>10. <i>Aussitôt</i>, tj. čim ste saslušali njegove stihove.</p> <p>11. <i>Il en est</i>, ima ih (il y en a...).</p> |
|--|---|

Beleška o piscu. — V. § 16, t. I u »Historique de la littérature française«.

37. MAXIMES.

— L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs.

— L'amour de la justice n'est en la plupart des hommes que la crainte de souffrir l'injustice.

— On ne donne rien si libéralement que ses conseils.

— On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en point parler.

— Le refus des louanges est un désir d'être loué deux fois.



La Rochefoucauld.

D'après le tableau de Ferdinand.

— La gloire des grands hommes se doit toujours mesurer aux moyens dont ils se sont servis pour l'acquérir.

— Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer.

— On ne méprise pas tous ceux qui ont des vices, mais on méprise tous ceux qui n'ont aucune vertu.

— L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

— La véritable éloquence consiste à dire tout ce qu'il faut et à ne dire que ce qu'il faut.

— L'absence diminue les médiocres passions et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu.

— Nous n'avouons de petits défauts que pour persuader que nous n'en avons pas de grands.

— On pardonne tant que l'on aime.

— La plupart des jeunes gens croient être naturels lorsqu'ils ne sont que mal polis et grossiers.

— Les esprits médiocres condamnent d'ordinaire tout ce qui passe leur portée.

— Nos ennemis approchent plus de la vérité dans les jugements qu'ils font de nous que nous n'en approchons nous-mêmes.

(»Maximes«)

La Rochefoucauld

Beleška o piscu. — V. § 15 t. 1 u »Historique de la littérature française«.

38. LE ROI-SOLEIL.

Louis XIV avait vingt-deux ans et demi à la mort de Mazarin¹. Tout le monde le trouvait très beau. Un léger retrait du front, le nez long d'ossature ferme, la rondeur de la joue, la courbe du menton sous l'avancée de la lèvre², dessinaient un profil net, un peu lourd. La douceur se mêlait dans les yeux bruns à la gravité, comme la grâce à la majesté dans la démarche. Une belle prestance et l'air de grandeur haussaient la taille qui était ordinaire. Toute cette personne avait un charme qui attirait et un sérieux qui tenait à distance. Les contemporains pensaient qu'elle révélait le Roi:

En quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,
Le monde, en le voyant, eût reconnu son maître,

dira Bérénice³. L'ambassadeur de Venise écrivait dix ans plus tôt: »Si la fortune ne l'avait pas fait naître un grand roi, c'est chose certaine que la nature lui en a donné l'apparence«.

Cette naturelle majesté n'empêchait pas le jeune Roi d'être jeune. Les nièces du Cardinal⁴ lui avaient donné le

goût des romans et des vers. Il lisait des recueils de poésies et de comédies, et il aimait à parler de cette littérature. »Quand il donnait son jugement sur ces choses-là, écrit Mademoiselle⁵, il le donnait aussi bien qu'un homme qui aurait



Louis XIV jeune.

D'après la médaille commémorative de son mariage. (Musée de la Monnaie.)



Louis XIV vieux (1706).

Portrait en relief en cire colorée, par Antoine Benoît. (Palais de Versailles.)

beaucoup lu et qui en aurait une parfaite connaissance. Je n'ai jamais vu avoir un aussi bon sens naturel et parler plus justement«. Il se plaisait à tous les plaisirs; à merveille il jouait, courait la bague⁶, dansait les ballets et jouait la comédie. Il ne se refusait pas même les espiègleries des mascarades. Les jeunes seigneurs et les jeunes femmes qu'il admettait à ses jeux s'arrêtaient d'eux-mêmes aux limites de la familiarité.

Il était poli, d'une politesse naturelle et en même temps réfléchie, mesurée à la qualité des personnes, et qui jamais ne se trompait d'une ligne. Il écoutait »mieux qu'homme du monde«, et personne ne trouvait ni ne disait mieux que lui

ce qu'il fallait dire en toute rencontre. Par bonheur, il n'avait pas la sorte d'esprit à la mode de France qui raille à tort et à travers les personnes et les sentiments: »Jamais, a dit Saint-Simon⁷, de discours qui pût peiner«. Il était calme, étonnamment maître de lui; une colère de lui faisait événement. Dans les premières années, il se laissait dire par Colbert⁸ des choses très dures. Jamais roi ne mit tant de grâce à commander. Le grand air qu'il gardait dans cette grâce même, qu'on sentait descendre de haut, lui donnait un charme auquel personne, ni Français, ni étranger, jamais n'a résisté.

Voilà des qualités de gouvernement, et voici une grande vertu royale: la joie d'être le Roi. Louis XIV la laissait voir à toute sa façon d'être, il l'exprimait en termes naïfs: »Le métier de Roi est grand, noble, délicieux«.

Mais cette belle et joyeuse idée du métier impliquait le devoir de le faire soi-même. Le principal honneur de Louis XIV est d'avoir compris que la condition de cette »grandeur«, de cette »noblesse« et de ce »délice«, était le travail.

Colbert raconte qu'un même jour le jeune Roi présida le Conseil des finances, de dix heures du matin à une heure et demie, dina, présida un autre conseil, s'enferma deux heures pour apprendre le latin — (il le savait très mal et voulait se mettre en état de lire lui-même les actes de la chancellerie pontificale) — et, le soir, tint un troisième conseil jusqu'à dix heures. Ce jour-là, il ne fit qu'ajouter un peu à l'habituel travail de ses journées.

Pour travailler, il ne se confinait pas dans le silence d'un cabinet. Il ne se prenait pas la tête entre les mains. Il n'avait pas l'âme méditative. Le travail de Louis XIV, c'était l'attention aux conseils, aux audiences, qui étaient nombreuses, aux entretiens privés avec les ministres ou avec les hommes dont il estimait les avis. C'étaient les ordres donnés de pied levé⁹ à tel secrétaire d'État, qui guettait l'oreille du Roi et lui exposait une affaire entre le lever et la messe. C'était la préoccupation des entreprises commencées, la crainte de manquer le succès et la gloire. C'était la même application donnée aux divertissements de chaque jour et aux

programmes des fêtes enchantées qu'aux grandes ehoses de la politique. . . C'était le regard en constante activité, qui voulait tout voir, et voyait tout, en effet, et l'effort pour garder en toute circonstance l'air de majesté et de calme souverain. Tout le monde s'agite autour du Roi. Les courtisans sont en perpétuelle inquiétude, les ministres laissent apercevoir qu'ils peinent. Qui voyait en ces premiers temps passer Colbert et de Lionne¹⁰ pouvait dire ce que plus tard écrira La Bruyère en pensant à Colbert et à Louvois¹¹: »On ne les a jamais vus assis, jamais fixes et arrêtés: qui même les a vus marcher?« Le jeune maître va d'une occupation à l'autre, »sans peine, sans que son esprit soit jamais embarrassé ni emprunté¹²«, et »l'on ne peut imaginer que ce soit le même prince«.

Louis XIV se fatigua vite à remplir ainsi plusieurs rôles avec la même attention. Il était vigoureux, endurant à tous les exercices, il faisait le même visage tranquille aux beaux jours et aux intempéries; mais, depuis l'enfance, il souffrait de dérangements d'estomac et d'intestins. En 1662, il a »des ressentiments de vertiges, de maux de cœur, faiblesse et abattement« et des crises de mélancolie. Sans doute, l'appétit glouton, l'énorme mangerie coutumière — avec de mauvaises dents — suffiraient à expliquer le désordre de la santé royale; mais l'ambassadeur de Venise, qui voit le Roi »perdre les belles couleurs de son visage«, et paraître, dès la fleur des années, plus vieux que son âge, écrit en 1665: »Il s'applique extraordinairement aux affaires avec l'émotion la plus vive. Il se passionne profondément pour toutes ses entreprises et surtout appréhende toutes celles qui pourraient nuire à la gloire de son nom. Il se fatigue l'esprit et succombe alors à des maux de tête aigus«.

Cependant ni la maladie, ni la médecine ne troublent la régularité où il enferme et distribue chaque journée de sa vie. On le verra, pendant un demi-siècle, travailler de la même façon, aux mêmes heures. »Avec un almanach et une montre, écrira Saint-Simon, on pouvait, à trois cents lieues de lui, dire ce qu'il faisait.« Cet ordre immuable dans le travail semblait une loi de la nature.

(»Histoire de France depuis les origines
jusqu'à la Révolution«)

Ernest Lavisse

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

1. *Jules Mazarin* (1602-1661), kardinal i, po smrti Richelieu-ovoj, prvi ministar Luja XIII, zatim za vreme regentstva Ane Austriske i u početku vlade Luja XIV.
 2. *Sous l'avancée de la lèvre*, pod isturenom donjom usnom.
 3. Tako govori Rasinova junakinja o caru Titu, koga voli (»Bérénice« čin I, scena V).
 4. *Les nièces du Cardinal*. — Reč je o sestričinama kardinala Mazarena, u koje je mladi Luj XIV bio zaljubljen.
 5. Reč je o *duchesse de Montpensier* (1627-1693), poznatijoj pod imenom *la Grande Demoiselle*, kćeri Gastona Orleanskog, koji je bio brat kralja Luja XIII.
 6. *Courir la bague*, trčati halku.
 7. *Saint-Simon* (1675-1755), vojvo-
- da poznat po svojim zapisima (»Mémoires«), u kojima je opisao mnoge događaje i ličnosti s dvora Luja XIV i iz doba Regentstva.
8. *Colbert* (*Jean-Baptiste*, 1619-1683), francuski državnik, ministar finansija Luja XIV.
 9. *De* (ili: *au*) *piéd levé*, bez pret-hodne pripreme.
 10. *Hugues de Lionne* (1611-1671), francuski diplomata.
 11. *Michel Le Tellier, marquis de Louvois* (1641-1691), ministar vojni Luja XIV.
 12. *Emprunté*, zbunjen, neprirodan.
 13. Obratiti pažnju na izgovor re-či: *almanach* i *estomac* (ne izg. *ch* i *c*); *Baptiste* (ne izg. *p*); *bien, entretien; eût; exercice* ($x = gz$); *faisait; femme; net* (izg. *t*); *ressentiment* (re-san); *sens; temps; tous; tranquille*.

Beleška o piscu. — *Ernest Lavisse* (1842-1922) je jedan od znamenitih istoričara nove Francuske. Poznata je njegova »Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution«.

39. LETTRE À LOUIS XIV.

Vous êtes né, Sire, avec un cœur droit et équitable; mais ceux qui vous ont élevé ne vous ont donné pour science de gouverner que la défiance, la jalousie, l'éloignement de la vertu, la crainte de tout mérite éclatant, le goût des hommes souples et rampants, la hauteur, et l'attention à votre seul intérêt.

Depuis environ trente ans vos principaux ministres ont ébranlé et renversé toutes les anciennes maximes de l'État, pour faire monter jusqu'au comble votre autorité, qui était devenue la leur, parce qu'elle était dans leurs mains. On n'a plus parlé de l'État ni des règles; on n'a parlé que du Roi et de son bon plaisir. On a poussé vos revenus et vos dépenses à l'infini. On vous a élevé jusqu'au ciel pour¹ avoir effacé, disait-on, la grandeur de tous vos prédécesseurs ensemble, c'est-à-dire pour¹ avoir appauvri la France entière, afin

d'introduire à la cour un luxe monstrueux et incurable. Ils ont voulu vous élever sur les ruines de toutes les conditions de l'État, comme si vous pouviez être grand en ruinant tous vos sujets sur qui votre grandeur est fondée. Ils vous ont accoutumé à recevoir sans cesse des louanges outrées qui vont jusqu'à l'idolâtrie, et que vous auriez dû, pour votre honneur, rejeter avec indignation. On a rendu² votre nom odieux et toute la nation française insupportable à nos voisins. On n'a



Fénelon.

D'après la gravure d'Hubert.

conservé aucun ancien allié, parce qu'on n'a voulu que des esclaves. . . Les traités de paix signés par les vaincus ne sont point signés librement: on signe le couteau sous la gorge; on signe comme on donne sa bourse quand il faut la donner ou mourir.

. . . Cependant vos peuples, que vous devriez aimer comme vos enfants, et qui ont été jusqu'ici si passionnés pour vous, meurent de faim. La culture des terres est presque abandonnée; les villes et la campagne se dépeuplent; tous les métiers languissent et ne nourrissent plus les ouvriers. Tout commerce est anéanti. Par conséquent vous avez dé-

truit la moitié des forces réelles du dedans de votre État, pour faire et pour défendre de vaines conquêtes au dehors. Au lieu de tirer de l'argent de ce pauvre peuple, il faudrait lui faire l'aumône et le nourrir. La France entière n'est plus qu'un grand hôpital désolé et sans provision. Les magistrats³ sont avilis et épuisés. La noblesse, dont tout le bien est en décret⁴, ne vit que de lettres d'État⁵. Vous êtes importuné de la foule des gens qui demandent et qui murmurent. C'est vous-même, Sire, qui vous êtes attiré tous ces embarras; car, tout le royaume ayant été ruiné, vous avez tout entre vos mains, et personne ne peut plus vivre que de vos dons. Voilà ce grand royaume si florissant sous un Roi qu'on nous dépeint tous les jours comme les délices du peuple, et qui le serait en effet si les conseils flatteurs ne l'avaient point empoisonné.

Le peuple même (il faut tout dire), qui vous a tant aimé, qui a eu tant de confiance en vous, commence à perdre l'amitié, la confiance et même le respect. Vos victoires et vos conquêtes ne le réjouissent plus; il est plein d'aigreur et de désespoir. La sédition s'allume peu à peu de toutes parts. Ils⁶ croient que vous n'avez aucune pitié de leurs maux, que vous n'aimez que votre autorité et votre gloire. Si le Roi, dit-on, avait un cœur de père pour son peuple, ne mettrait-il pas plutôt sa gloire⁷ à leur donner du pain, et à les faire respirer après tant de maux, qu'à garder quelques places de la frontière qui causent la guerre? Quelle réponse à cela, Sire? Les émotions⁸ populaires qui étaient inconnues depuis si longtemps deviennent fréquentes. Paris même, si près de vous, n'en est pas exempt. Les magistrats sont contraints de tolérer l'insolence des mutins, et de faire couler sous main quelque monnaie pour les apaiser; ainsi on paie ceux qu'il faudrait punir. Vous êtes réduit à la honteuse et déplorable extrémité ou de laisser la sédition impunie, et de l'accroître par cette impunité, ou de faire massacrer avec inhumanité des peuples que vous mettez au désespoir en leur arrachant, par vos impôts pour cette guerre, le pain qu'ils tâchent de gagner à la sueur de leurs visages.

Mais, pendant qu'ils manquent de pain, vous manquez vous-même d'argent, et vous ne voulez pas voir l'extrémité où vous êtes réduit. Parce que vous avez toujours été heu-

reux, vous ne pouvez vous imaginer que vous cessiez jamais de l'être. Vous craignez d'ouvrir les yeux; vous craignez qu'on ne vous les ouvre; vous craignez d'être réduit à rabattre quelque chose de votre gloire. Cette gloire, qui endurecit votre cœur, vous est plus chère que la justice, que votre propre repos, que la conservation de vos peuples qui périssent tous les jours des maladies causées par la famine, enfin que votre salut éternel, incompatible avec cette idole de gloire.

Voilà, Sire, l'état où vous êtes.

Fénelon

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

Vladavina Luja XIV (1643-1715), ma koliko proslavljena delima književnika i umetnika, pretstavlja neprekidan niz ratova sa Evropom (Engleska, Španija, Holandija, Nemačka). Ti ratovi su imali za uzrok nezajažljivo slavloljublje toga kralja, kome se pripisuju reči »L'État, c'est moi«. Rat sa tzv. Augzburškom ligom (1689-1697), na koji Fénelon i misli, bio je pravi evropski rat: evropske sile su se tada udružile protiv Luja XIV i Francuska je, iscrpna porezima, dovedena do prosjačkog štapa. Potstaknut strahovitom bedom narodnom, arhiepiskop Fénelon je uputio Luju XIV ovo pismo (1694), izlažući mu, smelo, očajno stanje u kome se nalazi Francuska. Nema se pouzdanih dokaza o tome da je ovo pismo kralju i uručeno; ali je sigurno to da je Fénelon pao u to vreme u nemilost i morao otići iz Pariza u svoju eparhiju (Cambrai). — Sličnu građansku hrabrost pokazao je u nas Vuk Karadžić, jednim pismom knezu Milošu Obrenoviću.

1. *Pour avoir effacé...* Ovde je *pour* kauzalno: zato što ste... Isti je slučaj i sa rečenicom: *pour avoir appauvri...*

2. *On a rendu odieux*, učinili su mrskim...

3. *Magistrat* (m.), uopšte: činovnik (državni).

4. *Dont le bien est en décret*, čije je imanje popisano, na čije je imanje stavljena zabrana (zbog dugova).

5. *Lettre* (f.) *d'État*, akt kojim je zabranjivana prodaja plemićkog ima-

nja, a plemićima određivana novčana pomoć iz državne blagajne

6. *Ils croient*, tj. ljudi iz naroda, narod.

7. *Mettre sa gloire à*, smatrati za slavu da...

8. *Émotion* (f.), ovde u zast. značenju: metež, buna (*agitation* f. *populaire*).

9. Obratiti pažnju na izgovor reči: *amitié, moitié, pitié; ancien, bien; eu; exempt* (eg-zan); *longtemps; respect; tous; ville*.

Beleška o piscu. — *François de Salignac de Fénelon* (1651-1715), arhiepiskop kambreski i vaspitač francuskog prestolonaslednika, unuka Luja XIV, zauzima značajno mesto u francuskoj književnosti XVII veka. Najpoznatija su mu dela »*Fables*« i »*Les Aventures de Télémaque*«. Ovaj mitološki roman opisuje doživljaje Ulisova sina Telemaha, kad je pošao sa Itake da traži oca.

40. LA MORT DE LOUIS XIV.

Personne n'ignore avec quelle grandeur d'âme il vit approcher la mort, disant à Madame de Maintenon¹: »J'avais cru qu'il était plus difficile de mourir« et à ses domestiques²: »Pourquoi pleurez-vous? M'avez-vous cru immortel?«, donnant tranquillement ses ordres sur beaucoup de choses, et même sur sa pompe funèbre. Quiconque a beaucoup de témoins de sa mort meurt toujours avec courage. Louis XIII, dans sa dernière maladie, avait mis en musique le *De profundis*³ qu'on devait chanter pour lui. Le courage d'esprit avec lequel Louis XIV vit sa fin fut dépouillé de cette ostentation répandue sur toute sa vie: ce courage alla jusqu'à avouer ses fautes. Son successeur a toujours conservé écrites au chevet de son lit les paroles remarquables que ce monarque lui dit en le tenant sur son lit entre ses bras. Ces paroles ne sont point telles qu'elles sont rapportées dans toutes les histoires; les voici fidèlement copiées :

»Vous allez être bientôt roi d'un grand royaume. Ce que je vous recommande plus fortement⁴ est de n'oublier jamais les obligations que vous avez à Dieu: souvenez-vous que vous lui devez tout ce que vous êtes. Tâchez de conserver la paix avec vos voisins: j'ai trop aimé la guerre; ne m'imites pas en cela, non plus que dans les trop grandes dépenses que j'ai faites. Prenez conseil en toutes choses, et cherchez à connaître le meilleur pour le suivre toujours. Soulagez vos peuples le plus tôt que vous le pourrez, et faites ce que j'ai eu le malheur de ne pouvoir faire moi-même, etc . . .«

Quoique la vie et la mort de Louis XIV eussent été glorieuses, il ne fut pas aussi regretté qu'il le méritait. L'amour de la nouveauté, l'approche d'un temps de minorité où chacun se figurait une fortune, la querelle de la constitution qui aigrissait les esprits, tout fit recevoir la nouvelle de sa mort avec un sentiment qui allait plus loin que l'indifférence. Nous avons vu ce même peuple qui, en 1686, avait demandé au ciel avec larmes la guérison de son roi malade, suivre son convoi funèbre avec des démonstrations bien différentes. On prétend que la reine sa mère lui avait dit un jour dans sa grande jeunesse: »Mon fils, ressemblez à votre grand-père, et non pas à votre père.« Le roi en ayant demandé la raison:

»C'est, dit-elle, qu'à la mort de Henri IV on pleurait, et qu'on a ri à celle de Louis XIII«.

Quoiqu'on lui ait reproché des petitesesses, des duretés dans son zèle contre le jansénisme⁵, trop de hauteur avec les étrangers dans ses succès, de la faiblesse pour plusieurs femmes, de trop grandes sévérités dans les choses personnelles, des guerres légèrement entreprises, l'embrasement du Palatinat⁶, les persécutions contre les réformés⁷, cependant ses grandes qualités et ses actions, mises enfin dans la balance, l'ont emporté sur ses fautes: le temps, qui mûrit les opinions des hommes, a mis le sceau à sa réputation, et, malgré tout ce qu'on a écrit contre lui, on ne prononcera point son nom sans respect, et sans concevoir à ce nom l'idée d'un siècle éternellement mémorable.

(»Le siècle de Louis XIV«)

Voltaire

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

1. *Françoise d'Aubigné* (1635-1719), unuka poznatog pesnika Agripe (d'Aubigné), udata za pesnika Scaron-a, postaje — po njegovoj smrti — vaspitačica dece Luja XIV (1669). 1675 dobija titulu marquise de Maintenon. Po smrti kraljice Marije Tereze, Luj XIV se 1684 venčao sa njom. Dve godine docnije, ona je osnovala vaspitni zavod (la maison de Saint-Cyr) za kćeri siromašnih plemića, i njime lično upravljala punih trideset godina. Od nje su ostala »Lettres et entretiens sur l'éducation des filles«.

2. *Domestiques* (m. pl.), u zast. značenju: ukućani.

3. *De profundis*, početne reči psalma koji se obično čita u molitvama za umrle.

4. *Plus fortement*, (ovde) naročito. Običnije: *tout particulièrement*.

5. *Jansénisme* (m.), jansenizam, učenje holandskog vladike Janseniusa (1585-1638), u suprotnosti sa zvaničnim učenjem katoličke crkve (u pitanju milosti, slobodne volje itd.). Janseniste je progonila državna vlast; po naredbi Luja XIV srušena im je crkva 1710 godine: ta godina znači kraj jansenizma u Francuskoj.

6. *Palatinat* (m.), nemački *Pfalz*. U drugom Lujevu, tzv. Holandskom ratu (1672-1678), francuski vojnici su strašno popalili i opustošili tu staru germansku pokrajinu.

7. *Les réformés*. Protestanti su bili izloženi velikim ganjanjima u Francuskoj u drugom delu vlade Luja XIV, posle povlačenja Nantskog edikta (1685).

8. Obratiti pažnju na izgovor reči: *bien, entretien; eussent; femme; fils; respect; temps*.

Beleška o piscu. — V. § 19, t. 2 u »Historique de la littérature française«.

41. PENSÉES.

— Il y a de certaines choses dont la médiocrité est insupportable: la poésie, la musique, la peinture, le discours public.

— Amas d'épithètes, mauvaises louanges: ce sont les faits qui louent et la manière de les raconter.

— Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne; on ne la rencontre pas toujours en parlant ou en écrivant: il est vrai néanmoins qu'elle existe, que tout ce qui ne l'est point est faible et ne satisfait point un homme d'esprit qui veut se faire entendre.



La Bruyère.
Peint par de Saint-Jean.

— Quand une lecture vous élève l'esprit, et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage: il est bon et fait de main d'ouvrier¹.

— On ne doit pas se faire des ennemis de ceux qui, mieux connus, pourraient avoir rang entre nos amis. On doit faire choix d'amis si sûrs et d'une si exacte probité que, venant à cesser de l'être, ils ne veuillent pas abuser de notre confiance, ni se faire craindre comme ennemis.

— Ne songer qu'à soi et au présent, source d'erreur dans la politique.

— Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables.

(»Caractères«)

J. de La Bruyère

1. Običnije: *de main de maître*.

Beleška o piscu. — *Jean de La Bruyère* (1645-1696) je, pored La Rochefoucauld-a, najpoznatiji francuski moralist. I on je pesimist, ali je imao mnogo više ljubavi prema ljudima i samilosti prema stradanjima seljaka. Njegove misli i portreti objavljeni su pod imenom »Caractères«.

42. LE DISTRAIT.

Ménalque descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir; il la referme. Il s'aperçoit qu'il est en bonnet de nuit, et, venant à¹ mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié; il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabattus sur ses talons, et que sa chemise est par-dessus ses chausses.

S'il marche dans les places, il se sent tout d'un coup² rudement frapper à l'estomac ou au visage; il ne soupçonne point ce que ce peut être, jusqu'à ce que, ouvrant les yeux et se réveillant, il se trouve ou devant un limon³ de charrette, ou derrière un long ais⁴ de menuiserie que porte un ouvrier sur ses épaules.

On l'a vu une fois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarrasser dans ses jambes, et tomber avec lui chacun de son côté à la renverse.

Il cherche, il brouille, il crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un après l'autre. »On lui perd tout, on lui égare tout«. Il demande ses gants qu'il a dans ses mains.

Il entre à l'appartement⁵, et passe sous un lustre où sa perruque s'accroche et demeure suspendue: tous les courti-



Musée du Louvre.
Coysevox: Buste du Grand Condé.



Musée de l'Armée.
Ph. de Champagne: Turenne.



Musée du Louvre.
La Tour: Portrait de Louis XV.



Musée de Versailles.
Portrait de Louis XVI.

sans regardent et rient. Ménalque regarde aussi, et rit plus haut que les autres; il cherche des yeux, dans toute l'assemblée, où est celui qui montre ses oreilles⁶, et à qui il manque une perruque.

S'il va par la ville, après avoir fait quelque chemin, il se croit égaré, il s'émeut, et il demande où il est à des passants qui lui disent précisément le nom de sa rue. Il entre ensuite dans sa maison, d'où il sort précipitamment, croyant qu'il s'est trompé.

Il a une fois perdu au jeu tout l'argent qui est dans sa bourse; et, voulant continuer de jouer, il entre dans son cabinet, ouvre une armoire, y prend sa cassette, en tire ce qu'il lui plaît, croit la remettre où il l'a prise. Il entend aboyer dans son armoire qu'il vient de fermer: étonné de ce prodige, il l'ouvre une seconde fois, et il éclate de rire d'y voir son chien qu'il a serré pour⁷ sa cassette.

Il se promène sur l'eau, et il demande quelle heure il est. On lui présente une montre; à peine l'a-t-il reçue, que, ne songeant plus ni à l'heure ni à la montre, il la jette dans la rivière comme une chose qui l'embarrasse.

Lui-même écrit une longue lettre, met de la poudre dessus à plusieurs reprises, et jette toujours la poudre dans l'encrier.

Ce n'est pas tout: il écrit une seconde lettre; et, après les avoir cachetées toutes deux, il se trompe à l'adresse; un duc et pair reçoit l'une de ces deux lettres, et en l'ouvrant y lit ces mots: »Maître Olivier, ne manquez, sitôt la présente reçue, de m'envoyer ma provision de foin. . .« Son fermier reçoit l'autre; il l'ouvre, et se la fait lire. On y trouve: »Monseigneur, j'ai reçu avec une soumission aveugle les ordres qu'il a plu à Votre Grandeur . . .«

Lui-même écrit une lettre pendant la nuit, et, après l'avoir cachetée, il éteint sa bougie; il ne laisse⁸ pas d'être surpris de ne voir goutte⁹, et il sait à peine comment cela est arrivé.

(»Caractères«)

La Bruyère

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

1. *Venant à mieux s'examiner,* | 2. *Tout d'un coup u značenju tout*
kad se bolje zagledao. | à *coup* (iznenada, odjedanput). U

XVII veku razlika između ta dva izraza nije bila još jasno utvrđena.

3. *Limon* (m.), rukunica (na kolima). Razlikovati od *timon* (m.), ruđa (na kolima).

4. *Ais* (m.; zast.), daska (danas: *la planche*).

5. *Appartement* (m.), ovde: kraljeve sobe, u Versaju.

6. *Montrer ses oreilles* = (običajno) *laisser passer le bout de l'oreille*,

pokazati svoju pravu narav, svoje namere; ovde: ko je taj što je rasejan, što je smešan.

7. *Pour* = *au lieu de*.

8. *Il ne laisse pas d'être...* On je ipak (pri svem tom)...

9. *Ne voir goutte*, ne videti ništa, ni prst pred okom.

10. Obratiti pažnju na izgovor reči: *estomac* (ne čitati poslednje slovo), *examiner* (ègh-za...), *moitié*, *second*.

43. POUR LA LIBERTÉ DE LA PENSÉE.

Puisque vous êtes, monsieur, à portée de rendre service aux belles-lettres, ne rognez pas de si près les ailes à nos écrivains, et ne faites pas des volailles de basse-cour de ceux qui, en prenant l'essor, pourraient devenir des aigles; une liberté honnête élève l'esprit, et l'esclavage le fait ramper. S'il y avait eu une inquisition littéraire à Rome, nous n'aurions aujourd'hui ni Horace, ni Juvénal, ni les œuvres philosophiques de Cicéron¹. Si Milton, Dryden, Pope et Locke² n'avaient pas été libres, l'Angleterre n'aurait eu ni des poètes ni des philosophes; il y a je ne sais quoi de ture à proscrire l'imprimerie: et c'est la proscrire que de la trop gêner. Contentez-vous de réprimer sévèrement les libelles diffamatoires, parce que ce sont des crimes; mais tandis qu'on débite hardiment des recueils de ces infâmes Calottes³, et tant d'autres productions qui méritent l'horreur et le mépris, souffrez au moins que Bayle⁴ entre en France et que celui qui fait tant d'honneur à sa patrie n'y soit pas de contrebande⁵.

Vous me dites que les magistrats qui régissent la douane de la littérature se plaignent qu'il y a trop de livres. C'est comme si le prévôt⁶ des marchands se plaignait qu'il y eût à Paris trop de denrées: en achète qui veut. Une immense bibliothèque ressemble à la ville de Paris, dans laquelle il y a près de huit cent mille hommes; vous ne vivez pas avec tout ce chaos: vous y choisissez quelque société et vous en changez. On traite les livres de même; on prend quelques amis

dans la foule. Il y aura sept ou huit mille controversistes⁷, quinze ou seize mille romans, que vous ne lirez point; une foule de feuilles périodiques que vous jetterez au feu après les avoir lues. L'homme de goût ne lit que le bon, mais l'homme d'État permet le bon et le mauvais.

Les pensées des hommes sont devenues un objet important de commerce. Les libraires hollandais⁸ gagnent un million par an, parce que les Français ont eu de l'esprit. Un roman médiocre est, je le sais bien, parmi les livres ce qu'est dans le monde⁹ un sot qui veut avoir de l'imagination. On s'en moque, mais on le souffre. Ce roman fait vivre et l'auteur qui l'a composé, et le libraire qui le débite, et le fondeur, et l'imprimeur, et le papetier, et le colporteur, et le marchand de mauvais vin, à qui tous ceux-là portent leur argent. L'ouvrage amuse encore deux ou trois heures quelques femmes avec lesquelles il faut de la nouveauté en livres, comme en tout le reste. Ainsi, tout méprisable qu'il est, il a produit deux choses importantes, du profit et du plaisir.

Les spectacles méritent encore plus d'attention. Je regarde la tragédie et la comédie comme des leçons de vertu, de raison et de bienséance. Corneille, ancien Romain parmi les Français, a établi une école de grandeur d'âme; et Molière a fondé celle de la vie civile. Les génies français formés par eux appellent du fond de l'Europe les étrangers qui viennent s'instruire chez nous et qui contribuent à l'abondance de Paris. Nos pauvres sont nourris du produit de ces ouvrages, qui nous soumettent jusqu'aux nations qui nous haïssent. Tout bien pesé,¹⁰ il faut être ennemi de sa patrie pour condamner nos spectacles. Un magistrat qui, parce qu'il a acheté trop cher un office de judicature,¹¹ ose penser qu'il ne lui convient pas de voir *Cinna*, montre beaucoup de gravité et bien peu de goût.

Il y aura toujours dans notre nation de ces âmes qui tiendront du Goth et du Vandale;¹² je ne connais pour vrais Français que ceux qui aiment les arts et les encouragent. Ce goût commence, il est vrai, à languir parmi nous . . .

Nous mettons tous les ans plus d'industrie et plus d'invention dans nos tabatières et dans nos autres colifichets, que les Anglais n'en ont mis à se rendre les maîtres des mers, à faire monter l'eau par le moyen du feu¹³ et à calculer l'aber-

ration de la lumière¹⁴. Les anciens Romains élevaient des prodiges d'architecture pour faire combattre les bêtes; et nous n'avons pas su depuis un siècle bâtir seulement une salle passable, pour faire représenter les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Le centième de l'argent des cartes suffirait pour avoir des salles de spectacle plus belles que le théâtre de Pompée¹⁵; mais quel homme dans Paris est animé de l'amour du bien public? On joue, on soupe, on médit, on fait de mauvaises chansons, et on s'endort dans la stupidité, pour recommencer le lendemain son cercle de légèreté et d'indifférence. Vous, monsieur, qui avez au moins une petite place dans laquelle vous êtes à portée de donner de bons conseils, tâchez de réveiller cette léthargie barbare, et faites, si vous pouvez, du bien aux lettres, qui en ont tant fait à la France.

Voltaire.

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

Voltaire se obraća jednom načelniku Ministarstva, kao branilac slobode misli. Ništa bolje od ovoga pisma ne pokazuje delo previranja koje se tokom XVIII veka vrši u Francuskoj, u mnogom pod uticajem engleskih slobodoumnih ustanova, sa kojima se Voltaire upoznao nekoliko godina ranije. Duhovi ne mogu više da se mire sa apsolutizmom koji je bio zaveden u svima oblastima društvenog i duhovnog života.

1. *Horace*, v. o njemu čl. 33, nap. 2 — *Juvénal* (42-125), u svojih 14 satira, oštro je žigosao poroke u kojima je ogrezao Rim njegova doba. — *Cicéron* (106-43 pre Hrista), znameniti rimski besednik i filozof. Dela: »Filipike«, »O besedniku«, »O dužnostima«, »Država«, itd.

2. *Milton* (1608-1674), pisac »Izgubljenog raja« itd. — *Dryden* (1631-1700), pesnik i kritičar, pisac drame »Sve za ljubav«, zatim »Ogleda o dramskoj poeziji« itd. — *Pope* (1688-1744), klasičan engleski pesnik, pisac »Vindzorske šume«, »Ogleda o čoveku«, satira, epistula itd. — *Locke* (1632-1704), filozof, pisac »Ogleda o ljudskom razumu«.

3. *Calottes* (f. pl.). — U prvoj polovini XVIII veka postojalo je u Parizu društvo zvano »Régiment de la

Calotte«. Članovima su postajali oni koji se istaknu bilo glupim postupkom bilo glupim rečima. Društvo je izdavalo povelje (zване *calotte*; *calotte* = čuška); u njima su duhovito i satirično izlagane odlike novih članova. Od tih povelja pravljene su čitave zbirke.

4. *Pierre Bayle* (1647-1706) sastavio je »Dictionnaire historique et critique«, u kome se sa mnogo kritičizma i skepticizma raspravlja naročito o bogoslovskim pitanjima; za taj rečnik rečeno je da je značio »pravo ratno oruđe protiv ideja staroga režima«.

5. *De contrebande*, (pro)krijumčaren.

6. *Prévôt des marchands*, trgovački starešina, pretsednik trgovačkog esnafa. Dugo vremena, po pravu, bio je pretsednik grada Pariza.

7. *Controversiste* (m.), pisac rasprava (obično bogoslovskih).

8. Holandija je bila pribežište pisaca koji su se morali uklanjati iz Francuske. Zbog toga su se u Holandiji pečatale knjige zabranjene u Francuskoj i otuda krijumčarile.

9. *Monde* (m.), otmeno društvo.

10. *Tout bien pesé*, sve u svemu (uzevši).

11. *Office* (m.) *de judicature*, sudsko zvanje. Mnoga zvanja su se u to doba kupovala i prodavala.

12. *Goths, Vandales*, varvarska germanska plemena koja su početkom V veka napala na Rimsko carstvo.

13. Misli se na *pompe* (f.) à feu, šmrk.

14. *L'aberration de la lumière*, prividno skretanje svetlosnih zrakova koji dolaze sa zvezda.

15. *Le théâtre de Pompée*, prvo pozorište sagrađeno od kamena u Rimu, sad u ruševinama.

16. Obratiti pažnju na izgovor reči: *ancien, bien, bienséance, convient, moyen; Bayle (bè-le); chaos; chef-d'œuvre; cher, mer; condamner* (ne izg. m); *Dryden* (drai-den'); *ennemi; eu, eût; femme; Goth* (go); *mille, ville; Monsieur; sept; tous.*

44. LE BEAU.

Demandez à un crapaud ce que c'est que la beauté, le grand beau, le *to kalon*¹: il vous répondra que c'est sa femelle avec deux gros yeux ronds sortant de sa petite tête, une gueule large et plate, un ventre jaune, un dos brun. Interrogez un nègre de Guinée²: le beau est pour lui une peau noire huileuse, des yeux enfoncés, le nez épaté.

Interrogez le diable: il vous dira que le beau est une paire de cornes, quatre griffes et une queue. Consultez enfin les philosophes: ils vous répondront par du galimatias; il leur faut quelque chose de conforme à l'archétype du beau en essence, au *to kalon*.

J'assistais un jour à une tragédie auprès d'un philosophe. »Que cela est beau! disait-il. — Que trouvez-vous là de beau? lui dis-je. — C'est, dit-il, que l'auteur a atteint son but.« Le lendemain, il prit une médecine qui lui fit du bien: »Elle a atteint son but, lui dis-je; voilà une belle médecine«. Il comprit qu'on ne peut dire qu'une médecine est belle, et que, pour donner à quelque chose le nom de beauté, il faut qu'elle vous cause de l'admiration et du plaisir. Il convint que cette tragédie lui avait inspiré ces deux sentiments, et que c'était là le *to kalon*, le beau.

Nous fîmes un voyage en Angleterre: on y joua la même pièce, parfaitement traduite; elle fit bâiller tous les specta-

teurs. »Oh! oh! dit-il, le *to kalon* n'est pas le même pour les Anglais et pour les Français«. Il conclut, après bien des réflexions, que le beau est très relatif, comme ce qui est décent au Japon est indécent à Rome, et ce qui est de mode à Paris ne l'est pas à Pékin; et il s'épargna la peine de composer un long traité sur le beau.

(»Dictionnaire philosophique portatif« t. I.)

Voltaire

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

- | | |
|---|---|
| 1. <i>To kalon</i> , grčka reč: »lepo«. | 3. Obratiti pažnju na izgovor re- |
| 2. <i>Guinée</i> (f.), ime za zapadni deo Afrike. | či: <i>archétype</i> (ar-ké...), <i>Guinée</i> (ghiné); <i>bien</i> ; <i>tous</i> . |

45. CANDIDE.

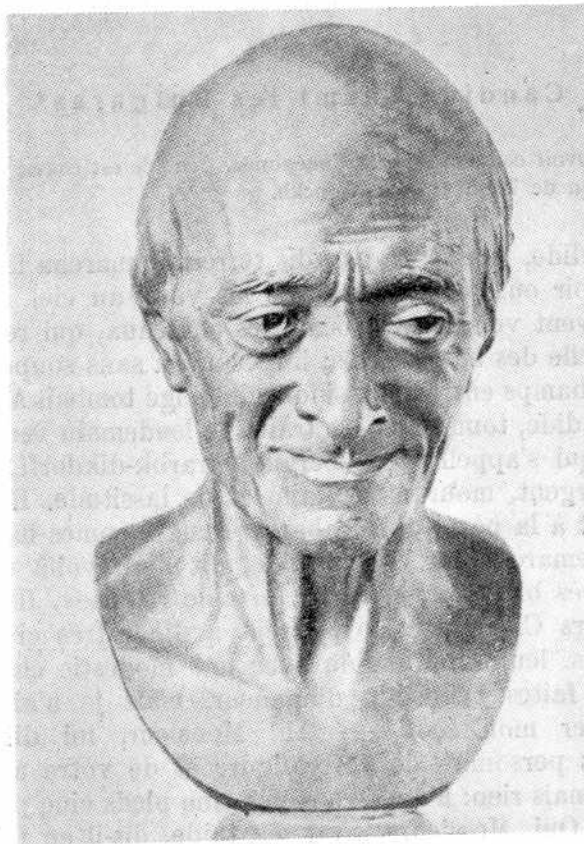
Il y avait en Westphalie, dans le château de M. le baron de Thunder-ten-tronckh, un jeune garçon à qui la nature avait donné les mœurs les plus douces. Sa physionomie annonçait son âme. Il avait le jugement assez droit avec l'esprit le plus simple: c'est, je crois, pour cette raison qu'on le nommait Candide.

... Monsieur le baron était un des plus puissants seigneurs de la Westphalie... Madame la baronne, qui pesait environ trois cent cinquante livres, s'attirait par là une très grande considération, et faisait les honneurs de la maison¹ avec une dignité qui la rendait encore plus respectable. Sa fille Cunégonde, âgée de dix-sept ans, était haute en couleur, fraîche, grasse, appétissante. Le fils du baron paraissait en tout digne de son père. Le précepteur Pangloss était l'oracle de la maison, et le petit Candide écoutait ses leçons avec toute la bonne foi de son âge et de son caractère.

Pangloss enseignait la métaphysico-théologo-cosmologologie². Il prouvait admirablement qu'il n'y a point d'effet sans cause, et que, dans ce meilleur des mondes possibles, le château de monseigneur le baron était le plus beau des châteaux et madame la meilleure des baronnes possibles.

»Il est démontré, disait-il, que les choses ne peuvent être autrement: car, tout étant fait pour une fin, tout est nécessairement pour la meilleure fin. Remarquez bien que

les nez ont été faits pour porter des lunettes; aussi avons-nous des lunettes. Les jambes sont visiblement instituées pour être chaussées et nous avons des chausses. Les pierres ont été formées pour être taillées et pour en faire des châteaux; aussi monseigneur a un très beau château; le plus grand ba-



Houdon: Buste de Voltaire.
(Louvre. — Photo Girandon.)

ron de la province doit être le mieux logé; et, les cochons étant faits pour être mangés, nous mangeons du porc toute l'année: par conséquent, ceux qui ont avancé que tout est bien ont dit une sottise; il fallait dire que tout est au mieux».

Candide écoutait attentivement, et croyait innocemment: car il trouvait M^{lle} Cunégonde extrêmement belle,

quoiqu'il ne prît jamais la hardiesse de le lui dire. Il concluait qu'après le bonheur d'être né baron de Thunder-ten-tronckh, le second degré de bonheur était d'être M^{lle} Cunégonde; le troisième, de la voir tous les jours; et le quatrième, d'entendre maître Pangloss, le plus grand philosophe de la province, et par conséquent de toute la terre.

Candide parmi les Bulgares³.

Pour avoir osé aimer M^{lle} Cunégonde, Candide est chassé du château par le baron de Thunder-ten-tronckh.

Candide, chassé du paradis terrestre, marcha longtemps sans savoir où, pleurant, levant les yeux au ciel, les tournant souvent vers le plus beau des châteaux, qui renfermait la plus belle des baronnettes; il se coucha sans souper au milieu des champs entre deux sillons; la neige tombait à gros flocons. Candide, tout transi, se traîna le lendemain vers la ville voisine, qui s'appelle Vald-berghoff-trarbk-dikdorff, n'ayant point d'argent, mourant de faim et de lassitude. Il s'arrêta tristement à la porte d'un cabaret. Deux hommes habillés de bleu le remarquèrent. »Camarade, dit l'un, voilà un jeune homme très bien fait, et qui a la taille requise«. Ils s'avancèrent vers Candide et le prièrent à dîner très civilement. »Messieurs, leur dit Candide avec une modestie charmante, vous me faites beaucoup d'honneur, mais je n'ai pas de quoi payer mon écot. — Ah! Monsieur, lui dit un des bleus,⁴ les personnes de votre figure et de votre mérite ne payent jamais rien: n'avez-vous pas cinq pieds cinq pouces de haut? — Oui, Messieurs, c'est ma taille, dit-il en faisant la révérence. — Ah! Monsieur, mettez-vous à table; non seulement nous vous défrayerons, mais nous ne souffrirons jamais qu'un homme comme vous manque d'argent; les hommes ne sont faits que pour se secourir les uns les autres. — Vous avez raison, dit Candide: c'est ce que M. Panglos m'a toujours dit, et je vois bien que tout est au mieux«. On le prie d'accepter quelques écus, il les prend et veut faire son billet; on n'en veut point, on se met à table: »N'aimez-vous pas tendrement?... — Oh! oui, répond-il, j'aime tendrement M^{lle} Cunégonde. — Non, dit l'un de ces messieurs,

nous vous demandons si vous n'aimez pas tendrement le roi des Bulgares⁶. — Point du tout, dit-il, car je ne l'ai jamais vu. — Comment! c'est le plus charmant des rois, et il faut boire à sa santé. — Oh! très volontiers, Messieurs»; et il boit. »C'en est assez, lui dit-on, vous voilà l'appui, le soutien, le défenseur, le héros des Bulgares; votre fortune est faite, et votre gloire est assurée«. On lui met sur-le-champ les fers aux pieds, et on le mène au régiment. On le fait tourner à droite, à gauche, hausser la baguette, remettre la baguette, coucher en joue, tirer, doubler le pas, et on lui donne trente coups de bâton; le lendemain, il fait l'exercice un peu moins mal, et il ne reçoit que vingt coups; le surlendemain, on ne lui en donne que dix, et il est regardé par ses camarades comme un prodige.

Candide, tout stupéfait, ne démêlait pas encore trop bien comment il était un héros. Il s'avisait, un beau jour de printemps, de s'aller promener, marchant tout droit devant lui, croyant que c'était un privilège de l'espèce humaine, comme de l'espèce animale, de se servir de ses jambes à son plaisir. Il n'eut pas fait deux lieues que voilà quatre autres héros de six pieds qui l'atteignent, qui le lient, qui le mènent dans un cachot. On lui demanda juridiquement ce qu'il aimait le mieux: d'être fustigé trente-six fois par tout le régiment ou de recevoir à la fois douze balles de plomb dans la cervelle. Il eut beau dire que les volontés sont libres et qu'il ne voulait ni l'un ni l'autre, il fallut faire un choix; il se détermina, en vertu du don de Dieu qu'on nomme liberté, à passer trente-six fois par les baguettes; il essuya deux promenades. Le régiment était composé de deux mille hommes; cela lui composa quatre mille coups de baguette... qui lui découvrirent les muscles et les nerfs. Comme on allait procéder à la troisième course, Candide, n'en pouvant plus, demanda en grâce qu'on voulût bien avoir la bonté de lui casser la tête: il obtint cette faveur; on lui bande les yeux, on le fait mettre à genoux. Le roi des Bulgares passe dans ce moment, s'informe du crime du patient; et, comme ce roi avait un grand génie, il comprit, par tout ce qu'il apprit de Candide, que c'était un jeune métaphysicien fort ignorant des choses de ce monde, et il lui accorda sa grâce avec une clémence qui sera louée dans tous les journaux et dans tous les siècles. Un

brave chirurgien guérit Candide en trois semaines avec les émoullients enseignés par Dioscoride⁷. Il avait déjà un peu de peau et pouvait marcher, quand le roi des Bulgares livra bataille au roi des Abares³.

Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les canons, formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté; ensuite la mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La baïonnette fut aussi la raison suffisante⁸ de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mille âmes. Candide, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque.

Enfin, tandis que les deux rois faisaient chanter des *Te Deum*⁹ chacun dans son camp, il prit le parti d'aller raisonner ailleurs des effets et des causes. Il passa par-dessus des tas de morts et de mourants, et gagna d'abord un village voisin; il était en cendres: c'était un village abare que les Bulgares avaient brûlé, selon les lois du droit public. Ici des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes égorgées; là des filles éventrées rendaient les derniers soupirs; d'autres, à demi brûlées, criaient qu'on achevât de leur donner la mort. Des cervelles étaient répandues sur la terre à côté de bras et de jambes coupés.

Candide s'enfuit au plus vite dans un autre village: il appartenait à des Bulgares, et les héros abares l'avaient traité de même. Candide, toujours marchant sur des membres palpitants ou à travers des ruines, arriva enfin hors du théâtre de la guerre, portant quelques petites provisions dans son bissac, et n'oubliant jamais M^{lle} Cunégonde.

(»Candide«, chapitres I-III.)

Voltaire

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

U svome romanu »Candide ou l'Optimisme« (1759) Voltaire je ismejavao Leibniz-ovo učenje, izloženo u njegovoj »Teodiseji« (1710), da je ovaj svet — i pored svih zala — najbolji od svih mogućih svetova. (»Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles«).

Leibniz je prvo utvrdio da svet može imati svoje poreklo samo u Bogu; zatim je izveo da je Bog u svome razumu imao pretstave svih mogućih dobrih i rdavih svetova, da je svojom moći mogao svaki od tih svetova i ostvariti, te da je svojom voljom — čiji je princip biranje onoga što je najbolje — mogao izabrati samo najbolji od svih mogućih svetova. (V. bliže o tome »Lajbnicova Teodiseja«, D-r Br. Petronijević, Članci i studije, nova serija). Voltaire ismeva i slobodu volje, o kojoj Leibniz raspravlja u svojoj knjizi.

1. *Faire les honneurs de la maison*, vršiti dužnost domaćice, primati vrlo ljubazno.

2. Izmišljeno ime za nauku koju je predavao Pangloss.

3. Bugarima Voltaire označava Pruse, a Abarima — Francuze.

4. Voltaire misli na ljude koji su vrbovali vojnike za prusku vojsku; nosili su plavu uniformu.

5. *Pied* (m.) je stara mera za dužinu: 0^m.324; stopa se delila na 12 palaca [*pouce* (m.) = 0^m.027].

6. *Le roi des Bulgares*. To je Friedrich II, s kojim se Voltaire, pošto je proveo tri godine kod njega, zadržao 1753.

7. *Dioscoride*, čuven grčki lekar iz I veka.

8. *La raison suffisante*, (filoz.) dovoljan razlog. I to je jedan od Leibniz-ovih principa. Ništa ne postoji i ništa ne biva bez »dovoljnog razloga«.

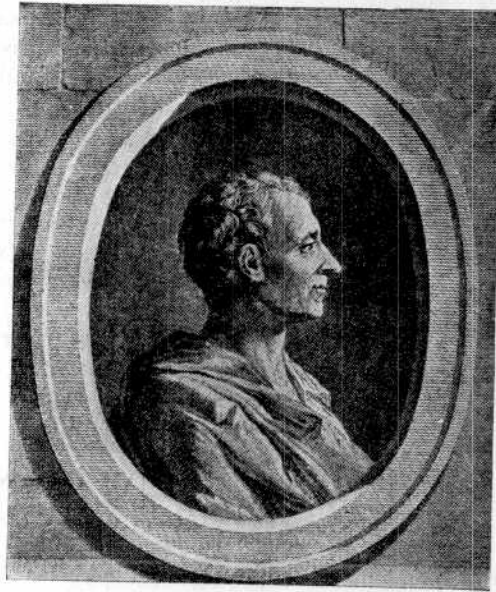
9. *Te Deum laudamus*, Tebe Boga hvalimo. Himna zahvalnica koja se peva u katoličkim crkvama u svečanim prilikama.

10. Obratiti pažnju na izgovor reči: *bien, chirurgien, métaphysicien, rien, soutient; cinq, dix, neuf...* (v. § 121 Francuske gramatike); *enfer; fer; eut; exercice* (x = gz); *faisait, faisant; femme; fils; longtemps i printemps; mille, village, ville; mœurs; Monsieur; nerf* (f se ne izg. u *nerf de bœuf* i u množ.); *second; tous; Westphalie* (ne izg. t).

46. LE FONDEMENT DE NOS OPINIONS.

J'étais l'autre jour dans une maison où il y avait un cercle de gens de toute espèce; je trouvai la conversation occupée par deux vieilles femmes qui avaient en vain travaillé tout le matin à se rajeunir. »Il faut avouer, disait une d'entre elles, que les hommes d'aujourd'hui sont bien différents de ceux que nous voyions dans notre jeunesse: ils étaient polis, gracieux, complaisants; mais à présent je les trouve d'une brutalité insupportable. — Tout est changé, dit pour lors¹ un homme qui paraissait accablé de goutte; le temps n'est plus comme il était: il y a quarante ans tout le monde se portait bien; on marchait, on était gai, on ne demandait qu'à rire et à danser; à présent tout le monde est d'une tristesse insupportable«. Un moment après, la conversation tourna du côté de la politique. »Morbleu! dit un vieux seigneur, l'État n'est plus gouverné: trouvez-moi à présent

un ministre comme M. Colbert². Je le connaissais beaucoup, ce M. Colbert; il était de mes amis; il me faisait toujours payer de mes pensions avant qu'il y eût: le bel ordre qu'il y avait dans les finances! Tout le monde était à son aise; mais aujourd'hui je suis ruiné. — Monsieur, dit pour lors¹ un ecclésiastique, vous parlez là du temps le plus miraculeux de notre invincible monarque³: y a-t-il rien de si grand que ce qu'il faisait alors pour détruire l'hérésie⁴? — Et comptez-vous pour rien l'abolition des duels?⁵ dit d'un air content un autre homme qui n'avait point encore parlé.



Montesquieu.

D'après le tableau conservé à l'Académie française.

— »La remarque est judicieuse me dit quelqu'un à l'oreille; cet homme est charmé de l'édit⁵, et il l'observe si bien, qu'il y a six mois qu'il reçut cent coups de bâton pour ne le pas violer.«

Il me semble, Usbek, que nous ne jugeons jamais des choses que par un retour secret que nous faisons sur nous-mêmes. Je ne suis pas surpris que les nègres peignent le diable d'une blancheur éblouissante et leurs dieux noirs comme du charbon. . . et qu'enfin tous les idolâtres aient repré-

senté leurs dieux avec une figure humaine, et leur aient fait part de toutes leurs inclinations. On a dit fort bien que si les triangles faisaient un Dieu, ils lui donneraient trois côtés. Mon cher Usbek, quand je vois des hommes qui rampent sur un atome, c'est-à-dire la Terre, qui n'est qu'un point de l'univers, se proposer directement pour modèles de la Providence, je ne sais comment accorder tant d'extravagance avec tant de petitesse.

(»Lettres persanes«, LIX)

Montesquieu

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

- | | |
|--|--|
| 1. <i>Pour lors</i> (zast.) = alors. | 4. Misli se na ukidanje Nantskog edikta (1685). Zbog toga se veliki deo protestantskih porodica iselio iz Francuske. |
| 2. <i>Colbert</i> , v. o njemu čl. 38, nap. 8. | 5. <i>Édit</i> (m.). — Reč je o ediktu kojim su zabranjeni dvoboji (1679). |
| 3. <i>Notre invincible monarque</i> . Ovaj laskavac misli na Luja XIV, koji je neprestanim ratovima iznuorio Francusku i pred smrt morao da zaključi s neprijateljima nepovoljne ugovore (na pr. Utrehtski, 1713). | 6. Obratiti pažnju na izgovor reči: <i>bien, rien; compter; faisait, faisons; femme; six; temps; tous.</i> |

Beleška o piscu. — V. § 19 t. 4 u »Historique de la littérature française«.

47. LA POLITIQUE CONQUÉRANTE DES ROMAINS.

... Quand ils avaient plusieurs ennemis sur les bras, ils accordaient une trêve au plus faible, qui se croyait heureux de l'obtenir, comptant pour beaucoup d'avoir différé sa ruine...

Comme ils faisaient à leurs ennemis des maux inconcevables, il ne se formait guère de ligues contre eux; car celui qui était le plus éloigné du péril ne voulait pas en approcher.

Par là, ils recevaient rarement la guerre¹, mais la faisaient toujours dans le temps, de la manière, et avec ceux qu'il leur convenait; et, de tant de peuples qu'ils attaquèrent, il y en a bien peu qui n'eussent souffert toutes sortes d'injures², si l'on avait voulu les laisser en paix.

Leur coutume étant de parler toujours en maîtres, les ambassadeurs qu'ils envoyaient chez les peuples qui n'avaient point encore senti leur puissance étaient sûrement

maltraités; ce qui était un prétexte sûr pour faire une nouvelle guerre.

Comme ils ne faisaient jamais la paix de bonne foi, et que, dans le dessein d'envahir tout, leurs traités n'étaient proprement que des suspensions de guerre, ils y mettaient des conditions qui commençaient toujours la ruine de l'État qui les acceptait. Ils faisaient sortir les garnisons des places fortes, ou bornaient le nombre des troupes de terre, ou se faisaient livrer les chevaux ou les éléphants: et, si ce peuple était puissant sur la mer, ils l'obligeaient de brûler ses vaisseaux, et quelquefois d'aller habiter avant dans les terres³.

Après avoir détruit les armées d'un prince⁴, ils ruinaient ses finances par des taxes excessives ou un tribut, sous prétexte de lui faire payer les frais de la guerre: nouveau genre de tyrannie qui le forçait d'opprimer ses sujets, et de perdre leur amour.

Lorsqu'ils accordaient la paix, ils prenaient quelqu'un de ses frères ou de ses enfants en otage; ce qui leur donnait le moyen de troubler son royaume à leur fantaisie⁵. Quand ils avaient le plus proche héritier, ils intimidaient le possesseur; s'ils n'avaient qu'un prince d'un degré éloigné, ils s'en servaient pour animer les révoltes des peuples . . .

Lorsqu'un de leurs généraux faisait la paix pour sauver son armée prête à⁶ périr, le sénat, qui ne la ratifiait point, profitait de cette paix, et continuait la guerre . . .

Quelquefois ils traitaient de la paix avec un prince⁴ sous des conditions raisonnables; et, lorsqu'il les avait exécutées, ils en ajoutaient de telles, qu'il était forcé de recommencer la guerre . . .

Comme on jugeait de la gloire d'un général par la quantité de l'or et de l'argent qu'on portait à son triomphe, il ne laissait rien à l'ennemi vaincu. Rome s'enrichissait toujours, et chaque guerre la mettait en état d'en entreprendre une autre . . .

Maîtres de l'univers, ils s'en attribuèrent tous les trésors: ravisseurs moins injustes en qualité de conquérants qu'en qualité de législateurs . . .

Mais rien ne servit mieux Rome que le respect qu'elle imprima à la terre. Elle mit d'abord les rois dans le silence, et les rendit comme stupides⁷. Il ne s'agissait pas du degré de leur puissance; mais leur propre personne était attaquée. Risquer une guerre, c'était s'exposer à la captivité, à l'infamie du triomphe. Ainsi, des rois qui vivaient dans le faste et dans les délices n'osaient jeter des regards fixes sur le peuple romain; et, perdant le courage, ils attendaient, de leur patience et de leurs bassesses, quelque délai aux misères dont ils étaient menacés . . .

(*»Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence«*)

Montesquieu

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

1. *Ils recevaient rarement la guerre.* = Il était rare qu'ils fussent attaqués.

2. *Injure* (f.) u etimološkom značenju: nepravda (lat. *injuria*).

3. Posle trećeg punskog rata Kartaginjani su morali da se povuku deset milja od morske obale.

4. *Prince* (m.) u značenju: vladalac.

5. *A leur fantaisie*, kad god ih je volja, kad god im se prohte.

6. *Prête à périr.* Danas bi se reklo: *près de* (= sur le point de). *Prêt à* znači: disposé à. Ta razlika još nije bila sasvim utvrđena u XVIII veku.

7. *Stupide*, zanemao, zaprepašćen, bez svesti (= frappé de stupeur).

8. Obratiti pažnju na izgovor reči: *bien, moyen, rien; compter; ennemi; faisaient; mer; respect; temps; tous.*

48. A PROPOS DE L'ENCYCLOPÉDIE.

En 1745 le libraire Le Breton voulut faire traduire en français une *»Encyclopédie des sciences et des arts«* publiée à Londres en 1727. Il s'adressa à Diderot, qui s'adjoignit d'Alembert. L'œuvre s'organise, et, peu à peu, devient une œuvre originale. Le premier volume paraît en 1751, précédé du *»Discours préliminaire«* de d'Alembert. L'ouvrage mit vingt et un ans à paraître (1751-1772). Il contenait dix-sept volumes de texte, quatre volumes de suppléments et onze volumes de planches.

»Animée d'un esprit d'indépendance religieuse et politique, l'*Encyclopédie* avait rencontré sur sa route de nombreux adversaires, qui heureusement pour elle étaient trop divisés pour concerter leurs efforts«. Mais elle eut aussi des amis très influents (le marquis d'Argenson, M-me de Pompadour, Malessherbes...). »Ainsi s'expliquent les alternatives d'indulgence et de sévérité dont le pouvoir royal fit preuve à l'égard de l'*Encyclopédie*; tantôt des influences religieuses ou politiques poussaient le roi à la persécuter, tantôt de puissantes interventions l'empêchaient de sévir. Les amis des philosophes l'emportèrent finalement sur leurs ennemis«.

»Quand on parle de la philosophie encyclopédiste, on entend par là l'esprit général qui a animé *l'Encyclopédie*; esprit d'indépendance à l'égard de l'autorité, de la tradition et de la foi; confiance dans la raison et croyance au progrès; aspirations libérales, tendances humanitaires«. (M. Braunschvig).

Diderot répond ici à Voltaire, qui l'engage à quitter Paris pour se soustraire aux persécutions dont le Parlement menaçait les philosophes. La lettre date de 1766.

Monsieur et cher maître, je sais bien que quand une bête féroce¹ a trempé sa langue dans le sang humain, elle ne peut plus s'en passer; je sais bien que cette bête manque d'aliments, et que, n'ayant plus de Jésuites² à manger, elle va se jeter sur les philosophes. Je sais bien qu'elle a les yeux tour-



Diderot.

D'après le tableau de Vanloo.

nés sur moi, et que je serai peut-être le premier qu'elle dévorera; je sais bien qu'un honnête homme peut en vingt-quatre heures perdre ici sa fortune, parce qu'ils sont gueux; son honneur, parce qu'il n'y a point de lois; sa liberté, parce que les tyrans sont ombrageux; sa vie, parce qu'ils comptent la vie d'un citoyen pour rien, et qu'ils cherchent à se tirer du mépris par des actes de terreur. Je sais bien qu'ils nous imputent leur désordre, parce que nous sommes seuls en état de remar-

quer leurs sottises. Je sais qu'un d'entre eux a l'atrocité de dire qu'on n'avancera rien tant qu'on ne brûlera que des livres. Je sais bien qu'ils viennent d'égorger un enfant³ pour des inepties qui ne méritaient qu'une légère correction paternelle. Je ne me dissimule rien, comme vous voyez; mon âme est pleine d'alarmes; j'entends au fond de mon cœur une voix qui se joint à la vôtre, et qui me dit: »Fuis, fuis!« Cependant je suis retenu par l'inertie la plus stupide et la moins concevable, et je reste. C'est qu'il y a à côté de moi une femme déjà avancée en âge, et qu'il est difficile de l'arracher à ses parents, à ses amis et à son petit foyer. C'est que je suis père d'une jeune fille à qui je dois l'éducation; c'est que j'ai aussi des amis. Il faut donc les laisser, ces consolateurs toujours présents dans les malheurs de la vie, ces témoins honnêtes de nos actions; et que voulez-vous que je fasse de l'existence, si je ne puis la conserver qu'en renonçant à tout ce qui me la rend chère? Et puis je me lève tous les matins avec l'espérance que les méchants se sont amendés pendant la nuit; qu'il n'y a plus de fanatiques; que les maîtres ont senti leurs véritables intérêts, et qu'ils reconnaissent enfin que nous sommes les meilleurs sujets qu'ils aient. C'est une bêtise, mais c'est la bêtise d'une belle âme qui ne peut croire longtemps à la méchanceté...

Diderot

NAPOMENE I OBJASNJENJA

- | | |
|--|---|
| <p>1. <i>Bête féroce</i>. — Diderot misli ovde na pariski Parlamenat.</p> <p>2. Isusovci su bili prognati odlukom Parlamenta od 1762.</p> <p>3. Reč je o devetnaestogodišnjem vitezu de La Barre. Njemu je otsečena glava što pri prolazu jedne litije</p> | <p>nije skinuo kapu, već je pritom pevao raskalašne pesme, i što je oštetió jedno raspeće, avgusta 1765.</p> <p>4. Obratiti pažnju na izgovor reči: <i>bien, citoyen, devient, rien; cher; compter; dix-sept; ennemi; eut; femme; ineptie i inertie (ti = si); longtemps; Monsieur; tous.</i></p> |
|--|---|

Beleška o piscu. — *Denis Diderot* (1713-1784), pokretač »Enciklopedije«, bio je pisac vrlo plodan. Pored filozofskih rasprava napisao je više romana (»*La Religieuse*«, »*Le neveu de Rameau*«) i komedija (»*Le Fils naturel*«, itd.), a bavio se i književnom i umetničkom kritikom.

49. MAXIMES ET PENSÉES.

— Il y a peu de vices qui empêchent un homme d'avoir beaucoup d'amis autant que peuvent le faire de trop grandes qualités.

— Il y a des redites pour l'oreille et pour l'esprit, il n'y en a point pour le cœur.

— En fait de sentiment, ce qui peut être évalué n'a pas de valeur.

— Il y a deux choses auxquelles il faut se faire¹, sous peine de trouver la vie insupportable: ce sont les injures du temps et les injustices des hommes.

— Il en est du bonheur comme des montres: les moins compliquées sont celles qui se dérangent le moins.

— La calomnie est comme la guêpe qui vous importune, et contre laquelle il ne faut faire aucun mouvement, à moins qu'on ne soit sûr de la tuer, sans quoi elle revient à la charge plus furieuse que jamais.

— Célébrité! l'avantage d'être connu de ceux que vous ne connaissez pas.

— Il y a des sottises bien habillées, comme il y a des sots très bien vêtus.

— La plus perdue de toutes les journées est celle où on n'a pas ri.

— L'opinion publique est une juridiction que l'honnête homme ne doit jamais reconnaître parfaitement, et qu'il ne doit jamais décliner.

— Il n'y a d'histoire digne d'attention que celle des peuples libres; l'histoire des peuples soumis au despotisme n'est qu'un recueil d'anecdotes.

— En France, on laisse en repos ceux qui mettent le feu, et on persécute ceux qui sonnent le tocsin.

— Quiconque n'a pas de caractère n'est pas un homme: c'est une chose.

(*»Maximes et pensées«*)

N. Chamfort

1. Se faire à quelque chose, navíci se na nešto, pomiriti se s nečim.

Beleška o piscu. — *Nicolas-Sébastien Roch Chamfort* (1741-1794), moralist i publicist, ostavio je puno duhovitih anegdota o svome vremenu i priličan broj misli («Caractères et anecdotes», «Maximes et pensées»). Za vreme Revolucije, stao odlučno na stranu naroda. Od njega su one krilatice »*Guerre aux châteaux! Paix aux chaumières!*« i »*Qu'est-ce que le tiers état? — Tout. — Qu'a-t-il? — Rien.*«. (Ovu poslednju uzeo je Sieyès za naslov svoje čuvene brošure. Njegove maksime prevedene su na naš jezik.)

50. RÉFLEXIONS ET MAXIMES.

— Ceux qui méprisent les hommes ne sont pas des grands hommes.

— C'est un grand signe de médiocrité de louer toujours modérément.

— Nos plus sûrs protecteurs sont nos talents.

— Les grandes pensées viennent du cœur.

— Pour exécuter de grandes choses, il faut vivre comme si on ne devait jamais mourir.

— La netteté est le vernis des maîtres.

— La solitude est à l'esprit ce que la diète est au corps.

— Le fruit du travail est le plus doux des plaisirs.

— Ce n'est pas un grand avantage d'avoir l'esprit vif, si on ne l'a juste. La perfection d'une pendule n'est pas d'aller vite, mais d'être réglée.

— La guerre n'est pas si onéreuse que la servitude.

— Si nos amis nous rendent des services, nous pensons qu'à titre d'amis ils nous les doivent; et nous ne pensons pas du tout qu'ils ne nous doivent pas leur amitié.

— On n'est pas né pour la gloire lorsqu'on ne connaît pas le prix du temps.

Vauvenargues

Beleška o piscu. — *Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues* (1715-1747), moralist, ostavio je nekoliko knjiga, od kojih su najvažnije »Réflexions sur divers sujets« i »Conseils à un jeune homme«. Ma da mu je život bio čemeran, sa optimizmom je gledao na život i verovao u ljudsku dobrotu.

51. PENSÉES.

- Quand mes amis sont borgnes, je les regarde de profil.
- Il n'y a de bon dans l'homme que ses jeunes sentiments et ses vieilles pensées.
- Pensez aux maux dont vous êtes exempts.
- Que de gens, en littérature, ont l'oreille juste et chantent faux.
- Les écrivains qui ont de l'influence ne sont que des hommes qui expriment parfaitement ce que les autres pensent, et qui réveillent dans les esprits des idées ou des sentiments qui tendaient à éclore.

Joubert

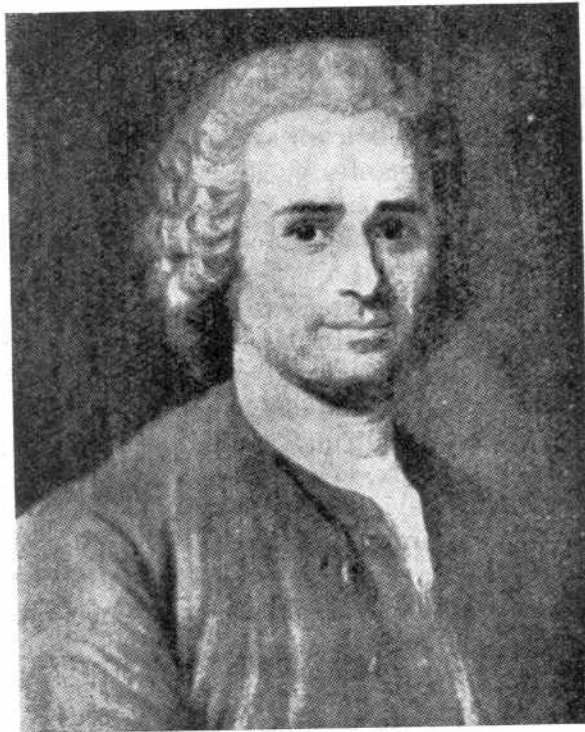
- L'imprimerie est l'artillerie de la pensée.
- Les passions sont les orateurs des grandes assemblées.
- Le chat ne nous caresse pas; il se caresse à nous.
- Le peuple donne sa faveur, jamais sa confiance.
- La populace ne se croit en possession de la liberté que quand elle attend à celle des autres.
- Un peu de philosophie écarte de la religion, beaucoup y ramène.
- Il faut attaquer l'opinion avec ses armes; on ne tire pas des coups de fusil aux idées.
- Tout homme qui s'élève s'isole; et je comparerais volontiers la hiérarchie des esprits à une pyramide. Ceux qui sont vers la base répondent aux plus grands cercles et ont beaucoup d'égaux; à mesure qu'on s'élève, on répond à des cercles plus resserrés; enfin, la pierre qui surmonte et termine la pyramide est seule et ne répond à rien.
- Quand on a raison vingt-quatre heures avant le commun des hommes, on passe pour n'avoir pas le sens commun pendant vingt-quatre heures.

A. Rivarol

Beleška o piscu. — *Joseph Joubert* (1754-1824) je jedan od oštrom-nih francuskih moralista koji su produžili brazdu La Rochefoucauld-a i La Bruyère-a. — O Rivarolu v. belešku na str. 3.

52. L'ORIGINE DE LA PROPRIÉTÉ.

Le premier qui ayant enclos un terrain s'avisa de dire: *Ceci est à moi*, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile¹. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant



J.-J. Rousseau.

Portrait par Latour, 1753. (Musée Carnavalet.)

les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables: »Gardez-vous d'écouter cet imposteur; vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne!« Mais il y a grande apparence qu'alors les choses en étaient déjà venues au point de ne pouvoir plus durer comme elles étaient: car cette idée de propriété, dépendant

de beaucoup d'idées antérieures qui n'ont pu naître que successivement, ne se forma pas tout d'un coup¹ dans l'esprit humain: il fallut faire bien des progrès, acquérir bien de l'industrie² et des lumières, les transmettre et les augmenter d'âge en âge, avant que d'arriver à ce dernier terme de l'état de nature. Reprenons donc les choses de plus haut, et tâchons de rassembler sous un seul point de vue cette lente succession d'événements et de connaissances dans leur ordre le plus naturel . . .

Tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques, tant qu'ils se bornèrent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arêtes, à se parer de plumes et de coquillages, à se peindre le corps de diverses couleurs, à perfectionner ou embellir leurs arcs et leurs flèches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs ou quelques grossiers instruments de musique; en un mot, tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvait faire, et qu'à des arts qui n'avaient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, bons, et heureux autant qu'ils pouvaient l'être par leur nature et continuèrent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce³ indépendant; mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre, dès qu'on s'aperçut qu'il était utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire, et les vastes forêts se changèrent en des campagnes riantes qu'il fallut arroser de la sueur des hommes, et dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons . . .

(»Discours sur l'origine de l'inégalité«)

Jean-Jacques Rousseau

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

1. Razlikovati *tout d'un coup* (jednini mahom, odjedanput) i *tout à coup* (iznenada, odjedanput).

2. *Industrie* (f.), u značenju »veština«, »umešnost«.

3. *Commerce* (m.), u značenju »druženje«, »opštenje«, »društveni obraćaj«.

4. Obratiti pažnju na izgovor reči *arc, bien, eût, tous*.

Beleška o piscu. — V. § 19 t. 3 u »Historique de la littérature française«.

53. UN REMORDS TENACE.

M^{lle} Pontal perdit un petit ruban couleur de rose et argent, déjà vieux. Beaucoup d'autres meilleures choses étaient à ma portée; ce ruban seul me tenta, je le volai, et comme je ne le cachais guère, on me le trouva bientôt. On voulut savoir où je l'avais pris. Je me trouble, je balbutie, et enfin je dis en rougissant que c'est Marion qui me l'a donné.

Marion était une jeune cuisinière, d'ailleurs bonne fille, sage, et d'une fidélité à toute épreuve. C'est ce qui surprit quand je la nommai. L'on n'avait guère moins de confiance en moi qu'en elle, et l'on jugea qu'il importait¹ de vérifier lequel était le fripon des deux.

On la fit venir: l'assemblée était nombreuse. Elle arrive, on lui montre le ruban: je la charge² effrontément, elle reste interdite, se tait, me jette un regard auquel mon barbare cœur résiste. Elle nie enfin avec assurance, mais sans emportement, m'apostrophe, m'exhorte à rentrer en moi-même, à ne pas déshonorer une fille innocente qui ne m'a jamais fait de mal; et moi, avec une impudence infernale, je confirme ma déclaration, et lui soutiens en face qu'elle m'a donné le ruban. La jeune fille se mit à pleurer, et ne dit que ces mots: »Ah! Rousseau, je vous croyais un bon caractère. Vous me rendez bien malheureuse, mais je ne voudrais pas être à votre place«. Voilà tout.

Elle continua de se défendre avec autant de simplicité que de fermeté, mais sans se permettre jamais contre moi la moindre invective. Cette modération, comparée à mon ton décidé, lui fit tort. On ne parut pas se décider absolument, mais les préjugés étaient pour moi. On ne se donna pas le temps d'approfondir la chose, et le comte, en nous renvoyant tous deux, se contenta de dire que la conscience du coupable vengerait assez l'innocent. Sa prédiction n'a pas été vaine; elle ne cessa pas un seul jour de s'accomplir.

J'ignore ce que devint cette victime de la calomnie; mais il n'y a pas d'apparence qu'elle ait, après cela, trouvé facilement à se bien placer.

Ce souvenir cruel me trouble parfois, et me bouleverse au point de voir dans mes insomnies cette pauvre fille venir me reprocher mon crime, comme s'il n'était commis que d'hier.

(»Confessions«)

Jean-Jacques Rousseau

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

- | | |
|--|--|
| 1. <i>Il importe de</i> , potrebno je da, od važnosti je da... | à <i>décharge</i> , svedok u korist optuženog. |
| 2. <i>Charger qn.</i> (fig.), teretiti, optuživati. Uporediti: <i>témoin à charge</i> , svedok protiv optuženog; <i>témoin</i> | 3. Obratiti pažnju na izgovor reči: <i>bien</i> , <i>bientôt</i> , <i>soutiens</i> ; <i>exhorter</i> (x = gz); <i>hier</i> . |

54. LE TRAVAIL.

L'homme et le citoyen, quel qu'il soit, n'a d'autre bien à mettre dans la société que lui-même; tous ses autres biens y sont malgré lui . . . Ainsi la dette sociale lui reste toute entière tant qu'il ne paie que de son bien.

— Mais mon père, en le gagnant, a servi la société . . .

— Soit: il a payé sa dette, mais non la vôtre. Vous devez plus aux autres que si vous étiez né sans bien, puisque vous êtes né favorisé. Il n'est point juste que ce qu'un homme a fait pour la société en décharge un autre de ce qu'il lui doit: car chacun se devant tout entier ne peut payer que pour lui, et nul père ne peut transmettre à son fils le droit d'être inutile à ses semblables: or, c'est pourtant ce qu'il fait, selon vous, en lui transmettant ses richesses, qui sont la preuve et le prix du travail.

Hors de la société, l'homme isolé, ne devant rien à personne, a droit de vivre comme il lui plaît; mais, dans la société, où il vit nécessairement aux dépens des autres, il leur doit en travail le prix de son entretien; cela est sans exception. Travailler est donc un devoir indispensable à l'homme social. Riche ou pauvre, puissant ou faible, tout citoyen oisif est un fripon.

(»Emile«, livre III)

Jean-Jacques Rousseau

55. LETTRE À M. LE COMTE DE LASTIC.

Paris, le 20 décembre 1754

Sans avoir l'honneur, Monsieur, d'être connu de vous, j'espère qu'ayant à vous offrir des excuses et de l'argent, ma lettre ne saurait être mal reçue.

J'apprends que M^{lle} de Cléry a envoyé de Blois un panier à une bonne vieille femme nommée M^{me} Levasseur, et si pauvre qu'elle demeure chez moi; que ce panier contenait, entre autres choses, un pot de vingt livres de beurre; que le tout est parvenu, je ne sais comment, dans votre cuisine; que la bonne vieille, l'ayant appris, a eu la simplicité de vous envoyer sa fille, avec la lettre d'avis, vous redemander son beurre ou le prix qu'il a coûté; et, qu'après vous être moqués d'elle, selon l'usage, vous et madame votre épouse, vous avez, pour toute réponse, ordonné à vos gens de la chasser.

J'ai tâché de consoler la bonne femme affligée, en lui expliquant les règles du grand monde et de la grande éducation. Je lui ai prouvé que ce ne serait pas la peine d'avoir des gens s'ils ne servaient pas à chasser le pauvre quand il vient réclamer son bien et, en lui montrant combien justice et humanité sont des mots roturiers¹, je lui ai fait comprendre à la fin qu'elle est trop honorée qu'un comte ait mangé son beurre. Elle me charge donc, Monsieur, de vous témoigner sa reconnaissance de l'honneur que vous lui avez fait, son regret de l'importunité qu'elle vous a causée et le désir qu'elle aurait que son beurre vous eût paru bon.

Que² si, par hasard, il vous en a coûté quelque chose pour le port³ du paquet à elle adressé, elle offre de vous le rembourser, comme il est juste.

Je n'attends là-dessus que vos ordres pour exécuter ses intentions, et vous supplie d'agréeer les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être etc.

Jean - Jacques Rousseau

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

1. *Roturier*, neplemički, pučanski.
Ime *roture* (f.) obuhvatalo je sve one koji nisu bili plemići.

2. *Que* — ne prevoditi.

3. *Port* (m.), ovde: poštarina.

56. GIL BLAS CHEZ L'ARCHEVÊQUE DE GRENADE.

Gil Blas, fils de pauvres gens, intelligent et débrouillard, a déjà fait plusieurs métiers et servi bien des maîtres. Il devient secrétaire de l'archevêque de Grenade, qui se croit grand orateur.

Le jour suivant, l'archevêque me fit appeler de bon matin. C'était pour me donner une homélie¹ à transcrire; mais il me recommanda de la copier avec toute l'exactitude possible. Je n'y manquai pas; je n'oubliai ni accent, ni point, ni virgule. Aussi la joie qu'il en témoigna fut mêlée de surprise. »Père éternel! s'écria-t-il avec transport, lorsqu'il eut parcouru des yeux tous les feuillets de ma copie, vit-on jamais rien de plus correct? Vous êtes trop bon copiste pour n'être pas grammairien. Parlez-moi confidemment, mon ami. N'avez-vous rien trouvé en écrivant qui vous ait choqué? Quelque négligence dans le style, ou quelque terme impropre? Cela peut fort bien m'être échappé dans le feu de la composition. — Oh! monseigneur, lui répondis-je d'un air modeste, je ne suis point assez éclairé pour faire des observations critiques; et quand je le serais, je suis persuadé que les ouvrages de Votre Grandeur braveraient ma censure«. Le prélat sourit de ma réponse. Il ne répliqua point; mais il me laissa voir, au travers de toute sa piété, qu'il n'était pas auteur impunément².

J'achevai de gagner ses bonnes grâces par cette flatterie. Je lui devins plus cher de jour en jour, et j'appris enfin de don Fernand³, qui le venait voir très souvent, que j'en étais aimé de manière que je pouvais compter ma fortune faite. Cela me fut confirmé peu de temps après par mon maître même, et voici à quelle occasion. Un soir il répéta devant moi avec enthousiasme, dans son cabinet, une homélie qu'il devait prononcer le lendemain dans la cathédrale. Il ne se contenta pas de me demander ce que j'en pensais en général, il m'obligea de lui dire les endroits qui m'avaient le plus frappé. J'eus le bonheur de lui citer ceux qu'il estimait davantage, ses morceaux favoris. Par là je passai dans son esprit pour un homme qui avait une connaissance délicate des vraies beautés d'un ouvrage. »Voilà, s'écria-t-il, ce qu'on appelle avoir du goût et du sentiment! Va, mon ami, tu n'as pas, je t'assure, l'oreille béotienne⁴«. En un mot, il

fut si content de moi, qu'il me dit avec vivacité: »Sois, Gil Blas, sois désormais sans inquiétude sur ton sort; je me charge de t'en faire un des plus agréables. Je t'aime, et pour te le prouver, je te fais mon confident«.

Je n'eus pas sitôt entendu ces paroles, que je tombai aux pieds de Sa Grandeur, tout pénétré de reconnaissance. J'embrassai de bon cœur ses jambes cagneuses, et je me regardai comme un homme qui était en train de s'enrichir. »Oui, mon enfant, reprit l'archevêque, dont mon action avait interrompu le discours, je veux te rendre dépositaire de mes plus secrètes pensées. Écoute avec attention ce que je vais te dire. Je me plais à prêcher. Le Seigneur bénit mes homélies; elles touchent les pécheurs, les font rentrer en eux-mêmes et recourir à la pénitence. J'ai la satisfaction de voir un avare, effrayé des images que je présente à sa cupidité, ouvrir ses trésors et les répandre d'une prodigue main; d'arracher un voluptueux aux plaisirs et de remplir d'ambitieux les ermitages. Ces conversions, qui sont fréquentes, devraient toutes seules m'exciter au travail. Néanmoins, je t'avouerai ma faiblesse: je me propose encore un autre prix, un prix que la délicatesse de ma vertu me reproche inutilement: c'est l'estime que le monde a pour des écrits fins et limés. L'honneur de passer pour un parfait orateur a des charmes pour moi. On trouve mes ouvrages également forts et délicats; mais je voudrais bien éviter le défaut des bons auteurs qui écrivent trop longtemps, et me sauver avec toute ma réputation. Ainsi, mon cher Gil Blas, continua le prélat, j'exige une chose de ton zèle: quand tu t'apercevras que ma plume sentira la vieillesse, lorsque tu me verras baisser, ne manque pas de m'en avertir. Je ne me fie point à moi là-dessus. Mon amour-propre pourrait me séduire. Cette remarque demande un esprit désintéressé. Je fais choix du tien, que je connais bon. Je m'en rapporterai à ton jugement. — Grâce au ciel, lui dis-je, monseigneur, vous êtes encore fort éloigné de ce temps-là. De plus, un esprit de la trempe de celui de Votre Grandeur se conservera beaucoup mieux qu'un autre, ou, pour parler plus juste, vous serez toujours le même. Je vous regarde comme un autre cardinal Ximénès⁵, dont le génie supérieur, au lieu de s'affaiblir par les années,

semblait en recevoir de nouvelles forces. — Point de flatterie, interrompit-il, mon ami! Je sais que je puis tomber tout d'un coup. A mon âge, on commence à sentir les infirmités, et les infirmités du corps altèrent l'esprit. Je te répète, Gil Blas, dès que tu jugeras que ma tête s'affaiblira, donne-m'en aussitôt avis. Ne crains pas d'être franc et sincère; je recevrai cet avertissement comme une marque d'affection pour moi! D'ailleurs, il y va de ton intérêt; si, par malheur



Lesage.

D'après la gravure de Desrochers.

pour toi, il me revenait qu'on dit dans la ville que mes discours n'ont plus leur force ordinaire, et que je devrais me reposer, je te le déclare tout net, tu perdras avec mon amitié la fortune que je t'ai promise. Tel serait le fruit de ta sottise discrétion».

Le patron⁶ cessa de parler en cet endroit pour entendre ma réponse, qui fut une promesse de faire ce qu'il souhaitait. Depuis ce moment-là il n'eut rien de caché pour moi: je devins son favori.

Deux mois après, dans le temps de ma plus grande faveur, nous eûmes une chaude alarme au palais épiscopal: l'archevêque tomba en apoplexie. On le secourut si promptement, et on lui donna de si bons remèdes, que quelques jours après il n'y paraissait plus⁷; mais son esprit en reçut une rude atteinte. Je le remarquai bien dès la première homélie qu'il composa. Je ne trouvai pas toutefois la différence qu'il y avait de celle-là aux autres assez sensible pour conclure que l'orateur commençait à baisser. J'attendis encore une homélie pour mieux savoir à quoi m'en tenir. Oh! pour celle-là, elle fut décisive. Tantôt le bon prélat se rebattait⁸, tantôt il s'élevait trop haut ou descendait trop bas. C'était un discours diffus, une rhétorique de régent usé⁹, une capucinade¹⁰.

Je ne fus pas le seul qui y prît garde¹¹. La plupart des auditeurs, comme s'ils eussent été aussi gagés pour l'examiner, se disaient tout bas les uns aux autres: »Voilà un sermon qui sent l'apoplexie«. Allons, monsieur l'arbitre des homélies, me dis-je alors à moi-même, préparez-vous à faire votre office¹². Vous voyez que monseigneur tombe; vous devez l'en avertir, non seulement comme dépositaire de ses pensées, mais encore de peur que quelqu'un de ses amis ne fût assez franc pour vous prévenir. En ce cas-là, vous savez ce qu'il en arriverait: vous seriez biffé de son testament.

Après ces réflexions, j'en faisais d'autres toutes contraires: l'avertissement dont il s'agissait me paraissait délicat à donner. Je jugeais qu'un auteur entêté¹³ de ses ouvrages pourrait le recevoir mal: mais, rejetant cette pensée, je me représentais qu'il était impossible qu'il le prît en mauvaise part, après l'avoir exigé de moi d'une manière si pressante. Ajoutons à cela que je comptais bien de lui parler avec adresse, et lui faire avaler la pilule tout doucement. Enfin, trouvant que je risquais davantage à garder le silence qu'à le rompre, je me déterminai à parler.

Je n'étais plus embarrassé que d'une chose: je ne savais de quelle façon entamer la parole. Heureusement l'orateur lui-même me tira de cet embarras, en me demandant ce qu'on disait de lui dans le monde, et si l'on était satisfait de son dernier discours. Je répondis qu'on admirait toujours ses homélies; mais qu'il me semblait que la dernière n'avait pas si bien que les autres affecté l'auditoire. »Comment donc,

mon ami, répliqua-t-il avec étonnement, aurait-elle trouvé quelque Aristarque?¹⁴ — Non, monseigneur, lui repartis-je, non. Ce ne sont pas des ouvrages tels que les vôtres que l'on ose critiquer: il n'y a personne qui n'en soit charmé. Néanmoins, puisque vous m'avez recommandé d'être franc et sincère, je prendrai la liberté de vous dire que votre dernier discours ne me paraît pas tout à fait de la force des précédents. Ne pensez-vous pas cela comme moi?»

Ces paroles firent pâlir mon maître, qui me dit avec un souris¹⁵ forcé: »Monsieur Gil Blas, cette pièce n'est donc pas de votre goût? — Je ne dis pas cela, monseigneur, interrompis-je tout déconcerté. Je la trouve excellente, quoiqu'un peu au-dessous de vos autres ouvrages. — Je vous entends, répliqua-t-il; je vous parais baisser, n'est-ce pas? Tranchez le mot¹⁶. Vous croyez qu'il est temps que je songe à la retraite? — Je n'aurais pas été assez hardi, lui dis-je, pour vous parler si librement, si Votre Grandeur ne me l'eût ordonné. Je ne fais donc que lui obéir, et je la supplie très humblement de ne me point savoir mauvais gré de ma hardiesse. — A Dieu ne plaise, interrompit-il avec précipitation, à Dieu ne plaise que je vous la reproche. Il faudrait que je fusse bien injuste. Je ne trouve point du tout mauvais que vous me disiez votre sentiment. C'est votre sentiment seul que je trouve mauvais. J'ai été furieusement la dupe de votre intelligence bornée«.

Quoique démonté, je voulus chercher quelque modification pour rajuster les choses¹⁷; mais le moyen¹⁸ d'apaiser un auteur irrité, et de plus un auteur accoutumé à s'entendre louer! »N'en parlons plus, dit-il, mon enfant. Vous êtes encore trop jeune pour démêler le vrai du faux. Apprenez que je n'ai jamais composé de meilleure homélie que celle qui a le malheur de n'avoir pas votre approbation. Mon esprit, grâce au ciel, n'a rien encore perdu de sa vigueur. Désormais je choisirai mieux mes confidents; j'en veux de plus capables que vous de décider. Allez, poursuivit-il, en me poussant par les épaules hors de son cabinet, allez dire à mon trésorier qu'il vous compte cent ducats, et que le ciel vous conduise avec cette somme! Adieu, monsieur Gil Blas, je vous souhaite toutes sortes de prospérités, avec un peu plus de goût«.

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

Ovo je odlomak iz romana »Histoire de Gil Blas de Santillane«. U tome romanu pisac Lesage slika francusko društvo pod španskim imenima, kao što je to već ranije učinio u romanu »Le diable boiteux«. Glavna ličnost romana Gil Blas prolazi kroz razne društvene sredine, od razbojničke do ministarske, i daje stvarnu sliku ljudi kojima služi. Jedna od najpoznatijih epizoda toga romana je ova o grenadskom nadbiskupu.

1. *Homélie* (f.), predika, propoved.
2. *Qu'il n'est pas auteur impunément*, da nije pisac nekažnjeno, tj. da ima nedostatke pisaca (ovde njihovu sujetu).
3. *Don Fernand*, nadbiskupov sestrić. On je preporučio Gil Blasa.
4. *L'oreille béotienne*. Ti nemaš beočansko uho, tj. ti imaš književnog ukusa. Nasuprot Atinjanima, koji su važili kao ljudi sa mnogo umetničkog smisla, Beočani su smatrani za ljude čiji duh, trom i tup, nema interesa za književnost i umetnost.
5. *Ximénès* (1436-1517), kardinal i državnik španski, sjajnoga obrazovanja.
6. *Le patron*. Tako se, familijarno, kaže za čoveka kod koga se služi (kao kod nas: *gazda*).
7. *Il n'y paraissait plus*. = On n'en remarquait plus rien.
8. *Le bon prélat se rebattait...* ponavljao se.
9. *Régent usé* = izlapeli profesor.
10. *Capucinade* (f.). Kapucini, kaluđer franjevačkog reda, važili su kao malo obrazovani, te su njihove propovedi bile malo cenjene. Otuda se *capucinade* (kapucinska propoved) uzima u lošem značenju (praznoslovlje, burgije).
11. *Qui y prit garde* = qui s'en aperçût.
12. *Office* (m.), u etimološkom značenju »dužnost« (dakle: *le devoir*). Kod pisaca XVII, XVIII, pa i XIX veka naide se na po koju reč čije značenje ne odgovara današnjem, već latinskom značenju (*fier* u smislu *ferus*; kod V. Hugo-a u »Mazeppa«: *insolente merveille*, čudno čudo, prema latinskom *insolens*).
13. *Entêté de ses ouvrages*, tvrdo glavo zaljubljen u svoja dela.
14. *Aristarque*, po imenu aleksandrijskoga kritičara (II vek pre Hrista), strog ali pravedan kritičar; za pakosna i pristrasna kritičara kaže se *Zolle* (po imenu jednog kritičara iz IV veka pre Hrista).
15. *Souris* (m.; zast.), osmeh. Obično: *Sourire* m.
16. *Tranchez le mot*. Recite slobodno, bez zazora.
17. *Pour rajuster les choses*, da stvar popravim.
18. *Mais le moyen de...*, ali ded nađite načina da...
19. Obratiti pažnju na izgovor reči: *amitié*; *j'avouera* (ne izg. e; ali je slog *ou* dug!); *bien*, *devient*, *moyen*, *rien*, *tien*; *cher*; *compter*; *correct*; *eut*, *eûmes*, *eussent*; *examiner* i *exiger* (x = gz); *faisais*; *filis*; *longtemps*; *temps*; *Monsieur*; *net*; *promptement* (pron-te); *tous*; *ville*; *Ximénès* (izg.: ki-mé-nèss).

Beleška o piscu. — V. § 19 t. 4 u »Historique de la littérature française«.

57. DISCOURS SUR LE STYLE.

Il s'est trouvé dans tous les temps des hommes qui ont su commander aux autres par la puissance de la parole. Ce n'est néanmoins que dans les siècles éclairés que l'on a bien écrit et bien parlé. La véritable éloquence suppose l'exercice du génie¹ et la culture de l'esprit. Elle est bien différente de cette facilité naturelle de parler qui n'est qu'un talent, une qualité accordée à tous ceux dont les passions sont fortes, les organes souples et l'imagination prompte. Ces hommes sentent vivement, s'affectent de même, le marquent fortement au dehors. . . . Que faut-il pour émouvoir la multitude et l'entraîner? que faut-il pour ébranler la plupart même des autres hommes et les persuader? Un ton véhément et pathétique, des gestes expressifs et fréquents, des paroles rapides et sonnantes. Mais pour le petit nombre de ceux dont la tête est ferme², le goût délicat et le sens exquis, et qui comptent pour peu le ton, les gestes et le vain son des mots, il faut des choses³, des pensées, des raisons; il faut savoir les présenter, les nuancer, les ordonner: il ne suffit pas de frapper l'oreille et d'occuper les yeux, il faut agir sur l'âme et toucher le cœur en parlant à l'esprit.

. . . C'est faute de plan, c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur son objet, qu'un homme d'esprit⁴ se trouve embarrassé et ne sait par où commencer à écrire⁵. Il aperçoit à la fois un grand nombre d'idées; et comme il ne les a ni comparées, ni subordonnées, rien ne le détermine à préférer les unes aux autres; il demeure donc dans la perplexité.

Mais lorsqu'il se sera fait un plan, lorsqu'une fois il aura rassemblé et mis en ordre toutes les pensées essentielles à son sujet, il s'apercevra aisément de l'instant auquel il doit prendre la plume, il sentira le point de maturité de la production de l'esprit, il sera pressé de la faire éclore, il n'aura même que du plaisir à écrire: les idées se succéderont aisément, et le style sera naturel et facile; la chaleur naîtra de ce plaisir, se répandra partout et donnera de la vie à chaque expression; tout s'animera de plus en plus; le ton s'élèvera, les objets prendront de la couleur; et le sentiment, se joignant à la lumière, l'augmentera, la portera plus loin, la fera passer de ce que l'on dit à ce que l'on va dire, et le style deviendra intéressant et lumineux.

Rien ne s'oppose plus à la chaleur que le désir de mettre partout des traits saillants⁶; rien n'est plus contraire à la lumière qui doit faire un corps⁷ et se répandre uniformément dans un écrit, que ces étincelles qu'on ne tire que par force en choquant les mots les uns contre les autres, et qui ne nous éblouissent pendant quelques instants que pour nous laisser ensuite dans les ténèbres . . .

Rien n'est plus opposé au beau naturel que la peine qu'on se donne pour exprimer des choses ordinaires ou communes d'une manière singulière ou pompeuse; rien ne dégrade plus l'écrivain. Loin de l'admirer, on le plaint d'avoir passé tant de temps à faire de nouvelles combinaisons de syllabes pour ne dire que ce que tout le monde dit⁸. Ce défaut est celui des esprits cultivés, mais stériles; ils ont des mots en abondance, point d'idées; ils travaillent donc sur les mots, et s'imaginent avoir combiné des idées parce qu'ils ont arrangé des phrases, et avoir épuré le langage quand ils l'ont corrompu en détournant les acceptions. Ces écrivains n'ont point de style, ou, si l'on veut, ils n'en ont que l'ombre. Le style doit graver des pensées; ils ne savent que tracer des paroles.

. . . Bien écrire, c'est tout à la fois bien penser, bien sentir et bien rendre; c'est avoir en même temps de l'esprit, de l'âme et du goût. Le style suppose la réunion et l'exercice de toutes les facultés intellectuelles; les idées seules forment le fond du style, l'harmonie des paroles n'en est que l'accessoire, et ne dépend que de la sensibilité des organes: il suffit d'avoir un peu d'oreille pour éviter les dissonances, et de l'avoir exercée, perfectionnée par la lecture des poètes et des orateurs, pour que mécaniquement on soit porté à l'imitation de la cadence poétique et des tours oratoires.

. . . Les ouvrages bien écrits⁹ seront les seuls qui passeront à la postérité: la quantité des connaissances, la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité; si les ouvrages qui les contiennent ne roulent que sur de petits objets, s'ils sont écrits sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront, parce que les connaissances, les faits et les découvertes s'enlèvent aisément, se transportent et gagnent même à

être mis en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme, le style est l'homme même. Le style ne peut donc ni s'enlever, ni se transporter, ni s'altérer: s'il est élevé, noble, sublime, l'auteur sera également admiré dans tous les temps; car il n'y a que la vérité qui soit durable et même éternelle.

(»Discours sur le style«)

Buffon

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

Buffon-ovo delo poznato pod imenom »Discours sur le style« u stvari je njegova pristupna akademska beseda, održana avgusta 1753 godine. Uporediti ovaj odlomak sa idejama koje Boileau iznosi u »L'art poétique«.

1. Buffon upotrebljava reč *génie* (m.) u značenju »urođena, prirodna sposobnost«; reč *génie* on suprotstavlja reči *culture de l'esprit*.

2. *Ferme*, (ovde) trezven, razborit.

3. Reč *choses* Buffon suprotstavlja reči *mots*. Dok se svetina zadovoljava zvučnim *rečima*, ljudi od ukusa traže *pojmove* pune sadržine.

4. *Homme* (m.) *d'esprit*, (ovde) obrazovan čovek.

5. Poredi Fénelon-ovu misao: »Il faut avoir tout vu, tout pénétré et tout embrassé pour savoir la place précise de chaque mot.«

6. *Traits* (m. pl.) *saillants*, duhovitosti. Poredi Condillac-ovu misao: »Il y a des écrivains qui veulent toujours être énergiques et ingénieux: ils croiraient ne pas bien écrire, s'ils ne terminaient pas chaque article par un trait ou une maxime, et, dès la première ligne, on voit qu'ils préparent le mot par lequel ils veulent finir.«

7. *Qui doit faire un corps*, koja treba da ima jedno žarište.

8. Poredi La Bruyère-ovu misao: »Que dites-vous? Comment? Je n'y

suis pas; vous plairait-il de recommencer? J'y suis encore moins; je devine enfin: vous voulez, Acis, me dire qu'il fait froid; que ne disiez-vous: Il fait froid? Vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige; dites: Il pleut, il neige. Vous me trouvez bon visage et vous désirez m'en féliciter, dites: Je vous trouve bon visage. Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair; et d'ailleurs qui ne pourrait pas en dire autant? Qu'importe, Acis? Est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle et de parler comme tout le monde?«

9. »Pour saisir toute la valeur de l'idée, se reporter à la définition précédente: »Bien écrire, c'est à la fois bien penser, bien sentir et bien rendre«. Un ouvrage bien écrit, c'est donc en premier lieu un ouvrage où toutes les idées générales ont été vues et mises à leur place dans l'ensemble, un ouvrage où il y a du génie, c'est-à-dire de l'invention et de l'ordre«. (R. Nolle).

10. Obratiti pažnju na izgovor reči: *bien, rien; compter, corps, temps; prompt; sens; tous*.

Beleška o piscu. — *Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon* (1707-1788), čuven je prirodnjak i jedan od najsajnijih francuskih pisaca. Glavna dela: »Histoire naturelle« i »Époques de la nature«.

58. LE BARBIER DE SÉVILLE.

Le comte (à part). — Cet homme ne m'est pas inconnu.

Figaro (à part). — Cet air altier et noble . . .

Le comte (à part). — Cette tournure grotesque . . .

Figaro. — Je ne me trompe point; c'est le comte Almaviva.

Le comte. — Je crois que c'est ce coquin de Figaro!

Figaro. — C'est lui-même, Monseigneur.

Le comte. — Maraude! Si tu dis un mot . . .

Figaro. — Oui, je vous reconnais: voilà les bontés familières dont vous m'avez toujours honoré.

Le comte. — Je ne te reconnais pas, moi. Te voilà si gros et si gras.

Figaro. — Que voulez-vous, Monseigneur, c'est la misère.

Le comte. — Pauvre petit! Mais que fais-tu à Séville? Je t'avais autrefois recommandé dans les bureaux pour un emploi.

Figaro. — Je l'ai obtenu, Monseigneur, et ma reconnaissance . . .

Le comte. — Appelle-moi Lindor. Ne vois-tu pas, à mon déguisement, que je veux être inconnu?

Figaro. — Je me retire.

Le comte. — Au contraire. J'attends ici quelque chose, et deux hommes qui jasetent sont moins suspects qu'un seul qui se promène. Ayons l'air de jaser. Eh bien! cet emploi?

Figaro. — Le ministre, ayant égard à la recommandation de Votre Excellence, me fit nommer sur-le-champ garçon apothicaire.

Le comte. — Dans les hôpitaux de l'armée?

Figaro. — Non; dans les haras d'Andalousie.

Le comte (riant). — Beau début!

Figaro. — Le poste n'était pas mauvais, parce qu'ayant le district¹ des pansements et des drogues, je vendais souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval . . .

Le comte. — Qui tuaient les sujets du roi!

Figaro. — Ah! Ah! Il n'y a point de remède universel; mais qui n'ont pas laissé de guérir quelquefois des Galiciens², des Catalans, des Auvergnats.

Le comte. — Pourquoi donc l'as-tu quitté?

Figaro. — Quitté? c'est bien lui-même; on m'a desservi auprès des puissances . . .

L'envie aux doigts crochus, au teint pâle et livide . . .

Le comte. — Oh! grâce, grâce, ami! Est-ce que tu fais aussi des vers? Je t'ai vu là griffonnant sur ton genou et chantant dès le matin.

Figaro. — Voilà précisément la cause de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au ministre que je faisais, je puis dire assez joliment, des bouquets à Chloris³; que j'en-



Beaumarchais.
D'après C.-N. Cochin.

voyais des énigmes aux journaux; qu'il courait des madrigaux de ma façon; en un mot, quand il a su que j'étais imprimé tout vif, il a pris la chose au tragique et m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.

Le comte. — Puissamment raisonné! Et tu ne lui fis pas représenter . . .

Figaro. — Je me crus trop heureux d'en être oublié, persuadé qu'un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal³.

Le comte. — Tu ne dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étais un assez mauvais sujet.

Figaro. — Eh! mon Dieu, Monseigneur, c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut.

Le comte. — Paresseux, dérangé...

Figaro. — Aux vertus qu'on exige d'un domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets?

Le comte (riant). — Pas mal. Et tu t'es retiré en cette ville?

Figaro. — Non, pas tout de suite... De retour à Madrid, je voulus essayer de nouveau mes talents littéraires, et le théâtre me parut un champ d'honneur...

Le comte. — Ah! miséricorde!⁴

Figaro. — En vérité, je ne sais comment je n'eus pas le plus grand succès, car j'avais rempli le parterre des plus excellents travailleurs; des mains... comme des battoirs!⁵ j'avais interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudissements sourds; et d'honneur, avant la pièce, le café⁵ m'avait paru dans les meilleures dispositions pour moi. Mais les efforts de la cabale...

Le comte. — Ah! la cabale! monsieur l'auteur tombé!

Figaro. — Tout comme un autre, pourquoi pas? Ils m'ont sifflé; mais si jamais je puis les rassembler...

Le comte. — L'ennui te vengera bien d'eux.

Figaro. — Ah! comme je leur en garde⁶, morbleu!

Le comte. — Tu jures! Sais-tu qu'on n'a que vingt-quatre heures au Palais pour maudire ses juges?

Figaro. — On a vingt-quatre ans au théâtre. La vie est trop courte pour user un pareil ressentiment.

Le comte. — Ta joyeuse colère me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid.

Figaro. — C'est mon bon ange, Excellence, puisque je suis assez heureux pour retrouver mon ancien maître.

Voyant à Madrid que la république des lettres était celle des loups, toujours armés les uns contre les autres, ... fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abîmé de

dettes⁷ et léger d'argent; à la fin convaincu que l'utile revenu du rasoir est préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid; et, mon bagage en sautoir, parcourant philosophiquement les deux Castilles, la Manche⁸, l'Estramadure⁹, la Sierra-Morena¹⁰, l'Andalousie; accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre, et partout supérieur aux événements; loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là; aidant au bon temps, supportant le mauvais; me moquant des sots, bravant les méchants, riant de ma misère et faisant la barbe à tout le monde, vous me voyez enfin établi à Séville, et prêt de nouveau à servir Votre Excellence en tout ce qu'il lui plaira de m'ordonner.

Le comte. — Qui t'a donné une philosophie aussi gaie?

Figaro. — L'habitude du malheur. Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer.

(«*Le Barbier de Séville*», acte I, scène II)

Beaumarchais

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

1. *Ayant le district des pansements*, imajući u svojoj nadležnosti, imajući da se staram o...

2. *Galicien*, stanovnici Galicije (španske; španska Galicija — *Galice* f., poljska Galicija — *Galicie* f.); *Catalans*, stanovnici Katalonije (*Catalogne*); *Auvergnats*, stanovnici francuske pokrajine *Auvergne*. Stanovnici Galicije i Overnje važe kao ljudi priglupi, i na njihov račun se često prave šale.

3. *Bouquets à Chloris*, ljubavne pesmice. — Poredi sa La Fontaine-ovim stihom o velikima: »*L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas*«.

4. *Ah! miséricorde!* — Aman! kaže grof Almoviva, jer Figaro počinje da govori kitnjastim stilom (*champ d'honneur*...).

5. *Des mains... comme des battoirs*, ruke... kao prakljače. — *Le café* je nekad bilo kao danas u pozorištu *le foyer*: zborna mesto gledalaca pre i posle pretstave.

6. *Ah! Comme je leur en garde!* Eh, što sam kivan na njih!

7. *Abîmé de dettes*, prezadužen.

8. *La Manche*, stara španska pokrajina (iz nje je rodom Don Kihot).

9. *L'Estramadure, les deux Castilles, l'Andalousie*, španske pokrajine.

10. *Sierra-Morena*, planinski venac u Španiji.

11. Obratiti pažnju na izgovor reči: *ancien, bien, Galicien, souviens; Chloris* i *Madrid* (izg. krajnje slovo); *district* (izg. *ict*) i *suspect* (pè i pekt'); *ennui, ennuyé* (an-nui); *eus; exiger* (x = gz); *faisais, faisant; monsieur; ressentiment* (re-san); *ville*.

Beleška o piscu. — *Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais* (1732-1799), čiji je život bio vrlo buran i koji je vršio nekoliko zanata, potseća u mnogome na svoga junaka Figara. Njegova dela »*Le Barbier de Séville*« i »*Le Mariage de Figaro*« (prevedeno na naš jezik) značila su čitav događaj i bila vesnici velike Revolucije.

59. LE JEUNE MALADE.

Apollon¹, dieu sauveur, dieu des savants mystères,
Dieu de la vie, et dieu des plantes salutaires,
Dieu vainqueur de Python², dieu jeune et triomphant,
Prends pitié de mon fils, de mon unique enfant!
Prends pitié de sa mère aux larmes condamnée,
Qui ne vit que pour lui, qui meurt abandonnée,
Qui n'a pas dû³ rester pour voir mourir son fils;
Dieu jeune, viens aider sa jeunesse. Assoupis,
Assoupis dans son sein cette fièvre brûlante
Qui dévore la fleur de sa vie innocente.
Apollon, si jamais, échappé du tombeau,
Il retourne au Ménale⁴ avoir soin du troupeau,
Ces mains, ces vieilles mains, orneront ta statue
De ma coupe d'onyx⁵ à tes pieds suspendue,
Et, chaque été nouveau, d'un jeune taureau blanc
La hache à ton autel fera couler le sang.

Eh bien! mon fils, es-tu toujours impitoyable?
Ton funeste silence est-il inexorable?
Enfant, tu veux mourir? Tu veux, dans ses vieux ans,
Laisser ta mère seule avec ses cheveux blancs?
Tu veux que ce soit moi qui ferme ta paupière,
Que j'unisse ta cendre à celle de ton père?
C'est toi qui me devais ces soins religieux,
Et ma tombe attendait tes pleurs et tes adieux.
Parle, parle, mon fils, quel chagrin te consume?
Les maux qu'on dissimule en ont plus d'amertume.
Ne lèveras-tu point ces yeux appesantis?

— Ma mère, adieu; je meurs, et tu n'as plus de fils.
Non, tu n'as plus de fils, ma mère bien-aimée.
Je te perds. Une plaie ardente, envenimée,
Me ronge; avec effort je respire, et je crois
Chaque fois respirer pour la dernière fois.
Je ne parlerai pas; adieu . . . Ce lit me blesse,
Ce tapis⁶ qui me couvre accable ma faiblesse;
Tout me pèse et me lasse. Aide-moi, je me meurs.
Tourne-moi sur le flanc. Ah! j'expire! ô douleurs!

— Tiens, mon unique enfant, mon fils, prends ce breuvage;
Sa chaleur te rendra ta force et ton courage.
La mauve, le dictame ont avec les pavots⁷
Mêlé leurs sucS puissants qui donnent le repos;
Sur le vase bouillant, attendrie à mes larmes,
Une Thessalienne⁸ a composé des charmes⁹.
Ton corps débile a vu trois retours du soleil
Sans connaître Cérès¹⁰, ni tes yeux le sommeil.
Prends, mon fils, laisse-toi fléchir à ma prière;
C'est ta mère, ta vieille inconsolable mère
Qui pleure, qui jadis te guidait pas à pas,



André Chénier (en prison).
D'après le tableau de J.-B. Suvée.

T'asseyait sur son sein, te portait dans ses bras;
Que tu disais aimer, qui t'apprit à le dire;
Qui chantait, et souvent te forçait à sourire,
Lorsque tes jeunes dents, par de vives douleurs,
De tes yeux enfantins faisaient couler des pleurs.
Tiens, presse de ta lèvre¹¹, hélas! pâle et glacée,
Par qui cette mamelle était jadis pressée . . .
Que ce suc te nourrisse et vienne à ton secours,

Comme autrefois mon lait nourrit tes premiers jours.

— O côteaux d'Érymanthe!¹² ô vallons! ô bocage!
O vent sonore et frais qui troublais le feuillage,
Et faisais frémir l'onde, et sur leur jeune sein
Agitais les replis de leur robe de lin!
De légères beautés troupe agile et dansante!
Tu sais, tu sais, ma mère, aux bords de l'Érymanthe . . .
Là, ni loups ravisseurs, ni serpents, ni poisons . . .
O visage divin! ô fêtes! ô chansons!
Des pas entrelacés, des fleurs, une onde pure . . .
Aucun lieu n'est si beau dans toute la nature.
Dieux! ces bras et ces fleurs, ces cheveux, ces pieds nus
Si blancs, si délicats! je ne les verrai plus!
Oh! portez, portez-moi sur les bords d'Érymanthe,
Que je la voie encore, cette nymphe dansante!
Oh! que je voie au loin la fumée à longs flots¹³
S'élever de ce toit au bord de cet enclos!
Assise à tes côtés, ses discours, sa tendresse,
Sa voix, trop heureux père! enchantent ta vieillesse.
Dieux! par-dessus la haie élevée en remparts,
Je la vois, à pas lents, en longs cheveux épars,
Seule, sur un tombeau, pensive, inanimée,
S'arrêter et pleurer sa mère bien-aimée.
Oh! que tes yeux sont doux! que ton visage est beau!
Viendras-tu point aussi pleurer sur mon tombeau?
Viendras-tu point aussi, la plus belle des belles,
Dire sur mon tombeau: »Les Parques¹⁴ sont cruelles!«

— Ah! mon fils, c'est l'amour! c'est l'amour insensé
Qui t'a jusqu'à ce point cruellement blessé?
Ah! mon malheureux fils! Oui, faibles que nous sommes,
C'est toujours cet amour qui tourmente les hommes.
S'ils pleurent en secret, qui lira dans leur cœur
Verra que cet amour est toujours leur vainqueur.
Mais, mon fils, mais dis-moi, quelle nymphe dansante,
Quelle vierge as-tu vue au bord de l'Érymanthe?
N'es-tu pas riche et beau . . . du moins quand la douleur
N'avait point de ta joue éteint la jeune fleur?
Parle. Est-ce cette Aeglé, fille du roi des ondes,
Ou cette jeune Irène aux longues tresses blondes?

Ou ne sera-ce point cette fière beauté
 Dont j'entends le beau nom chaque jour répété,
 Dont j'apprends que partout les belles sont jalouses?
 Qu'aux temples, aux festins, les mères, les épouses
 Ne sauraient voir, dit-on, sans peine et sans effroi?
 Cette belle Daphné? . . . — Dieux! ma mère, tais-toi,
 Tais-toi. Dieux! qu'as-tu dit? Elle est fière, inflexible;
 Comme les immortels, elle est belle et terrible!
 Mille amants l'ont aimée; ils l'ont aimée en vain.
 Comme eux j'aurais trouvé quelque refus hautain.
 Non, garde que jamais elle soit informée . . .
 Mais, ô mort! ô tourment! ô mère bien-aimée!
 Tu vois dans quels ennuis¹⁵ dépérissent mes jours.
 Écoute ma prière et viens à mon secours.
 Je meurs; va la trouver: que tes traits, que ton âge,
 De sa mère à ses yeux offrent la sainte image.
 Tiens, prends cette corbeille et nos fruits les plus beaux;
 Prends notre Amour d'ivoire, honneur de ces hameaux;
 Prends la coupe d'onyx à Corinthe ravie¹⁶;
 Prends mes jeunes chevreaux, prends mon cœur, prends ma vie;
 Jette tout à ses pieds; apprends-lui qui je suis;
 Dis-lui que je me meurs, que tu n'as plus de fils;
 Tombe aux pieds du vieillard, gémis, implore, presse;
 Adjure cieus et mers, dieu, temple, autel, déesse . . .
 Pars; et, si tu reviens sans les avoir fléchis,
 Adieu, ma mère, adieu, tu n'auras plus de fils.

— J'aurai toujours un fils; va, la belle espérance
 Me dit« . . . Elle s'incline, et, dans un doux silence,
 Elle couvre ce front terni par les douleurs
 De baisers maternels entremêlés de pleurs.
 Puis elle sort en hâte, inquiète et tremblante,
 La démarche de crainte et d'âge chancelante.
 Elle arrive; et, bientôt revenant sur ses pas,
 Haletante, de loin: »Mon cher fils, tu vivras,
 Tu vivras«. Elle vient s'asseoir près de la couche.
 Le vieillard la suivait, le sourire à la bouche.
 La jeune belle aussi, rouge et le front baissé,
 Vient, jette sur le lit un coup d'œil. L'insensé
 Tremble; sous ses tissus il veut cacher sa tête.
 »Ami, depuis trois jours tu n'es d'aucune fête,

Dit-elle; que fais-tu? pourquoi veux-tu mourir?
 Tu souffres. L'on me dit que je peux te guérir;
 Vis, et formons ensemble une seule famille.
 Que mon père ait un fils, et ta mère une fille«.

(»Élégies«)

André Chénier

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

1. *Apollon*, bog sunca, bio je i bog medicine, svakako zbog blagotvornog uticaja sunca.

2. *Python*, zmija neman sa sto gijava, sipala plamen; mladi Apolon je ubio strelama koje je iskovao Vulkan.

3. *Qui n'a pas dû* = Qui n'aurait pas dû.

4. *Le Ménale*, planina u Arkadiji.

5. *Onyx*, oniks, vrsta ahata (poluplemenit mineral).

6. *Tapis* (m.), ovde je reč o pokrivaču (*couverture f. de lit*).

7. *La mauve* (slez), *le dictame* (jaseňak), *le pavot* (mak) — lekovite biljke; u starini se verovalo da jaseňak leči od rana; mak, od čijeg se soka pravi opijum, ima uspavljujuće dejstvo.

8. *Une Thessalienne*. U staro doba bile su čuvene mađioničarke iz Tesalije.

9. *Composer des charmes*, sastavljati mađije.

10. *Cérès*, Cerera, boginja žita. *Sans connaître Cérès* = sans prendre de nourriture.

11. *Presse de ta lèvre* (podrazume-

va se: le vase que ma main te présente), prinesi ustima...

12. *Érymanthe* — 1. reka u Arkadiji, desna pritoka reke Rufije; 2. planina u Arkadiji.

13. *Flots* (m. pl), (ovde) pramenovi (dima).

14. *Parques* (f. pl.) Parke (v. objašnjenje uz Musset-ovu pesmu »Rap-pelle-toi«, str. 228, nap. 3).

15. *Ennui* (m.), u značenju: *douleur* (f.).

16. *Prends la coupe d'onyx à Corinthe ravie*. Misli se na pehar koji je mladi bolesnik, ranije, dobio na utakmicama u Korintu (dobio ga na silu, svojom veštinom, otuda *ravie*). Pored olimpijskih igara bile su čuvene u Grčkoj i svetkovine koje su se svake dve godine priređivale u Korintu (*jeux isthmiques*): tom prilikom priređivane su utakmice iz rvanja itd.

17. Obratiti pažnju na izgovor reči: *bien, bientôt, reviens, tiens; Cérès, hélas, jadis, mer, onyx* (svuda izg. krajnje slovo); *condamner; ennui* (an-nui); *faisaient; fils; inexorable* (x = gz); *isthmique* (ne izg. th); *mille; pitié*.

Beleška o piscu. — *André Chénier* (1762-1794), rođen u Carigradu od oca Francuza i majke Grkinje, jedini je pravi francuski pesnik u XVIII veku, u kome je bilo toliko stihotvoraca. Ostavio je priličan broj elegija, idila i drugih pesama. Bio je nadahnut grčkom starinom. Od njega je onaj čuveni stih »Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques«. Naprednih ideja, a borben duh protiv demagogiji i teroru, on umire na gilotini.

60. LA SÉANCE ROYALE DU 23 JUIN 1789.

Le 20 juin, ayant été avertis par le garde des sceaux que les séances étaient suspendues, les représentants du tiers état¹ jurèrent, dans la salle du Jeu de Paume², »de ne pas se séparer avant d'avoir donné une constitution à la France«.

La cour et les privilégiés vont essayer d'imposer aux députés du tiers état le vote par ordres, et non par têtes. »Si les députés du tiers état cédaient, il était certain que toutes les fois qu'il y aurait un abus à supprimer, une réforme à établir, le suffrage unique du tiers serait annulé par le double suffrage des ordres privilégiés. La révolution se serait trouvée arrêtée dès le début, le tiers état maintenu dans son infériorité, le peuple condamné à une servitude éternelle«.

Le 23 juin (1789) eut lieu la séance royale. La salle était entourée de troupes; les députés du tiers attendirent longtemps à une porte de derrière, sous la pluie, disputant avec les gardes, pendant que les ordres privilégiés entraient par la grande porte. Les tribunes étaient vides, l'entrée de la salle ayant été interdite au public. Le roi tint le discours que lui avait dicté le comité secret: il cassa tous les décrets de l'Assemblée, prescrivit le maintien de la division en ordres, déclara qu'il ne permettrait pas qu'on touchât ni à l'église, ni à l'organisation de l'armée, ni au système d'impôts, sans le consentement des privilégiés, ni à la dîme³, ni aux droits et devoirs seigneuriaux. »Je vous ordonne, messieurs, ajouta-t-il, de vous séparer tout de suite et de vous rendre demain matin dans les chambres affectées à vos ordres«.

Quand le roi se fut retiré, le clergé et la noblesse sortirent également. Les députés des communes restèrent à leurs places, calmes, silencieux, indignés. Le grand-maître des cérémonies, Dreux-Brézé, revint alors, et, s'adressant au président: »Vous avez entendu, messieurs, l'ordre du roi«. Bailly⁵, se tournant vers ses collègues: »Il me semble, leur dit-il, que la nation assemblée ne peut pas recevoir d'ordre«.

Alors Mirabeau⁶, d'une voix tonnante, répondit à Dreux-Brézé: »Nous avons entendu les intentions qu'on a suggérées au roi... Allez dire à ceux qui vous envoient que nous sommes ici par la volonté du peuple et qu'on ne nous en arrachera que par la puissance des baïonnettes«. Le grand-maître des cérémonies, intimidé par la majesté de cet-

te souveraineté nouvelle qui venait de se révéler, sortit à reculons devant les représentants du peuple, comme il faisait devant le roi. »Quoi donc! dit un député breton, le roi parle en maître quand il devrait consulter«. Sieyès⁷ ajouta: »Vous êtes aujourd'hui ce que vous étiez hier: délibérons«. C'était déclarer qu'on tenait pour nul tout ce qu'avait dit le roi; on cassait les actes de la séance royale, tandis que la séance royale avait prétendu casser les actes de l'Assemblée. Puis l'Assemblée décréta l'inviolabilité de ses membres.

Dans le premier moment, la cour crut à son triomphe. La reine était radieuse, et, présentant son fils aux députés nobles: »Je le confie, dit-elle, à la noblesse«. Toute cette joie tomba quand on apprit la résistance du tiers: on n'avait pas prévu ce refus d'obéissance; le roi paraissait déconcerté et disait: »S'ils ne veulent pas s'en aller, qu'on les laisse!« Necker⁸, que le matin on avait décidé de congédier, fut, le soir, supplié de rester. Le 27, le duc d'Orléans⁹ se rendit à l'Assemblée avec un grand nombre de députés nobles, et la réunion des trois ordres devint alors définitive.

(»Histoire de la Révolution française«)

Alfred Rambaud

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

1. *Tiers état*, ili prosto *tiers*, to je treći stalež: prvi stalež je plemstvo, drugi — sveštenstvo, a treći — sav ostali narod.

2. *Salle du Jeu de Paume*, dvorana koja je inače služila za loptanje.

3. *Dime* (f.), desetak od žetve, davao se crkvi i plemstvu.

4. *Affecté à*, određen za.

5. *Bailly* (1736-1793), naučnik i političar, poslanik trećeg staleža i, u ovom trenutku, njegov predsednik. Jula 1789 postao je predsednik Pariske opštine. Umeren u politici, protivnik uličnim metežima, postao uskoro nepopularan, a jula 1793 osuđen na smrt. Pred gubilištem, novembra meseca, upitao ga jedan od dželato-

vih pomoćnika: »Ti drhtiš? — Da, prijatelju, ali od zime«, odgovori on hladno.

6. *Mirabeau* (1749-1791), jedan od vođa francuske revolucije, slavan kao besednik. Pred smrt se trudio da izmiri kralja i narodno predstavništvo. Njegovu ličnost vanredno je ocrtao g. Slobodan Jovanović u knjizi »Vođa francuske revolucije«.

7. *Sieyès* (izg. si-é-ièss ili sièss; 1748-1836), opat i političar. Uoči Revolucije objavio knjižicu »Qu'est-ce que le tiers état?« (»Šta je treći stalež? — Sve. — Šta je bio dosad u političkom pogledu? — Ništa. — Šta traži? — Da otsad znači nešto«). Docnije bio jedan od tri konzula, a za vreme Carstva senator.

8. *Necker* (čitati: Nékèr; 1732-1804), bankar i u dva maha ministar finansija; čuven sa svoje umešnosti i svoje čestitosti. Otac G-de de Staël.

9. *Le duc d'Orléans* (1747-1793), poznat pod imenom *Philippe-Égalité*, otac docnijeg kralja Luja Filipa. Od samog početka Revolucije potpoma-

gao treći stalež, bio prožet naprednim idejama; u Skupštini glasao za smrt Luja XVI, svoga brata od strica. Pogubljen 1793 godine.

10. Obratiti pažnju na izgovor reči: *condamner; eut; faisait; fils; longtemps; maintien; Necker* (izg. r); *Sieyès* (izg. si-é-ièss ili sièss).

Beleška o piscu. — *Alfred Rambaud* (1842-1905), političar i istoričar. Napisao monografiju »Contantin Porphyrogénète«. Naročito je poznato njegovo delo »Histoire de la Révolution française«. U društvu sa Lavisse-om izdao jednu veliku svetsku istoriju (»Histoire générale«).

61. PRISE DE LA BASTILLE.

Versailles, avec un gouvernement organisé, un roi, des ministres, un général, une armée, n'était qu'hésitation, doute, incertitude, dans la plus complète anarchie morale.

Paris, bouleversé, délaissé de toute autorité légale, dans un désordre apparent, atteignit, le 14 juillet, ce qui moralement est l'ordre le plus profond, l'unanimité des esprits.

Le 13 juillet, Paris ne songeait qu'à se défendre. Le 14 il attaqua.

Le 13 au soir, il y avait encore des doutes, et il n'y en eut plus le matin. Le soir était plein de trouble, de fureur désordonnée. Le matin fut lumineux et d'une sérénité terrible. Une idée se leva sur Paris avec le jour, et tous virent la même lumière. Une lumière dans les esprits, et dans chaque cœur une voix: »Va, et tu prendras la Bastille!«

Cela était impossible, insensé, étrange à dire... Et tous le crurent néanmoins. Et cela se fit...

L'attaque de la Bastille ne fut nullement raisonnable. Ce fut un acte de foi.

Personne ne proposa. Mais tous crurent et tous agirent. Le long des rues, des quais, des ponts, des boulevards, la foule criait à la foule: »A la Bastille! A la Bastille!«... Et dans le tocsin qui sonnait, tous entendaient: »A la Bastille!«

Les vieillards qui ont eu le bonheur et le malheur de voir tout ce qui s'est fait dans ce demi-siècle unique, où

les siècles semblent entassés, déclarent que tout ce qui suivit de grand, de national, sous la République et l'Empire, eut cependant un caractère partiel, non unanime, que le seul 14 juillet fut le jour du peuple entier. Qu'il reste donc, ce grand jour, qu'il reste une des fêtes éternelles du genre humain, non seulement pour avoir été le premier de la délivrance, mais pour avoir été le plus haut dans la concorde! . . .

Hommes forts, hommes patients, jusque-là si pacifiques, qui deviez frapper en ce jour le grand coup de la Providence, la vue de vos familles, sans ressource autre que vous, n'amolli pas votre cœur. Loin de là, regardant une fois encore vos enfants endormis, ces enfants dont ce jour allait faire la destinée, votre pensée grandie embrassa les libres générations qui sortiraient de leur berceau, et sentit dans cette journée tout le combat de l'avenir! . . .

L'avenir et le passé faisaient tous deux même réponse; tous deux, ils dirent: »Va!« . . . Et ce qui est hors du temps, hors de l'avenir et hors du passé, l'immuable Droit le disait aussi. L'immortel sentiment du juste donna une assiette¹ d'airain au cœur agité de l'homme, il lui dit: »Va paisible, que t'importe? Quoi qu'il t'arrive, mort, vainqueur, je suis avec toi!« . . .

Il était cinq heures et demie. Un cri monte de la Grève². Un grand bruit, d'abord lointain, éclate, avance, se rapproche, avec la rapidité, le fracas de la tempête . . . La Bastille est prise!

Dans cette salle³ déjà pleine, il entre d'un coup mille hommes, et dix mille poussaient derrière. Les boiseries craquent, les bancs se renversent, la barrière est poussée sur le bureau, le bureau sur le président.

Tous armés, de façons bizarres, les uns presque nus, d'autres vêtus de toutes couleurs. Un homme était porté sur les épaules et couronné de lauriers: c'était Élie⁴, toutes les dépouilles et les prisonniers autour. En tête, parmi ce fracas où l'on n'aurait pas entendu la foudre, marchait un jeune homme recueilli et plein de religion; il portait, suspendue et percée de sa baïonnette, une chose impie, trois fois maudite, le règlement de la Bastille.

Les clefs aussi étaient portées, ces clefs monstrueuses, ignobles, grossières, usées par les siècles et par les douleurs

des hommes. Le hasard ou la Providence voulut qu'elles fussent remises à un homme qui ne les connaissait que trop, à un ancien prisonnier. L'Assemblée nationale les plaça dans ses archives, la vieille machine⁵ des tyrans à côté des lois qui ont brisé les tyrans. Nous les tenons encore aujourd'hui, ces clefs, dans l'armoire de fer des archives de la France... Ah! puissent, dans l'armoire de fer, venir s'enfermer les clefs de toutes les Bastilles du monde!

(»Histoire de la Révolution française«)

J. Michelet

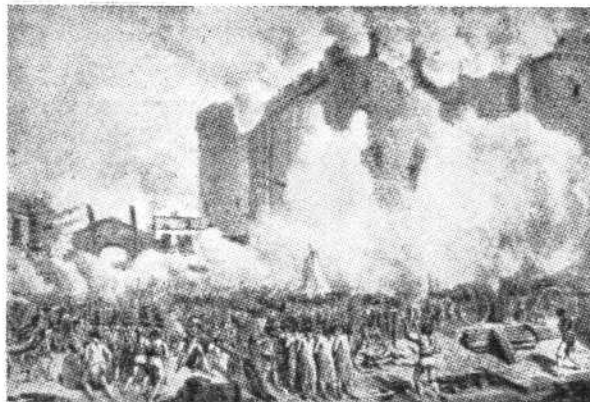
NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

- | | |
|--|---|
| 1. Assiette (f.), mir, čvrstina. | istakli u jurišanju na Bastilju. |
| 2. La Grève, trg pred Opštinom. | 5. La vieille machine, staro oruđe (tirana). Reč je o ključevima. |
| 3. Dvorana u Opštini, gde je svet čekao vesti o zauzeću Bastilje. | 6. Obratiti pažnju na izgovor reči: ancien; clef (ne izg. f); eu, eut; faisaient; fer; mille; ressource (ressourss); temps; tous. |
| 4. Élie (Jacob-Job; 1746-1825), oficir koji je prišao republikanskim idejama i bio među onima koji su se | |

62. DÉCLARATION DES DROITS DE L'HOMME ET DU CITOYEN.

Les représentants du peuple français, constitués en assemblée nationale, considérant que l'ignorance, l'oubli ou le mépris des droits de l'homme sont les seules causes des malheurs publics et de la corruption des gouvernements, ont résolu d'exposer, dans une déclaration solennelle, les droits naturels, inaliénables et sacrés de l'homme, afin que cette déclaration, constamment présente¹ à tous les membres du corps social, leur rappelle sans cesse leurs droits et leurs devoirs; afin que les actes du pouvoir législatif et ceux du pouvoir exécutif, pouvant être à chaque instant comparés avec le but de toute institution politique, en soient plus respectés; afin que les réclamations des citoyens, fondées désormais sur des principes simples et incontestables, tournent toujours au maintien de la constitution et du bonheur de tous.

En conséquence, l'assemblée nationale reconnaît et déclare, en présence et sous les auspices de l'Être suprême, les droits suivants de l'homme et du citoyen.



Musée Carnavalet.

Prise de la Bastille, le 14 juillet 1789.

La chute de la vieille forteresse apparut aux yeux de tous comme le signe visible de l'effondrement de l'ancien régime.



Bibl. Nat.

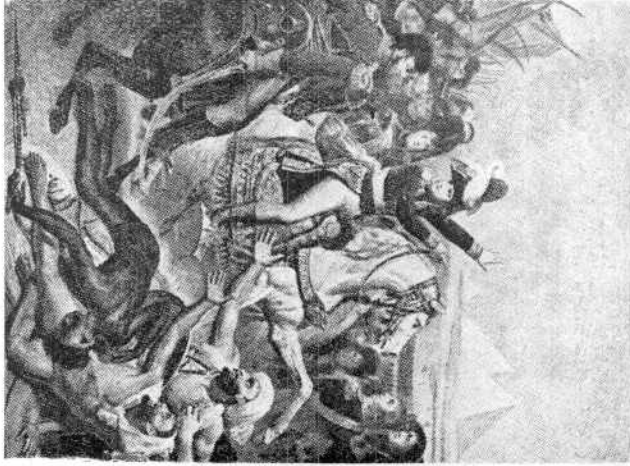
Victoire de Valmy.

On aperçoit le célèbre moulin de Valmy.

Musée de Versailles,
Bonaparte à Arcole.



Musée de Versailles,
Gros: La Bataille des Pyramides.



I. — Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits; les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune.

II. — Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'homme; ces droits sont la liberté, la propriété, la sûreté, et la résistance à l'oppression.

III. — Le principe de toute souveraineté réside essentiellement dans la nation; nul corps, nul individu ne peut exercer d'autorité qui n'en émane expressément.

IV. — La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui. Ainsi, l'exercice des droits naturels de chaque homme n'a de bornes que celles qui assurent aux autres membres de la société la jouissance de ces mêmes droits; ces bornes ne peuvent être déterminées que par la loi.

V. — La loi n'a le droit de défendre que les actions nuisibles à la société. Tout ce qui n'est pas défendu par la loi ne peut être empêché, et nul ne peut être contraint à faire ce qu'elle n'ordonne pas.

VI. — La loi est l'expression de la volonté générale; tous les citoyens ont droit de concourir personnellement, ou par leurs représentants, à sa formation; elle doit être la même pour tous, soit qu'elle protège, soit qu'elle punisse. Tous les citoyens étant égaux à ses yeux sont également admissibles à toutes dignités, places et emplois publics, selon leur capacité, et sans autres distinctions que celles de leurs vertus et de leurs talents.

VII. — Nul homme ne peut être accusé, arrêté, ni détenu que dans les cas déterminés par la loi, et selon les formes qu'elle a prescrites. Ceux qui sollicitent, expédient, exécutent ou font exécuter des ordres arbitraires, doivent être punis; mais tout citoyen appelé ou saisi en vertu de la loi doit obéir à l'instant; il se rend coupable par la résistance.

VIII. — La loi ne doit établir que des peines strictement et évidemment nécessaires, et nul ne peut être puni qu'en vertu d'une loi établie et promulguée antérieurement au délit, et légalement appliquée.

IX. — Tout homme étant présumé innocent jusqu'à ce qu'il ait été déclaré coupable, s'il est jugé indispensable de

l'arrêter, toute rigueur qui ne serait pas nécessaire pour s'assurer de sa personne doit être sévèrement réprimée par la loi.

X. — Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, même religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la loi.

XI. — La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme; tout citoyen peut donc parler, écrire, imprimer librement, sauf à³ répondre de l'abus de cette liberté dans les cas déterminés par la loi.

XII. — La garantie des droits de l'homme et du citoyen nécessite une force publique; cette force est donc instituée pour l'avantage de tous, et non pour l'utilité particulière de ceux à qui elle est confiée.

XIII. — Pour l'entretien de la force publique, et pour les dépenses d'administration, une contribution commune est indispensable; elle doit être également répartie entre tous les citoyens, en raison de leurs facultés.

XIV. — Les citoyens ont le droit de constater par eux-mêmes, ou par leurs représentants, la nécessité de la contribution publique, de la consentir librement, d'en suivre l'emploi, et d'en déterminer la quotité⁴, l'assiette⁵, le recouvrement⁶ et la durée.

XV. — La société a le droit de demander compte à tout agent public de son administration.

XVI. — Toute société dans laquelle la garantie des droits n'est pas assurée, ni la séparation des pouvoirs déterminée, n'a point de constitution.

XVII. — Les propriétés étant un droit inviolable et sacré, nul ne peut en être privé, si ce n'est lorsque la nécessité publique, légalement constatée, l'exige évidemment, et sous la condition d'une juste et préalable indemnité.

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

Veoma se često govori o pravima čoveka i građanina; s tim u vezi pominje se francuska revolucija od 1789; ali se tekst znamenite Deklaracije prava čoveka i građanina slabo zna. Francuska revolucija od 1789 od istoriskog je značaja za svet baš po tome, što je oživotvorila načela izneta u toj Deklaraciji: sloboda u svima pravcima (»Sloboda se sastoji u tome, da se može raditi sve ono što ne hudi drugome«), jednakost pred zakonom,

zaštita čovekova dostojanstva. Ta načela, i pored svih mena kroz koje prolaze narodi, ostaju trajna tekovina prosvetčenoga čovečanstva: današnji svet ne može se zamisliti bez njih.

Ova načela utvrđena su na sednicama Narodne skupštine 20-26 avgusta 1789 i prihvaćena od Kralja. Docnije ih je Ustavotvorna skupština stavila na čelo ustava od 1791.

1. *Constamment présente à tous les membres*, stalno na umu svima članovima...

2. *L'Être suprême*. Slavljenje Vrhovnog bića, kao utuk protiv bezbožništva, ustanovio je 1794 godine Robespierre. Svečana proslava obavljena je 8 juna 1794, u današnjim Tiljerijama. Na čelu Konvencije, kao njen predsednik, Robespierre je, s kitom cveća u ruci, veličao Vrhovno biće i Vrlinu, pa je zatim zapaljena statua Ateizma. Po padu Robespierreovu, taj kult je napušten, jer je većina poslanika bila ateistički raspoložena.

3. *Sauf à*, s tim da...

4. *Quotité* f., visina, iznos.

5. *Assiette* (f.), u izrazu *l'assiette de l'impôt*, znači: poreski objekt. U porezu zvanom »kućarina« — poreski objekt (tj. predmet koji se oporezuje) je *kuća*; u »zemljarini« — poreski objekt je *zemlja*, itd.

6. *Recouvrement* (m.), naplata (poreze).

7. Obratiti pažnju na izgovor reči: *citoyen, entretien, maintien; compte; corps; exécuter, exercer, exercice, exiger* (svuda $x = gz$); *garantie* (ti); *solennel; tous*.

63. LES RÉVOLUTIONS.

Marchez! l'humanité ne vit pas d'une idée!¹
Elle éteint chaque soir celle qui l'a guidée,
Elle en allume une autre à l'immortel flambeau:
Comme ces morts² vêtus de leur parure immonde,
Les générations emportent de ce monde
Leurs vêtements dans le tombeau...

L'humanité n'est pas le bœuf à courte haleine
Qui creuse à pas égaux son sillon dans la plaine
Et revient ruminer sur un sillon pareil:
C'est l'aigle rajeuni qui change son plumage,
Et qui monte affronter, de nuage en nuage,
De plus hauts rayons du soleil.

Enfants de six mille ans qu'un peu de bruit étonne,
Ne vous troublez donc pas d'un mot nouveau qui tonne,
D'un empire éboulé, d'un siècle qui s'en va!

Que vous font les débris qui jonchent la carrière?
Regardez en avant, et non pas en arrière:

Le courant roule à Jéhovah!

Que dans vos cœurs étroits vos espérances vagues
Ne croulent pas sans cesse avec toutes les vagues:
Ces flots vous porteront, hommes de peu de foi!³
Qu'important bruit et vent, poussière et décadence,
Pourvu qu'au-dessus d'eux la haute Providence

Déroule l'éternelle loi!

Vos siècles page à page épellent l'Évangile⁴:
Vous n'y lisiez qu'un mot, et vous en lirez mille;
Vos enfants plus hardis y liront plus avant!
Ce livre est comme ceux des sibylles antiques,⁵
Dont l'augure⁶ trouvait les feuillets prophétiques
Siècle à siècle arrachés au vent⁷.

Dans la foudre et l'éclair votre Verbe aussi vole:
Montez à sa lueur, courez à sa parole,
Attendez sans effroi l'heure lente à venir,
Vous, enfants de Celui⁸ qui, l'annonçant d'avance,
Du sommet d'une croix vit briller l'espérance
Sur l'horizon de l'avenir.

Cet oracle sanglant chaque jour se révèle:
L'esprit, en renversant, élève et renouvelle.
Passagers ballottés dans vos siècles flottants,
Vous croyez reculer sur l'Océan des âges,
Et⁹ vous vous remontrez, après mille naufrages,
Plus loin sur la route des temps!

Ainsi quand le vaisseau qui vogue entre deux mondes
A perdu tout rivage, et ne voit que les ondes
S'élever et crouler comme deux sombres murs;
Quand le maître a brouillé les nœuds nombreux qu'il file,¹⁰
Sur la plaine sans borne il se croit immobile
Entre deux abîmes obscurs.

»C'est toujours, se dit-il, dans son cœur plein de doute,
Même onde que je vois, même bruit que j'écoute;
Le flot que j'ai franchi revient pour me bercer;
A les compter en vain mon esprit se consume,
C'est toujours de la vague, et toujours de l'écume:
Les jours flottent¹¹ sans avancer!«

Et les jours et les flots semblent ainsi renaître,
Trop pareils pour que l'œil puisse les reconnaître¹²,
Et le regard trompé s'use en les regardant;
Et l'homme, que toujours leur ressemblance abuse¹³,
Les brouille, les confond, les gourmande¹⁴ et t'accuse,
Seigneur! . . . Ils marchent cependant!

Et quand sur cette mer, las de chercher sa route,
Du firmament splendide il explore la voûte,
Des astres inconnus s'y lèvent à ses yeux;
Et, moins triste, aux parfums qui soufflent des rivages,
Au jour¹⁵ tiède et doré qui glisse des cordages,
Il sent qu'il a changé de cieux.

(»*Harmonies poétiques et religieuses*«) A. de Lamartine

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

Stihove pod naslovom »Les Révolutions« Lamartine je napisao su-tradan po Julskoj revoluciji, koja je zbacila staru granu burbonsku i dovela na presto lozu orleansku. Lamartine, koji veruje u napredak čovečanstva i u revolucijama vidi ne samo potrebe već i pomeranja unapred (»L'esprit, en renversant, élève et renouvelle«), obraća se svojim prijateljima legitimistima, pristalicama zbačenog Karla X, i poziva ih da i sami učestvuju u delu društvene obnove. Za ove stihove — kojih ima preko trista, i od kojih donosimo samo završnu sliku — rečeno je: »C'est, d'un bout à l'autre, une apostrophe élevée et enflammée à tous les conservateurs, légitimistes, catholiques et orléanistes qui s'obstinent dans une vue étroite des choses et dans un attachement stérile au passé«. (M. Levaillant.)

1. *D'une idée* = d'une seule idée. kad je išao po talasima. (Jevandelje po Mateju, XIV.)
2. U mnogih naroda postojao je o-bičaj da mrtvace sahranjuju sa nakitom. Ovde se za nakit kaže *immonde* (nečist) jer je na mrtvacima.
3. *Homme de peu de foi*, maloverni. Aluzija na reči Hristove Petru, ko-ga je obuzela sumnja da ne potone
4. »L'Évangile est plein de promesses sociales et encore obscures; il se déroule avec les temps, mais il ne découvre à chaque époque que la partie de la route qu'elle doit atteindre«. (Lamartine, »Politique rationnelle« X.)

5. To su knjige — pune proročanstava — koje je Sibila donela Tarkvinu Oholome i koje su se čuvala na Kapitolu. »Le poète exprime, sous une forme un peu confuse, cette idée que l'Évangile contient des leçons appropriées à toutes les générations, de même que les livres sibyllins contenaient des prophéties pour tous les siècles«. (R. Waltz.)

6. »*L'augure*. Impropiété: on appelait augures, chez les Romains, des prêtres qui tiraient des prédictions de l'observation du vol et du chant des oiseaux; mais aucun augure ne consultait les livres sibyllins. Ces livres ne pouvaient être consultés que par les prêtres sibyllins, sur l'ordre du Sénat«. (R. Waltz.)

7. Sibila je, prvo, na ovaj način odgovarala onima koji bi došli u njevu pećinu da je pitaju: ispisala bi proročanstvo na palminu lišću i bacala ga u vetar, koji ga je raznosio: za lišćem je trebalo trčati, i hvatati ga, otimati ga od vetra.

8. Pesnik misli ovde na Isusa.

9. *Et* treba prevesti sa *a*. Čini vam se da uzmičete, *a* u stvari, posle hiljadu brodoloma, pojavljujete se da-

lje, napred na putu vremena.

10. Pesnik ovde misli na spravu za merenje brzine kod lađe, brzinomer (*le loch*.) Ona se deli na oteške zvane »*ncéuds*«. *Brouiller* = (ovde) *embrouiller, détraquer*, pokvariti. Dakle: Kad kapetan pokvari brzinomer, te ne može da meri brzinu plovljenja, njemu se čini da se ne miče. — *Filer* = *laisser glisser*.

11. »*Les jours flottent*. Image aussi expressive que hardie: ces jours monotones ne sont faits pour le navigateur que de la succession ininterrompue des flots«. (R. Waltz.)

12. *Reconnaître*, (ovde) razlikovati (= *distinguer*).

13. *Abuser*, varati (= *tromper, égarer*).

14. *Gourmander*, grđiti, ribati (fig.); (ovde) *il les gourmande*, nezadovoljan je njima, negoduje protiv njih.

15. *Jour* (m.), (ovde) svetlost (= *lumière f., clarté f.*).

16. Obratiti pažnju na izgovor reči: *bœuf* (u množ. se *f* ne izg.); *computer*; *contient*, *revient*; *loch* (ch = k); *mille*, *sibylle* (i-le); *mer*; *prophétie* (si); *six*; *temps*.

Beleška o piscu. — V. § 24, t. 2 u »Historique de la littérature française«.

64. LA BATAILLE DE VALMY¹.

Le roi Louis XVI avait adressé, au mois de décembre 1791, une lettre au roi de Prusse l'invitant, ainsi que les autres souverains de l'Europe, à une intervention armée contre la France, afin d'empêcher que le mal qui nous travaille puisse gagner les autres États de l'Europe. Les souverains de l'Europe se concertèrent; le généralissime de Prusse Brunswick publia au mois de juillet 1792 son fameux manifeste, où il déclarait que les souverains alliés entendaient faire cesser l'anarchie, relever le trône et l'autel, rendre au roi ses prérogatives. Et, pendant que les insurrections royalistes éclatent dans plusieurs provinces, les Prussiens franchissent la frontière. Un immense enthousiasme soulève la France.

Périssent les hommes, et que la liberté vive! Ce cri était à ce moment celui de tous les patriotes. L'héroïsme de Beaurepaire² vint, en cette épreuve terrible, consoler et exalter le cœur de la France. Il avait traversé tout le pays, avec des volontaires de Maine-et-Loire, pour aller s'enfermer dans Verdun; en arrivant sur cette frontière, si profondément travaillée par les royalistes, ils firent d'avance le sacrifice de leur vie, chargèrent un patriote de porter leurs adieux à leurs familles et de dire »qu'ils étaient morts«. Presque aussitôt après l'investissement de la place, une partie des bourgeois et le commandant militaire se préparèrent à livrer la ville. Beaurepaire fit au projet de reddition une résistance énergique; quand il vit que décidément on capitulait, il se fit sauter la cervelle. Son sang rejaillit sur les traîtres et les marqua pour le châtement. Tandis que leurs femmes et leurs filles allaient, vêtues de blanc, recevoir l'ennemi aux portes de la ville et offrir au roi de Prusse des fleurs et des dragées, un des volontaires de Maine-et-Loire, plutôt que de se rendre, se précipita dans la Meuse.

La trahison des notables de Verdun exaspéra les colères; l'exemple de Beaurepaire et de ses soldats enflamma les courages. C'est le moment du grand élan vers la frontière: chaque jour 1.800 volontaires sortent de Paris. Sans cette tache de massacres³, le mois de septembre 1792 serait un des plus beaux de l'histoire révolutionnaire. Il vit la première victoire nouvelle sur la coalition des vieilles royautés, la première revanche des peuples contre l'oppression séculaire, et, au soleil de Valmy, l'enfantement splendide de la liberté européenne.

Contre l'ennemi du dehors, l'accord était complet entre tous les partis; tous furent admirables de patriotisme et d'abnégation... Dumouriez⁴ fut nommé général en chef.

Tandis que Wimpfen⁵ se maintenait dans Thionville, Dumouriez s'empara des défilés de l'Argonne⁶; il prédit qu'ils seraient »les Thermopyles⁷ de la France«. Quand sa position fut tournée, il s'établit dans le camp de Sainte-Menehould⁸, sur le flanc même de l'armée prussienne. Il s'y tint si ferme que rien ne put l'en arracher, pas même le mouvement des Prussiens, qui vinrent camper sur les collines de la Lune, coupant de Paris l'armée française.

Dumouriez, rejoint par Kellermann⁹, se trouva com-

mander 76.000 Français contre 70.000 Allemands. Le 20 septembre au matin la bataille s'engagea. Brunswick et le roi de Prusse observèrent longuement la contenance de cette armée »de vagabonds, de tailleurs, de savetiers«, qui, au dire des émigrés, devaient se disperser au premier coup de canon. Au contraire, ils enduraient avec le sang-froid de vieilles troupes le feu de soixante canons et y répondaient. Vers onze heures, les Prussiens se formèrent en trois colonnes et commencèrent à gravir le plateau de Valmy, occupé par Kellermann. Comme ils montaient ainsi, mitraillés sur leur flanc par Dumouriez, ils virent tout à coup une chose extraordinaire: trente mille hommes élevant dans un accès d'enthousiasme leurs chapeaux à la pointe des sabres et des baïonnettes, et couvrant la voix du canon d'un cri formidable: *Vive la Nation!* Brunswick n'osa risquer l'attaque et fit sonner le rappel. Le roi de Prusse, à son tour, voulut recommencer l'escalade: mais son infanterie, décimée par la mitraille, était encore plus troublée par ce cri formidable qu'on entendait là-haut et qui annonçait au monde le réveil des peuples.



Goethe.

(Bibliothèque nationale.)

Le soir, au bivouac, le grand poète allemand, Goethe¹⁰, qui accompagnait les troupes allemandes, dit à ceux qui l'entouraient: »En ce lieu et en ce jour a commencé une nouvelle ère de l'histoire du monde, et vous pourrez tous dire: J'ai assisté à sa naissance«.

Le lendemain, 21 septembre, pendant qu'à Paris la Convention¹¹ se réunissait et, sans connaître encore la première victoire de la Révolution, proclamait la République, le roi de Prusse reprenait le chemin de la frontière.

La victoire de Valmy, ce n'était pas seulement l'invasion repoussée, la France sauvée: c'était aussi l'Europe ouverte à la France, les peuples saluant d'avance le drapeau tricolore, le monde entier agité d'un frémissement dont tous les trônes chancelèrent.

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

1. *Valmy*, selo u okrugu Marne. Tu je bila prva pobeda Revolucije (20 septembra 1792).

2. *Beaurepaire* (1740-1792), potpukovnik francuske vojske. Ubio se da ne bi predao Prusima Verdun, na što ga je pozivalo gradsko veće.

3. *Sans cette tache de massacres*. Uzbudena veću o navali neprijatelja na Francusku, svetina je, između 2 i 5 septembra 1792, upala u pariske zatvore i poklala sve političke zatvorenike (plemiće, sveštenike), ne štedeći čak ni žene.

4. *Dumouriez* (1739-1823). Oficir, zatim diplomata za vlade Luja XVI; iz slavljudlja odan Revoluciji, bio nekoliko meseca ministar spoljnih poslova; glavni vojni zapovednik u septembru 1792. Docnije, zavadiвши se sa Skupštinom, prešao neprijatelju, stupio u službu Austrije. Umro u izgnanstvu.

5. *Wimpfen* (1744-1814), francuski general, istakao se u borbama protiv Prusa.

6. *Argonne*, šumovita i brdovita visoravan; njeni klanci su od velikog vojničkog značaja. Tu su se u evropskom ratu vodile ogorčene borbe. (Montmédy, Sedan, Verdun.)

7. *Thermopyles* (m. pl.), klisura u Tesaliji. Tu je Leonida, sa trista Spartanaca, pokušao da zaustavi Kserksovu vojsku.

8. *Sainte-Menehould* (čitati: *menou*), varošica u predelu Argone, oko 5.000 stanovnika.

9. *Kellermann* (1735-1820), general, docnije vojvoda od Valmija i francuski maršal. Jedan od najboljih vojskovođa iz doba Revolucije i Carstva.

10. *Goethe* (1749-1832), najslavniji nemački pesnik, pisac »Hermana i Doroteje«, »Vertera«, »Fausta«, »Rimskih elegija« itd.; pošao je s pruskom vojskom u Francusku, septembra 1792, i o tome objavio svoje uspomene (»Pohod u Francusku«).

11. *Convention nationale*, skupština koja je zasedavala u Francuskoj od 1792-1795. Ona je imala da izdrži strahovitu borbu sa udruženom Evropom, a unutra u zemlji sa protivnicima Revolucije; tu dvostruku borbu svršila je ona sa čašću.

12. Obratiti pažnju na izgovor reči: *Alfred* (izg. d); *Dumouriez* (ne izg. z); *ennemi* (è-ne); *exalter* (x = gz); *femme*; *Menehould* (me-nou); *mille, ville*; *Prussien, rien*; *soixante* (x = ss); *tous*; *Wimpfen* (-en').

65. LE SOIR D'UNE BATAILLE.

... Victorieux, vaincus, fantassins, cavaliers,
Les voici maintenant, blêmes, muets, farouches,
Les poings fermés, serrant les dents, et les yeux louches,
Dans la mort furieuse étendus par milliers.

La pluie, avec lenteur lavant leurs pâles faces,
Aux pentes du terrain fait murmurer ses eaux;
Et par la morne plaine où tourne un vol d'oiseaux
Le ciel d'un soir sinistre estompe au loin leurs masses.

Tous les cris se sont tus, les râles sont poussés.
Sur le sol bossué de tant de chair humaine,
Aux dernières lueurs du jour on voit à peine
Se tordre vaguement des corps entrelacés;

Et là-bas, du milieu de ce massacre immense,
Dressant son cou raidi, percé de coups de feu,
Un cheval jette au vent un rauque et triste adieu
Que la nuit fait courir à travers le silence.

O boucherie! ô soif de meurtre! acharnement
Horrible! odeur des morts qui suffoques et navres!
Soyez maudits devant ces cent mille cadavres
Et la stupide horreur de cet égorgement.

Mais, sous l'ardent soleil ou sur la plaine noire,
Si, heurtant de leur cœur la gueule du canon,
Ils sont morts, Liberté, ces braves, en ton nom,
Béni soit le sang pur qui fume vers ta gloire!

(»Poèmes barbares«)

Leconte de Lisle

66. L'ŒUVRE DE LA RÉVOLUTION.

La Révolution n'est pas venue détruire l'œuvre de la royauté, mais au contraire la compléter et l'achever. Elle maintint intacte l'autorité souveraine et sa prépondérance sur les individus, se bornant à la faire passer des mains du roi dans celles de la nation. Elle fortifia l'unité *matérielle* et créa l'unité *morale*: des provinces réunies par les rois, elle forma une nation. Louis XVI et Louis XV, en parlant des habitants de la France, disaient encore »Nos peuples«. La Révolution a fait le peuple.

Les rois n'avaient poussé la destruction de la puissance temporelle ecclésiastique, de la féodalité, des autonomies provinciales et municipales, que jusqu'au point précis où ces puissances du passé cessèrent d'être un obstacle à leur autorité. La Révolution poussa jusqu'au bout cette destruction: car l'égalité démocratique, qui était son but, exigeait nécessairement un nivellement complet.

L'œuvre qu'on pouvait attendre de la royauté, elle l'avait accomplie; mais il n'était pas de son essence même, comme puissance d'origine féodale et ecclésiastique, d'achever la destruction des privilèges ecclésiastiques et féodaux. Or les privilèges du clergé et de la noblesse étaient un obstacle invincible à un bon système d'impôts, à un bon système d'armée, à un bon système de justice et d'administration. La royauté n'ayant pas la force ou la volonté de les supprimer, elle dut faire place à la nation.

La royauté française n'avait pas été assez forte pour réaliser l'égalité; elle l'était trop pour permettre la liberté. Timide à l'égard des droits historiques de l'Église et de la noblesse, elle avait été tyrannique à l'égard des sujets: elle avait anéanti jusqu'au dernier vestige de représentation nationale¹; elle n'avait respecté ni la liberté de conscience, ni la liberté d'écrire, ni la sécurité des personnes et des propriétés. Les conséquences du despotisme de Louis XIV pesaient encore d'un poids énorme sur toute la vie nationale; près d'un million de sujets français, à cause de leurs convictions religieuses, restaient hors du droit commun². Ses successeurs, de caractère plus modéré, maintenaient cependant intacts le principe et les pratiques les plus détestables du gouvernement absolu.

L'œuvre de la royauté pouvait se résumer en ces trois points: elle avait créé l'unité et la grandeur de l'État français; elle avait abattu la puissance des anciennes classes dominantes³, mais en laissant subsister leurs privilèges; elle avait détruit les libertés publiques et élevé sur leurs ruines le pouvoir absolu. Sur le premier point, la Révolution maintint l'œuvre de la royauté; sur le second point, elle l'acheva; sur le troisième, elle la détruisit. Son œuvre à elle peut se résumer en ces trois mots: unité, égalité, liberté.

(»L'Europe et la Révolution française«)

Albert Sorel

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

1. Poslednje narodno pretstavništvo (*États généraux*) sastalo se bilo 1614 godine. Iako je tada traženo da se pretstavnici triju staleža sastaju svakih deset godina, sve do 1789 godine narod nije bio sazivan.

2. Reč je o protestantima.

3. To je konačno učinio Richelieu, koji je stvarni tvorac apsolutističke kraljevske vlasti u Francuskoj.

4. Obratiti pažnju na izgovor reči: *exiger* ($x = gz$); *intact* (izg. *ct!*); *second*; *subsister*.

67. LA FRANCE RÉVOLUTIONNAIRE ET L'EUROPE.

La France fit mieux que de vaincre l'Europe: elle la convertit. La civilisation française, qui avait préparé les victoires des armées, y survécut. Elle avait percé les avenues par lesquelles nos armées s'élançèrent en Europe; nos armées, en se retirant, ouvrirent à la Révolution française des routes plus larges et plus profondes. Victorieux jusque dans leur défaite, les Français gagnèrent à leurs idées les nations mêmes qui s'étaient révoltées contre leur domination. Ils ne cessèrent de bouleverser par leur politique les vieilles frontières que pour transformer par leurs principes les anciennes lois. Les princes les plus hostiles, les plus ardents à refouler la Révolution en France, afin de l'y écraser d'un seul coup, virent, en revenant de cette croisade, cette révolution germer, pour ainsi dire, dans le sol de leurs États, labouré si longtemps par les armées françaises et fécondé de leur sang. La Révolution française ne cessa d'être une cause de lutte entre la France et l'Europe que pour engendrer sur le continent une révolution politique et sociale qui a changé, en moins d'un demi-siècle, la face du monde européen.

(*»L'Europe et la Révolution française«*)

Albert Sorel

Beleška o piscu. — *Albert Sorel* (1842-1906) je poznat francuski istoričar. Bavio se naročito proučavanjem velike francuske revolucije i njenih odjeka u svetu. Glavna dela: *»L'Europe et la Révolution française«* i *»Histoire diplomatique de la guerre franco-allemande«*.

68. LES LIVRES CONSOLATEURS.

Cette tristesse aride qui naît de l'isolement, cette main de glace qu'appesantit sur nous le malheur, lorsque nous croyons n'exciter aucune pitié, nous en sommes du moins préservés par les lettres¹. Elles élèvent l'âme à des méditations générales qui détournent la pensée des peines individuelles; elles créent pour nous une société, une communica-

tion avec les écrivains qui ne sont plus, avec ceux qui existent encore, avec les hommes qui admirent comme nous ce que nous lisons. Dans les déserts de l'exil, au fond des prisons, à la veille de périr, telle page d'un auteur sensible a relevé peut-être une âme abattue: moi qui la lis, moi qu'elle touche, je crois y retrouver encore la trace de quelques larmes; et par des émotions semblables j'ai quelques rapports avec ceux dont je plains si profondément la destinée. Dans le calme, dans le bonheur, la vie est un travail facile;



Madame de Staël.

Peint par Gérard. (Musée de Versailles.)

mais on ne sait pas combien, dans l'infortune, de certaines pensées, de certains sentiments qui ont ébranlé votre cœur font époque dans l'histoire de vos impressions solitaires. Alors que le criminel éprouve l'adversité, il ne peut se faire aucun bien à lui-même par ses propres réflexions, aucune parole douce ne peut se faire entendre dans les abîmes de son cœur. L'infortuné qui, par le concours de quelques calomnies propagées, est tout à coup généralement accusé, serait presque aussi lui-même dans la situation d'un vrai coupable, s'il ne trouvait quelques secours dans ces écrits qui l'aident à se reconnaître, qui lui font croire à ses pareils, et lui donnent

l'assurance que, dans quelques lieux de la terre, il a existé des êtres qui s'attendraient sur lui et le plaindraient avec affection s'il pouvait s'adresser à eux.

Qu'elles sont précieuses, ces lignes toujours vivantes, qui servent encore d'ami, d'opinion publique et de patrie! Dans ce siècle² où tant de malheurs ont pesé sur l'espèce humaine, puissions-nous posséder un écrivain qui recueille avec talent toutes les réflexions mélancoliques, tous les efforts raisonnés qui ont été de quelque secours aux infortunés dans leur carrière!³ Alors du moins nos larmes seraient fécondes!

Le voyageur que la tempête a fait échouer sur des plages inhabitées grave sur le roc le nom des aliments qu'il a découverts, indique où sont les ressources qu'il a employées contre la mort, afin d'être utile un jour à ceux qui subiraient la même destinée. Nous, que le hasard de la vie a jetés dans l'époque d'une révolution, nous devons aux générations futures la connaissance intime de ces secrets de l'âme, de ces consolations inattendues, dont la nature conservatrice s'est servie pour nous aider à traverser l'existence.

(*De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*) Madame de Staël

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

- | | |
|--|---|
| 1. <i>Lettres (f. pl.) = la littérature.</i> | briand: njegova »Atala« izlazi 1801, a |
| V. u ovoj Čitanci pesmu »Les livres« | »Le Génie du Christianisme« 1802. |
| od H. de Régner. | 4. Obratiti pažnju na izgovor reči: |
| 2. Reč je o XVIII veku. | <i>combien; existence, exister, exil</i> |
| 3. Tu je želju ispunio Chateau- | (svuda x = gz); <i>pitié; Staël (stâl).</i> |

Beleška o piscu. — V. § 23 u »Historique de la littérature française«.

69. DE L'ESPRIT DE CONVERSATION.

Il me semble reconnu que Paris est la ville du monde où l'esprit et le goût de la conversation sont le plus généralement répandus; et ce qu'on appelle le mal du pays¹, ce regret indéfinissable de la patrie, qui est indépendant des amis mêmes qu'on y a laissés, s'applique particulièrement

à ce plaisir de causer, que les Français ne retrouvent nulle part au même degré que chez eux. Volney² raconte que des Français émigrés voulaient pendant la Révolution établir une colonie et défricher des terres en Amérique; mais de temps en temps ils quittaient toutes leurs occupations pour aller, disaient-ils, *causer à la ville*; et cette ville, la Nouvelle-Orléans, était à six cents lieues de leur demeure. Dans toutes les classes, en France, on sent le besoin de causer: la parole n'y est pas seulement, comme ailleurs, un moyen de se communiquer ses idées, ses sentiments et ses affaires, mais c'est un instrument dont on aime à jouer, et qui ranime les esprits, comme la musique chez quelques peuples, et les liqueurs fortes chez quelques autres .

Le genre de bien-être que fait éprouver une conversation animée ne consiste pas précisément dans le sujet de cette conversation; les idées ni les connaissances qu'on peut y développer n'en sont pas le principal intérêt: c'est une certaine manière d'agir les uns sur les autres, de se faire plaisir réciproquement et avec rapidité, de parler aussitôt qu'on pense, de jouir à l'instant de soi-même, d'être applaudi sans travail, de manifester son esprit dans toutes les nuances par l'accent, le geste, le regard, enfin de produire à volonté comme une sorte d'électricité qui fait jaillir des étincelles, soulage les uns de l'excès même de leur vivacité, et réveille les autres d'une apathie pénible.

Rien n'est plus étranger à ce talent que le caractère et le genre d'esprit des Allemands; ils veulent un résultat sérieux en tout. Bacon³ a dit que *la conversation n'était pas un chemin qui conduisait à la maison, mais un sentier où l'on se promenait au hasard avec plaisir*. Les Allemands donnent à chaque chose le temps nécessaire: mais le nécessaire en fait de conversation, c'est l'amusement; si l'on dépasse cette mesure, l'on tombe dans la discussion, dans l'entretien sérieux, qui est plutôt une occupation utile qu'un art agréable. Il faut l'avouer aussi, le goût et l'enivrement de l'esprit de société rendent singulièrement incapable d'application et d'étude, et les qualités des Allemands tiennent peut-être sous quelques rapports à l'absence même de cet esprit.

Les bons mots⁴ des Français ont été cités d'un bout de l'Europe à l'autre: de tout temps ils ont montré leur bril-

lante valeur, et soulagé leurs chagrins d'une façon vive et piquante; de tout temps ils ont eu besoin les uns des autres, comme d'auditeurs alternatifs qui s'encourageaient mutuellement; de tout temps ils ont excellé dans l'art de ce qu'il faut dire, et même de ce qu'il faut taire, quand un grand intérêt l'emporte sur⁵ leur vivacité naturelle; de tout temps ils ont eu le talent de vivre vite, d'abrèger les longs discours, de faire place aux successeurs avides de parler à leur tour; de tout temps, enfin, ils ont su ne prendre du sentiment et de la pensée que ce qu'il en faut pour animer l'entretien, sans laisser le frivole intérêt qu'on a d'ordinaire les uns pour les autres.

(»De l'Allemagne«)

Madame de Staël

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

- | | |
|---|--|
| 1. <i>Le mal du pays = la nostalgie</i> (tuga za zavičajem). | žavnik i filozof. Poznato mu je delo »Politički i moralni ogledi« (1597). |
| 2. <i>Volney</i> (1757-1820), pisac iz XVIII veka. Poznata dela: »Voyage en Égypte et en Syrie« (1787), »Les Ruines ou Méditations sur les révolutions des empires« (1791). | 4. <i>Bon mot</i> , duhovitost. |
| 3. <i>Bacon</i> (1561-1626), engleski dr- | 5. <i>L'emporter sur</i> , odneti prevagu nad, nadvladati, pobediti. |
| | 6. Obratiti pažnju na izgovor reči <i>bien-être, entretien, moyen, rien; enivrement</i> (a-ni); <i>eu; six; temps; ville</i> . |

70. RÊVERIES ET ASPIRATIONS DE RENÉ.

L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes: j'entrai avec ravissement dans les mois des tempêtes. Tantôt j'aurais voulu être un de ces guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes¹; tantôt j'enviais jusqu'au sort du pâtre que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avait allumé au coin d'un bois. J'écoutais ses chants mélancoliques, qui me rappelaient que dans tout pays le chant naturel de l'homme est triste, lors même² qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs.

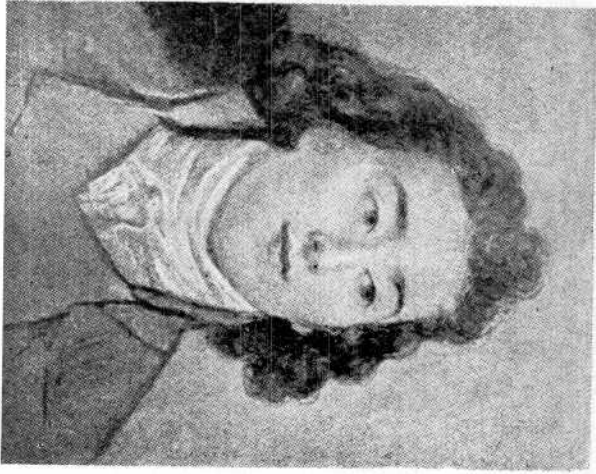


Musée Carnavalet
Danton.



Musée Carnavalet.
Robespierre.

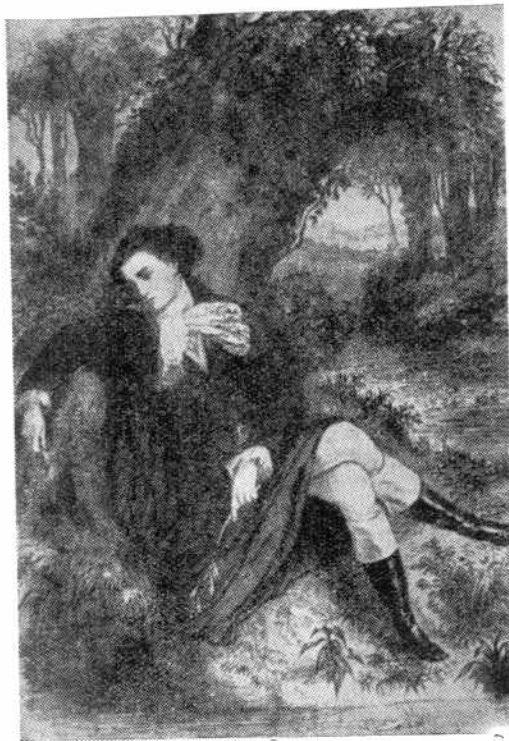
Coll. de M. J. Claretie.
Dessin de Sivée: Camille Desmoulins.



Bibl. Nat.
Dessin de Guérin: Mirabeau.



Le jour, je m'égarais sur de grandes bruyères³ terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie! une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord⁴ sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri



René.

D'après une composition de Staal. (Bibliothèque nationale.)

murmurait! Le clocher solitaire s'élevant au loin dans la vallée a souvent attiré mes regards; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait, je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur; mais une voix du ciel semblait me dire: »Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue; attends que le vent de la mort se lève: alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton cœur demande«.

»Levez-vous vite, orages désirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie!«⁵ Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie ni frimas, enchanté, tourmenté et comme possédé par le démon de mon cœur.

La nuit, lorsque l'aiglon ébranlait ma chaumière, que les pluies tombaient en torrent sur mon toit, qu'à travers ma fenêtre je voyais la lune sillonner les nuages amoncelés, comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues, il me semblait que la vie redoublait au fond de mon cœur, que j'aurais la puissance de créer des mondes.

(»René«)

F.-R. de Chateaubriand

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

Ovaj odlomak vrlo lepo izražava onu setu (»mal du siècle«) koja je dala obeležje čitavom jednom delu romantičarske književnosti. Ta seta je naročito došla do izražaja u Chateaubriand-ovu »René«-u, Musset-ovoj »Ispovesti jednog čeda ovoga veka« i nekim Lamartinovim pesmama.

1. Chateaubriand je, kao svi obrazovani ljudi njegova vremena, čitao Osijanove pesme (koje je u stvari spevao Macpherson, i mistifikovao književnu javnost, kao docnije Prosper Mérimée svojom zbirkom »La Guzla«). Ovom rečenicom on cilja na njih.

2. *Lors même que.* Tu je *lorsque* rastavljeno; danas bi se pre reklo *même lorsque...*

3. Reč je o bretanjskim landama, pustarama koje su obrasle vresom.

4. *Nord* (m.), za *le vent du nord* (severac).

5. Uporediti sa ovim poslednju strofu iz Lamartinove pesme »*Isolément!*«

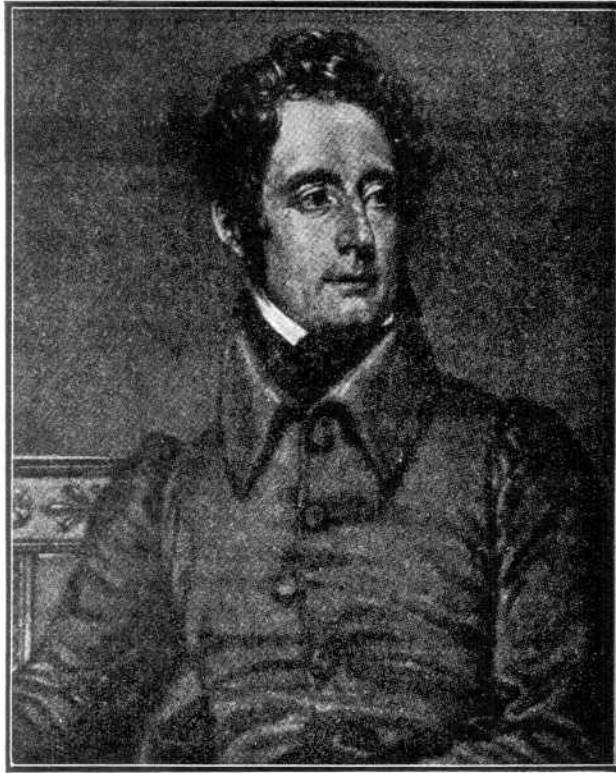
6. Obratiti pažnju na izgovor reči: *automne* (o-to-ne; ali *automnal* — o-tom'-nal) i *instinct*.

71. L'ISOLEMENT.

Souvent sur la montagne¹, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici gronde le fleuve² aux vagues écumantes,
Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur;
Là, le lac³ immobile étend ses eaux dormantes
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres,
Le crépuscule encor jette un dernier rayon,
Et le char vapoureux de la reine des ombres⁴
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.



Lamartine en 1835.

Tableau du baron Gérard. (Au musée de Versailles.)

Cependant, s'élançant de la flèche gothique,
Un son religieux se répand dans les airs:
Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts⁵.

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente
N'éprouve devant eux ni charme ni transports:
Je contemple la terre ainsi qu'une âme errante:
Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon⁶, de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis: »Nulle part le bonheur ne m'attend« ...

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé⁷?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé!

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève.
Qu'importe le soleil? je n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts:
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire;
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au-delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil⁸ éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé⁹ paraîtrait à mes yeux.

Là, je m'enivrerais à la source où¹⁰ j'aspire;
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour.

Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi!
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir s'élève et l'arrache aux vallons;
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie:
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons!

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

Ništa bolje od ove pesme ne izražava suštinu Lamartinova pesništva: neodređenu melanholiju i čežnju za nekim idealnim i stalno neodređenim dobrom. Ove stihove, kojima počinje zbirka »Méditations poétiques«, Lamartine je napisao 1818 godine u Mijiu (Milly), još stalno pod utiscima bola koji ga je obuzeo zbog smrti žene koju je voleo — Elvire.

1. To je breg *Le Craz*, iznad Milly-a.
2. To je Sona (*la Saône*).
3. U okolini Milly-a nema jezerâ, i Lamartine ih nije mogao videti. On misli na jezero Bourget, kraj varoši Aix-les-Bains, opevano u pesmi »Le Lac«, na čijim se obalama upoznao sa Elvirom. Za Lamartinove pejzaže rečeno je da su to »unutrašnji pejzaži«: »Le paysage intérieur d'un poète, c'est le paysage qui se déploie devant sa pensée quand il se replie au fond de lui-même. Il est composé de ses images les plus chères, de ses souvenirs les plus profonds, de ses idées les plus hautes. C'est la région sacrée des sources. Ce paysage est le symbole plastique de l'âme même«. (E. Zyromski: »Sully Prudhomme«.)
4. Lamartine često upotrebljava tu sliku. U pretposlednjoj strofi pominje »le char de l'Aurore«. »*La reine des ombres*«, to je mesec.
5. *Concerts* (m. pl.), u značenju »zvuci«.
6. *Aquilon* (m.), sever; u istom stihu *aurore*, istok (jer *otuda* zora rudi).
7. Lamartine često puta daje trpno stanje povratnim glagolima.
8. Lamartine ovde usvaja Platonova shvatanja: ovo Sunce koje vidimo samo je slika i odblesak pravoga.
9. *Ce que j'ai tant rêvé*. Lamartine je prvobitno bio napisao: *Ce que j'ai tant pleuré*. Smisao je ostao isti, ma da je izraz ublažen: Opet bih ugledao onu koju sam izgubio (Elviru).
10. *Où = à laquelle*.
11. Obratiti pažnju na izgovor reči: *bien, rien; exil; s'enivrer* (a-ni); *sud* (izg. d); *la Saône* (ne izg. a); *tous*.

72. LE GÉNIE DE LAMARTINE.

De génie plus authentique et de vie plus belle que le génie et la vie de Lamartine, je n'en trouve point. Doucement élevé, en pleine campagne, par des femmes et par un prêtre romanesque, n'ayant pour livres que la Bible, Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand, il s'en va rêver en Italie et se met à chanter. Et aussitôt les hommes reconnaissent que cette merveille leur est née: un poète vraiment inspiré, un poète comme ceux des âges antiques, ce »quelque chose de léger, d'ailé et de divin« dont parle Platon¹.

Ce poète, aussi peu »homme de lettres« qu'Homère², ce qu'il exprimait sans effort, c'était tous les beaux sentiments tristes et doux accumulés dans l'âme humaine de-

puis trois mille ans: l'amour chaste et rêveur, la sympathie pour la vie universelle, un désir de communion avec la bonté du Dieu qu'elle révèle confusément; je ne sais quoi encore, un suave mélange de piété chrétienne, de songe platonicien, de voluptueuse et grave langueur.



Phot. Nadar

Jules Lemaitre.

Mais qui dirait cela mieux que Sainte-Beuve? »En peignant ainsi la nature à grands traits et par masses, en s'attachant aux vastes bruits, aux grandes herbes, aux larges feuillages, et en jetant au milieu de cette scène indéfinie et sous ces horizons immenses tout ce qu'il y a de plus vrai, de plus tendre et de plus religieux dans la mélancolie humaine, Lamartine a obtenu du premier coup des effets d'une simplicité sublime, et a fait, une fois pour toutes, ce qui n'était qu'une seule fois possible«.

Loué soit-il à jamais! On se fatigue des prouesses de la versification. On est las quelquefois du style plastique et de ses ciselures, du pittoresque à outrance, de la rhétorique

impressionniste et de ses contournements. Et c'est alors un délice, c'est un rafraîchissement inexprimable que ces vers jaillis d'une âme comme d'une source profonde, et dont on ne sait »comment ils sont faits«.

Sans compter que parmi ces vers de génie — à travers les nonchalances, les maladresses et les naïvetés de facture qui rappellent les très anciens poètes, et parfois aussi à travers les formules conservées du dix-huitième siècle — des vers éclatent et des strophes (les poètes le savent bien) d'une beauté aussi solide, d'une plénitude aussi sonore, d'une couleur aussi éclatante et d'une langue aussi inventée que les plus beaux passages de Victor Hugo ou de Leconte de Lisle.

Rappellerai-je que ce roi de l'élégie amoureuse et religieuse est aussi le poète de *la Marseillaise de la paix*, des *Révolutions*, des *Fragments des livres antiques*; que nul n'a plus aimé les hommes ni annoncé avec une éloquence plus impétueuse l'Évangile des temps nouveaux; qu'il a fait *Jocelyn*, cette épopée du sacrifice et le seul grand poème moderne que nous ayons; que nul n'a exprimé comme lui la conception idéaliste de l'univers et de la destinée, et qu'enfin c'est dans *Harold*, dans *Jocelyn* et dans *la Chute d'un ange* que se trouvent les plus beaux morceaux de poésie philosophique qui aient été écrits dans notre langue?

(»Les Contemporains«, IV)

Jules Lemaitre

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

- | | |
|---|--|
| <p>1. <i>Platon</i> (429-347 pre Hrista), čuveni grčki filozof, pisac »Apologije Sokratove«, »Fedona«, »Republike«.</p> | <p>3. Obratiti pažnju na izgovor reči: <i>ancien, bien, platonicien; compter; Lisle</i> (ne izg. s!); <i>femme; temps; tous</i>.</p> |
| <p>2. <i>Homère</i>, v. o njemu čl. 18 nap. 2.</p> | |

Beleška o piscu. — *Jules Lemaitre* (1853-1914), pesnik, pozorišni pisac, pripovedač, čuven je pre svega kao književni kritičar, kao najsajjniji predstavnik impresionističke kritike. Glavna kritička dela: »*Impressions de théâtre*« (11 svezaka), »*Les Contemporains*« (8 svezaka). Pored ovih zbirki posvetio je monografije Rousseau-u, Racine-u, Fénelon-u, Chateaubriand-u...

73. ÉPISODE DE LA BATAILLE DE WATERLOO.

La cantinière tourna à droite et prit un chemin de traverse au milieu des prairies; il y avait un pied de boue¹; la petite charrette fut sur le point d'y rester: Fabrice poussa à la roue. Son cheval tomba deux fois; bientôt le chemin, moins rempli d'eau, ne fut plus qu'un sentier au milieu du gazon. Fabrice n'avait pas fait cinq cents pas que sa rosse s'arrêta tout court²: c'était un cadavre, posé en travers du sentier, qui faisait horreur au cheval et au cavalier.

La figure de Fabrice, très pâle naturellement, prit une teinte verte fort prononcée; la cantinière, après avoir regardé le mort, dit, comme se parlant à elle-même: »Ça n'est pas de notre division«. Puis, levant les yeux sur notre héros, elle éclata de rire.

— Ha! Ha! mon petit! s'écria-t-elle, en voilà du nanan!³

Fabrice restait glacé. Ce qui le frappait surtout, c'était la saleté des pieds de ce cadavre qui déjà était dépouillé de ses souliers, et auquel on n'avait laissé qu'un mauvais pantalon tout souillé de sang.

— Approche, lui dit la cantinière, descends de cheval; il faut que tu t'y accoutumes. Tiens, s'écria-t-elle, il en a eu⁴ par la tête.

Une balle, entrée à côté du nez, était sortie par la tempe opposée et défigurait ce cadavre d'une façon hideuse; il était resté avec un œil ouvert.

— Descends donc de cheval, petit, dit la cantinière, et donne-lui une poignée de main pour voir s'il te la rendra.

Sans hésiter, quoique près de rendre l'âme de dégoût, Fabrice se jeta à bas de cheval et prit la main du cadavre qu'il secoua ferme; puis il resta comme anéanti: il sentait qu'il n'avait pas la force de remonter à cheval. Ce qui lui faisait horreur surtout, c'était cet œil ouvert.

La vivandière va me croire un lâche, se disait-il avec amertume. Mais il sentait l'impossibilité de faire un mouvement: il serait tombé. Ce moment fut affreux; Fabrice fut sur le point de se trouver mal tout à fait. La vivandière s'en aperçut, sauta lestement à bas de sa petite voiture, et lui présenta, sans mot dire, un verre d'eau-de-vie qu'il avala d'un trait; il put remonter sur sa rosse, et continuer la route

sans dire une parole. La vivandière le regardait de temps à autre du coin de l'œil.

— Tu te battras demain, mon petit, lui dit-elle enfin: aujourd'hui, tu resteras avec moi. Tu vois bien qu'il faut que tu apprennes le métier de soldat.

— Au contraire, je veux me battre tout de suite, s'écria notre héros, d'un air sombre, qui sembla de bon augure à la vivandière.

Le bruit du canon redoublait et semblait s'approcher. Les coups commençaient à former comme une basse continue; un coup n'était séparé du coup voisin par aucun intervalle, et sur cette basse continue, qui rappelait le bruit d'un torrent lointain, on distinguait fort bien les feux de peloton.

Dans ce moment, la route s'enfonçait au milieu d'un bouquet de bois. La vivandière vit trois ou quatre soldats des nôtres... Ils débouchaient du bois dans la plaine à gauche de la route. L'un d'eux était à cheval.

— Voilà ton affaire⁵, dit-elle à Fabrice. Holà, ho! cria-t-elle à celui qui était à cheval, viens donc ici boire le verre d'eau-de-vie. Les soldats s'approchèrent.

— Où est le 6^e léger?⁶ cria-t-elle.

— Là-bas, à cinq minutes d'ici, en avant de ce canal qui est le long des saules; même que⁶ le colonel Macon vient d'être tué.

— Veux-tu cinq francs de ton cheval, toi?

— Cinq francs! tu ne plaisantes pas mal, petite mère: un cheval d'officier, que je vais vendre cinq napoléons avant un quart d'heure!

— Donne-m'en un de tes napoléons, dit la vivandière à Fabrice. Puis, s'approchant du soldat à cheval: Descends vivement, lui dit-elle, voilà ton napoléon.

Le soldat descendit. Fabrice sauta en selle gaiement; la vivandière détachait le petit portemanteau⁷ qui était sur la rosse.

— Aidez-moi donc, vous autres! dit-elle aux soldats; c'est comme cela que vous laissez travailler une dame!

Mais à peine le cheval de prise⁸ sentit le portemanteau qu'il se mit à se cabrer, et Fabrice, qui montait fort bien, eut besoin de toute sa force pour le contenir.

— Bon signe! dit la vivandière; le monsieur⁹ n'est pas accoutumé au chatouillement du portemanteau.

— Un cheval de général, s'écria le soldat qui l'avait vendu, un cheval qui vaut dix napoléons comme un liard¹⁰.

— Voilà vingt francs, lui dit Fabrice, qui ne se sentait pas de joie de se trouver entre les jambes un cheval qui eût du mouvement¹¹.



Stendhal.

Peint par Södermark. (Collection de M^e Chéramy, Paris.)

A ce moment, un boulet donna dans une ligne de saules, qu'il prit de biais, et Fabrice eut le curieux spectacle de toutes ces petites branches volant de côté et d'autre comme rasées par un coup de faux.

— Tiens, voilà le brutal¹² qui s'avance, lui dit le soldat, en prenant ses vingt francs.

Il pouvait être deux heures.

Fabrice était encore dans l'enchantement de ce spectacle curieux, lorsqu'une troupe de généraux, suivis d'une vingtaine de hussards, traversèrent au galop un des angles de la vaste prairie au bord de laquelle il était arrêté; son cheval

hennit, se cabra deux ou trois fois de suite, puis donna des coups de tête violents contre la bride qui le retenait. — Eh bien, soit! se dit Fabrice.

Le cheval, laissé à lui-même, partit ventre à terre¹³ et alla rejoindre l'escorte qui suivait les généraux. Fabrice compta quatre chapeaux bordés¹⁴. Un quart d'heure après, par quelques mots que dit un hussard, son voisin, Fabrice comprit qu'un de ces généraux était le célèbre maréchal Ney¹⁵. Son bonheur fut au comble: toutefois il ne put deviner lequel des quatre généraux était le maréchal Ney; il eût donné tout au monde pour le savoir... L'escorte s'arrêta pour passer un large fossé rempli d'eau par la pluie de la veille: il était bordé de grands arbres et terminait sur la gauche la prairie à l'entrée de laquelle Fabrice avait acheté le cheval. Presque tous les hussards avaient mis pied à terre, le bord du fossé était à pic et fort glissant, et l'eau se trouvait bien à trois ou quatre pieds en contre-bas au-dessous de la prairie. Fabrice, distrait par sa joie, songeait plus au maréchal Ney et à la gloire qu'à son cheval, lequel, étant fort animé, sauta dans le canal, ce qui fit rejaillir l'eau à une hauteur considérable. Un des généraux fut entièrement mouillé par la nappe d'eau, et s'écria en jurant: »Au diable la sale bête!« Fabrice se sentit profondément blessé de cette injure. Puis-je en demander raison?¹⁶ se dit-il. En attendant, pour prouver qu'il n'était pas si gauche, il entreprit de faire monter à son cheval la rive opposée du fossé; mais elle était à pic et haute de cinq à six pieds! Il fallut y renoncer; alors il remonta le courant, son cheval ayant de l'eau jusqu'à la tête, et enfin trouva une sorte d'abreuvoir; par cette pente douce il gagna facilement le champ de l'autre côté du canal. Il fut le premier homme de l'escorte qui y parut; il se mit à trotter fièrement le long du bord: au fond du canal les hussards se démenaient, assez embarrassés de leur position, car en beaucoup d'endroits l'eau avait cinq pieds de profondeur. Deux ou trois chevaux prirent peur et voulurent nager, ce qui fit un barbotement¹⁷ épouvantable. Un maréchal des logis¹⁸ s'aperçut de la manœuvre que venait de faire ce blanc-bec qui avait l'air si peu militaire.

— Remontez! il y a un abreuvoir à gauche! s'écria-t-il.
Et peu à peu tous passèrent...

Tout à coup on partit au grand galop. Quelques instants après, Fabrice vit, à vingt pas en avant, une terre labourée qui était remuée d'une façon singulière. Le fond des sillons était plein d'eau, et la terre fort humide qui formait la crête de ces sillons volait en petits fragments noirs lancés à trois ou quatre pieds de haut. Fabrice remarqua en passant cet effet singulier; puis sa pensée se remit à songer à la gloire du maréchal. Il entendit un cri sec auprès de lui: c'étaient deux hussards qui tombaient atteints par des boulets; et, lorsqu'il les regarda, ils étaient déjà à vingt pas de l'escorte. Ce qui lui sembla horrible, ce fut un cheval tout sanglant qui se débattait sur la terre labourée, en engageant ses pieds dans ses propres entrailles: il voulait suivre les autres. Le sang coulait dans la boue.

»Ah! m'y voilà donc enfin au feu! se dit-il. J'ai vu le feu! se répétait-il avec satisfaction. Me voici un vrai militaire«. A ce moment l'escorte allait ventre à terre, et notre héros comprit que c'étaient des boulets qui faisaient voler la terre de toutes parts.

(»La Chartreuse de Parme«)

Stendhal

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

Fabrice del Dongo je mlad italijanski plemić koji se divi Napoleonu. Na glas da se Napoleon vratio sa ostrva Elbe, Fabrice prelazi u Francusku, zatim odlazi u Belgiju — na Waterloo. Borba je već počela. Od rata, od velike bitke kojom se rešava sudbina Evrope, on će sagledati samo pojednosti, neznatne, grozne pojednosti, koje jako odudaraju od onoga što je on zamišljao. Ovaj Stendhal-ov opis bitke na Waterloo-u čuven je u svetskoj književnosti.

- | | |
|--|---|
| <p>1. <i>Il y avait un pied de boue.</i> — <i>Pied</i> je stara mera za dužinu, otprilike 33 cm. Mi bismo rekli: blato je bilo do kolena.</p> <p>2. <i>Il s'arrêta tout court,</i> stade kao ukopan, stade pa ni maći.</p> <p>3. <i>Nanan</i> (m.), (u dečjem jeziku) poslastica, divota. <i>En voilà du nanan.</i> Ovo je divota.</p> <p>4. <i>Il en a eu par la tête,</i> dobio je po glavi (ili: pogoden je u glavu).</p> <p>5. <i>Voilà ton affaire,</i> evo što ti treba.</p> <p>6. <i>Le 6^e léger,</i> šesti puk lake pešadije. — <i>Même que.</i> Prevesti kao</p> | <p>da nema <i>que</i>. To <i>que</i> se upotrebljava često uz <i>même</i> u narodskom govoru.</p> <p>7. <i>Portemanteau</i> (m.), terkije, kožna konjička torba.</p> <p>8. <i>Cheval</i> (m.) <i>de prise,</i> zapljenjen, uhvaćen konj.</p> <p>9. <i>Le monsieur,</i> ovaj gospodin (odnosi se na konja).</p> <p>10. <i>Il vaut 10 napoléons comme un liard,</i> vredí 10 napoleona kao jednu paru (ili: kao ništa).</p> <p>11. <i>Un cheval qui eût du mouvement,</i> čila, žustra konja.</p> <p>12. <i>Brutal</i> (m.), (vojnički argo) top, poljak.</p> |
|--|---|

13. *Partir ventre à terre*, poći trkom. Malo posle: *On partit au grand galop*, podoše opruženim galopom.

14. *Chapeau (m.) bordé*, to jest *bordé de plumes*. Tako su nosili generali.

15. *Ney* (čitaj: *Nè*; 1769-1815), znameniti vojskovođa, maršal koga je Napoleon prozvao »le brave des braves« (junak nad junacima). Verovalo se da ga kuršum ne bije. Na Waterloo-u vršio juriš na čelu oklopnika. Streljan je 1815, po presudi Komore perova, što je bio izneverio Luja XVIII i prišao Napoleonu.

16. *Demander raison de*, tražiti zadovoljenje (zbog uvrede). Ne mešati sa *demander la raison de qc.*, pitati za razlog. Porediti s ovom rečenicom: »Le roi en ayant demandé la raison...« (v. str. 109, 1 red odozdo).

17. *Barbotement (m.)*, zapljuskivanje, šljiskanje.

18. *Maréchal (m.) des logis*, konjički podnarednik.

19. Obratiti pažnju na izgovor reči: *Bayle* (bè-le); *bien, bientôt, tiens, viens; cinq, dix* (v. Francuska gramatika § 121); *compter; eu, eut; faisait; hennir (é-nir); Ney (nè); Stendhal* (stin-dal); *tous*.

Beleška o piscu. — *Henri Beyle* (1783-1842), poznatiji pod imenom *Stendhal*, proslavio se naročito sa svoja dva romana »Le Rouge et le Noir« (u kome je data dobra slika naravi u doba Restauracije) i »La Chartreuse de Parme« (tu opisuje život pun spleta na malom italijanskom dvoru u Parmi). Zanimljive su njegove »Chroniques italiennes«. Oba romana prevedena su na naš jezik.

74. APRÈS LA BATAILLE.

Tout à coup le soleil, dissipant le nuage,
Éclaire avec horreur la scène du carnage;
Et son pâle rayon, sur la terre glissant,
Découvre à nos regards de longs ruisseaux de sang,
Des coursiers et des chars brisés dans la carrière,
Des membres mutilés épars sur la poussière,
Les débris confondus des armes et des corps,
Et les drapeaux jetés sur des monceaux de morts.

Accourez maintenant, amis, épouses, mères!
Venez compter vos fils, vos amants et vos frères;
Venez sur ces débris disputer aux vautours
L'espoir de vos vieux ans, le fruit de vos amours . . .
Que de larmes sans fin sur eux vont se répandre;
Dans vos cités en deuil que de cris vont s'entendre,
Avant qu'avec douleur la terre ait reproduit,
Misérables mortels, ce qu'un jour a détruit.

Mais au sort des humains la nature insensible
Sur leurs débris épars suivra son cours paisible;
Demain, la douce aurore, en se levant sur eux,
Dans leur acier sanglant réfléchira ses feux;
Le fleuve lavera sa rive ensanglantée,
Les vents balayeront leur poussière infectée,
Et le sol, engraisé de leurs restes fumants,
Cachera sous des fleurs leurs pâles ossements!

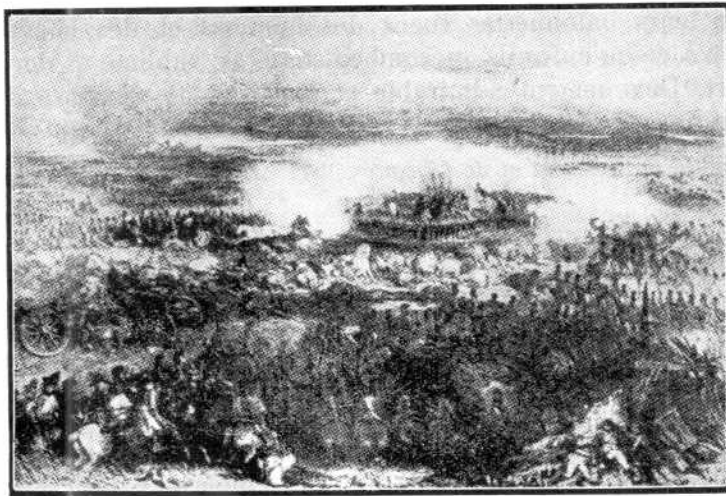
(*»Nouvelles méditations poétiques«, — »Les préludes.«*) A. de Lamartine

75. »LA GARDE MEURT ET NE SE REND PAS!«

Notre armée, après avoir déployé dans cette journée un courage surhumain, tombe tout à coup dans l'abattement qui suit les violentes émotions. Se défiant de ses chefs, ne se fiant qu'à Napoléon, et par comble d'infortune ne le voyant plus depuis que les ténèbres enveloppent le champ de bataille, elle le demande, le cherche, ne le trouve pas, le croit mort et se livre à un vrai désespoir. — Il est blessé, disent les uns; il est tué, disent les autres; et à cette nouvelle, qu'elle a faite, notre malheureuse armée fuit en tous sens, prétendant qu'on l'a trahie, que, Napoléon mort, elle n'a plus rien à faire en ce monde. Si un corps entier restait en arrière, qui pût la rallier, l'éclairer, lui montrer Napoléon vivant, elle s'arrêterait, prête encore à combattre et à mourir. Mais jusqu'au dernier homme, tout a donné¹, et quatre ou cinq carrés de la garde, au milieu de cent cinquante mille hommes victorieux, sont comme trois ou quatre cimes de rocher que l'Océan furieux couvre de son écume. L'armée n'aperçoit pas même ces carrés, noyés au milieu des flots de l'ennemi, et elle fuit en désordre sur la route de Charleroi. Là, elle trouve les équipages de l'artillerie qui, ayant épuisé leurs munitions, ramenaient leurs caissons vides. La confusion s'en accroît, et cette chaussée de Charleroi devient bientôt un vrai chaos où règnent le tumulte et la terreur. L'histoire n'a plus que quelques désespoirs sublimes à raconter, et elle doit les retracer pour l'éternel honneur des martyrs

de notre gloire, pour la punition de ceux qui prodiguent sans raison le sang des hommes!

Les débris des bataillons de la garde, poussés pêle-mêle dans le vallon, se battent toujours sans vouloir se rendre. A ce moment on entend ce mot qui traversera les siècles, proféré selon les uns par le général Cambronne³, selon les autres par le colonel Michel: *La garde meurt et ne se rend pas.* — Cambronne, blessé presque mortellement, reste étendu sur le terrain, ne voulant pas que ses soldats quittent



Le bataillon carré à Waterloo.
D'après la lithographie de Raffet.

leurs rangs pour l'emporter. Le deuxième bataillon du 3^e de grenadiers⁴ demeuré dans le vallon, réduit de 500 à 300 hommes, ayant sous ses pieds ses propres camarades, devant lui des centaines de cavaliers abattus, refuse de mettre bas les armes et s'obstine à combattre. Serrant toujours ses rangs à mesure qu'ils s'éclaircissent, il attend une dernière attaque et, assailli sur ses quatre faces à la fois, fait une décharge terrible qui renverse des centaines de cavaliers. Furieux, l'ennemi amène de l'artillerie et tire à outrance sur les quatre angles du carré. Les angles de cette forteresse vivante abattus, le carré se resserre, ne présentant plus qu'une forme irrégulière mais persistante. Il dédouble ses rangs pour occuper plus d'espace et protéger ainsi les blessés qui ont

cherché asile dans son sein. Chargé encore une fois, il demeure debout, abattant par son feu de nouveaux ennemis. Trop peu nombreux pour rester en carré, il profite d'un répit afin de prendre une forme nouvelle, et se réduit alors à un triangle tourné vers l'ennemi, de manière à sauver en rétrogradant tout ce qui s'est réfugié derrière ses baïonnettes. Il est bientôt assailli de nouveau. — *Ne nous rendons pas!* s'écrient ces braves gens, qui ne sont plus que cent cinquante. — Tous alors, après avoir tiré une dernière fois, se précipitent sur la cavalerie acharnée à les poursuivre, et avec leurs baïonnettes tuent des hommes et des chevaux, jusqu'à ce qu'enfin ils succombent dans ce sublime et dernier effort. Dévouement admirable et que rien ne surpasse dans l'histoire des siècles!

(*»Histoire du Consulat et de l'Empire«*, livre LX)

A. Thiers

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

Pobeden u bici kod Lajpciga (1813) od strane udruženih saveznika, Napoleon je morao da se odrekne prestola i da se aprila 1814 povuče na ostrvo Elbu. Kako su Burboni ubrzo postali veoma omrznuti, Napoleon se marta 1815 vratio u Pariz: tako počinje njegova druga vladavina — »Sto dana«. To je značilo nov rat. Evropa se digla na oružje i Napoleon je, posle nekoliko neznatnih uspeha, bio potučen u bici kod Waterloo-a (selo u Belgiji, 15 km. od Brisla). Francuska vojska je protiv sebe imala Engleze (zapovednik Wellington) i Pruse (zapovednici Blücher i Bülow). Naročito je u uspomeni ostao otpor koji je, nadmoćnim saveznicima, dala poslednja francuska kara. Taj, završni, trenutak bitke opisan je u ovome članku.

1. *Tout a donné*. Sve je stupilo u borbu. *Donner* (v. int.), jurišati, kidisati.

2. *Charleroi*, grad, sresko mesto u Belgiji, 29.000 stanovnika, na reci Sambri, važna raskrsnica putova.

3. *Cambonne* (1770-1842), general, istakao se u Napoleonovim ratovima; bio na čelu poslednje kare. Po-

ricao da je on rekao te čuvene reči; na pitanje o tome, odgovorio: »Je voudrais l'avoir dit«.

4. *3^e de grenadiers*, čitati kao da stoji: *3^e régiment de...*

5. Obratiti pažnju na izgovor reči: *bientôt*; *cing*; *corps*; *ennemi* (è-ne); *mille*; *resserrer* (re-ser); *sens*; *tous*; *Wellington* (ouèl-lin'gh-ton').

Beleška o piscu. — *Adolphe Thiers* (1797-1877), advokat, političar, prvi predsednik Francuske republike, jedan od najpoznatijih francuskih istoričara 19 veka. Obradio je doba Revolucije i Prvog carstva (1789-1815) u delima: »*Histoire de la Révolution française*« i »*Histoire du Consulat et de l'Empire*«.



Coll. de M. H. de Béranger.
Portrait de Sieyès.



Murat.



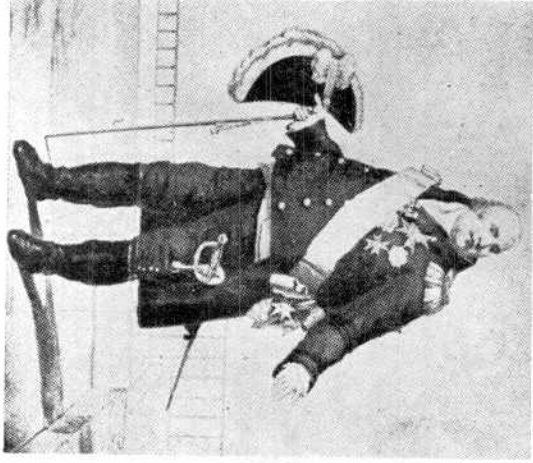
Ney.



Musée Carnavalet.
Gros(?): Lazare Hoche.
(Portrait inachevé.)

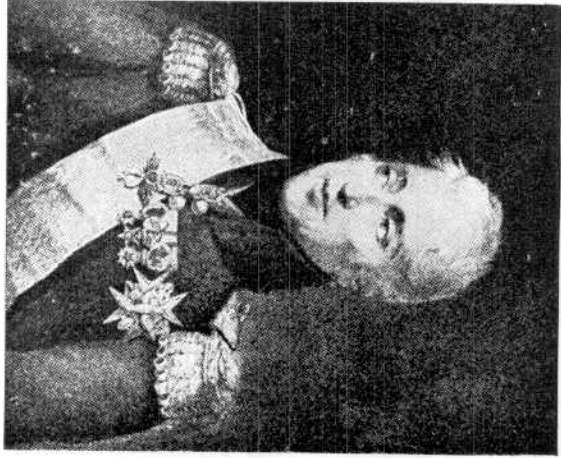
Portrait de Louis XVIII.

Bibl. Nat.



Portrait de Charles X.

Bibl. Nat.



76. WATERLOO.

Waterloo! Waterloo! Waterloo! morne plaine!
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,
Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,
La pâle mort mêlait les sombres bataillons.
D'un côté c'est l'Europe et de l'autre la France.
Choc sanglant! des héros Dieu trompait l'espérance;
Tu désertais, victoire, et le sort était las.
O Waterloo! je pleure et je m'arrête, hélas!
Car ces derniers soldats de la dernière guerre
Furent grands; ils avaient vaincu toute la terre,
Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin,
Et leur âme chantait dans les clairons d'airain!

Le soir tombait; la lutte était ardente et noire.
Il avait l'offensive et presque la victoire;
Il tenait Wellington¹ acculé sur un bois.
Sa lunette à la main, il observait parfois
Le centre du combat, point obscur où tressaille
La mêlée, effroyable et vivante broussaille,
Et parfois l'horizon, sombre comme la mer.
Soudain, joyeux, il dit: Grouchy! — C'était Blücher!²
L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme,
La mêlée en hurlant grandit comme une flamme.
La batterie anglaise écrasa nos carrés.
La plaine où frissonnaient les drapeaux déchirés
Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge,
Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge;
Gouffre où les régiments comme des pans de murs
Tombaient, où se couchaient comme des épis mûrs
Les hauts tambours-majors aux panaches énormes,
Où l'on entrevoyait des blessures difformes!
Carnage affreux! moment fatal! L'homme inquiet
Sentit que la bataille entre ses mains pliait.
Derrière un mamelon la garde était massée.
La garde, espoir suprême et suprême pensée!
— Allons! faites donner³ la garde! cria-t-il.
Et, lanciers, grenadiers aux guêtres de coutil,
Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,

Cuirassiers, canonniers qui traînaient des tonnerres,
Portant le noir colback⁴ ou le casque poli,
Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli⁵,
Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,
Saluèrent leur dieu, debout dans la tempête.
Leur bouche, d'un seul cri, dit: *Vive l'empereur!*
Puis, à pas lents, musique en tête, sans fureur,
Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,
La garde impériale entra dans la fournaise.
Hélas! Napoléon, sur sa garde penché,
Regardait; et, sitôt qu'ils avaient débouché
Sous les sombres canons crachant des jets de soufre,
Voyait, l'un après l'autre, en cet horrible gouffre,
Fondre ces régiments de granit et d'acier
Comme fond une cire au souffle d'un brasier.
Ils allaient, l'arme au bras, front haut, graves, stoïques.
Pas un ne recula. Dormez, morts héroïques!
Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps
Et regardait mourir la garde. — C'est alors
Qu'élevant tout à coup sa voix désespérée,
La Déroute, géante à la face effarée,
Qui, pâle, épouvantant les plus fiers bataillons,
Changeant subitement les drapeaux en haillons,
A de certains moments, spectre fait de fumées,
Se lève grandissante au milieu des armées,
La Déroute apparut au soldat qui s'émeut,
Et, se tordant les bras, cria: *Sauve qui peut!*
Sauve qui peut! affront! horreur! toutes les bouches
Criaient; à travers champs, fous, éperdus, farouches,
Comme si quelque souffle avait passé sur eux,
Parmi les lourds caissons et les fourgons poudreux,
Roulant dans les fossés, se cachant dans les seigles,
Jetant shakos⁶, manteaux, fusils, jetant les aigles⁷,
Sous les sabres prussiens, ces vétérans, ô deuil!
Tremblaient, hurlaient, pleuraient, couraient. — En un clin d'œil,
Comme s'envole au vent une paille enflammée,
S'évanouit ce bruit qui fut la grande armée.
Et cette plaine, hélas, où l'on rêve aujourd'hui,
Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui!
Quarante ans⁸ sont passés, et ce coin de la terre,

Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,
Ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants,
Tremble encor d'avoir vu la fuite des géants!

(»Les Châtiments«)

Victor Hugo

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

1. *Wellington* (čitati: ou-èl-lin'gh' ton; 1769-1852), engleski vojskovođa; bio na Waterloo-u glavni zapovednik snaga koje su se borile protiv Napoleona.

2. *Grouchy* (1766-1847), francuski maršal, istakao se u ratovima za vreme Revolucije i Carstva. Imajući za dužnost, uoči bitke kod Waterloo-a, da goni Pruse potučene kod Ligny-a, on ih je svojom nevestinom pustio da mu se izmaknu, odu u pomoć Wellingtonu, i budu onaj jezičak koji odlučuje o ishodu bitke. Tim Prusima je zapovedao Blücher.

3. *Faites donner*, uvedite u borbu. (V. nap. 1 u članku »La garde meurt et ne se rend pas«.)

4. *Colback* (m.) ili *kalpack* (m.), kalpak, vojnička šubara šira u gornjem delu, sa perjanicom i komadom

svile (*flamme f.*) koji pada s obe strane šubare, završavajući se sa po jednom kičankom (*gland m.*).

5. *Friedland* (ovde čitati: Fri-è-dlan), v. o tome čl. 77 nap. 5. — *Rivoli*, selo u Italiji; tu je Napoleon 14 januara 1797 potukao Austrijance.

6. *Shako* (m.), ili *schako* (m.), vojnička kapa, s perjanicom ili kičankom na vrhu, u razna doba razna oblika.

7. *Aigle* (ovde: f.), carska zastava, orao.

8. Ova pesma objavljena je prvi put 1853 godine.

9. Obratiti pažnju na izgovor reči: *coutil* (l se ne izg.; ali ga ovde treba čitati zbog slikovanja sa *il*); *fusil*; *granit* (gra-nit', rede gra-ni); *hélas*; *mer*; *shako* (cha-ko); *tous*; *tranquille*; *Waterloo* (oua-tèr-lò i va-tèr-lo); *Wellington* (v. nap. 1).

77. NAPOLÉON.

Il était réservé à la Révolution française, appelée à changer la face de la société européenne, de produire un homme qui attirerait autant les regards que Charlemagne, César, Annibal et Alexandre¹. A celui-là ce n'est ni la grandeur du rôle, ni l'immensité des bouleversements, ni l'éclat, l'étendue, la profondeur du génie, ni le sérieux d'esprit qui manquent pour saisir, attirer, maîtriser l'attention du genre humain! Ce fils d'un gentilhomme corse, — qui vient demander à l'ancienne royauté l'éducation dispensée dans les écoles militaires à la noblesse pauvre; qui, à peine sorti de l'école, acquiert dans une émeute sanglante le titre de général en chef, passe ensuite de l'armée de Paris à l'armée

d'Italie², conquiert cette contrée en un mois, attire à lui et détruit successivement toutes les forces de la coalition européenne, lui arrache la paix de Campo-Formio³, et, déjà trop grand pour habiter à côté du gouvernement de la république, va chercher en Orient des destinées nouvelles, passe avec cinq cents voiles à travers les flottes anglaises, conquiert l'Égypte en courant, songe alors à envahir l'Inde en suivant la route d'Alexandre, puis, ramené tout à coup en Occident par le renouvellement de la guerre européenne, après avoir essayé d'imiter Alexandre, imite et égale Annibal en franchissant les Alpes, écrase de nouveau la coalition et lui impose la belle paix de Lunéville⁴; — ce fils du pauvre gentilhomme corse a déjà parcouru à trente ans une carrière bien extraordinaire! Devenu quelque temps pacifique, il jette par ses lois les bases de la société moderne, puis se laisse emporter à son bouillant génie, s'attaque de nouveau à l'Europe, la soumet en trois journées, Austerlitz, Iéna, Friedland⁵, abaisse et relève les empires, met sur sa tête la couronne de Charlemagne, voit les rois lui offrir leurs filles, choisit celle des Césars⁶, dont il obtient un fils qui semble destiné à porter la plus brillante couronne de l'univers; de Cadix se porte à Moscou⁷, succombe dans la plus grande catastrophe des siècles, refait sa fortune, la défait de nouveau, est confiné dans une petite île, en sort avec quelques centaines de soldats fidèles, reconquiert en vingt jours le trône de France, lutte de nouveau contre l'Europe exaspérée, succombe pour la dernière fois à Waterloo, et après avoir soutenu des guerres plus grandes que celles de l'empire romain, s'en va, né dans une île de la Méditerranée, mourir dans une île de l'Océan, attaché comme Prométhée⁸ sur un rocher par la haine et la peur des rois; ce fils du pauvre gentilhomme corse a bien fait dans le monde la figure d'Alexandre, d'Annibal, de César, de Charlemagne! Du génie, il en a autant que ceux d'entre eux qui en ont le plus; du bruit, il en a fait autant que ceux qui ont le plus ébranlé l'univers; du sang, malheureusement il en a versé plus qu'aucun d'eux. Moralement il vaut moins que les meilleurs de ces grands hommes, mais mieux que les plus mauvais. Son ambition est moins vaine que celle d'Alexandre, moins perverse que celle de César, mais elle n'est pas

respectable comme celle d'Annibal, qui s'épuise et meurt pour épargner à sa patrie le malheur d'être conquise. Son ambition est l'ambition ordinaire des conquérants, qui aspirent à dominer dans une patrie agrandie par eux. Pourtant il chérit la France et jouit de sa grandeur autant que de la sienne même. Dans le gouvernement, il aime le bien, le poursuit⁹ en despote, mais n'y apporte ni la suite, ni la religieuse ap-



Napoléon.
Peint par Robert Lefèvre.

plication de Charlemagne. Sous le rapport de la diversité des talents, il est moins complet que César, qui, ayant été obligé de séduire ses concitoyens avant de les dominer, s'est appliqué à persuader comme à combattre, et sait tour à tour parler, écrire, agir, en restant toujours simple. Napoléon, au contraire, arrivé tout à coup à la domination par la guerre, n'a aucun besoin d'être orateur, et peut-être ne l'aurait-il

jamais été, quoique doué d'éloquence naturelle, parce que jamais il n'aurait pris la peine d'analyser patiemment sa pensée devant des hommes assemblés, mais il sait écrire néanmoins comme il sait penser, c'est-à-dire fortement, grandement, même avec soin; parfois est un peu déclamatoire, comme la Révolution française, sa mère, discute avec plus de puissance que César, mais ne narre pas avec sa suprême simplicité, son naturel exquis. Inférieur au dictateur romain sous le rapport de l'ensemble des qualités, il lui est supérieur comme militaire, d'abord par plus de spécialité dans la profession, puis par l'audace, la profondeur, la fécondité inépuisable des combinaisons; on n'a sous ce rapport qu'un égal ou un supérieur (on ne saurait le dire), Annibal, car il est aussi audacieux, aussi calculé, aussi rusé, aussi fécond, aussi terrible, aussi opiniâtre que le général carthaginois, en ayant toutefois une supériorité sur lui, celle des siècles¹⁰. Arrivé en effet après Annibal, César, les Nassau¹¹, Gustave Adolphe¹², Condé, Turenne¹³, Frédéric¹⁴, il a pu pousser l'art à son dernier terme. Du reste ce sont les balances de Dieu qu'il faudrait pour peser de tels hommes, et tout ce qu'on peut faire, c'est de saisir quelques-uns des traits les plus saillants de leurs imposantes physionomies.

... Certes, nous ne sommes pas de ceux qui reprochent à Napoléon d'avoir, dans la journée du 18 brumaire¹⁵, arraché la France aux mains du Directoire, entre lesquelles peut-être elle eût péri; mais de ce qu'il fallait la tirer de ces mains débiles et corrompues, ce n'était pas une raison pour la livrer tout entière aux mains puissantes, mais téméraires, du vainqueur de Rivoli et de Marengo¹⁶. Sans doute, si jamais une nation eut des excuses pour se donner à un homme, ce fut la France, lorsqu'en 1800 elle adopta Napoléon pour chef! Ce n'était pas une fausse anarchie dont on cherchait à faire peur à la nation pour l'enchaîner. Hélas non! des milliers d'existences innocentes avaient succombé sur l'échafaud, dans les prisons de l'Abbaye¹⁷ ou dans les eaux de la Loire¹⁸. Les horreurs des temps barbares avaient tout à coup reparu au sein de la civilisation épouvantée, et même après que ces horreurs étaient déjà loin, la Révolution française ne cessait d'osciller entre les bourreaux auxquels on l'avait arrachée, et les émigrés aveugles qui voulaient la faire

rétrograder à travers le sang vers un passé impossible, tandis que sur ce chaos se montrait menaçante l'épée de l'étranger! A ce moment revenait de l'Orient un jeune héros plein de génie, qui, partout vainqueur de la nature et des hommes, sage, modéré, religieux, semblait né pour enchanter le monde! Jamais assurément on ne fut plus excusable de se confier à un homme, car jamais terreur ne fut moins simulée que celle qu'on fuyait, car jamais génie ne fut plus réel que celui auprès duquel on cherchait un refuge. Et cependant, après quelques années, ce sage devenu fou, fou d'une autre folie que celle de quatre-vingt-treize, mais non moins désastreuse, immolait un million d'hommes sur les champs de bataille, attirait l'Europe sur la France, qu'il laissait vaincue, noyée dans son sang, dépouillée du fruit de vingt ans de victoires, désolée en un mot, et n'ayant pour reflleurir que les germes de la civilisation moderne déposés dans son sein. Qui donc eût pu prévoir que le sage de 1800 serait l'insensé de 1812 et de 1813? Oui, on aurait pu le prévoir, en se rappelant que la toute-puissance porte en soi une folie incurable, la tentation de tout faire quand on peut tout faire, même le mal après le bien. Ainsi dans cette grande vie, où il y a tant à apprendre pour les militaires, les administrateurs, les politiques, que les citoyens viennent à leur tour apprendre une chose, c'est qu'il ne faut jamais livrer la patrie à un homme, n'importe l'homme, n'importent les circonstances! En finissant cette longue histoire de nos triomphes et de nos revers, c'est le dernier cri qui s'échappe de mon cœur, cri sincère que je voudrais faire parvenir au cœur de tous les Français, afin de leur persuader à tous qu'il ne faut jamais aliéner sa liberté; et, pour n'être pas exposé à l'aliéner, n'en jamais abuser.

(»Histoire du Consulat et de l'Empire«)

A. Thiers

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

Na kraju svoga monumentalnog dela »Histoire du Consulat et de l'Empire«, Adolphe Thiers daje portret cara Napoleona; iz iskustva koje je sa njim imala Francuska on izvlači zaključke za budućnost.

1. *Charlemagne* (742-814), franački kralj, docnije car; njegovo carstvo je obuhvatalo najveći deo današnje Evrope. Vodio dugotrajne ratove protiv raznih naroda i protiv Mavara (v. la Chanson de Roland). — *César* (100-

44 pre Hrista), znameniti rimski vojskovođa; čuveno je, naročito, njegovo ratovanje u Galiji, koje je i opisao. — *Annibal* ili *Hannibal* (247-183 pre Hrista), kartaginski vojskovođa, proslavljen svojim poredama nad Rimljama.

nima (tukao ih kod Trebije, Trazime-
ne, Kane, 218-216 godine); pominje
se kao podvig njegov prelaz preko
Alpa u najgore jesenje vreme. Pobe-
dio ga kod Zame (202) Scipion Afri-
kanac, koji je rat prebacio na karta-
ginsko zemljište. — *Alexandre* (356-
323), makedonski kralj, čuveni osvajač,
car ogromnog carstva.

2. *A l'armée d'Italie*, u vojsku koja
je pravila pohod na Italiju.

3. *La paix de Campo-Formio*, mir
zaključen 1797 između Francuske i
Austrije u selu Campo-Formio (Itali-
ja): po njemu Francuska dobija Bel-
giju i neka jonska ostrva.

4. *La paix de Lunéville*, mir za-
ključen 1801 između Francuske i Au-
strije, u francuskoj varoši Lunéville.
Francuskoj se potvrđuje pravo na Bel-
giju i ustupaju krajevi sve do leve
obale Rajne.

5. *Austerlitz* (sad varošica u Čeho-
slovačkoj, pod imenom *Slavkov*). Tu
je Napoleon 2 decembra 1805 tukao
udružene Austrijance i Ruse. *Iéna*, va-
roš u Nemačkoj; u njenoj blizini je
Napoleon sa svojih 40.000 vojnika tu-
kao 70.000 Prusa, 14 oktobra 1806
god. *Friedland*, varošica u Istočnoj
Pruskoj; tu je Napoleon 14 juna 1807
god. tukao Ruse; rezultat je bio Til-
zitski mir.

6. *Napoleon* se 1810 godine oženio
Marijom-Lujzom, ćerkom austriskog
cara Franje II.

7. *Cadix*, grad u Španiji, na obali
Atlantskog Okeana. Francuska vojska
opsedala ga bez uspeha od 1810 do
1812 god. *Moscou*, aluzija na Napole-
onov pohod na Rusiju, na požar Mo-
skve i katastrofalno povlačenje fran-
cuske vojske.

8. *Prométhée*. Prometeja je, prema
grčkoj mitologiji, Jupiter prikovao za
jednu stenu na Kavkazu, da ga kazni
što je s neba ukrao vatru da bi oži-
veo čoveka, koga je napravio od zem-
lje. Orao mu je, za kaznu, ključao
jetru. Najzad ga je oslobodio Herkul.

9. *Le poursuit en despote*, teži (do-
bru), radi na njegovu ostvarenju (*ne-*
goni ga!).

10. Imajući nad njim nadmoćnost
koju daju vekovi (tj. iskustvo veko-
va).

11. *Les Nassau*, čuvena kneževska i
kraljevska porodica nemačka; nekoli-
ko njenih članova bili su znamenite
vojskovođe u XVI i XVII veku. U Ho-
landiji i Luksemburgu vladaju i danas
članovi te porodice.

12. *Gustave Adolphe* (1594-1632),
švedski kralj, istakao se kao vojsko-
vođa u Tridesetogodišnjem ratu.

13. *Condé* (1621-1686) i *Turenne*
(1611-1675), francuske vojskovođe.

14. *Frédéric*. Misli se na Fridriha
Velikog (1712-1786), pruskog kralja,
slavnoga vojskovođu koji je udario
temelje veličini Pruske. Udružen sa
Engleskom, on se u Sedmogodišnjem
ratu uspešno borio protiv Francuske,
Austrije i Rusije istovremeno.

15. *Le 18 brumaire* (9 novembar
1799). Toga dana je Napoleon, na po-
vratku iz Misira, oborio Direktori-
jum i ustanovio Konzulat, sa tri čla-
na. Taj državni udar značio je kraj
velike revolucije.

16. *Rivoli, Marengo*, sela u Itali-
ji: tu je Bonaparta tukao Austrijance
14 januara 1797 i 14 juna 1800.

17. *Les prisons de l'Abbaye*. To je
bio prvo plemićki, pa vojnički zatvor;
2 i 3 septembra 1792 tu je izvršen
strašan pokolj.

18. Za vreme terora, a naročito
decembra 1793, u Loari su (u Nantu)
podavljene hiljade »nepouzdanih«
građana.

19. Obratiti pažnju na izgovor re-
či: *Abbaye* (a-bè-i); *ancien, bien,*
citoyen, obtient, vient, Austerlitz
(os-tèr-liss); *Cadix* (izg. x); *chaos;*
cinq; européen (pé-in; u ž. r.: pé-è-
ne); *eut; existence; fils; gentilhomme;*
hélas; Marengo (in-go); *millier,*
million; osciller (os-si-lé); *temps;*
tous; Waterloo.

78. MOÏSE.¹

Le soleil prolongeait sur la cime des tentes
Ces obliques rayons, ces flammes éclatantes,
Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs,
Lorsqu'en un lit de sable il se couche aux déserts.
La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne.
Du stérile Nébo gravissant la montagne,
Moïse, homme de Dieu¹, s'arrête, et, sans orgueil,
Sur le vaste horizon promène un long coup d'œil . . .
Il voit d'abord Phasga, que des figuiers entourent;
Puis, au delà des monts² que ses regards parcourent,
S'étend tout Galaad, Ephraïm, Manassé,
Dont le pays fertile à sa droite est placé;
Vers le midi, Juda, grand et stérile, étale
Ses sables où s'endort la mer occidentale³;
Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli,
Couronné d'oliviers, se montre Nephtali;
Dans des plaines de fleurs magnifiques et calmes
Jéricho s'aperçoit: c'est la ville des palmes;

¹) *Mojsijeva smrt.* — »1. Tada izide Mojsije iz polja Moavskoga na goru Navav, na vrh Fazge, koja je prema Jerihonu; i pokaza mu Gospod svu zemlju od Galada do Dana; — 2. I svu zemlju Neftalimovu, i zemlju Jefremovu i Manasijinu, i svu zemlju Judinu do mora zapadnoga; — 3. I južnu stranu, i ravnicu, dolinu pod Jerihonom, mjestom gdje ima mnogo palmovih drveta, do Sigora; — 4. I reče mu Gospod: ovo je zemlja, za koju sam se zakleo Avramu, Isaku i Jakovu govoreći: sjemenu tvojemu daću je. Pokazah ti da je vidiš očima svojima, ali u nju nećeš ući. — 5. — I umrije ondje Mojsije sluga Gospodnji u zemlji Moavskoj po riječi Gospodnjoj. — 6. A pogrebe ga Gospod u dolini u zemlji Moavskoj prema Vet-Fegoru; i niko ne dozna za grob njegov do današnjega dana. — 7. I bješe Mojsiju sto i dvadeset godina kad umrije, i ne bjehu potamnjele oči njegove niti ga snaga izdala. — 8. I plakaše sinovi Izrailjevi za Mojsijem u polju Moavskom trideset dana; i prodoše plačni dani žalosti za Mojsijem. — 9. A Isus sin Navin bješe pun duha mudrosti, jer Mojsije bješe metnuo na nj ruke svoje. I slušaše ga sinovi Izrailjevi, i tvoriše kao što zapovjedi Gospod preko Mojsija. — 10. Ali ne usta više prorok u Izrailju kao Mojsije, kojega Gospod pozna licem k licu, — 11. U svijem znacima i čudesima, za koja ga posla Gospod da ih učini u zemlji Misirskoj na Faraonu i na svijem slugama njegovijem i na svoj zemlji njegovoj, — 12. I u svijem djelima krjepke ruke i u svijem strahotama velikim, koje učini Mojsije pred svijem Izrailjem«. (*Peta knjiga Mojsijeva, XXXIV.*)

Et, prolongeant ses bois, des plaines de Phogor,
Le lentisque touffu s'étend jusqu'à Ségor.
Il voit tout Chanaan, et⁴ la terre promise,
Où sa tombe, il le sait, ne sera point admise⁵.
Il voit; sur les Hébreux étend sa grande main,
Puis vers le haut du mont il reprend son chemin.



Alfred de Vigny.

D'après une peinture du Musée Carnavalet.

Or, des champs de Moab couvrant la vaste enceinte,
Pressés au large pied de la montagne sainte,
Les enfants d'Israël s'agitaient au vallon
Comme des blés épais qu'agite l'aquilon.
Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables,
Et balance sa perle au sommet des érables,
Prophète centenaire, environné d'honneur,
Moïse était parti pour trouver le Seigneur.
On le suivait des yeux aux flammes de sa tête,
Et, lorsque du grand mont il atteignit le faite,
Lorsque son front perça le nuage de Dieu⁶
Qui couronnait d'éclairs la cime du haut lieu,
L'encens brûla partout sur des autels de pierre.

Et six cent mille Hébreux, courbés dans la poussière,
A l'ombre du parfum par le soleil doré,
Chantèrent d'une voix le cantique sacré;
Et les fils de Lévi⁷, s'élevant sur la foule,
Tels qu'un bois de cyprès sur le sable qui roule,
Du peuple avec la harpe accompagnant les voix,
Dirigeaient vers le ciel l'hymne du Roi des rois.

Et, debout devant Dieu, Moïse, ayant pris place,
Dans le nuage obscur lui parlait face à face⁸.

Il disait au Seigneur: »Ne finirai-je pas?
Où voulez-vous encor que je porte mes pas?
Je vivrai donc toujours puissant et solitaire?
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.
Que vous ai-je donc fait pour être votre élu?
J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.
Voilà que son pied touche à la terre promise;
De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise;
Au coursier d'Israël qu'il attache le frein;
Je lui lègue mon livre et la verge d'airain⁹.

»Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo
Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau?
Hélas! vous m'avez fait sage parmi les sages!
Mon doigt du peuple errant a guidé les passages¹⁰.
J'ai fait pleuvoir le feu¹¹ sur la tête des rois;
L'avenir à genoux adorera mes lois;
Des tombes des humains j'ouvre la plus antique,
La mort trouve à ma voix une voix prophétique¹²,
Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations,
Ma main fait et défait les générations.
— Hélas! je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

»Hélas! je sais aussi tous les secrets des cieux.
Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.
Je commande à la nuit de déchirer ses voiles;
Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,
Et, dès qu'au firmament mon geste l'appela,

Chacune s'est hâtée en disant: »Me voilà«.
 J'impose mes deux mains sur le front des nuages
 Pour tarir dans leurs flancs la source des orages;
 J'engloutis les cités sous les sables mouvants;
 Je renverse les monts sous les ailes des vents;
 Mon pied infatigable est plus fort que l'espace;
 Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe¹⁴,
 Et la voix de la mer se tait devant ma voix¹⁵.
 Lorsque mon peuple souffre, ou qu'il lui faut des lois,
 J'élève mes regards, votre esprit me visite;
 La terre alors chancelle et le soleil hésite¹⁶.
 Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux.
 — Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux;
 Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,
 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!

»Sitôt que votre souffle a rempli le berger,
 Les hommes se sont dit: »Il nous est étranger«;
 Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
 Car ils venaient, hélas! d'y voir plus que mon âme.
 J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir;
 Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
 M'enveloppant alors de la colonne noire¹⁷,
 J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,
 Et j'ai dit dans mon cœur: »Que vouloir à présent?«
 Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,
 Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,
 L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche;
 Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
 Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
 — O Seigneur! j'ai vécu puissant et solitaire,
 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!«

Or le peuple attendait, et, craignant son courroux,
 Priaît sans regarder le mont du Dieu jaloux;
 Car, s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage
 Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage,
 Et le feu des éclairs, aveuglant les regards,
 Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.

Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse.
— Il fut pleuré. — Marchant vers la terre promise,
Josué s'avançait pensif, et pâissant,
Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant.

(»*Livre mystique*«)

Alfred de Vigny

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

U ovoj pesmi Vigny razvija jednu od dragih mu ideja: duhom uzvišen čovek usamljen je među svetinom, koja ga po pravilu ne razume. Tu misao on je naširoko obradio naročito u romanu »Stello«; on ju je osvetlio sa tri primera: Gilbert, Chatterton, André Chénier. Ta tri pesnika koja žive u apsolutističkom, u ustavnom i u revolucionarnom poretku, umiru podjednako tragično i neshvaćeni od društvene sredine u kojoj žive. Ta misao naročito je snažno istaknuta u »Mojsiju«. (Interesovanja radi, uporediti ovu pesmu sa istoimenom pesmom Silvija Str. Kranjčevića.)

Vigny se u ovim stihovima u mnogome nadahnuo Sv. pismom. Radi boljeg razumevanja treba proučiti u belešci opis Mojsijeve smrti kako je dat u Sv. pismu. Imena su sva uzeta odatle: *le mont Nébo* — to je gora Navav; *Phasga* — Fazga (južno od gore Navava); *Galaad, Ephraïm, Manassé, Juda, Nephtali, Moab* — Galad, Jefrem, Manasija, Juda, Neftalim, Moavska, krajevi u kojima su živela istoimena plemena naroda jevrejskog; *Jéricho, Phogor, Ségor* — Jerihon, Fogor, Sigor, mesta u Judeji; *le mont Horeb* — gora Horiv, gde se Bog prvi put javio pastiru Mojsiju, u kupini koja je ognjem gorela, i rekao mu da će imati da izvede sinove Izrailjeve iz Misira; *Josué* — to je Isus Navin, Mojsijev naslednik, koji je Jevreje odveo u obetovanu zemlju, Hanan. (Naša imena za pojedina mesta i ličnosti iz Sv. pisma data su prema prevodu Đure Daničića; ona su uobičajena kod pravoslavanih. Rimokatolici imaju nešto drukčije oblike za izvesna imena: gora *Nebo*, gora *Horeb*, za Fazgu — *Pizga*, za Sigor — *Soar*, za Vet-Fegor — *Bet-Peor*; Isus sin Navin je *Jošua sin Nunov*. — V. prevod Svetog pisma od dr. Luja Bakotića.)

1. *Moïse, homme de Dieu*. U V knjizi Mojsijevoj (XXXIII, 1) izrekom se za Mojsija kaže da je »čovek Božji«.

2. *Au delà des monts*. — Misli se na Livan.

3. *La mer occidentale*. — Tako je u Sv. pismu označeno Sredozemno More.

4. Ovdje svezicu *et* ili ne treba prevoditi ili je prevesti sa »to jest«, jer su »Hanan« i »Obetovana zemlja« jedno isto.

5. Gospod, gnevan, beše rekao Mojsiju da neće preći preko Jordana. (V knjiga Mojsijeva III, 27.)

6. *Le nuage de Dieu*. — »A Gospod side u oblaku, i stade s njim, i povika po imenu: Gospod« (II knjiga Mojsijeva, XXXIV, 5).

7. *Les fils de Lévi*, sinovi Levijevi, sveštenici.

8. *Face à face*. — »I Gospod govoraše s Mojsijem licem k licu, kao što govori čovjek s prijateljem svojim«. (V knjiga Mojsijeva, III, 27.)

9. *Je lui lègue mon livre et la verge d'airain.* — Reč je ovde o pet knjiga Mojsijevih, kojima počinje Stari zavet (tih 5 knjiga zovu se na francuskom *le Pentateuque*), i o štapu kojim je Mojsije činio čudesa.

10. *Les passages = les marches.*

11. »I Mojsije pruži štap svoj k nebu, i Gospod pusti gromove i grad, da oganj skakaše na zemlju... A bješe grad i oganj smiješan s gradom silan veoma, kakoga ne bješe u svoj zemlji Misirskoj od kako je ljudi u njoj«. (II knjiga Mojsijeva IX, 23-24.)

12. *La mort trouve à ma voix une voix prophétique = Je fais prophétiser les morts.*

13. »I Mojsije otišav od Faraona iza grada raširi ruke svoje ka Gospodu, i prestaše gromovi i grad, i dažd ne padaše na zemlju«. (II knjiga Mojsijeva, IX, 33.)

14. Vigny ovde suviše slobodno upotrebljava tekst iz Sv. pisma i Mojsiju pripisuje čudo koje se desilo docnije, kad je Isus Navin vodio Jevreje u Obetovanu zemlju: tada na Jordanu »ustavi se voda što tecijaše ozgo... i narod prelažaše prema Jerihonu«. (Knjiga Isusa Navina III, 16.)

15. »I pruži Mojsije ruku svoju na more, a Gospod uzbi more vjetrom istočnijem, koji jako duvaše cijelu noć, i osuši more i voda se rastupi. I podoše sinovi Izrailjevi posred mora suhim, i voda im stajaše kao zid s desne strane i s lijeve strane«. (II knjiga Mojsijeva, XIV, 21-22.)

16. I ovde pesnik pridaje Mojsiju čudo koje je učinio docnije Isus Navin: »Tada progovori Isus Gospodu... i reče pred sinovima Izrailjevijem: stani, sunce, nad Gavaonom, i, mesječe, nad dolinom Elonskom... I stade sunce nasred neba i ne naže k zapadu skoro ceo dan«. (Knjiga Isusa Navina, X, 12-13.)

17. Opet jedna pesnička sloboda. Po Sv. pismu, ispred sinova Izrailjevih »Gospod idaše... danju u stupu od oblaka vodeći ih putem, a noću u stupu od ognja svijetleći im, da bi putovali danju i noću«. (II knjiga Mojsijeva XIII, 21.)

18. Obratiti pažnju na izgovor reči: *Alfred, hélas, Horeb, mer, Moab* (izg. krajnje slovo); *amitié; bientôt; Chanaan i Jéricho* (ch = k); *compter; mille, ville; Pentateuque* (pin-ta); *plus; six; tous.*

79. PENSÉES.

— L'art est la vérité choisie. Si le premier mérite de l'art n'était que la peinture exacte de la vérité, le panorama serait supérieur à la *Descente de Croix*¹.

— Lorsqu'un siècle est en marche guidé par une pensée, il est semblable à une armée marchant dans le désert. Malheur aux traînants! rester en arrière, c'est mourir.

— La raison offense tous les fanatismes.

— L'humanité fait un interminable discours dont chaque homme illustre est une idée.

— Le jour où il n'y aura plus parmi les hommes ni enthousiasme, ni amour, ni adoration, ni dévouement, creusons la terre jusqu'à son centre, mettons-y cinq cent milliards de barils de poudre, et qu'elle éclate en pièces comme une bombe au milieu du firmament.

— Il n'y a pas d'homme qui ait le droit de mépriser les hommes.

— Je n'ai pas rencontré un homme avec lequel il n'y eût quelque chose à apprendre.

— Le moins mauvais gouvernement est celui qui se montre le moins, que l'on sent le moins et que l'on paye le moins cher.

— Le mot de la langue le plus difficile à prononcer et à placer convenablement, c'est *moi*.

— L'ennui est la maladie de la vie.

Pour la guérir, il suffit de peu de chose: *aimer* ou *vouloir*. C'est ce qui manque le plus généralement. Et cependant il suffirait d'aimer quelque chose, n'importe quoi, ou de vouloir avec suite² un événement quelconque, pour être en goût de vivre et s'y maintenir quelques années.

— Il y a des vieillards qui feignent de ne pas entendre la voix de toute une génération. Quand on est sourd, il serait juste d'être aussi sourd et muet, car on n'a pas le droit de juger ce qu'on n'a pas entendu.

— Les animaux lâches vont en troupes. Le lion marche seul dans le désert. Qu'ainsi marche toujours le poète.

— Le travail est un oubli, mais un oubli actif qui convient à une âme forte.

— Profondément blessé, mais trop fier pour me plaindre, a été l'épigraphe de toute ma vie.

(»Journal d'un poète«)

Alfred de Vigny

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

1. *La Descente de Croix*, čuvena Rubensova slika. Skidanje Hristovo s krsta slikali su i drugi slikari, između ostalih Rembrandt.

2. *Avec suite*, dosledno, istrajno.
3. Obratiti pažnju na izgovor reči: *baril* (ba-ri); *cher*; *cinq*; *convient*; *ennui*; *eût*; *milliard*.

80. LA BOUTEILLE À LA MER.

Quand un grave marin voit que le vent l'emporte
Et que les mâts brisés pendent tous sur le pont,
Que dans son grand duel la mer est la plus forte
Et que par des calculs l'esprit en vain répond;
Que le courant l'écrase et le roule en sa course,
Qu'il est sans gouvernail et, partant¹, sans ressource,
Il se croise les bras dans un calme profond . . .

Son sacrifice est fait, mais il faut que la terre
Recueille du travail le pieux monument².
C'est le journal savant, le calcul solitaire,
Plus rare que la perle et que le diamant;
C'est la carte des flots faite dans la tempête,
La carte de l'écueil qui va briser sa tête:
Aux voyageurs futurs sublime testament.

Il écrit: »Aujourd'hui, le courant nous entraîne
Déseparés³, perdus, sur la Terre-de-Feu⁴.
Le courant porte à l'est. Notre mort est certaine:
Il faut cingler au nord pour bien passer ce lieu.
— Ci-joint est mon journal, portant quelques études
Des constellations des hautes latitudes⁵.
Qu'il aborde, si c'est la volonté de Dieu!«

Puis immobile et froid, comme le cap des brumes⁶
Qui sert de sentinelle au détroit Magellan⁷,
Sombre comme ces rocs au front chargé d'écumes⁸,
Ces pics noirs dont chacun porte un deuil castillan,
Il ouvre une bouteille et la choisit très forte⁹,
Tandis que son vaisseau que le courant emporte
Tourne en un cercle étroit comme un vol de milan . . .

Le capitaine encor jette un regard au pôle
Dont il vient d'explorer les détroits inconnus.
L'eau monte à ses genoux et frappe son épaule;
Il peut lever au ciel l'un de ses deux bras nus.
Son navire est coulé, sa vie est révolue¹⁰:
Il lance la Bouteille à la mer, et salue
Les jours de l'avenir qui pour lui sont venus.

Il sourit en songeant que ce fragile verre
Portera sa pensée et son nom jusqu'au port;
Que d'une île¹¹ inconnue il agrandit la terre;
Qu'il marque un nouvel astre et le confie¹² au sort;
Que Dieu peut bien permettre à des eaux insensées
De perdre des vaisseaux, mais non pas des pensées;
Et qu'avec un flacon il a vaincu la mort.

Tout est dit. A présent, que Dieu lui soit en aide!
Sur le brick englouti l'onde a pris son niveau¹³.
Au large flot de l'est le flot de l'ouest succède,
Et la Bouteille y roule en son vaste berceau.
Seule dans l'Océan, la frêle passagère
N'a pas pour se guider une brise légère;
Mais elle vient de l'arche et porte le rameau¹⁴.

Les courants l'emportaient, les glaçons la retiennent
Et la couvrent des plis d'un épais manteau blanc.
Les noirs chevaux¹⁵ de mer la heurtent, puis reviennent
La flairer avec crainte, et passent en soufflant.
Elle attend que l'été, changeant ses destinées,
Viennne ouvrir le rempart des glaces obstinées,
Et vers la ligne ardente¹⁶ elle monte en roulant.

Un jour, tout était calme et la mer Pacifique¹⁷,
Par ses vagues d'azur, d'or et de diamant,
Renvoyait ses splendeurs au soleil du tropique¹⁸.
Un navire y passait majestueusement;
Il a vu la Bouteille aux gens de mer sacrée:
Il couvre de signaux sa flamme¹⁹ diaprée,
Lance un canot en mer et s'arrête un moment.

Mais on entend au loin le canon des corsaires;
Le négrier²⁰ va fuir s'il peut prendre le vent²¹.
Alerte! et coulez bas ces sombres adversaires!
Noyez or et bourreaux du couchant au levant!
La frégate reprend ses canots et les jette
En son sein, comme fait la sarigue²² inquiète,
Et par voile et vapeur vole et roule en avant.

Seule dans l'Océan, seule toujours! — Perdue
Comme un point invisible en un mouvant désert,
L'aventurière²³ passe errant dans l'étendue,
Et voit tel cap secret qui n'est pas découvert.
Tremblante voyageuse à flotter condamnée,
Elle sent sur son col que depuis une année
L'algue et les goémons²⁴ lui font un manteau vert.

Un soir enfin, les vents qui soufflent des Florides²⁵
L'entraînent vers la France et ses bords pluvieux.
Un pêcheur accroupi sous des rochers arides
Tire dans ses filets le flacon précieux.
Il court, cherche un savant et lui montre sa prise,
Et, sans l'oser ouvrir, demande qu'on lui dise
Quel est cet élixir²⁶ noir et mystérieux.

Quel est cet élixir? Pêcheur, c'est la science,
C'est l'élixir divin que boivent les esprits,
Trésor de la pensée et de l'expérience;
Et, si tes lourds filets, ô pêcheur, avaient pris
L'or qui toujours serpente aux veines du Mexique,
Les diamants de l'Inde et les perles d'Afrique,
Ton labeur de ce jour aurait eu moins de prix.

Regarde. — Quelle joie ardente et sérieuse!
Une gloire de plus luit dans la nation.
Le canon tout puissant et la cloche pieuse
Font sur les toits tremblants bondir l'émotion.
Aux héros du savoir plus qu'à ceux des batailles
On va faire aujourd'hui de grandes funérailles,
Lis ce mot sur les murs: »Commémoration!«

Souvenir éternel! gloire à la découverte
Dans l'homme ou la nature égaux en profondeur²⁷,
Dans le Juste et le Bien, source à peine entrouverte,
Dans l'art inépuisable, abîme de splendeur!
Qu'importe oublié, morsure, injustice insensée,
Glaces et tourbillons de notre traversée?²⁸
Sur la pierre des morts croît l'arbre de grandeur²⁹.

Cet arbre est le plus beau de la terre promise,
C'est votre phare à tous, Penseurs laborieux!
Voguez sans jamais craindre ou les flots ou la brise
Pour tout trésor scellé du cachet précieux.
L'or pur doit surnager, et sa gloire est certaine;
Dites en souriant comme ce capitaine:
»Qu'il aborde, si c'est la volonté des dieux!«

Le vrai Dieu, le Dieu fort, est le Dieu des idées.
Sur nos fronts où le germe est jeté par le sort,
Répondons le Savoir en fécondes ondées;
Puis, recueillant le fruit tel que de l'âme il sort,
Tout empreint du parfum des saintes solitudes,
Jetons l'œuvre à la mer, la mer des multitudes:
— Dieu la prendra du doigt pour la conduire au port.

(»Les Destinées«)

Alfred de Vigny

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

Alfred de Vigny je od onih pesnika koji su — kao Lamartine, kao Victor Hugo — verovali u neprekidan napredak čovečanstva. Tu svoju veru on nigde bolje nije iskazao no u ovim stihovima. U toj boci u moru oličena je misao »koja, bačena u ljudski okean uzvišenim pokretom misliočevim, s mukom krči sebi prolaz dok sigurno ne stigne na kraj puta« (M. Braunschvig).

1. *Partant*, (zast.) prema tome. Danas običnije: *par conséquent*.

2. *Monument* (m.), u etimološkom značenju: *sopen*.

3. *Désemparé*, sa pokidanom užadi i jedrima.

4. *Terre-de-Feu*, Ognjena Zemlja (na dnu Južne Amerike).

5. *Hautes latitudes*. To su širine veoma udaljene od polutara.

6. *Le cap des brumes*. To je rt Horn.

7. To je moreuz između Ognjene Zemlje i Južne Amerike; otkrio ga 1520 Portugalac Magelan.

8. *Les pics San-Diego, San-Ildefonso*. (Beleška Vigny-eva.)

9. Logično bi bilo: *Il ouvre une bouteille qu'il a choisie très forte*.

10. *Révolue* = *achevée*.

11. *Ile inconnue*. To je ostrvo o koje se lađa slomila.

12. *Et le confie au sort*. Ovde je *le* = *cela*. I *to* (otkriće) poverava sudbini.

13. *L'onde a pris son niveau*, more se sklopilo.

14. Tu boci, u kojoj je zatvoreno dragoceno otkriće, Vigny poredi sa golubicom iz Nojeva kovčega, golubicom koja je nosila maslinovu grančicu.

15. *Les noirs chevaux de mer* su verovatno mrki delfini (zvani obično *marsouins* ili *cochons de mer*).

16. *La ligne ardente* = *l'équateur*.

17. Običnije *L'Océan Pacifique* (Tihi Okean).

18. *Tropique* (m.), povratnik.

19. *Flamme* (f.), dugačka zastavica (na državnim brodovima).
20. *Négrier* (m.), brod koji je prenosio crno roblje.
21. *Prendre le vent*, imati povoljan vetar (za jedra).
22. *Sarigue* (f.), (zool.) torbarski pacov; svoje male baca u torbu koju ima pod trbuhom.
23. *L'aventurière*, lotalica, potukač.
24. *Goémons* (m. pl.), morske trave.
25. *Floride* (f.), poluostrvo na jugoistoku Sjedinjenih američkih država.
26. *Élixir* (m.), eliksir, lekovit napitak.
27. U čoveku i u prirodi, koji su podjednako duboki.
28. Zaborav i nepravda, koji su za ideje i za mislioca ono što je za bocu bio led.
29. *Sur la pierre des morts croît l'arbre de grandeur*. Uporediti sa lepim Dučićevim stihom: »Preko palih idu puti veličine«. (»Himna pobednika«).
30. Obratiti pažnju na izgovor reči: *Allred, cap, est, mer, ouest* (izg. krajnja slova); *bien, vient; condamner; élixir* (x = ks); *équateur* (qua = coua); *eu; ressource* (re-sour-ce); *tous*.

81. LA PHILOSOPHIE DE VIGNY.

Le fond de Vigny, c'est la solitude et la détresse amère qui accompagne le sentiment de la solitude. La vie aggrave cette solitude et cette amertume: mais à vingt-cinq ans il se sentait déjà solitaire, et souffrait. Il n'avait pas la ressource de la fuite dans le rêve comme Chateaubriand: il manquait d'imagination et d'égoïsme. Et il avait l'intelligence: de tous nos romantiques, Vigny est le plus, peut-être le seul penseur. Il n'a pas construit de système, mais il a disposé dans ses romans, ses drames, ses poèmes, son *Journal intime*, toutes les pièces d'un système original et triste.

Il est seul: il sent les hommes indifférents, ou hostiles, la nature froide, impassible, dédaigneusement belle, les cieux immenses et déserts: Dieu, s'il existe, muet, aveugle et sourd au cri des créatures. Le Père éternel, le Dieu consolateur, n'est pas: s'il y a un jour du jugement, ce sera le jour où Dieu viendra se *justifier* devant ceux qu'il a dévoués au mal par la loi de la vie.

... Tout ce qui est souffre; tout ce qui est supérieur souffre supérieurement. Le génie, qu'il s'appelle Moïse ou Chatterton, a un privilège de souffrance. Que faire donc? »Il est bon et salutaire de n'avoir aucune espérance... Un désespoir paisible, sans convulsion de colère et sans reproche au ciel, est la sagesse même«.

Le juste opposera le dédain à l'absence
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la divinité.

Est-ce une bravade, un défi jeté au ciel? Non; il y a là plus que de l'orgueil: c'est de l'honneur. Ce sentiment de l'honneur ennoblissait à ses yeux la servitude militaire, et il a aimé à dire ce qu'il voyait dans l'obéissance passive. Le soldat obéit à un commandement venu d'en haut, qui peut être absurde, inique, cruel, qu'il peut ne pas comprendre: il obéit, il tue, ou se fait tuer, sans rien dire. Toute sa vie est *résignation* et *abnégation*. Un commandement pareil pèse sur nous: *l'honneur* est de se taire et de subir:

Fais énergiquement ta longue et lourde tâche.

Puis après

...Souffre et meurs sans parler.

L'honneur du soldat est le type de la noblesse morale: il enseigne à agir pour une idée qui nous dépasse, pour un bien qui n'est pas le nôtre...

Un stoïcisme actif et tendre, voilà où aboutit le pessimisme de Vigny. Il se dit que tout cet effort, toute cette bonté, toute cette pensée ne seront pas en vain. Il croit au règne du pur *esprit*, et ce règne se prépare par *l'écrit*. Il lègue, fier et rasséréiné, son œuvre à l'attention de la postérité, au moment même où il va s'en aller en Dieu ou au néant. Il a écrit d'abord pour amuser l'ennui de sa prison, puis pour illuminer l'humanité.

Cette pensée grave et profonde germa parfois en poèmes dont une dizaine sont égaux à tous les chefs-d'œuvre. Pour l'exprimer, il créa la forme du *Poème*; et, classant ses *Poèmes*, il fit un *livre mystique*, un *livre antique* (*Biblique*, *Homérique*), un *livre moderne*: ne voit-on pas là le modèle et l'esquisse d'une *Légende des siècles*? Et ainsi, dans le chef-d'œuvre où il se renouvela, Hugo reprenait les traces de Vigny.

Chaque poème est né d'une image: un livre qu'on publie, c'est *une bouteille jetée à la mer*. L'image se développe, s'assimile tous les éléments qui peuvent la compléter, s'organise, devient une réalité vivante, qui reste le symbole d'une pensée profonde. La composition est sévère, de proportions très calculées, de coupe et de structure soigneusement étudiées; le développement est d'une sobriété puissante: les images, choisies, précises, fortes, sortent en pleine

lumière: Vigny a l'expression pittoresque, qui dessine de vastes paysages avec ampleur et netteté:

Les grands pays muets longuement s'étendront.

Ce n'est qu'un trait: voulez-vous le tableau? Lisez l'admirable début de *Moïse*, toute la Terre Promise vue du Nébo. Cela est d'un éclat sobre, dont nulle orgie de couleurs n'égalerait l'impression.

(«*Histoire de la littérature française*»)

Gustave Lanson

Beleška o piscu. — *Gustave Lanson* (1857), profesor univerziteta, poznat je naročito po svojoj »*Histoire de la littérature française*«.

82. LE DÉVOUEMENT À LA SCIENCE.

Si, comme je me plais à le croire, l'intérêt de la science est compté au nombre des grands intérêts nationaux, j'ai



Augustin Thierry en 1840.

D'après Lassalle.

donné à mon pays tout ce que lui donne le soldat mutilé sur le champ de bataille¹. Quelle que soit la destinée de mes tra-

vaux, cet exemple, je l'espère, ne sera pas perdu. Je voudrais qu'il servît à combattre l'espèce d'affaissement² moral, qui est la maladie de la génération nouvelle; qu'il pût ramener dans le droit chemin de la vie quelqu'une de ces âmes éner-
vées qui se plaignent de manquer de foi, qui ne savent où se prendre³, et vont cherchant partout, sans le rencontrer nulle part, un objet de culte et de dévouement.

Pourquoi se dire avec tant d'amertume que, dans le monde constitué comme il est, il n'y a pas d'air pour toutes les poitrines, pas d'emploi pour toutes les intelligences? L'étude sérieuse et calme n'est-elle pas là? et n'y a-t-il pas en elle un refuge, une espérance, une carrière à la portée de chacun de nous? Avec elle on traverse les mauvais jours sans en sentir le poids, on se fait à soi-même sa destinée; on use noblement sa vie.

Voilà ce que j'ai fait et ce que je ferais encore, si j'avais à recommencer ma route; je prendrais celle qui m'a conduit où je suis. Aveugle et souffrant sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage, qui de ma part ne sera pas suspect: il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science.

(»Dix années d'études historiques«)

Augustin Thierry

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

1. *Thierry* je izgubio vid radeći na nauci, čitajući stare rukopise.

2. *Affaissement* (m.) — (fig.) klonulost.

3. *Où se prendre* — za što da se uhvate.

4. Obratiti pažnju na izgovor reči: *compter* i *suspect* (pè i pekt').

Beleška o piscu. — *Augustin Thierry* (1795-1856) je jedan od velikih francuskih istoričara XIX veka. Njegova glavna dela: »Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands« i »Récits des temps mérovingiens«. Ovo poslednje delo je niz živopisnih slika.

83. LA PROBITÉ SCIENTIFIQUE.

Je ne crois pas que le patriotisme ait rien à démêler avec la science. Les chaires de l'enseignement supérieur ne sont à aucun degré des tribunes; c'est les détourner de leur véritable destination que de les faire servir à la défense ou à l'attaque de quoi que ce soit en dehors de leur but spirituel. Je professe absolument et sans réserve cette doctrine, que la science n'a d'autre objet que la vérité, et la vérité pour elle-même, sans aucun souci des conséquences bonnes ou mauvaises, regrettables ou heureuses, que cette vérité pourrait avoir dans la pratique. Celui qui, par un motif patriotique, religieux et même moral, se permet dans les faits qu'il étudie, dans les conclusions qu'il tire, la plus petite dissimulation, l'altération la plus légère, n'est pas digne d'avoir sa place dans le grand laboratoire où la probité est un titre d'admission plus indispensable que l'habileté.

Ainsi comprises, les études communes, poursuivies avec le même esprit dans tous les pays civilisés, forment au-dessus des nationalités restreintes, diverses et trop souvent hostiles, une grande patrie qu'aucune guerre ne souille, qu'aucun conquérant ne menace, et où les âmes trouvent le refuge et l'unité que la « cité de Dieu » leur a donnés en d'autres temps.

(*»La Poésie du Moyen Age«* I)

Gaston Paris

Beleška o piscu. — *Gaston Paris* (1839-1903), francuski naučnik, bavio se naročito proučavanjem srednjovekovne književnosti. Glavna dela: »Histoire poétique de Charlemagne«, »la Poésie du Moyen Age«, 2 sveske, »Légendes et histoires du Moyen Age«, itd.

84. POUR LES PAUVRES.

Qui donne au pauvre, prête à Dieu.

V. H.

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Quand partout à l'entour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,

Candélabres ardents, cercle étoilé des lustres,
Et la danse, et la joie au front des conviés:

Tandis qu'un timbre d'or sonnait dans vos demeures
Vous change en joyeux chant la voix grave des heures,
Oh! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent dans les carrefours sombres
S'arrête, et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré?

Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige,
Ce père sans travail que la famine assiège,
Et qui se dit tout bas: »Pour un seul que de biens!
A son large festin que d'amis se récrient!
Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient.
Rien que dans leurs jouets que de pain pour les miens!«

Et puis à votre fête il compare en son âme
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,
Ses enfants affamés et leur mère en lambeau,
Et, sur un peu de paille, étendue et muette,
L'aïeule, que l'hiver, hélas! a déjà faite
Assez froide pour le tombeau.

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines.
Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines;
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés:
Tous n'y sont point assis également à l'aise.
Une loi, qui d'en bas semble injuste et mauvaise,
Dit aux uns: *Jouissez!* aux autres: *Enviez!*

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
Et fermente en silence au cœur du misérable.
Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
Tous ces biens superflus où son regard s'attache; —
Oh! que ce soit la charité!

L'ardente charité, que le pauvre idolâtre,
Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre.

Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant,
Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,
Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute,
Dira: Buvez! mangez! c'est ma chair et mon sang.

Que ce soit elle, oh! oui, riches! que ce soit elle
Qui, bijoux, diamants, rubans, hochets, dentelle,
Perles, saphirs, joyaux toujours faux, toujours vains,
Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos âmes,
Des bras de vos enfants et du sein de vos femmes
Arrache tout à pleines mains!

Donnez, riches! L'aumône est sœur de la prière,
Hélas! quand un vieillard, sur votre seuil de pierre,
Tout raidi par l'hiver, en vain tombe à genoux;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez! afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force, et la grâce à vos filles;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges;
Afin d'être meilleurs; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit!

Donnez! Il vient un jour où la terre nous laisse.
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez! afin qu'on dise: Il a pitié de nous!
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel;
Donnez! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel!

85. SAISON DES SEMAILLES, LE SOIR.

C'est le moment crépusculaire.
J'admire, assis sous un portail,
Ce reste de jour¹ dont s'éclaire
La dernière heure du travail.



Portrait de Victor Hugo, à 30 ans.
D'après la lithographie d'Achille Deveria.

Dans les terres de nuit baignées,
Je contemple, ému, les haillons
D'un vieillard qui jette à poignées
La moisson future aux sillons.

Sa haute silhouette noire
Domine les profonds labours.
On sent à quel point il doit croire
A la fuite utile² des jours.

Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, lance la graine au loin,
Rouvre sa main, et recommence.
Et je médite, obscur témoin,

Pendant que, déployant ses voiles,
L'ombre, où se mêle une rumeur,
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur.

(*»Les Chansons des Rues et des Bois«*)

Victor Hugo

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

1. *Jour* (m.), svetlost (lumière f.) | nje (danà); korisno — jer za to vreme
2. *Fuite* (f.) *utile*, korisno protica- | me usev zri.

86. POUR L'HONNEUR DU NOM.

Le ministre de la Guerre, maréchal Cottin, prince de Wissembourg, vient de découvrir que le baron Hulot, haut fonctionnaire au Ministère, s'est rendu coupable de concussion¹. Il réprimande vertement le coupable lorsqu'il voit entrer son ami le maréchal Hulot, comte de Forzheim, frère du concussionnaire.

En ce moment, le maréchal Hulot, ayant appris que son frère et le ministre étaient seuls, se permit d'entrer; et il alla, comme les sourds², droit au prince.

»Oh! cria le héros de la campagne de Pologne, je sais ce que tu viens faire, mon vieux camarade!... Mais tout est inutile...

— Inutile?... répéta le maréchal Hulot qui n'entendit que ce mot.

— Oui, tu viens me parler pour ton frère: mais sais-tu ce que c'est que ton frère?...

— Mon frère?... demanda le sourd.

— Eh bien! cria le maréchal, c'est un misérable indigne de toi!... C'est un...

— Tu en as menti, Cottin! répliqua le maréchal Hulot devenu blême. Jette ton bâton³ comme je jette le mien!... je suis à tes ordres«.

Le prince alla droit à son vieux camarade, le regarda fixement et lui dit dans l'oreille en lui serrant la main: »Es-tu un homme?

— Tu le verras . . .

— Eh bien! tiens-toi ferme! il s'agit de porter le plus grand malheur qui pût t'arriver«.

Le prince se retourna, prit sur sa table un dossier, le mit entre les mains du maréchal Hulot en lui criant: »Lis!«

Le comte de Forzheim lut . . .

»Je vous demande pardon, dit avec une touchante fierté le maréchal Hulot au prince de Wissembourg.

— Allons, tutoie-moi toujours, Hulot! répliqua le ministre en serrant la main de son vieil ami.

— Combien avez-vous pris? dit sévèrement le comte de Forzheim à son frère.

— Deux cent mille francs.

— Mon cher ami, dit le comte en s'adressant au ministre, vous aurez les deux cent mille francs sous⁴ quarante-huit heures. On ne pourra jamais dire qu'un homme portant le nom de Hulot a fait tort d'un denier à la chose publique⁵.

— Quel enfantillage, dit le ministre. Je sais où sont les deux cent mille francs et je vais les faire restituer... Ce serait une honte pour nous tous, que ce procès; aussi ai-je obtenu du conseil des ministres la liberté d'agir comme je le fais«.

Le maréchal Hulot, qui était resté debout, immobile, pâle comme un cadavre, examinant son frère à la dérobée, alla prendre la main du ministre et lui répéta:

»Dans quarante-huit heures, le tort matériel sera réparé. Mais l'honneur! . . . Adieu, maréchal! c'est le dernier coup qui tue . . . Oui, j'en mourrai«, ajouta-t-il tout bas.

Rentré chez lui, le maréchal prend dans sa cassette 152.000 francs, le fruit de trente ans d'économies, et fait vendre ses bijoux et ses titres de rente⁶ pour compléter la somme nécessaire.

. . . Le lendemain, à dix heures du matin, le comte de Forzheim se fit annoncer chez le prince de Wissembourg et fut aussitôt admis.

»Eh bien! mon cher Hulot, dit le maréchal Cottin en présentant les journaux à son vieil ami, nous avons, vous le voyez, sauvé les apparences . . . Lisez«.

Le maréchal Hulot posa les journaux sur le bureau de son vieux camarade et lui tendit deux cent mille francs.

»Voici ce que mon frère a pris à l'État, dit-il.

— Quelle folie, s'écria le ministre. Il nous est impossible, ajouta-t-il en prenant le cornet⁷ que lui présenta le maréchal et lui parlant dans l'oreille, d'opérer cette restitution. Nous serions obligés d'avouer les concussions de votre frère, et nous avons tout fait pour les cacher . . .

— Faites-en ce que vous voudrez; mais je ne veux pas qu'il y ait dans la fortune de la famille Hulot un liard de volé dans les deniers de l'État, dit le comte.

— Je prendrai les ordres du roi à ce sujet. N'en parlons plus, répondit le ministre en reconnaissant l'impossibilité de vaincre le sublime entêtement du vieillard.

— Adieu, Cottin, dit le vieillard, en prenant la main du prince de Wissembourg, je me sens l'âme gelée . . .«

Puis, après avoir fait un pas, il se retourna, regarda le prince qu'il vit ému fortement, il ouvrit les bras pour l'y serrer, et le prince embrassa le maréchal.

»Il me semble que je dis adieu, dit-il, à toute la Grande Armée en ta personne.

— Adieu donc, mon bon et vieux camarade! dit le ministre.

— Oui, adieu, car je vais où sont tous ceux de nos soldats que nous avons pleurés . . .«

Trois jours après, le maréchal Hulot était mort.

(»*La Cousine Bette*«)

H. de Balzac

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

1. *Se rendre coupable de concussion*, proneveriti novac, napraviti pronevere.

2. Maršal je nagluv i, kao svi gluvači, da bi dobro čuo, prilazi sasvim blizu svome sabesedniku.

3. *Jette ton bâton*. — Baci svoju (maršalsku) palicu, tj. zaboravi da smo maršali. Maršal Hulot poziva, time, na dvoboj svoga staroga druga, jer smatra da je ovaj bezrazložno u-

vredio njegova brata.

4. *Sous quarante-huit heures*, u roku od 48 sati, najdalje za 48 sati.

5. *Chose (f.) publique*, država (prema latinskom *res publica*).

6. *Titres (m. pl.) de rente*, hartije od vrednosti.

7. *Le cornet (acoustique)*, sprava za pojačanje zvukova, »prisluškivalo«; njome se služe nagluvi da bi bolje čuli.

Beleška o piscu. — V. § 26, t. 2 u »Historique de la littérature française«.

87. LA MORT DU PÈRE GORIOT.

Les pages suivantes sont tirées du *Père Goriot* (1834). Balzac a voulu peindre l'amour paternel, montrer »un homme qui est père, comme un saint, un martyr est un chrétien«. Cet homme, c'est le père Goriot. Après avoir réalisé une fortune dans le commerce des pâtes alimentaires, Goriot a marié ses deux filles, Anastasie et Delphine, la première au comte de Restaud, la seconde au baron de Nucingen. Par raison d'économie, afin de pouvoir donner le plus d'argent possible à ses filles, Goriot s'est logé dans une maison de famille du quartier latin, — la pension Vauquer, — que fréquentent les étudiants pauvres. Il y mène une vie effacée et silencieuse, cachant à tous qu'il est le père de deux Parisiennes célèbres dans la société. Goriot, épuisé par les privations, miné par les soucis que lui causent ses filles, est frappé d'une apoplexie qui détermine en lui des accès de stupeur et d'exaltation. Dans son délire, il réclame auprès de lui la présence de ses filles. [Chevaillier-Audiat.]

— Pas une de ses filles ne viendrait! s'écria Rastignac¹.
Je vais écrire à toutes deux.

— Pas une! répondit le vieillard en se dressant sur son séant. Elles ont des affaires, elles dorment, elles ne viendront pas. Je le savais. Il faut mourir pour savoir ce que c'est que des enfants . . . Ah! mon ami, ne vous mariez pas, n'ayez pas d'enfants! Vous leur donnez la vie, ils vous donnent la mort. Vous les faites entrer dans le monde, ils vous en chassent. Non, elles ne viendront pas! Je sais cela depuis dix ans. Je me le disais quelquefois, mais je n'osais pas y croire.

Une larme roula dans chacun de ses yeux, sur la bordure rouge, sans en tomber.

— Ah! si j'étais riche, si j'avais gardé ma fortune, si je ne la leur avais pas donnée, elles seraient là, elles me lècheraient les joues de leurs baisers! je demeurerais dans un hôtel², j'aurais de belles chambres, des domestiques, du feu à moi; et elles seraient tout en larmes, avec leurs maris, leurs enfants. J'aurais tout cela. Mais rien! L'argent donne tout, même des filles. Oh! mon argent, où est-il? Si j'avais des trésors à laisser, elles me panseraient, elles me soigneraient; je les entendrai, je les verrais. Ah! mon cher enfant, mon seul enfant, j'aime mieux mon abandon et ma misère! Au moins, quand un malheureux est aimé, il est bien sûr qu'on l'aime. Non, je voudrais être riche, je les verrais. Ma foi, qui sait? Elles ont toutes les deux des cœurs de roche. J'avais trop d'amour pour elles, pour qu'elles en eussent pour moi.

Un père doit être toujours riche, il doit tenir ses enfants en bride comme des chevaux sournois. Et j'étais à genoux devant elles. Les misérables! . . .

— Allons, lui dit Eugène¹, recouchez-vous, mon bon père Goriot, je vais leur écrire. Aussitôt que Bianchon³ sera de retour, j'irai, si elles ne viennent pas.



Phot. Nadar

Honoré de Balzac sur son lit de mort.

D'après un pastel d'Eugène Giraud. (Musée de Besançon.)

— Si elles ne viennent pas? répéta le vieillard en sanglotant. Mais je serai mort, mort dans un accès de rage, de rage! La rage me gagne! En ce moment, je vois ma vie entière. Je suis dupe! elles ne m'aiment pas, elles ne m'ont jamais aimé! cela est clair. Si elles ne sont pas venues, elles ne viendront pas. Plus⁴ elles auront tardé, moins⁴ elles se décideront à me faire cette joie. Je les connais. Elles n'ont jamais su rien deviner de mes chagrins, de mes douleurs, de mes besoins, elles ne devineront pas plus ma mort; elles ne sont seulement pas dans le secret de ma tendresse. Oui, je le vois, pour elles, l'habitude de m'ouvrir les entrailles a ôté du prix à tout ce que je faisais. Elles auraient demandé à me

crever les yeux, je leur aurais dit: »Crevez-les!« Je suis trop bête. Elles croient que tous les pères sont comme le leur. Il faut toujours se faire valoir. Leurs enfants me vengeront. Mais c'est dans leur intérêt, de venir ici. Prévenez-les donc qu'elles compromettent leur agonie. Elles commettent tous les crimes en un seul . . . Mais allez donc, dites-leur donc que, ne pas venir, c'est un parricide! Elles en ont assez commis sans ajouter celui-là. Criez donc comme moi: »Hé, Nasie! hé, Delphine! venez à votre père, qui a été si bon pour vous et qui souffre!« Rien, personne! Mourrai-je donc comme un chien? Voilà ma récompense, l'abandon. Ce sont des infâmes, des scélérates; je les abomine⁶, je les maudis; je me relèverai, la nuit, de mon cercueil pour les remaudire, car, enfin, mes amis, ai-je tort? elles se conduisent bien mal, hein! . . . Qu'est-ce que je dis? Ne m'avez-vous pas averti que Delphine est là? C'est la meilleure des deux... Vous êtes mon fils, Eugène, vous! aimez-la, soyez un père pour elle. L'autre est bien malheureuse. Et leurs fortunes! Ah! mon Dieu! J'expire, je souffre un peu trop! Coupez-moi la tête, laissez-moi seulement le cœur.

— Christophe⁷, allez chercher Bianchon, s'écria Eugène, épouvanté du caractère que prenaient les plaintes et les cris du vieillard, et ramenez-moi un cabriolet. — Je vais aller chercher vos filles, mon bon père Goriot, je vous les ramènerai.

— De force! de force! demandez la garde⁸, la ligne⁹, tout! tout! dit-il en jetant à Eugène un dernier regard où brilla la raison. Dites au gouvernement, au procureur du roi, qu'on me les amène, je le veux!

— Mais vous les avez maudites.

— Qui est-ce qui a dit cela? répondit le vieillard stupéfait. Vous savez bien que je les aime, je les adore! Je suis guéri si je les vois... Allez, mon bon voisin, mon cher enfant, allez! vous êtes bon, vous; je voudrais vous remercier, mais je n'ai rien à vous donner que les bénédictions d'un mourant. Ah! je voudrais au moins voir Delphine pour lui dire de m'acquitter envers vous. Si l'autre ne peut pas, amenez-moi celle-là. Dites-lui que vous ne l'aimerez plus si elle ne veut pas venir. Elle vous aime tant, qu'elle viendra. À boire! les entrailles me brûlent! Mettez-moi quelque chose sur la tête. La

main de mes filles, ça me sauverait, je le sens. . . Mon Dieu! qui refera leur fortune si je m'en vais? Je veux aller à Odessa pour elles, à Odessa, y faire des pâtes.

— Buvez ceci, dit Eugène en soulevant le moribond et le prenant dans son bras gauche, tandis que de la main droite il tenait une tasse pleine de tisane.

— Vous devez aimer votre père et votre mère, vous! dit le vieillard en serrant de ses mains défaillantes la main d'Eugène. Comprenez-vous que je vais mourir sans les voir, mes filles? Avoir soif toujours, et ne jamais boire, voilà comment j'ai vécu depuis dix ans... Mes deux gendres ont tué mes filles. Oui, je n'ai plus eu de filles après qu'elles ont été mariées. Pères, dites aux Chambres¹⁰ de faire une loi sur le mariage! Enfin, ne mariez pas vos filles, si vous les aimez. Le gendre est un scélérat qui gâte tout chez une fille, il souille tout. Plus de mariages! C'est ce qui nous enlève nos filles, et nous ne les avons plus quand nous mourons. Faites une loi sur la mort des pères. C'est épouvantable, ceci! Vengeance! Ce sont mes gendres qui les empêchent de venir... Tuez-les! . . . A mort le Restaud¹¹, à mort l'Alsacien, ils sont mes assassins! . . . La mort ou mes filles! . . . Ah! c'est fini, je meurs sans elles! . . . Elles! . . . Nasie! Fifine!¹⁵ allons, venez donc! Votre papa sort . . .

— Mon bon père Goriot, calmez-vous, voyons, restez tranquille, ne vous agitez pas, ne pensez pas.

— Ne pas les voir, voilà l'agonie!

— Vous allez les voir.

— Vrai? cria le vieillard égaré. Oh! les voir! je vais les voir, entendre leur voix. Je mourrai heureux. Eh bien, oui, je ne demande plus à vivre, je n'y tenais plus, mes peines allaient croissant. Mais les voir, toucher leurs robes, ah! rien que leurs robes, c'est bien peu; mais que je sente quelque chose d'elles! Faites-moi prendre les cheveux . . . veux . . .

Il tomba la tête sur l'oreiller comme s'il recevait un coup de massue. Ses mains s'agitèrent sur la couverture comme pour prendre les cheveux de ses filles.

— Je les bénis . . ., dit-il en faisant un effort; bénis . . .

(«Le Père Goriot»)

H. de Balzac

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

- | | |
|---|---|
| <p>1. <i>Rastignac</i> (<i>Eugène</i>), mladić na stanju zajedno sa čiča-Goriom.</p> <p>2. <i>Hôtel</i> (m.), (ovde) kuća, dom.</p> <p>3. <i>Bianchon</i>, mlad medicinar, u istom pansionu kao i čiča-Gorio. Postaće, docnije, slavan lekar.</p> <p>4. <i>Plus... moins</i>, ukoliko više... utoliko manje.</p> <p>5. <i>Nasie, Fifine</i>, imena od mila za <i>Anastasia</i> i <i>Delphine</i> (<i>Nastica, Delfica</i>).</p> <p>6. <i>Je les abomine</i>. = Je les abhorre, je les ai en horreur.</p> <p>7. <i>Christophe</i>, momak u pansionu Vauquer.</p> | <p>8. <i>La garde</i>, gradanska garda.</p> <p>9. <i>La ligne</i>, vojska, pešadija.</p> <p>10. <i>Les Chambres</i>, Skupština i Senat.</p> <p>11. <i>Le Restaud</i>, onaj Resto (<i>le</i> pokazuje prezrenje), muž <i>Anastazijin</i>. — <i>L'Alsacien</i>, tj. Nucingen, muž <i>Delphinin</i>.</p> <p>12. Obratiti pažnju na izgovor reči: <i>Alsacien</i> (u <i>Alsace, Alsacien</i>, itd., sa = za), <i>bien, chien, chrétien, rien; cher, Vauquer; dix; eu, eussent; exaltation</i> (x = gz); <i>faisant; fils; tous; tranquille</i>.</p> |
|---|---|

88. RAPPELLE-TOI.

(Vergiss mein nicht)

Paroles faites sur la musique de Mozart¹

Rappelle-toi, quand l'Aurore craintive²
 Ouvre au Soleil son palais enchanté;
 Rappelle-toi, lorsque la nuit pensive
 Passe en rêvant sous son voile argenté;
 À l'appel du plaisir lorsque ton sein palpite,
 Aux doux songes du soir lorsque l'ombre t'invite,
 Écoute au fond des bois
 Murmurer une voix:
 Rappelle-toi.

Rappelle-toi, lorsque les destinées³
 M'auront de toi pour jamais séparé,
 Quand le chagrin, l'exil et les années
 Auront flétri ce cœur désespéré;
 Songe à mon triste amour, songe à l'adieu suprême!
 L'absence ni le temps ne sont rien quand on aime.
 Tant que mon cœur battra,
 Toujours il te dira:
 Rappelle-toi.

Rappelle-toi, quand sous la froide terre
 Mon cœur brisé pour toujours dormira;

Rappelle-toi, quand la fleur solitaire⁴
 Sur mon tombeau doucement s'ouvrira.
 Tu ne me verras plus; mais mon âme immortelle⁵
 Reviendra près de toi comme une sœur fidèle.
 Écoute dans la nuit,
 Une voix qui gémit?
 Rappelle-toi.

(»Poésies nouvelles«)

Alfred de Musset

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

Musset je ispevao ove stihove prema muzici Mozartovoj. Obratiti pažnju na ritam: stihovi nemaju isti broj slogova; posle tri deseterca nailaze dva aleksandrinca, pa se, posle dva šesterca, strofa završava stihom od četiri sloga — kao kakvim jecajem.

1. *Mozart* (1756-1791) — slavni austriski kompozitor; pored manjih dela, naročito su poznate njegove opere »Figarova ženidba« (prema Beaumarchais-ovu komadu) i »Čarobna frula«; znamenit je i njegov »Requiem«.

2. *L'aurore craintive*. Pesnik personifikuje: *Aurore*, *Soleil*. Zapaziti izrazitost prideva: *craintive*, stidljiva, jer svoje dvore Suncu otvara malo po malo, ne širom (Jeste li gledali kadgod svitanje i postepeno razdanjivanje?); nuit *pensive*, jer se čovek noću predaje mislima, pribira se potpu-

no; son voile *argenté*, (pod) svojim srebrnastim velom, — zbog mesečine.

3. *Les destinées*, sudaje (f. pl.). Pesnik misli ovde na Parke, tri sestre boginje od kojih zavisi život ljudi: Clotho drži preslicu, Lachésis okreće vreteno, a Atropos preseca žicu (život).

4. *Fleur solitaire*. = *Myosotis* (m.), potočnica, spoménak.

5. *Ame immortelle*. Romantičari su verovali u besmrtnost duše.

6. Obratiti pažnju na izgovor reči: *Alfred* i *myosotis* (izg. krajnje slovo); *exil* (x = gz); *Lachésis* (ch = k; izg. krajnje s); *rien*; *temps*.

Beleška o piscu. — V. § 24, t. 5 i § 25 t. 6 u »Historique de la littérature française«.

89. LE PÉLICAN.

Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
 Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure,
 Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur:
 Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.
 Mais, pour¹ en être atteint, ne crois pas, ô poète,
 Que ta voix ici-bas doive rester muette.
 Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,

Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.
Lorsque le pélican², lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,



Cliché Kühn.

Alfred de Musset.

Ils courent à leur père avec des cris de joie
En secouant leurs becs sur leurs goitres³ hideux.
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte;
En vain il a des mers fouillé la profondeur:

L'Océan était vide et la plage déserte;
 Pour toute nourriture il apporte son cœur.
 Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
 Partageant à ses fils ses entrailles de père,
 Dans son amour sublime il berce sa douleur;
 Et, regardant couler sa sanglante mamelle⁵,
 Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
 Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
 Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
 Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
 Il craint que ses enfants ne le laissent vivant;
 Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
 Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,
 Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
 Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
 Et que le voyageur attardé sur la plage,
 Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.
 Poète, c'est ainsi que font les grands poètes,
 Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps⁶,
 Mais les festins humains⁷ qu'ils servent à leurs fêtes
 Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.
 Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
 De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
 Ce n'est pas un concert à dilater⁸ le cœur.
 Leurs déclamations sont comme des épées;
 Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant;
 Mais il y pend toujours quelque goutte de sang⁹.

(*La Nuit de Mai*)

Alfred de Musset

NAPOMENE I OBJASNJENJA

Ovi stihovi su uzeti iz pesme »la Nuit de Mai«. U tim »Noćima« (kojih ima četiri) Musset razgovara sa Muzom.

1. *Pour* ima ovdje značenje »zato što«. *Pour en être atteint* = parce que tu en es atteint.

2. *Pélican* (m.), nēsit, gem.

3. *Goltre* (m.), ovdje: kesa koju nesit ima ispod kljuna i u koju trpa ripčiće i ostalu hranu.

4. Po jednoj prastarjoj legendi, nesit se smatra kao oličenje očinske nežnosti; kad ne nade hrane, on daje svojim mladuncima sopstvenu krv. Ta legenda je postala otud što ženka nesitova, kad hrani male, pritisne grudi kljunom, da bi ispraznila kesu u kojoj stoji hrana.

5. *Sa sanglante mamelle*. Reč je o srcu. | čí na budućnost.
7. To su gozbe na kojima služe
6. *Ceux qui vivent un temps*, oni | svoje srce, ljudsko meso.
8. *Dilater*, razdragati (srce).
koji žive samo u današnjici, ne misle-

9. Uporedi, sa ovim romantičarskim shvatanjem pesnikove uloge, teoriju parnasovaca, koji svoja prisna osećanja neće da izlažu pred svetinom (stihovi su od Leconte de Lisle-a, iz pesme »Les Montreurs«):

»*Promène qui voudra son cœur ensanglanté
Sur ton pavé cynique, ô plèbe carnassière!*

.
*Je ne te vendrai pas mon ivresse ou mon mal,
Je ne livrerai pas ma vie à tes huées.*

10. Obratiti pažnju na izgovor reči: *Alfred*, *mer*; *filis*; *Lisle* (ne izg.); *ressembler* (re-sam); *rien*; *temps*.

90. L'ABSENCE.

L'absence unit et désunit¹, elle rapproche aussi bien qu'elle divise, elle fait se souvenir, elle fait oublier; elle relâche certains liens très solides, elle les tend et les éprouve au point de les briser; il y a des liaisons soi-disant indestructibles dans lesquelles elle fait d'irrémediables avaries; elle accumule des mondes d'indifférence sur des promesses de souvenirs éternels. Et puis d'un germe imperceptible, d'un lien inaperçu, d'un *adieu*, *monsieur*, qui ne devait pas avoir de lendemain, elle compose, avec des riens, en les tissant je ne sais comment, une de ces trames vigoureuses sur lesquelles deux amitiés viriles peuvent très bien se reposer pour le reste de leur vie, car ces attaches-là sont de toute durée². Les chaînes composées de la sorte à notre insu, avec la substance la plus pure et la plus vivace de nos sentiments, par cette mystérieuse ouvrière, sont comme un insaisissable rayon qui va de l'un à l'autre, et ne craignent plus rien, ni des distances ni du temps.

(»Dominique«)

Eugène Fromentin

1. Uporediti sa La Rochefoucauld- | médiocres passions et augmente les
ovom mišlju: »L'absence diminue les | grandes, comme le vent éteint les

bougies et allume le feu».

2. *De toute durée = extrêmement durable.* Porediti: *de toute beauté =*

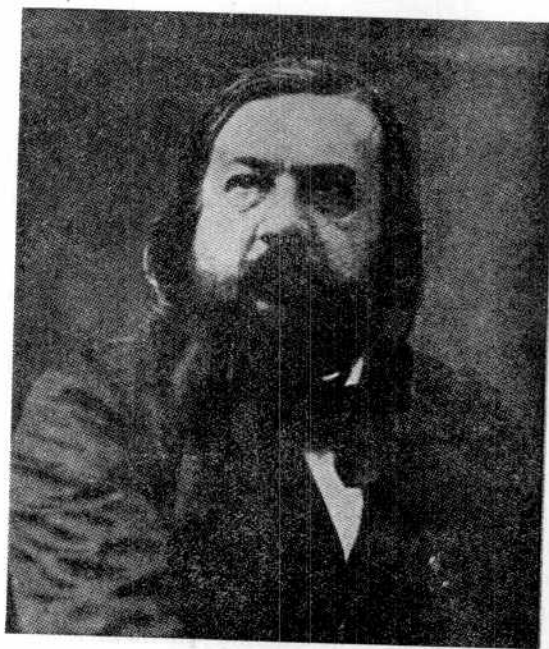
extrêmement beau.

3. Obratiti pažnju na izgovor reči: *amitié; bien, lien; monsieur.*

Beleška o piscu. — *Eugène Fromentin* (1820-1876), slikar, umetnički kritičar i romanopisac. Značajna je njegova zbirka umetničkih oglada »*Les Maîtres d'autrefois*«. Fromentin je naročito poznat po svome psihološkom romanu »*Dominique*« (preveden na naš jezik).

91. LES COLOMBES.

Sur le coteau, là-bas où sont les tombes,
Un beau palmier, comme un panache vert,



Théophile Gautier.

Cliché Nadar.

Dresse sa tête, où le soir les colombes
Viennent nicher et se mettre à couvert.

Mais le matin elles quittent les branches:
Comme un collier qui s'égrène, on les voit
S'éparpiller dans l'air bleu, toutes blanches,
Et se poser plus loin sur quelque toit.

Mon âme est l'arbre où tous les soirs, comme elles,
De blancs essaims de folles visions
Tombent des cieux en palpitant des ailes,
Pour s'envoler dès les premiers rayons.

(*»Poésies diverses«*)

Théophile Gautier

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

Ovo je jedna simbolistička pesma, kao uostalom i »Le pot de fleurs«, i »Le vase brisé« i Vigny-eva »La Bouteille à la mer«. Le symbolisme »consiste en ceci: entre un sentiment que vous avez et une chose extérieure, un aspect de la nature par exemple, vous sentez une concordance, une analogie, une similitude, et vous prenez cette chose extérieure pour la représentation, pour le signe, pour le symbole de votre état d'âme. Amiel disait: »Un paysage est un état d'esprit«, ce qui veut dire: tel paysage est pour nous une mélancolie, ou une joie, ou une grâce. Supposez maintenant que le poète, au lieu de décrire ses sentiments et états d'esprit, les représente par la description de choses extérieures, vous avez un système symbolique tout nouveau et très vivant; car ce n'est plus une chose abstraite que le poète anime, c'est une chose déjà vivante à quoi il prête une âme et qu'il fait vivante image de ses sentiments les plus vifs«. (É. Faguet »Histoire de la littérature française« I, 380-381.)

Beleška o piscu. — *Théophile Gautier* (1811-1872), u mladosti jedan od najvatrenijih pritalica romantičarske škole, bio je putopisac (»Italia«, »Constantinople«, »Voyage en Russie«), romanopisac (»Le capitaine Fracasse«) i pesnik (»Émaux et Camées«). Pritalica teorije umetnosti radi umetnosti, on je protivu »hipertrofije svoga ja« i večitih sentimentalnih izliva. Za njegovu se poeziju može reći da je vrlo bliska slikarstvu. Van-redan znalac jezika, on je bio i veliki umetnik.

92. LE POT DE FLEURS¹.

Parfois un enfant trouve une petite graine,
Et tout d'abord, charmé de ses vives couleurs,
Pour la planter il prend un pot de porcelaine
Orné de dragons bleus et de bizarres fleurs.

Il s'en va. La racine en coulevres s'allonge²,
Sort de terre, fleurit et devient arbrisseau;
Chaque jour, plus avant son pied chevelu plonge,
Tant qu'il fasse éclater le ventre du vaisseau.

L'enfant revient; surpris, il voit la plante grasse
Sur les débris du pot brandir ses verts poignards³;
Il la⁴ veut arracher, mais la tige est tenace;
Il s'obstine, et ses doigts s'ensanglantent aux dards³.

Ainsi germa l'amour dans mon âme surprise:
Je croyais ne semer qu'une fleur de printemps;
C'est un grand aloès dont la racine brise
Le pot de porcelaine aux dessins éclatants.

(»Émaux et Camées«)

Théophile Gautier

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

- | | |
|---|--|
| <p>1. <i>Pot</i> (m.) de fleurs, saksija s cvećem. Upaređiti: <i>pot à fleurs</i>, saksija (za cveće).</p> <p>2. <i>S'allonger en coulevres</i>. Žile koje koren pušta pesnik poredi sa zmijama.</p> <p>3. <i>Poignards</i> (m. pl.) i <i>dards</i> (m.</p> | <p>pl.) za bodlje, koje su pravo oružje.</p> <p>4. <i>Il la veut arracher</i>. Ovaj zastareli sklop upotrebljen je radi potrebe stiha (da bi bilo dvanaest slogova). Inače danas bi se reklo: il veut l'arracher.</p> <p>5. <i>Aloès</i> (m.), čitati krajnje s!</p> |
|---|--|

93. DEUX AMIS.

Paris était bloqué, affamé et râlant. Les moineaux se faisaient bien rares sur les toits, et les égouts¹ se dépeuplaient. On mangeait n'importe quoi.

Comme il se promenait tristement par un clair matin de janvier le long du boulevard extérieur², les mains dans les poches de sa culotte d'uniforme³ et le ventre vide, M. Morissot, horloger de son état et pantouflard⁴ par occasion, s'arrêta net devant un confrère qu'il reconnut pour un ami. C'était M. Sauvage, une connaissance du bord de l'eau.

Chaque dimanche, avant la guerre, Morissot partait dès l'aurore, une canne en bambou d'une main, une boîte en fer-blanc sur le dos. Il prenait le chemin de fer d'Argenteuil,

descendait à Colombes, puis gagnait à pied l'île Marante. A peine arrivé en ce lieu de ses rêves, il se mettait à pêcher; il pêchait jusqu'à la nuit.

Chaque dimanche, il rencontrait là un petit homme replet et jovial, M. Sauvage, mercier, rue Notre-Dame-de-Lorette, autre pêcheur fanatique. Ils passaient souvent une demi-journée côte à côte, la ligne⁵ à la main et les pieds balants au-dessus du courant, et ils s'étaient pris d'amitié l'un pour l'autre.

En certains jours, ils ne parlaient pas. Quelquefois, ils causaient; mais ils s'entendaient admirablement sans rien dire, ayant des goûts semblables et des sensations identiques.

Au printemps, le matin, vers dix heures, quand le soleil rajeuni faisait flotter sur le fleuve tranquille cette petite buée qui coule avec l'eau, et versait dans le dos des deux enrégés pêcheurs⁶ une bonne chaleur de saison nouvelle, Morissot parfois disait à son voisin: »Hein! quelle douceur!«⁷ et M. Sauvage répondait: »Je ne connais rien de meilleur«. Et cela leur suffisait pour se comprendre et s'estimer.

A l'automne, vers la fin du jour, quand le ciel, ensanglanté par le soleil couchant, jetait dans l'eau des figures de nuages écarlates, empourrait le fleuve entier, enflammait l'horizon, faisait rouges comme du feu entre les deux amis et dorait les arbres roussis, déjà frémissants d'un frisson d'hiver, M. Sauvage regardait en souriant Morissot et prononçait: »Quel spectacle!« Et Morissot émerveillé répondait, sans quitter des yeux son flotteur⁸: »Cela vaut mieux que le boulevard, hein?«

Dès qu'ils se furent reconnus, ils se serrèrent les mains énergiquement, tout émus de se retrouver en des circonstances si différentes. M. Sauvage, poussant un soupir, murmura:

»En voilà des événements!« Morissot, très morne, gémit:

»Et quel temps! C'est aujourd'hui le premier beau jour de l'année«.

Le ciel était, en effet, tout bleu et plein de lumière.

Ils se mirent à marcher côte à côte, rêveurs et tristes. Morissot reprit: »Et la pêche? hein! quel bon souvenir!«

M. Sauvage demanda: »Quand y retournerons-nous?«

Ils entrèrent dans un petit café et burent ensemble une absinthe; puis ils se remirent à se promener sur les trottoirs.

Morissot s'arrêta soudain: »Une seconde verte⁹, hein?«

M. Sauvage y consentit: »A votre disposition«. Et ils pénétrèrent chez un autre marchand de vins.

Ils étaient fort étourdis¹⁰ en sortant, troublés comme des gens à jeun dont le ventre est plein d'alcool. Il faisait doux. Une brise caressante leur chatouillait le visage.

M. Sauvage, que l'air tiède achevait de griser, s'arrêta:

»Si on y allait?«

— Où ça?

— A la pêche donc.

— Mais où?

— Mais à notre île. Les avant-postes français sont auprès de Colombes. Je connais le colonel Dumoulin; on nous laissera passer facilement.

Morissot frémit de désir: »C'est dit. J'en suis«. Et ils se séparèrent pour prendre leurs instruments.

Une heure après, ils marchaient côte à côte sur la grand-route. Puis ils gagnèrent la villa qu'occupait le colonel. Il sourit de leur demande et consentit à leur fantaisie¹¹. Ils se remirent en marche, munis d'un laissez-passer.

Bientôt ils franchirent les avant-postes, traversèrent Colombes abandonné, et se trouvèrent au bord des petits champs de vigne qui descendent vers la Seine. Il était environ onze heures.

En face, le village d'Argenteuil semblait mort. Les hauteurs d'Orgemont et de Sannois dominaient tout le pays. La grande plaine qui va jusqu'à Nanterre était vide, toute vide, avec ses cerisiers nus et ses terres grises.

M. Sauvage, montrant du doigt les sommets, murmura: »Les Prussiens sont là-haut!« Et une inquiétude paralysait les deux amis devant ce pays désert.

Les Prussiens! Ils n'en avaient jamais aperçu, mais ils les sentaient là depuis des mois, autour de Paris, ruinant la France, pillant, massacrant, affamant, invisibles et tout-puissants. Et une sorte de terreur superstitieuse s'ajoutait à la haine qu'ils avaient pour ce peuple inconnu et victorieux.

Morissot balbutia: »Hein! si nous allions en rencontrer?«

M. Sauvage répondit, avec cette gouaillerie parisienne reparaisant malgré tout:

»Nous leur offririons une friture«.

Mais ils hésitaient à s'aventurer dans la campagne, intimidés par le silence de tout l'horizon.

A la fin, M. Sauvage se décida: »Allons, en route! mais avec précaution«. Et ils descendirent dans un champ de vigne, courbés en deux, rampant, profitant des buissons pour se couvrir, l'œil inquiet, l'oreille tendue.

Une bande de terre nue restait à traverser pour gagner le bord du fleuve. Ils se mirent à courir; et dès qu'ils eurent atteint la berge, ils se blottirent dans les roseaux secs.

Morissot colla sa joue par terre pour écouter si on ne marchait pas dans les environs. Il n'entendit rien. Ils étaient bien seuls, tout seuls.

Ils se rassurèrent et se mirent à pêcher.

En face d'eux, l'île Marante abandonnée les cachait à l'autre berge. La petite maison du restaurant était close, semblait délaissée depuis des années.

M. Sauvage prit le premier goujon¹². Morissot attrapa le second, et d'instant en instant ils levaient leurs lignes avec une petite bête argentée frétilant au bout du fil: une vraie pêche miraculeuse.

Ils introduisaient délicatement les poissons dans une poche de filet à mailles très serrées, qui trempait à leurs pieds. Et une joie délicieuse les pénétrait, cette joie qui vous saisit quand on retrouve un plaisir aimé dont on est privé depuis longtemps.

Le bon soleil leur coulait sa chaleur entre les épaules; ils n'écoutaient plus rien; ils ne pensaient plus à rien; ils ignoraient le reste du monde; ils pêchaient.

Mais soudain un bruit sourd qui semblait venir de sous terre fit trembler le sol. Le canon se remettait à tonner.

Morissot tourna la tête, et par-dessus la berge il aperçut, là-bas, sur la gauche, la grande silhouette du Mont-Valérien, qui portait au front une aigrette, une buée de poudre qu'il venait de cracher.

Et aussitôt un second jet de fumée partit du sommet de la forteresse; et, quelques instants après, une nouvelle détonation gronda.

Puis d'autres suivirent, et de moment en moment la montagne jetait son haleine de mort, soufflait ses vapeurs laiteuses qui s'élevaient lentement dans le ciel calme, faisaient un nuage au-dessus d'elle.

M. Sauvage haussa les épaules: »Voilà qu'ils recommencent«, dit-il.

Morissot, qui regardait anxieusement plonger coup sur coup la plume de son flotteur, fut pris soudain d'une colère d'homme paisible contre ces enragés qui se battaient ainsi, et il grommela: »Faut-il être stupide pour se tuer comme ça!«

M. Sauvage reprit: »C'est pis que des bêtes«.

Et Morissot, qui venait de saisir une ablette¹², déclara: »Et dire que ce sera toujours ainsi tant qu'il y aura des gouvernements«.

M. Sauvage l'arrêta: »La République n'aurait pas déclaré la guerre . . .«

Morissot l'interrompit: »Avec les rois on a la guerre au dehors, avec la République on a la guerre au dedans«.

Et tranquillement ils se mirent à discuter, débrouillant les grands problèmes politiques avec une raison saine d'hommes doux et bornés, tombant d'accord sur ce point, qu'on ne serait jamais libres. Et le Mont-Valérien tonnait sans repos, démolissant à coups de boulet des maisons françaises, broyant des vies, écrasant des êtres, mettant fin à bien des rêves, à bien des joies attendues, à bien des bonheurs espérés, ouvrant en des cœurs de femmes, en des cœurs de filles, en des cœurs de mères, là-bas, en d'autres pays, des souffrances qui ne finiraient plus.

»C'est la vie«, déclara M. Sauvage.

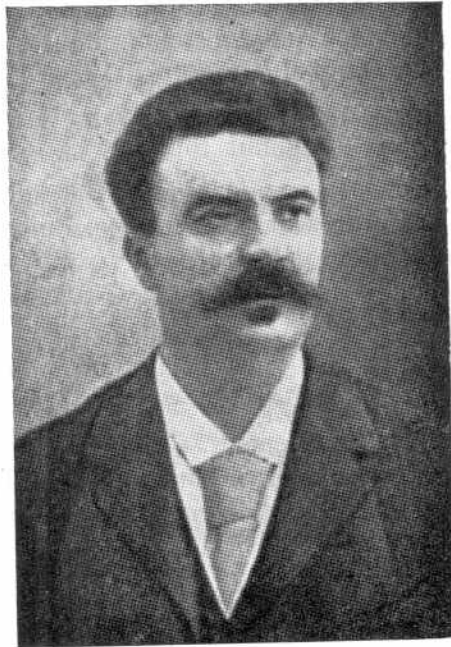
»Dites plutôt que c'est la mort«, reprit en riant Morissot.

Mais ils tressaillirent effarés, sentant bien qu'on venait de marcher derrière eux; et ayant tourné les yeux, ils aperçurent, debout contre leurs épaules, quatre hommes, quatre grands hommes armés et barbus, vêtus comme des domestiques en livrée et coiffés de casquettes plates, les tenant en joue au bout de leurs fusils.

Les deux lignes s'échappèrent de leurs mains et se mirent à descendre la rivière.

En quelques secondes, ils furent saisis, attachés, emportés, jetés dans une barque et passés dans l'île. Et derrière la maison qu'ils avaient crue abandonnée ils aperçurent une vingtaine de soldats allemands.

Une sorte de géant velu, qui fumait, à cheval sur une chaise, une grande pipe de porcelaine, leur demanda, en excellent français: »Eh bien, messieurs, avez-vous fait bonne pêche?« Alors un soldat déposa aux pieds de l'officier le



Guy de Maupassant

Cl. Nadar.

filet plein de poissons qu'il avait eu soin d'emporter. Le Prussien sourit: »Eh! je vois que ça n'allait pas mal. Mais il s'agit d'autre chose. Écoutez-moi et ne vous troublez pas.

»Pour moi, vous êtes deux espions envoyés pour me guetter. Je vous prends et je vous fusille. Vous faisiez semblant de pêcher afin de mieux dissimuler vos projets. Vous êtes tombés entre mes mains, tant pis pour vous; c'est la guerre. Mais comme vous êtes sortis par les avant-postes,

vous avez assurément un mot d'ordre pour rentrer. Donnez-moi ce mot d'ordre et je vous fais grâce».

Les deux amis, livides, côte à côte, les mains agitées d'un léger tremblement nerveux, se taisaient.

L'officier reprit: »Personne ne le saura jamais, vous rentrerez paisiblement. Le secret disparaîtra avec vous. Si vous refusez, c'est la mort, et tout de suite. Choisissez».

Ils demeuraient immobiles sans ouvrir la bouche.

Le Prussien, toujours calme, reprit en étendant la main vers la rivière: »Songez que dans cinq minutes vous serez au fond de cette eau. Dans cinq minutes! Vous devez avoir des parents?»

Le Mont-Valérien tonnait toujours.

Les deux pêcheurs restaient debout et silencieux. L'Allemand donna des ordres dans sa langue. Puis il changea sa chaise de place pour ne pas se trouver trop près des prisonniers; et douze hommes vinrent se placer à vingt pas, le fusil au pied.

L'officier reprit: »Je vous donne une minute, pas deux secondes de plus».

Puis il se leva brusquement, s'approcha des deux Français, prit Morissot sous le bras, l'entraîna plus loin, lui dit à voix basse: »Vite, ce mot d'ordre? Votre camarade ne saura rien, j'aurai l'air de m'attendrir».

Morissot ne répondit rien.

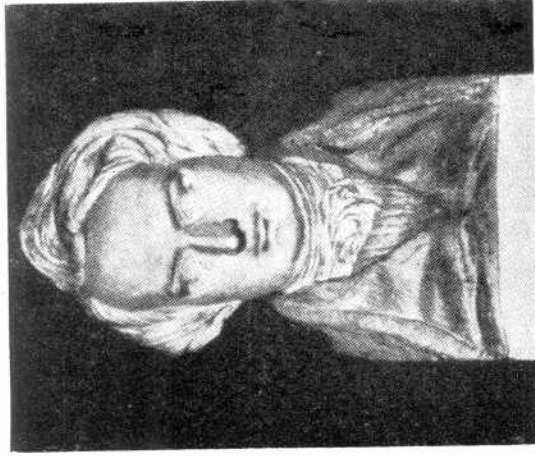
Le Prussien entraîna alors M. Sauvage et lui posa la même question. M. Sauvage ne répondit pas. Ils se retrouvèrent côte à côte. Et l'officier se mit à commander. Les soldats élevèrent leurs armes. Alors le regard de Morissot tomba par hasard sur le filet plein de goujons, resté dans l'herbe, à quelques pas de lui. Un rayon de soleil faisait briller le tas de poissons qui s'agitaient encore. Et une défaillance l'envahit. Malgré ses efforts, ses yeux s'emplirent de larmes. Il balbutia: »Adieu, monsieur Sauvage». M. Sauvage répondit: »Adieu, monsieur Morissot».

Ils se serrèrent la main, secoués des pieds à la tête par d'invincibles tremblements.

L'officier cria: *Feu!*

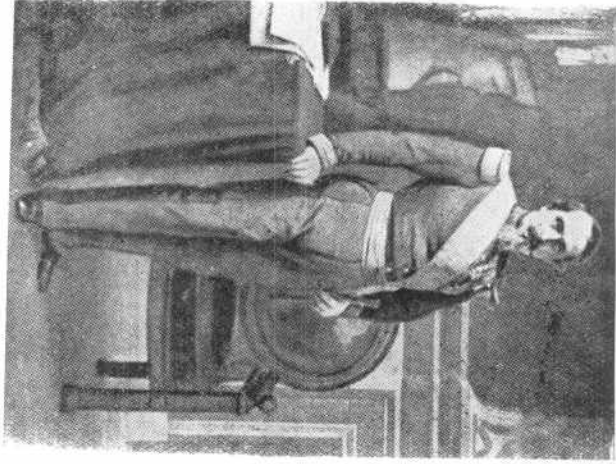


Musée du Louvre.
Lamartine.
Médaillon par David d'Angers.

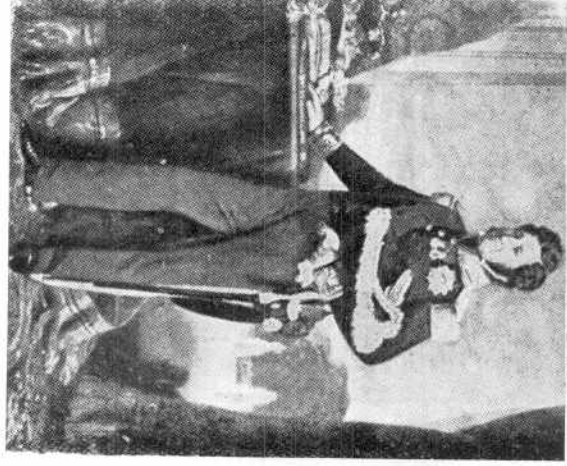


Musée V. Hugo.
David d'Angers: Buste de Victor Hugo.

Musée de Versailles.
Flandrin: Portrait de Napoléon III.



Musée de Versailles
Portrait de Louis-Philippe.



Les douze coups n'en firent qu'un. M. Sauvage tomba d'un bloc¹³ sur le nez. Morissot, plus grand, oscilla, pivota et s'abattit en travers sur son camarade, le visage au ciel, tandis que des bouillons de sang s'échappaient de sa tunique crevée à la poitrine.

L'Allemand donna de nouveaux ordres. Ses hommes se dispersèrent, puis revinrent avec des cordes et des pierres qu'ils attachèrent aux pieds des deux morts; puis ils les portèrent sur la berge.

Le Mont-Valérien ne cessait de gronder, coiffé maintenant d'une montagne de fumée.

Deux soldats prirent Morissot par la tête et par les jambes; deux autres saisirent M. Sauvage de la même façon. Les corps, un instant balancés avec force, furent lancés au loin, décrivirent une courbe, puis plongèrent, debout, dans le fleuve, les pierres entraînant les pieds d'abord. L'eau rejaillit, bouillonna, frissonna, puis se calma, tandis que de toutes petites vagues s'en venaient jusqu'aux rives. Un peu de sang flottait.

L'officier, toujours serein, dit à mi-voix: »C'est le tour des poissons maintenant«. Puis il revint vers la maison. Et soudain il aperçut le filet aux goujons dans l'herbe. Il le ramassa, l'examina, sourit, cria: »Wilhelm!« Un soldat accourut, en tablier blanc. Et le Prussien, lui jetant la pêche des deux fusillés, commanda: »Fais-moi frire tout de suite ces petits animaux-là pendant qu'ils sont encore vivants. Ce sera délicieux«.

Puis il se remit à fumer sa pipe.

(»Deux amis«)

Guy de Maupassant

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

Ova pripovetka se događa u zimu 1870-71 godine za vreme francusko-pruskog rata. Prusi su opseli Pariz i more ga gladu. Stanovništvo, ne hoteći da se preda, jede vrapce, miševе, mačke. Mesta koja se pominju nalaze se sva oko Pariza: Argenteuil, Colombes i Nanterre su varošice. Le Mont-Valérien, najviši breg u okolini Pariza (136 m); utvrđenja podignuta na njemu odigrala su važnu ulogu u toku opsade.

- | | |
|---|---|
| 1. <i>Égout</i> (m.), znači i nagib krova i kanal za oticanje nečistoće. Otuda se ovde može misliti na pacove i na mačke. | 2. <i>Boulevard</i> (m.) <i>extérieur</i> , bedemi kojima je bio opasan grad Pariz. |
| | 3. <i>Culotte</i> (f.) <i>d'uniforme</i> , vojničke čakšire. |

4. *Pantouflard* (m.), čuvarkuća (onaj koji voli da sedi kod kuće).
 5. *Ligne* (f.), struk sa udicom.
 6. *Enragé* (fig.), strastan, vatren.
 7. *Quelle douceur!* Divota božja!
 8. *Flotteur* (m.), plovak, pluto.
 9. *Une seconde verte*. Još jedan pelinkovac (*verte* f. = *absinthe* f.), ili: još jednu gorku.
 10. *Étourdi*, zagrejan, podnapit.
 11. *Il consentit à leur fantaisie*, on im učini po volji.
 12. *Goujon* (m.), krkušica; *ablette* (f.), ukljeva sjajna.
 13. *Tomber d'un bloc*, pasti kao sveća, kao proštac.
 14. Obratiti pažnju na izgovor reči: *amitié*; *automne* (ali u *automne* izg. m!); *balbutier* (ti = si); *bien, bientôt, Prussien, rien, Valérien; cinq, dix* (v. Francusku gramatiku § 121); *corps, printemps, temps; eu, eussent; examiner* (x = gz); *faisait, faisaient, faisiez; fer, hiver, net* (izg. krajnje slovo); *fusil; longtemps; osciller* (os-si-lé); *second, seconde* f.; *tranquillement; une villa* (vil-ia); *vingtaine* (ne izg. g).

Beleška o piscu. — *Guy de Maupassant* (1850-1893) je napisao mnoštvo pripovedaka i romana. Slikao je stvarnost onakvu kakvu je vidi i u svojim delima pokazuje se kao oštar kritičar društva i svih licemerstava u njemu. Najpoznatiji romani: »Une vie«, »Bel Ami«, »Fort comme la mort«, »Notre Cœur«. Smatra se za jednog od najboljih svetskih pripovedača. Njegova dela su prevedena sva na srpskohrvatski jezik, neka više puta.

94. N O X.

Sur la pente des monts les brises apaisées
 Inclinent au sommeil les arbres onduleux;
 L'oiseau silencieux s'endort dans les rosées,
 Et l'étoile a doré l'écume des flots bleus.

Au contour des ravins, sur les hauteurs sauvages,
 Une molle vapeur efface les chemins;
 La lune tristement baigne les noirs feuillages;
 L'oreille n'entend plus les murmures humains.

Mais sur le sable au loin chante la mer divine,
 Et des hautes forêts gémit la grande voix,
 Et l'air sonore, aux cieux que la nuit illumine,
 Porte le chant des mers et le soupir des bois.

Montez, saintes rumeurs, paroles surhumaines,
 Entretien lent et doux de la terre et du ciel!
 Montez, et demandez aux étoiles sereines
 S'il est pour les atteindre un chemin éternel.

O mers, ô bois songeurs, voix pieuses du monde,
 Vous m'avez répondu durant mes jours mauvais;
 Vous avez apaisé ma tristesse inféconde,
 Et dans mon cœur aussi vous chantez à jamais!

(»Poèmes antiques«)

Leconte de Lisle

95. LES BERGERS.

Viens. Le sentier s'enfonce aux gorges du Cyllène¹.
 Voici l'ancre et la source, et c'est là qu'il se plaît
 A dormir sur un lit d'herbe et de serpolet
 A l'ombre du grand pin où chante son haleine.

Attache à ce vieux tronc moussu la brebis pleine².
 Sais-tu qu'avant un mois, avec son agnelet,
 Elle lui donnera des fromages, du lait?
 Les Nymphes fileront un manteau de sa laine.

Sois-nous propice, Pan!³ ô Chèvre-pied⁴, gardien
 Des troupeaux que nourrit le mont Arcadien,
 Je t'invoque . . . Il entend! J'ai vu tressaillir l'arbre.

Partons. Le soleil plonge au couchant radieux.
 Le don du pauvre, ami, vaut un autel de marbre,
 Si d'un cœur simple et pur l'offrande est faite aux Dieux.

(»Les Trophées«)

J.-M. de Heredia

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

U ovom sonetu Heredia je izrazio jednu jevandjeljsku misao: da i maleni dar siromahov vredi koliko i bogatašev, ako je dat od srca. — Pastiri donose dar Panu.

1. *Le Cyllène*, jedna od najviših planina u Arkadiji (danas: *Zirija*), posvećena bogu Hermesu.

2. *Brebis pleine*, sjagnjena ovca.

3. *Pan*, Pan, sin Hermesa i nimfe Driope, zaštitnik stada, personifikacija prirode. Pretstavljaju ga često

kako svira u frulu nimfama, koje igraju. Ima rogove i kozje noge (otuda epitet »chèvre-pied«). Svojom iznenadnom pojavom unosi strah u ljude. Otuda reč »panika«, za veliki iznenadni strah.

4. *Chèvre-pied* (m.), sa kozjim nogama, »kozonogi«.

96. LA TREBBIA.

L'aube d'un jour sinistre a blanchi les hauteurs,
Le camp s'éveille. En bas roule et gronde le fleuve
Où l'escadron léger des Numides¹ s'abreuve.
Partout sonne l'appel clair des buccinateurs².



J.-M. de Heredia.
Cl. E. Pirou.

Car malgré Scipion, les augures³ menteurs,
La Trebbia débordée, et qu'il vente et qu'il pleuve,
Sempronius Consul, fier de sa gloire neuve,
A fait lever la hache et marcher les licteurs.

Rougissant le ciel noir de flamboiments lugubres,
A l'horizon, brûlaient les villages Insubres⁴;
On entendait au loin barrir un éléphant⁵.

Et là-bas, sous le pont, adossé contre une arche,
Hannibal écoutait, pensif et triomphant,
Le piétinement sourd des légions en marche.

(«Les Trophées»)

J.-M. de Heredia

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

Kod Trebije (Trebija je desna pritoka reke Poa) bila se bitka između Hanibala i Rimljana, 218 god. pre Hrista. Rimljanima su zapovedali konzuli Kornelije Scipion i Tiberije Sempronije. Scipion, koji je nekoliko dana pre toga pretrpeo jedan poraz i bio ranjen, bio je protivan tome da se primi bitka; Sempronije, koji je iz jedne čarke sa Hanibalovim konjancima izišao kao pobednik, želeo je da bitku što pre počne. Hanibal, pošto je zima već bila nastupila i otežavala mu snabdevanje, težio je za tim da što pre zametne bitku: za njega je to bilo tako reći pitanje opstanka; otuda njegova radost.

1. *Numides* (m. pl.), Numidani, stanovnici Numidije (današnjeg Alžira), sačinjavali su najveći deo Hanibalove konjice.
2. *Buccinateur* (m.), trubač, *joueur de trompette* (kod Rimljana; vojnička truba; *buccin* m. i *buccine* f.).
3. *Augures* (m. pl.), znaci po kojima se sudilo o budućnosti; augurima su još nazivani i sveštenici koji su pretskazivali budućnost prema letu i pesmi ptica.
4. *Insubres* (m. pl.), galsko pleme, koje je prešlo preko Alpa u Severnu Italiju i osnovalo grad Milano. *Villages Insubres*, Insubrijska sela.
5. Hanibal je u borbi protiv Rimljana upotrebio prvi bojne slonove; ovi su uneli strah i trepet u rimsku vojsku.

97. L'ESCLAVE.

Tel, nu, sordide, affreux, nourri des plus vils mets,
Esclave — vois, mon corps en a gardé les signes —
Je suis né libre au fond du golfe aux belles lignes
Où l'Hybla¹ plein de miel mire ses bleus sommets.

J'ai quitté l'île heureuse, hélas... Ah! si jamais
Vers Syracuse² et les abeilles et les vignes
Tu retournes, suivant le vol vernal³ des cygnes,
Cher hôte, informe-toi de celle que j'aimais.

Reverrai-je ses yeux de sombre violette,
Si purs, sourire au ciel natal qui s'y reflète
Sous l'arc victorieux que tend un sourcil noir?

Sois pitoyable! Pars, va, cherche Cléariste
Et dis-lui que je vis encor pour la revoir.
Tu la reconnaîtras, car elle est toujours triste.

(»Les Trophées«)

J.-M. de Heredia

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

Ovaj sonet potseća, po svome motivu, na »Hijalmarevo srce« Leconte de Lisle-a, kome je Heredia možda hteo na ovaj način da oda poštu. «Va, sombre messenger, dis-lui bien que je l'aime», poručuje Hijalmar po gavranu.

1. *Hybla*, ime jednog starog grada na jugoistoku ostrva Sicilije, čuvenog po medu iz okoline.

2. *Syracuse*, grad na Siciliji, čuven u starome veku.

3. *Vernal* (od latinskog *vernalis*), prolećni.

4. Obratiti pažnju na izgovor reči: *arc* (izg. c); *cher*; *hélas*; *Lisle* (ne izg. s); *sourcil* (ali se l izg. u cil).

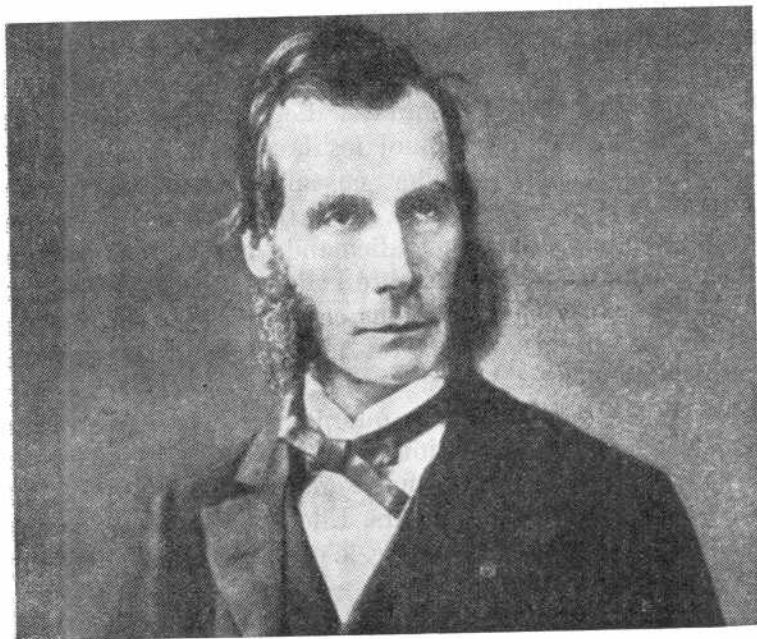
Beleška o piscu. — *José Maria de Heredia* (1842-1905) proslavio se svojim sonetima, sakupljenim pod imenom »Les Trophées«. Sa njim sonet dostiže savršenstvo. Za Trofeje se reklo da je to kao neka legenda vekova u malom: u njima Heredia dočarava prošla stoleća. Odeljci »Trofeja«: *La Grèce et la Sicile, Rome et les Barbares, Le Moyen Age et la Renaissance, l'Orient et les Tropiques*.

98. QU'EST-CE QU'UNE PATRIE?

Au début de la guerre franco-allemande de 1870, le savant historien Mommsen, professeur d'histoire romaine à Berlin, adressa au peuple italien trois lettres qui parurent dans les journaux de Milan, puis furent réunies en brochure. Dans la troisième, écrite au mois d'août, après les premiers revers de la France, il écrivait que la Prusse devait s'emparer de l'Alsace et tâchait de prouver que c'était son droit. Il expliquait que son pays revendiquait cette province parce qu'elle faisait autrefois partie de l'Allemagne et parce qu'elle parle allemand. Dans une lettre publique, adressée à son collègue étranger, Fustel de Coulanges s'élève contre cette argumentation. [Chevaillier-Audiat.]

Vous croyez avoir prouvé que l'Alsace est de nationalité allemande parce que sa population est de race germanique et parce que son langage est l'allemand. Mais je m'étonne qu'un historien comme vous affecte d'ignorer que ce n'est ni la race ni la langue qui fait la nationalité. Ce n'est pas la race: jetez en effet les yeux sur l'Europe et vous verrez bien que les peuples ne sont presque jamais constitués d'après leur origine primitive. Les convenances géographiques, les intérêts politiques ou commerciaux sont ce qui a

groupé les populations et fondé les États. Chaque nation s'est ainsi peu à peu formée, chaque patrie s'est dessinée sans qu'on se soit préoccupé de ces raisons ethnographiques que vous voudriez mettre à la mode. Si les nations correspondaient aux races, la Belgique serait à la France, le Portugal à l'Espagne, la Hollande à la Prusse; en revanche, l'Écosse se détacherait de l'Angleterre, à laquelle elle est si étroite-



Fustel de Coulanges.

ment liée depuis un siècle et demi, la Russie et l'Autriche se diviseraient chacune en trois ou quatre tronçons, la Suisse se partagerait en deux, et assurément Posen¹ se séparerait de Berlin. Votre théorie des races est contraire à tout l'état actuel de l'Europe. Si elle venait à² prévaloir, le monde entier serait à refaire³.

La langue n'est pas non plus le signe caractéristique de la nationalité. On parle cinq langues en France, et pourtant personne ne s'avise de douter de notre unité nationale. On

parle trois langues en Suisse; la Suisse en est-elle moins une seule nation, et diriez-vous qu'elle manque de patriotisme? D'autre part, on parle anglais aux États-Unis: voyez-vous que les États-Unis songent à rétablir le lien national qui les unissait autrefois à l'Angleterre? Vous vous targuez de ce qu'on parle allemand à Strasbourg; en est-il moins vrai que c'est à Strasbourg que l'on a chanté pour la première fois notre *Marseillaise*?

Ce qui distingue les nations, ce n'est ni la race, ni la langue. Les hommes sentent dans leur cœur qu'ils sont un même peuple lorsqu'ils ont une communauté d'idées, d'intérêts, d'affections, de souvenirs et d'espérances. Voilà ce qui fait la patrie. Voilà pourquoi les hommes veulent marcher ensemble, ensemble travailler, ensemble combattre, vivre et mourir les uns pour les autres. La patrie, c'est ce qu'on aime. Il se peut que l'Alsace soit allemande par la race et par le langage; mais par la nationalité et le sentiment de la patrie elle est française. Et savez-vous ce qui l'a rendue française? Ce n'est pas Louis XIV, c'est notre Révolution de 1789. Depuis ce moment, l'Alsace a suivi toutes nos destinées; elle a vécu de notre vie. Tout ce que nous pensions, elle le pensait; tout ce que nous sentions, elle le sentait. Elle a partagé nos victoires et nos revers, notre gloire et nos fautes, toutes nos joies et toutes nos douleurs. Elle n'a rien eu de commun avec vous. La patrie, pour elle, c'est la France. L'étranger, pour elle, c'est l'Allemagne.

Fustel de Coulanges

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

- | | |
|--|---|
| 1. <i>Posen</i> , Poznanj. | <i>faire</i> — to treba raditi iznova. |
| 2. <i>Si elle venait à...</i> Kad bi ona kojim slučajem... | 4. Obratiti pažnju na izgovor reči: <i>Alsace</i> (sa = za); <i>bien</i> , <i>historien</i> , <i>italien</i> , <i>rien</i> ; <i>cinq</i> ; <i>eu</i> ; <i>faisait</i> ; <i>Momm</i> — <i>sen</i> i <i>Posen</i> (izg. èn'). |
| 3. <i>Le monde serait à refaire.</i> = Il faudrait refaire le monde. C'est à re- | |

Beleška o piscu. — *Fustel de Coulanges* (1830-1889), znamenit istoričar XIX veka. Najpoznatija dela: »*La cité antique*« (1864) i »*Histoire des institutions politiques de l'ancienne France*« (1875-1892).

99. COLETTE BAUDOCHÉ.

La scène se passe à Metz, au début de ce siècle, pendant l'occupation allemande. Un Allemand, le professeur Frédéric Asmus, homme très sympathique, s'est épris d'une jeune fille française, Colette Baudoche. Il voudrait l'épouser. »Mademoiselle Colette, voulez-vous être ma femme?« lui demande-t-il.

— Monsieur le docteur, vous le savez bien, j'ai beaucoup de sympathie pour vous, mais laissez-moi me reprendre, réfléchir.

Puis elle se tut.

Et lui, se tournant vers Madame Baudoche¹, continua:

— Si vous me donnez votre fille, je serai pour elle, toute sa vie, un compagnon dévoué. Ayez donc pleine confiance en moi.

— Ah! Monsieur le docteur, dit-elle, je vous estime; je suis une vieille femme, et ce serait ma consolation de voir, avant que je meure, l'existence de ma petite-fille assurée. . .

Colette commençait de pleurer.

— Laissez-la, Monsieur Asmus, continua la vieille dame. Vous voyez comme elle a du chagrin. Elle a raison de demander à réfléchir. Et vous-même, ne faut-il pas que vous preniez du temps, pour vos parents, pour cette demoiselle de Kœnigsberg?². . . Allez d'abord en vacances.

On décida d'attendre un mois. Et le soir même, c'était le 7 août, le professeur partit, sur la promesse que dans trente jours il aurait une réponse.

Comme un timbre heurté vibre encore, après que tout bruit s'est effacé, Colette, durant ce mois d'août, ne cessa pas de résonner aux paroles de l'absent. On ne la vit plus, toute vive et mobile, glisser le long du quai, jeter un bonjour, au passage, à l'hôtesse de la Ville de Lyon, plaisanter chez la fruitière et surprendre les petits Krauss³ en leur mettant la main sur les yeux. Elle restait parfois des heures dans la chambre, sans rien répondre que des monosyllabes à sa grand-mère.

Celle-ci éprouve avec chagrin son impuissance à être utile à sa petite-fille. Elle a épuisé, dès le premier moment, tout ce qu'elle pouvait lui dire pour et contre ce mariage, et ne sort plus guère d'un: »C'est bien dommage qu'il soit

Allemand!« Pauvres paroles, mais ce sont des problèmes qu'il est plus facile de trancher au café-concert à Paris que dans les rues germanisées de Metz. Comme on met du foin, du coton et du papier autour des objets délicats, elle bourre de pensées quelconques leurs causeries, pour ne pas toucher à l'essentiel. Sa répugnance envers les Allemands est plus vive que celle de sa petite-fille, car, les jours d'aujourd'hui, elle les compare à sa jeunesse; mais à mesure qu'elle voit les démolitions s'étendre, la sexagénaire tremble qu'après elle Colette ne demeure sans abri. Et puis il y a des considérations immédiates. Au bout de quinze jours, elle dit:

— Petite, il faudra te décider, car, si tu le refuses, nous devons remettre l'écriveau à sa fenêtre⁴.

Ce n'est pas là-dessus que se décide une fille de dix-neuf ans. Colette ne peut rien répondre... Elle eût paru bien touchante à qui l'aurait vue, commandée par la nature la plus saine et, en même temps, si désireuse d'agir au mieux de l'honneur...

Elle voit son roman dominé, tout comme un amour de tragédie, par la politique. Et au lieu de se demander bonnement, simplement: »Serai-je heureuse avec Frédéric?« il faut que cette petite logeuse⁵ du quai Félix-Maréchal, tout en découpant la gaze et le papier, recherche où se trouve sa place et s'il est plus honnête, pour une Messine⁶, de conquérir un Prussien aux idées françaises ou de le rejeter aux Gretchen⁷.

Colette Baudoche est une petite Française de la lignée cornélienne⁸, qui, pour aimer, se décide sur le jugement de l'esprit. Elle délibère, elle s'émeut à l'idée que son mariage pourrait la détourner de son véritable honneur...

Le mois d'août s'acheva sous un ciel nuageux et froid. Étés sévères que connaissent bien nos visiteurs et qui semblent élargir l'horizon, tranquilliser, éteindre les choses du dehors, porter toute l'attention sur l'âme. On ne pense pas sous une lumière éclatante; il y faut des temps de Toussaint⁹ ou ces grands jours lorrains, propres au recueillement sinon chargés d'ennui. Le vent qui fraîchit, au-dessus de nos têtes, dans les arbres, et qui nous gêne éternellement, nous soumet, nous assure de notre sujétion à des puissances invisibles.

Asmus allait revenir, et la jeune fille, toujours irrésolue attendait un appui de la messe des soldats du siège, pour

laquelle son travail s'achevait¹⁰, car l'inquiétude d'esprit nous dispose à la prière...

... Les dames Baudoche mettaient leurs vêtements de deuil quand M. Asmus se présenta, vingt-quatre heures plus tôt qu'il n'était attendu.

Son allure respirait une joyeuse confiance, l'enchantement d'un ours qui va manger du miel, en même temps qu'une réelle bonté. Il était en redingote; et il expliqua, comme une grande délicatesse, qu'il était descendu cette nuit à l'hôtel, pour leur faire la surprise de les accompagner, ce matin, à la messe de la cathédrale. C'était dire qu'il n'entendait gêner aucun des souvenirs de ces dames, et que, si Colette devenait sa femme, toute la Lorraine s'incorporerait à leur vie de famille...

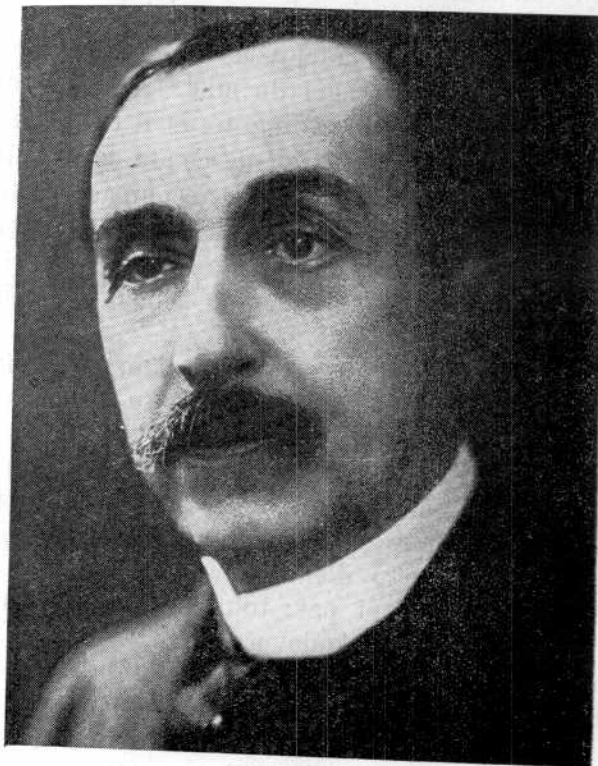
Les deux femmes suivies d'Asmus vont s'asseoir au bas de l'immense nef toute tendue de noir. Au milieu s'élève et flamboie le catafalque chargé de fleurs. Quinze cents personnes ont répondu à l'appel: des hommes de toutes les conditions et même quelques juifs menés par le sentiment le plus respectable; des femmes en grand nombre, uniformément vêtues de deuil; beaucoup d'enfants, pauvres ou riches, qui bâillent mais n'oublieront pas: tout l'excellent, toute l'âme de Metz prête à se laisser soulever...

L'orgue est petit, les chanteurs lointains, et le groupe des prêtres en deuil se perd dans la pénombre de l'abside. L'évêque, d'une race étrangère, mais d'un cœur noble, est prosterné sur son trône violet. Chacun s'incline, la messe vient de commencer, et l'officiant nomme ceux pour qui l'on va célébrer l'office. »Aujourd'hui, nous faisons mémoire des soldats français tombés dans les batailles sous Metz«.

Cette formule consacrée est soutenue, appuyée, doublée du vœu pressant de toute l'assemblée. Véritable évocation! Les morts se lèvent de leurs sillons; ils accourent des tragiques plateaux, de Borny, Gravelotte, Saint-Privat, Servigny, Peltre et Ladonchamp¹¹. On les accueille avec vénération. Ils ont défendu la cité et la protègent encore; leur mémoire empêche qu'on méprise Metz.

La présence de ces ombres tutélaires dispose chacun à se remémorer l'histoire de son foyer. Celui-ci songe à ses parents, dont la vieillesse fut désolée; cet autre à ses fils

partis; cet autre encore à sa fortune diminuée. Et le chef de famille, s'adressant à son père disparu, murmure: »Vois, nous sommes tous là, et le plus jeune, que tu n'as pas connu, pense comme tu pensais«.



Maurice Barrès
Cl. H. Manuel.

Ainsi chacun rêve à sa guise . . .
Soudain, voici qu'au milieu de ces pensées consolantes, éclate le *Dies iræ*¹². Mélodie de crainte et de terreur, poème farouche, il surgit dans cet ensemble liturgique, si doux et si nuancé; il prophétise les jours de la colère à venir, mais en même temps il renouvelle les sombres semaines du siège. Son éclat aide cette messe à exprimer complètement ces âmes messines, dont les années ont pu calmer la surface, mais au fond desquelles subsiste la première horreur de la capitulation.

»Jour de colère, jour de larmes . . .«

Qui pourrait retenir ces fidèles de trouver un sens multiple et leur propre image sous la buée de ces proses?¹³ Depuis les siècles, chacun interprète les beaux accents latins. »Juge vengeur et juste, accordez-moi remise... Délivrez-nous du lac profond où nous avons glissé; délivrez-nous de la gueule du lion; que le Tartare¹⁴ ne nous absorbe pas; que nous ne tombions pas dans la nuit...« Cette nuit, pour les gens de Metz, signifie une dure vie sous le joug allemand, loin des douceurs et des lumières de la France, et pour eux l'idée de la résurrection se double d'un rêve de revanche. Ils enrichissent de tout leur patriotisme une liturgie déjà si pleine...

Au bas de l'église, Colette à genoux, entre son Allemand et sa grand-mère, subit en pleurant toutes les puissances de cette solennité. Elle ne leur oppose aucun raisonnement. Elle repose, elle baigne dans les grandes idées qui mettent en émoi tout le fond religieux de notre race. Durant un mois, elle s'est demandé: »Après trente-cinq ans, est-il excusable d'épouser un Allemand?« Mais aujourd'hui, trêve de dialectique: elle voit bien que le temps écoulé ne fait pas une excuse et que les trente-cinq années ne sont que le trop long délai depuis lequel les héros attendent une réparation. Leurs ombres l'effleurent, la surveillent. Osera-t-elle les décevoir, leur faire injure, les renier? Cette cathédrale, ces chants, ces notables, tout ce vaste appareil ébranlé la pauvre fille, mais par-dessus tout la présence des trépassés. Colette reconnaît l'impossibilité de transiger avec ces morts qui sont là présents.

M. Asmus est à mille lieues de ces délicatesses. Il revient de Kœnigsberg, heureux de s'être délié de sa fiancée. Au son de la musique liturgique, il rêve de plaisirs, et, en examinant cette belle société, qu'il trouve un peu triste, il se voit déjà monté en grade. Son allégresse intérieure fait un étrange mariage avec les scrupules de la jeune fille...

Pourtant ce frivole Asmus, au moment de l'absoute¹⁵, quand les cloches commencent à sonner et que les prêtres viennent se ranger autour du catafalque flamboyant, observe que Colette a essuyé ses larmes et que son visage resplendit de force. Il s'effraye en devinant chez la jeune fille une sorte d'enthousiasme, dont il ne peut pas espérer d'être l'objet.

Celle-ci, à la chaleur de cette cérémonie, distingue ce qui reposait de plus caché pour elle-même dans son âme... Ce qui s'épanouit sur cette humble tige et au cœur de cette simple, c'est le sentiment religieux, avec la nuance proprement locale, c'est la fleur messine. Colette, maintenant, perçoit avec une joyeuse allégresse qu'entre elle et M. Asmus, ce n'est pas une question personnelle, mais une question française. Elle se sent chargée d'une grande dignité, soulevée vers quelque chose de plus vaste, de plus haut et de plus constant que sa modeste personne.

Elle quitte l'église avec légèreté, entraînant sa grand-mère et le professeur, et dès le seuil, au milieu de l'assemblée qui s'écoule, sur un trottoir de la place d'Armes, tout impatiente de se déclarer, elle se tourne vers le jeune Allemand... Déjà un grand nombre de fidèles retournent à leurs affaires, tandis que des petits groupes se dirigent vers Chambières¹⁶. Encore quelques minutes, et ces serviteurs de l'idéal auront tous repris leur niveau d'âme, en même temps que Fabert¹⁷ et la cathédrale leur demi-solitude. Mais cette fête des morts n'aura pas été une excitation sans effet.

— Monsieur le docteur, dit la jeune fille, je ne peux pas vous épouser. Je vous estime, je vous garderai une grande amitié; je vous remercie pour le bien que vous pensez de nous. Ne m'en veuillez pas.

Asmus s'est congestionné jusqu'au rouge sang de bœuf¹⁸, à mesure que la jeune fille articulait ces mots, d'un ton ferme et toute rayonnante de sa victoire sur ce qui l'aurait amoindrie. Madame Baudoche, qu'il invoque d'un regard, ne le voit même pas; sans souci de la foule, elle embrasse Colette. Le Prussien s'incline sèchement et s'éloigne; il va réfléchir, des mois et des mois, pour savoir s'il doit admirer ou détester cette réponse.

Que voulez-vous, mon cher Monsieur Frédéric Asmus, vous êtes une victime de la guerre. Votre naïve impétuosité n'avait pas tort de céder à l'attrait de cette terre lorraine, qui désire refaire avec ceux qu'elle attire ceux qu'elle a perdus; tout semblait propice à ce rêve pacifique; mais une jeune fille a choisi la voie que lui assigne l'honneur à la française.

... Rentre, Colette, avec ta grand-mère, dans votre appartement du quai sur la Moselle. Inconnue à tous et peut-être à toi-même, demeure courageuse et mesurée, bienveil-

lante et moqueuse, avisée, loyale, toute claire. Persévère à soigner les tombes, et garde toujours le pur langage de ta nation. Qu'elle continue à s'exhaler de tous tes mouvements, cette fidélité qui n'est pas un vain mot sur tes lèvres. Petite fille de mon pays, je n'ai même pas dit que tu fusses belle, et pourtant, si j'ai su être vrai, direct, plusieurs t'aimeront, je crois, à l'égal de celles qu'une aventure d'amour immortalisa. Non loin de Clorinde¹⁹ et des fameuses guerrières, mais plus semblable à quelque religieuse sacrifiée dans un cloître, tu crées une poésie, toi qui sais protéger ton âme et maintenir son reflet sur les choses . . .

(»Colette Baudoche«)

Maurice Barrès

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

1. *Madame Baudoche* je baba Koletina.
2. Asmus je veren sa jednom devojkom iz Kenigzberga.
3. Mali Krausovi su deca koja stanuju u istoj kući sa Koletom.
4. G-đa Baudoche je primorana da izdaje nameštenu sobu, jer nije imućna. Kod nje stanuje profesor Asmus.
5. *Logeuse* (f.), stanodavka.
6. *Messin* (m.), Mečanin (stanovnik Meca). *Messine* (f.), Mečanka.
7. *Gretchen*, Gretica, ime koje Francuzi daju nemačkim devojkama ili ženama koje su predmet nečije ljubavi.
8. *Kornejeva kova*. Junaci iz Kornejevih tragedija ponašaju se uvek kako zahteva čast; kod njega su dužnost i čast uvek jače od strasti i zadovoljstva.
9. *Toussaint* (la), Svi sveti (1. novembar).
10. Koleta je dobila hartije, perli i gaze da pravi venčiće, da se ukrasi crkva prilikom pomena izginulim vojnicima.
11. *Borny*, *Gravelotte*, *Saint-Privat* itd., sve su to sela oko Meca i pozornica sitnijih ili krupnijih bojeva u francusko-pruskom ratu 1870.
12. *Dies irae* (Dan gneva), početne reči jedne latinske himne koja se peva na zaupokojnoj liturgiji kod katolika. Komponovali je mnogi umetnici (Palestrina, Haydn, Mozart. . .).
13. *Prose* (f.), crkvena pesma, tropar.
14. *Tartare* (m.), Tartar, najdublji deo pakla; pakao uopšte.
15. *Absoute* (f.), oproštajna (oprosna) molitva.
16. *Chambières*, ostrvce na reci Mozeli, koja protiče kroz Mec. Tu je podignut spomenik francuskim vojnicima izginulim oko Meca 1870.
17. *Fabert* (1599-1662), francuski maršal i vojskovođa, rodom iz Meca.
18. *Asmus s'est congestionné jusqu'au rouge sang de bœuf*, Asmusu navali krv u glavu i on posta crven kao rak. *Congestion* (f.), navala krvi. *Congestionner*, prouzrokovati navalu krvi.
19. *Clorinde*, Klorinda, junakinja iz Tasova »Oslobodenog Jerusalima«. Ona je saracenska amazonka; voli je mladi hrabri Tankred. Ona se ističe kao primer odvažne žene nepristupačne strahu.

20. Obratiti pažnju na izgovor reči: *amitié; août (ou); Asmus, Barrès, Metz (mèss); mille, tranquilliser, ville; cher, Félix, ours* (svuda izg. krajnje slovo); *s'asseoir; bien, Prussien, revient, rien; bœuf; direct; dix-neuf; cût; exhaler, existence, sexagénaire,* (svuda $x = gz$); *faisons; femme; fils; Monosyllabe (mo-no-si); Monsieur; ils oublieront* (ne izg. e; slog *i* je dug); *résurrection (ré-zu); sens; solennité; subsister; temps; tous; transiger.*

Beleška o piscu. — *Maurice Barrès* (1862-1923), pošto je u prvim svojim romanima negovao kult svoje ličnosti (»le culte du moi«), postao je docnije jedan od romanopisaca koji su veličali kult zajednice, rodoljublja. Najpoznatiji romani: »Le Jardin de Bérénice«; »Les Déracinés«, L'Appel au soldat«, »Leurs Figures« (to je trilogija, koja nosi kao naslov »Le Roman de l'énergie nationale«). Treba pomenuti još i romane »Colette Baudoche« i »Un jardin sur l'Oronte« (prevedeni).

100. LE VASE BRISÉ.

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé;



Sully Prudhomme.

D'après un crayon de Louis Leloir.

Le coup dut l'effleurer à peine,
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure¹,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé;
Personne encore ne s'en doute,
N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent aussi la main qu'on aime
Effleurant le cœur, le meurtrit;
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt;

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde:
Il est brisé, n'y touchez pas.

(»*La Vie intérieure*«)

Sully Prudhomme

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

1. *Meurtrissure* (f.). — Zapaziti ka- | *meurtrissure* (f.) — modrica, uboj,
ko pesnik neće da kaže na pr. *fêlure* | kao da je vazna živo biće.
(f.) — pukotina, već upotrebljava reč | 2. *Intact*, čitati: in-takt'.

Beleška o piscu. — § 25. t. 2 u »*Historique de la littérature française*«.

101. LES MORTS QUI PARLENT.

Ferroz, médecin et député, explique à son ancien élève Andarran, député comme lui, l'influence que les morts exercent sur nos gestes, grâce aux instincts qu'ils nous ont légués. La conversation a lieu à la Chambre des députés.

— Ah! mon ami, vous croyez voir les gestes, entendre les paroles de cinq cent quatre-vingts contemporains, sans plus, conscients et responsables de ce qu'ils disent et font? Détrompez-vous. Vous voyez, vous entendez quelques man-

nequins, passants d'un instant sur la scène du monde, qui font des mouvements réflexes, qui sont des échos d'autres voix. Regardez, derrière eux, une foule innombrable, les myriades¹ de morts qui poussent ces hommes, commandent leurs gestes, dictent leurs paroles. Nous croyons marcher sur la cendre inerte des morts: en réalité, ils nous enveloppent! ils nous oppriment; nous étouffons sous leur poids; ils sont dans nos os, dans notre sang, dans la pulpe de notre cervelle; et surtout quand les grandes idées, les grandes passions entrent en jeu, écoutez bien la voix: ce sont les morts qui parlent.

— La peste soit d'eux, dit en riant Andarran, ils faisaient tout à l'heure un fier charivari².

— Le même qu'ils ont fait dans l'histoire...

— Ah! cher maître, laissez-moi croire que votre théorie retarde. Des vents nouveaux ont soufflé... Liberté, science, progrès, nobles efforts intellectuels, gloires acquises et souffrances supportées en commun, que faites-vous de ces révolutions où ont fusionné les éléments réfractaires, de ces forces généreuses qui nous transforment sans cesse et nous acheminent vers un avenir meilleur?

— Il y a en effet des forces antagonistes. Elles agissent sur les peuples sains, qui ne remuent pas trop profondément leur vieux sol, qui savent faire un choix judicieux dans les traditions du passé. Le passé nous abrite et se prête à nos évolutions quand on le respecte; il se venge et nous écrase sous ses pires débris quand on le démolit aveuglément...

(*Les morts qui parlent*)

M. de Vogüé

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

Ovo je odlomak iz Vogüé-ova romana »Les morts qui parlent«. Iz navedenih redova vidi se pišćeva ideja.

1. *Myriade* (f.; postalo od grćke reći koja znači »deset hiljada«), bezbroj, silestvo.

2. *Un fier charivari*, žestok džumbus, žestoka gužva.

3. Obratiti pažnju na izgovor reći: *ancien, bien; cher, fier; cinq; écho* (ch = k); *exercer* (x = gz); *faisaient; Ferroz* (izg. z); *Melchior* (ch = k); os.

Beleška o piscu. — *Melchior de Vogüé* (1850-1910) je kritičar i romanopisac. Glavni romani »Jean d'Agrève« i »Les morts qui parlent«. Naročito je značajna njegova knjiga »Le Roman russe« (1882): njome je on otkrio francuskoj javnosti velike ruske romanopisce.

102. LA MOISSON.

Le grand soleil d'août montait dès cinq heures à l'horizon, et la Beauce¹ déroulait ses blés mûrs, sous le ciel en flamme. Depuis les dernières averses de l'été, la nappe verte, toujours grandissante, avait peu à peu jauni. C'était maintenant une mer blonde, incendiée, qui semblait refléter le flamboiement de l'air, une mer roulant sa houle de feu² au moindre souffle. Rien que du blé³, sans qu'on aperçût ni une maison ni un arbre, l'infini du blé.



Cl. Nadar.

Émile Zola.

Dès la seconde semaine du mois d'août, la besogne s'avança. Les faucheurs étaient partis des pièces du nord, descendant vers celles qui bordaient la vallée, et, gerbe à gerbe, la nappe immense tombait: chaque coup de faux mordait, emportait une entaille ronde. Les moissonneurs, insectes grêles, noyés dans ce travail géant, en sortaient victorieux. Derrière

leur marche lente, en ligne, la terre rase reparaisait sous les chaumes durs, au travers desquels piétinaient les ramasseuses⁴, la taille cassée⁵. C'était l'époque où la grande solitude triste de la Beauce s'égayait le plus, peuplée de monde, animée d'un continuel mouvement de travailleurs, de charrettes et de chevaux. Le bleu du ciel avait pâli d'une pâleur de voûte chauffée à blanc, et, du soleil attisé, il tombait des braises.

Un faucheur, les pieds nus dans de gros souliers, vêtu seulement d'une chemise et d'une cotte de toile, la chemise ouverte, laissant voir la poitrine couverte de sueur, était à la besogne, roulant sur ses hanches⁶, abattant l'andain à chaque coup de faux, dans le grincement du fer qui cadencait sa marche.

Derrière lui, la ramasseuse, pliée en deux, le suivait, la main droite armée de sa faucille, dont elle se servait pour réunir parmi les chardons sa brassée d'épis, qu'elle posait ensuite en javelle, régulièrement, tous les trois pas.

De temps en temps, ils se relevaient pour s'essuyer le front d'un revers de main.

A perte de vue, des équipes manœuvraient du même train oblique, du même balancement des bras, les unes si voisines qu'on entendait le sifflement du fer, les autres en traînées noires, ainsi que des fourmis, jusqu'au bord du ciel. Et, en tous sens⁷, des trouées s'ouvraient, comme dans une étoffe mangée, cédant de partout.

La Beauce, lambeau à lambeau, au milieu de cette activité de fourmilière, perdait son manteau de richesse, cette unique parure de son été, qui la laissait d'un coup désolée et nue.

Émile Zola.

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

- | | |
|---|--|
| 1. <i>Beauce</i> (f.), predeo u Francuskoj, sa velikim plodnim ravninama. | i skuplja pokošeno žito). |
| 2. <i>Roulant sa houle de feu</i> , čiji se ognjeni valovi talasaju, pri najmanjem povetarcu. | 5. <i>La taille cassée</i> , presamićen. |
| 3. <i>Rien que du blé</i> , svud samo žito. | 6. <i>Roulant sur ses hanches</i> , čije su se slabine pregibale. |
| 4. <i>Ramasseuse</i> (f.), vezilica, rukovedačica (žena koja ide za žeteocima | 7. <i>En tous sens</i> , u svima pravcima. |
| | 8. Obratiti pažnju na izgovor reči: <i>août, cinq; fer, mer; rien; second; sens; tous.</i> |

Beleška o piscu. — *Émile Zola* (1840-1902) je jedan od najvećih francuskih romanopisaca XIX veka. On je život slikao ne samo s lepih strana, već se naročito zadržavao na njegovim rugobama. Glavniji romani: »Thérèse Raquin«, zatim u 20 knjiga istorija jedne porodice »Les Rougon-Macquart«, grupa »Les quatre Évangiles« (tu su romani »Fécondité«, »Travail«, »Vérité« i »Justice«) itd. On je čuven i zbog svoje plemenite uloge u t. zv. Dreyfus-ovu procesu.

103. L'ALBATROS¹.

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage²
Preignent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches.
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule!
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid!
L'un agace son bec avec un brûle-gueule³,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait!

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

(»Les Fleurs du Mal«)

Charles Baudelaire

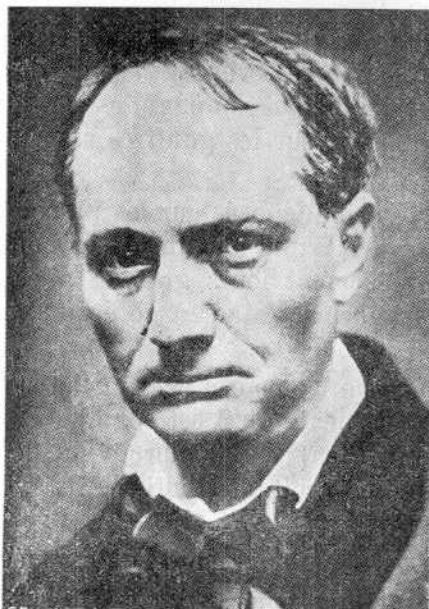
NAPOMENE I OBJAŠNENJA

- | | |
|--|--|
| <p>1. <i>Albatros</i> (m.; čitati krajnje <i>sl!</i>), najveća morska ptica, boravi na južnim morima; kad raširi krila, može dostići širinu od četiri metra.</p> <p>2. <i>Hommes</i> (m. pl.) <i>d'équipage</i>, mornari, momčad.</p> <p>3. <i>Brûle-gueule</i> (m.), lula sa vrlo</p> | <p>kratkim kamišem, tako da toplota od duvana može skoro da oprlji (brûler) usta (gueule).</p> <p>4. Obratiti pažnju na izgovor reči: <i>albatros</i>, <i>amer</i> i <i>mer</i> (izg. krajnje slovo); <i>exilé</i> (x = gz).</p> |
|--|--|

104. ÉLÉVATION.

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,
Par delà le soleil, par delà les éthers,
Par delà les confins des sphères étoilées,

Mon esprit, tu te meus avec agilité,
Et, comme un bon nageur qui se pâme¹ dans l'onde,
Tu sillonnes gaîment l'immensité profonde
Avec une indicible et mâle volupté.



Ch. Baudelaire.

Phot. Carjat

Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides,
Va te purifier dans l'air supérieur,
Et bois, comme une pure et divine liqueur,
Le feu clair qui remplit les espaces limpides.

Derrière les ennuis et les vastes chagrins
Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,
Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse
S'élancer vers les champs lumineux et sereins!

Celui dont les penses, comme des alouettes,
Vers les cieux le matin prennent un libre essor,
Qui plane sur la vie et comprend sans effort
Le langage des fleurs et des choses muettes!

(»Les Fleurs du Mal«)

Ch. Baudelaire

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

1. *Qui se pâme (de joie)*, koji se razdraga. 2. Obratiti pažnju na izgovor reči: *bien; ennui; existence; éther; mer.*

Beleška o piscu. — *Charles Baudelaire* (1821-1867), pored nešto proznih pesama i prevoda sa engleskog jezika (Pripovetke od E. A. Poa), ostavio je zbirku »Les Fleurs du Mal«. Njegovo pesništvo, uvek duboko proživljeno i iskreno, odaje čoveka razočarana životom. Tome svom gađenju on je dao izraz vrlo plastičan. Bolesne osetljivosti, mrzeći sve što je u životu obično, on je rado tražio nove osećaje i naročito rado slikao *ružno* i *porok*. On je jedan od najsavršenijih umetnika, za koje stih nije imao tajni: kult oblika i ritma bio je jedini njegov kult.

105. LE TESTAMENT D'UN SAVANT.

Cet enthousiasme que vous avez eu dès la première heure, gardez-le, mes chers collaborateurs, mais donnez-lui pour compagnon inséparable un sévère contrôle. N'avancez rien qui ne puisse être prouvé d'une façon simple et décisive.

Ayez le culte de l'esprit critique. Réduit¹ à lui seul, il n'est ni un éveilleur d'idées, ni un stimulant de grandes choses. Sans lui tout est caduc. Il a toujours le dernier mot. Ce que je vous demande là, et ce que vous demanderez à votre tour aux disciples que vous formerez, est ce qu'il y a de plus difficile à l'inventeur.

Croire que l'on a trouvé un fait scientifique important, avoir la fièvre de l'annoncer, et se contraindre des journées, des semaines, parfois des années à se combattre soi-même, à s'efforcer de ruiner ses propres expériences et ne proclamer sa découverte que lorsqu'on a épuisé toutes les hypothèses contraires, oui, c'est une tâche ardue.

Mais quand, après tant d'efforts, on est enfin arrivé à la certitude, on éprouve une des plus grandes joies que puisse ressentir l'âme humaine, et la pensée que l'on contribuera

à l'honneur de son pays rend cette joie plus profonde encore. Si la science n'a pas de patrie, l'homme de science doit en avoir une et c'est à elle qu'il doit reporter l'influence que ses travaux peuvent avoir dans le monde.

... Deux lois contraires semblent aujourd'hui en lutte: une loi de sang et de mort qui, en imaginant chaque jour de nouveaux moyens de combat, oblige les peuples à être toujours prêts pour le champ de bataille, et une loi de paix, de travail, de salut, qui ne songe qu'à délivrer l'homme des fléaux qui l'assiègent.

L'une ne cherche que les conquêtes violentes, l'autre que le soulagement de l'humanité. Celle-ci met une vie humaine au-dessus de toutes les victoires; celle-là sacrifierait des centaines de mille existences à l'ambition d'un seul. La loi dont nous sommes les instruments cherche même à travers le carnage à guérir les maux sanglants de cette loi de la guerre. Les pansements inspirés par nos méthodes antiseptiques peuvent préserver des milliers de soldats. Laquelle de ces deux lois l'emportera sur² l'autre? Dieu seul le sait, mais ce que nous pouvons assurer, c'est que la science française se sera efforcée, en obéissant à cette loi d'humanité, de reculer les frontières de la vie.

Louis Pasteur

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

U ovome govoru Pasteur je izložio svoje poglede na naučni rad. Ovaj govor spremio je 1888, prilikom svečanog otvaranja Pasteur-ova instituta, koji je bio podignut zahvaljujući priložima iz celog sveta. Pasteur je bio toliko uzbuđen da je govor morao dati sinu da ga pročita.

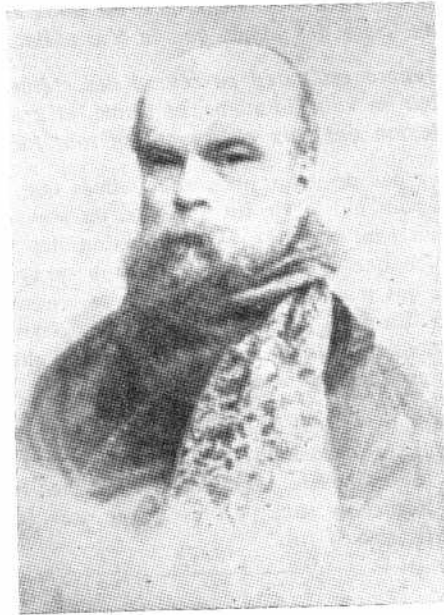
1. *Réduit à lui seul*, sam za sebe. *cher; contribuera i sacrifierait* (ne izg.
2. *L'emporter sur*, odneti prevagu *e; ali je slog ispred njega dug!); eu;*
(nad), preovladati. *existence; mille, millier; moyen, rien;*
3. Obratiti pažnju na izgovor reči: *ressentir* (re-san).

Beleška o piscu. — *Louis Pasteur* (1822-1895) je jedan od najvećih naučnika koje je dao XIX vek. Celom svetu su poznati njegovi rezultati naročito u pogledu cepljenja od besnila.

106. MON RÊVE FAMILIER.

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon cœur, transparent
Pour elle seule, hélas! cesse d'être un problème
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême.
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.



Paul Verlaine.

Cl. Otto.

Est-elle brune, blonde, ou rousse? Je l'ignore.
Son nom? Je me souviens qu'il est doux et sonore
Comme ceux des aimés que la Vie exila¹.

Son regard est pareil au regard des statues,
Et pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues².

(»Poèmes saturniens«)

Paul Verlaine

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

1., 2. Ova dva stiha nisu mnogo jasna. Na njima se zaustavio Le-
maitre u svome ogledu o Verlaine-u (»Savremenici« IV, 1897, p. 81-2):

»Cet écrivain... a des vers d'une douceur pénétrante, d'une langueur qui n'est qu'à lui et qui vient peut-être de ces trois choses réunies: charme des sons, clarté du sentiment et demi-obscurité des mots. Par exemple, il nous dit qu'il rêve d'une femme inconnue qui le comprend, qui pleure avec lui; et il ajoute:

*Est-elle brune, blonde ou rousse? Je l'ignore.
Son nom? Je me souviens qu'il est doux et sonore
Comme ceux des aimés que la Vie exila.*

*Son regard est pareil au regard des statues,
Et pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.*

N'y regardez pas de trop près. »Les aimés que la vie exila«, cela veut-il dire »ceux pour qui la vie fut un exil«, ou »ceux qui ont été exilés de la vie, ceux qui sont morts?« — »L'inflexion des voix chères qui se sont tues«, qu'est-ce que cela? Est-ce l'inflexion qu'avaient ces voix? ou l'inflexion qu'elles ont maintenant quoiqu'elles se taisent, celle qu'elles ont dans le souvenir? En tout cas, ce que ces vers équivoques nous communiquent clairement, c'est l'impression de quelque chose de lointain, de disparu, et que nous pouvons seulement rêver«.

Beleška o piscu. — *Paul Verlaine* (1844-1896) pridavao je veliku važnost muzici izraza, neodredenom kazivanju svojih utisaka i težnja (»De la musique avant toute chose!«). Glavnije zbirke: »les Fêtes galantes«, »la Bonne Chanson«, Romances sans paroles«, »Sagesse« (u toj zbirci nadahnue je izrazito hrišćansko) itd.

107. L'HEURE DU BERGER¹.

La lune est rouge au brumeux horizon;
Dans un brouillard qui danse, la prairie
S'endort fumeuse et la grenouille crie
Par les joncs² verts où circule un frisson;

Les fleurs des eaux referment leurs corolles;
Des peupliers profilent aux lointains,
Droits et serrés, leurs spectres incertains;
Vers les buissons errent les lucioles³;

Les chats-huants⁴ s'éveillent, et sans bruit
Rament l'air noir avec leurs ailes lourdes,
Et le zénith s'emplit de leurs sourdes.
Blanche, Vénus⁵ émerge, et c'est la nuit.

(»Poèmes saturniens«)

Paul Verlaine

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

- | | |
|---|--|
| 1. <i>Heure</i> (f.) <i>du berger</i> , suton. | 4. <i>Chat-huant</i> (m.), sova, jejina. |
| 2. <i>Jonc</i> (m.), sita. | 5. <i>Vénus</i> , zvezda zvana obično: |
| 3. <i>Luciole</i> (f.), svitac (običajnije: ver
m. <i>luisant</i>). | <i>étoile du matin</i> (ili: <i>du soir</i> , ili: <i>du
berger</i>), zornjača, Danica. |

108. LA LUNE BLANCHE.

La lune blanche
Luit dans les bois;
De chaque branche
Part une voix
Sous la ramée . . .

O bien-aimée.

L'étang reflète,
Profond miroir,
La silhouette
Du saule noir
Où le vent pleure . . .

Rêvons, c'est l'heure.

Un vaste et tendre
Apaînement
Semble descendre
Du firmament
Que l'astre irise . . .

C'est l'heure exquise.

(↳ *La Bonne Chanson* ◀)

Paul Verlaine

109. LE DÉFILÉ DE LA HACHE.

1. La famine et les murmures.

Les Mercenaires dont la solde n'a pas été payée se sont révoltés contre Carthage. La cité a confié le commandement des troupes à Hamilcar Barca. Par des manœuvres habiles, il attire l'une des armées des Barbares dans la montagne et l'enferme dans le Défilé de la Hache. Les Barbares n'avaient que deux jours de vivres. Le soir du cinquième jour la famine devient terrible.

Ces quarante mille hommes étaient tassés dans l'espace d'hippodrome¹ que formait autour d'eux la montagne. Quelques-uns restaient devant la herse² ou à la base des roches; les autres couvraient la plaine confusément. Les forts s'évitaient, et les timides recherchaient les braves qui ne pouvaient pourtant les sauver.

On avait, à cause de leur infection³, enterré vivement les cadavres des vélites;⁴ la place des fosses ne s'apercevait plus.

Tous les Barbares languissaient, couchés par terre. Entre leurs lignes, çà et là, un vétérans passait; et ils hurlaient des malédictions contre les Carthaginois, contre Hamilcar et contre Mâtho⁵, bien qu'il fût innocent de leur désastre; mais il leur semblait que leurs douleurs eussent été moindres s'ils les avaient partagées. Puis ils gémissaient; quelques-uns pleuraient tout bas, comme de petits enfants.

Ils venaient vers les capitaines et ils les suppliaient de leur accorder quelque chose qui apaisât leurs souffrances. Les autres ne répondaient rien, ou, saisis de fureur, ils ramassaient une pierre et la leur jetaient au visage.

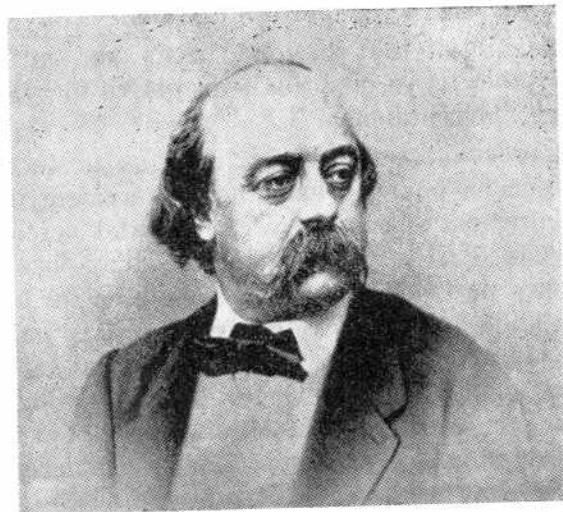
Plusieurs conservaient soigneusement dans un trou en terre une réserve de nourriture, quelques poignées de dattes, un peu de farine; et on mangeait cela pendant la nuit, en baissant la tête sous son manteau. Ceux qui avaient des épées les gardaient nues dans leurs mains; les plus défiants se tenaient debout, adossés contre la montagne.

Ils accusaient leurs chefs et les menaçaient. Autharite⁶ ne craignait pas de se montrer. Avec cette obstination de Barbare que rien ne rebute, vingt fois par jour il s'avancait jusqu'au fond, vers les roches, espérant chaque fois les trou-

ver peut-être déplacées; et, balançant ses lourdes épaules couvertes de fourrures, il rappelait à ses compagnons un ours qui sort de sa caverne, au printemps, pour voir si les neiges sont fondues.

Spendius⁷, entouré de Grecs, se cachait dans une des crevasses; comme il avait peur, il fit répandre le bruit de sa mort.

Ils étaient maintenant d'une maigreur hideuse; leur peau se plaquait de marbrures bleuâtres. Le soir du neuvième jour, trois Ibériens⁸ moururent.



Phot. Nadar

Gustave Flaubert.

Leurs compagnons, effrayés, quittèrent la place. On les dépouilla; et ces corps nus et blancs restèrent sur le sable, au soleil.

Alors des Garamantes⁹ se mirent lentement à rôder tout autour. C'étaient des hommes accoutumés à l'existence des solitudes et qui ne respectaient aucun dieu. Enfin le plus vieux de la troupe fit un signe, et se baissant vers les cadavres, avec leurs couteaux ils en prirent des lanières; puis, accroupis sur les talons, ils mangeaient. Les autres regar-

daient de loin; on poussa des cris d'horreur; beaucoup cependant, au fond de l'âme, jalousaient leur courage.

2. Les conditions du vainqueur.

Le dix-neuvième jour vingt mille soldats sont morts — la moitié de l'armée. Les Mercenaires choisissent dix députés qui, munis d'un sauf-conduit, vont trouver Hamilcar.

Quand ils arrivèrent dans le camp punique, la foule s'empressa autour d'eux, et ils entendaient comme des chuchotements, des rires. La porte d'une tente s'ouvrit.

Hamilcar était tout au fond, assis sur un escabeau, près d'une table basse où brillait un glaive nu. Des capitaines, debout, l'entouraient.

En apercevant ces hommes, il fit un geste en arrière, puis il se pencha pour les examiner. Ils avaient les pupilles extraordinairement dilatées, avec un grand cercle noir autour des yeux, qui se prolongeait jusqu'au bas de leurs oreilles; leurs nez bleuâtres saillaient entre leurs joues creuses, fendillées par des rides profondes; la peau de leur corps, trop large pour leurs muscles, disparaissait sous une poussière de couleur ardoise; leurs lèvres se collaient contre leurs dents jaunes; ils exhalaient une infecte odeur; on aurait dit des tombeaux entrouverts, des sépulcres vivants. Au milieu de la tente, il y avait, sur une natte où les capitaines allaient s'asseoir, un plat de courges qui fumait. Les Barbares y attachaient leurs yeux en grelottant de tous les membres, et des larmes venaient à leurs paupières. Ils se contenaient cependant.

Hamilcar se détourna pour parler à quelqu'un. Alors ils se ruèrent dessus, tous à plat ventre. Leurs visages trempaient dans la graisse, et le bruit de leur déglutition¹⁰ se mêlait aux sanglots de joie qu'ils poussaient. Plutôt par étonnement que par pitié, sans doute, on les laissa finir la gamelle. Quand ils se furent relevés, Hamilcar commanda, d'un signe, à l'homme qui portait le baudrier¹¹ de parler. Spendius avait peur; il balbutiait.

Hamilcar, en l'écoutant, faisait tourner autour de son doigt une grosse bague d'or, celle qui avait empreint sur le

baudrier le sceau de Carthage. Il la laissa tomber par terre; Spendius tout de suite la ramassa; devant son maître, ses habitudes d'esclave le reprenaient. Les autres frémirent, indignés de cette bassesse.

Mais le Grec haussa la voix, et rapportant les crimes d'Hannon¹² qu'il savait être l'ennemi de Barca, tâchant de l'apitoyer avec le détail de leurs misères et les souvenirs de leur dévouement, il parla pendant longtemps, d'une façon rapide, insidieuse, violente même; à la fin, il s'oubliait, entraîné par la chaleur de son esprit.

Hamilcar répliqua qu'il acceptait leurs excuses. Donc la paix allait se conclure, et maintenant elle serait définitive! Mais il exigeait qu'on lui livrât dix des Mercenaires, à son choix, sans armes et sans tunique.

Ils ne s'attendaient pas à cette clémence; Spendius s'écria:

»Oh! vingt, si tu veux, maître!

— Non! dix me suffisent«, répondit doucement Hamilcar.

On les fit sortir de la tente afin qu'ils pussent délibérer. Dès qu'ils furent seuls, Autharite réclama pour les compagnons sacrifiés et Zarxas¹³ dit à Spendius:

»Pourquoi ne l'as-tu pas tué? son glaive était là, près de toi!

— Lui!« fit Spendius.

Et il répéta plusieurs fois: »Lui! lui!« comme si la chose eût été impossible et Hamilcar quelqu'un d'immortel.

Tant de lassitude les accablait qu'ils s'étendirent par terre, sur le dos, ne sachant à quoi se résoudre.

Spendius les engageait à céder. Ils y consentirent, et ils rentrèrent.

Alors le Suffète¹⁴ mit sa main dans les mains des dix Barbares tour à tour, en serrant leurs pouces; puis il la frotta sur son vêtement, car leur peau visqueuse causait au toucher une impression rude et molle, un fourmillement gras qui horripilait. Ensuite il leur dit:

»Vous êtes bien les chefs des Barbares et vous avez juré pour eux?

— Oui! répondirent-ils.

— Sans contrainte, du fond de l'âme, avec l'intention d'accomplir vos promesses?«

Ils assurèrent qu'ils s'en retourneraient vers les autres pour les exécuter.

»Eh bien! reprit le Suffète, d'après la convention passée entre moi, Barca, et les ambassadeurs des Mercenaires, c'est vous que je choisis, et je vous garde!«

Spendius tomba évanoui sur la natte. Les Barbares, comme l'abandonnant, se resserrèrent les uns près des autres: et il n'y eut pas un mot, pas une plainte.

La plus grande partie des Mercenaires, ne voyant pas revenir les ambassadeurs, se croit trahie; ils réussissent à escalader les roches et, ne laissant dans le Défilé que les plus faibles, environ trois mille, ils se mettent en marche pour rejoindre l'autre armée des Mercenaires, commandée par Mâtho. Hamilcar les fait cerner et écraser par des éléphants. Quant aux ambassadeurs, il les fait mettre en croix.

L'armée commandée par Mâtho, après avoir vaincu et mis à mort l'autre suffète, Hannon, est vaincue à son tour par les troupes d'Hamilcar. Mâtho est pris vivant; la révolte est écrasée; Carthage triomphe pendant que les derniers Mercenaires agonisent dans le Défilé de la Hache.

(Extraits d'après Chevaillier-Audiat.)

(»*Salambô*«)

G. Flaubert

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

Bradina Klisura imala je dva otvora: Kartaginjani su jedan zatvorili survivši ogromne stene, a drugi — jednom branom (rešetkom) visokom 20 metara.

- | | |
|---|---|
| <p>1. <i>Hippodrome</i> (m.), trkalište; danas: <i>champ</i> (m.) <i>de courses</i>.</p> <p>2. <i>Herse</i> (f.), rešetka načičkana ekserima, za dizanje i spuštanje (kao sredstvo odbrane); liči na drljaču, o-tuda ime.</p> <p>3. <i>Infection</i> (f.), kužan smrad.</p> <p>4. <i>Vélite</i> (m.), pešak naoružan sabljom, kratkim kopljem i štitom.</p> <p>5. <i>Mâtho</i>, jedan od starešina pobunjenih najamnika. U ovom trenutku zapoveda drugom najamničkom vojskom, koja je osvojila Tunis.</p> | <p>6. <i>Autharite</i>, starešina najamnika galske narodnosti.</p> <p>7. <i>Spendius</i>, Spendije, Hamilkarev rob koga su oslobodili najamnici; sad jedan od njihovih starešina.</p> <p>8. <i>Ibériens</i> (m. pl.), Iberci, stanovnici Iberije (staro ime za Španiju).</p> <p>9. <i>Garamantes</i> (m. pl.), Garamanti, narod iz Libije. Herodot priča da su se hranili gušterima, zmijama, mesom od leševa.</p> <p>10. <i>Déglutition</i> (f., im. od <i>déglutir</i>) gutanje. — <i>Le bruit de leur déglutition</i>, njihovo mljaskanje.</p> |
|---|---|

11. *Baudrier* (m.) — kajas koji je Hamilkar poslao najamnicima da posluži izaslanicima kao dozvola za prolaz. Na njemu je bio utisnut kartaginski žig.

12. *Hannon*, 2. kartaginski sufet.

13. *Zarxas*, Zarksas, jedan od najamničkih voda.

14. *Suffète* (m.). Sufeti su bili poglavari koji su dogovorno upravljali

državom (u Kartagini, Tiru itd.).

15. Obratiti pažnju na izgovor reči: *s'asseoir*; *balbutier* (ti = si); *bien*, *devient*, *Ibérien*, *rien*; *dix*, *dix-neuvième*; *ennemi* (è-ne); *eussent*, *eût*; *exécuter*, *exhaler*, *exiger*, *existence* (x = gz); *faisait*; *longtemps*; *mille*; *moitié*; *ours*; *printemps*; *pupille* (pu-pi-le); *resserrer* (re-sé); *Spendius*, *Zarxas* (izg. s); *tous*.

Beleška o piscu. — *Gustave Flaubert* (1821-1880) je jedan od najizrazitijih predstavnika francuskoga realizma. Najpoznatiji romani: »Madame Bovary«, »Salammbô« i »l'Éducation sentimentale«. Pored romana ostavio je i nekoliko pripovedaka. Njegov stil, koji je on dugo glačao, u svakom pogledu je besprekoran. »Madame Bovary« i »Salammbô« prevedeni su na naš jezik.

110. LES ÉTOILES.

Récit d'un berger provençal.

Du temps où je gardais les bêtes sur le Luberon¹, je restais des semaines entières sans voir âme qui vive, seul dans le pâturage avec mon chien Labri et mes ouailles². De temps en temps, l'ermite du Mont-de-l'Ure passait par là pour chercher des simples ou bien j'apercevais la face noire de quelque charbonnier du Piémont; mais c'étaient des gens naïfs, silencieux à force de solitude³, ayant perdu le goût de parler et ne sachant rien de ce qui se disait en bas dans les villages et les villes. Aussi, tous les quinze jours, lorsque j'entendais, sur le chemin qui monte, les sonnailles du mulet de notre ferme m'apportant les provisions de quinzaine, et que je voyais apparaître, peu à peu, au-dessus de la côte, la tête éveillée du petit *miarro* (garçon de ferme) ou la coiffe rousse de la vieille tante Norade, j'étais vraiment bien heureux. Je me faisais raconter les nouvelles du pays d'en bas, les baptêmes, les mariages; mais ce qui m'intéressait surtout, c'était de savoir ce que devenait la fille de mes maîtres, notre demoiselle Stéphanette, la plus jolie qu'il y eût à dix lieues à la ronde. Sans avoir l'air d'y prendre trop d'intérêt, je m'informais si elle allait beaucoup aux fêtes,

aux veillées, s'il lui venait toujours de nouveaux galants, et à ceux qui me demanderont ce que ces choses-là pouvaient me faire, à moi pauvre berger de la montagne, je répondrai que j'avais vingt ans et que cette Stéphanette était ce que j'avais vu de plus beau dans ma vie.

Or, un dimanche que j'attendais les vivres de quinzaine, il se trouva qu'ils n'arrivèrent que très tard. Le matin, je me disais: »C'est la faute de la grand-messe«; puis, vers midi, il vint un gros orage; et je pensais que la mule n'avait pas

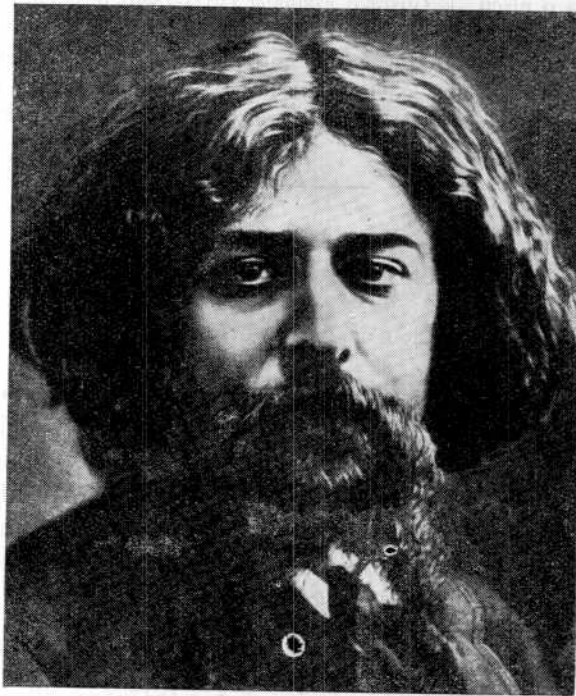


Photo Nadar.

Alphonse Daudet.

pu se mettre en route à cause du mauvais état des chemins. Enfin, sur les trois heures, le ciel étant lavé⁴, la montagne luisante d'eau et de soleil, j'entendis parmi l'égouttement des feuilles et le débordement des ruisseaux gonflés les sonnailles de la mule, aussi gaies, aussi alertes qu'un grand carillon de cloche un jour de Pâques. Mais ce n'était pas le petit *miarro*, ni la vieille Norade qui la conduisait. C'était... devinez qui... notre demoiselle, mes enfants! notre demoisel-

le en personne, assise droite entre les sacs d'osier, toute rose de l'air des montagnes et du rafraîchissement de l'orage.

Le petit était malade, tante Norade en vacances chez ses enfants. La belle Stéphanette m'apprit tout ça en descendant de sa mule, et aussi qu'elle arrivait tard parce qu'elle s'était perdue en route; mais à la voir⁵ si bien endimanchée, avec son ruban à fleurs, sa jupe brillante et ses dentelles, elle avait plutôt l'air de s'être attardée à quelque danse que d'avoir cherché son chemin dans les buissons. O la mignonne créature! Mes yeux ne pouvaient se lasser de la regarder⁶. Il est vrai que je ne l'avais jamais vue de si près. Quelquefois l'hiver, quand les troupeaux étaient descendus dans la plaine et que je rentrais le soir à la ferme pour souper, elle traversait la salle vivement, sans guère parler aux serviteurs, toujours parée et un peu fière... Et maintenant je l'avais là devant moi, rien que pour moi; n'était-ce pas à en perdre la tête?

Quand elle eut tiré les provisions du panier, Stéphanette se mit à regarder curieusement autour d'elle. Relevant un peu sa belle jupe du dimanche qui aurait pu s'abîmer, elle entra dans le *parc*⁷, voulut voir le coin où je couchais, la crèche de paille avec la peau de mouton, ma grande cape accrochée au mur, ma crosse⁸, mon fusil à pierre⁹. Tout cela l'amusait.

— Alors, c'est ici que tu vis, mon pauvre berger? Comme tu dois t'ennuyer d'être toujours seul! Qu'est-ce que tu fais? A quoi penses-tu?...

J'avais envie de répondre: »A vous, maîtresse«, et je n'aurais pas menti; mais mon trouble était si grand que je ne pouvais pas seulement trouver une parole. Je crois bien qu'elle s'en apercevait, et que la méchante prenait plaisir à redoubler mon embarras avec ses malices:

— Et ta bonne amie¹⁰, berger, est-ce qu'elle monte te voir quelquefois? Ça doit être bien sûr la chèvre d'or, ou cette fée Estérelle qui ne court qu'à la pointe des montagnes.

Et elle-même, en me parlant, avait bien l'air de la fée Estérelle, avec le joli rire de sa tête renversée et sa hâte de s'en aller qui faisait de sa visite une apparition.

— Adieu, berger.

— Salut, maîtresse.

Et la voilà partie, emportant ses corbeilles vides.

Lorsqu'elle disparut, dans le sentier en pente, il me semblait que les cailloux, roulant sous les sabots de la mule, me tombaient un à un sur le cœur.

Je les entendis longtemps, longtemps; et jusqu'à la fin du jour je restai comme ensommeillé, n'osant bouger, de peur de faire en aller¹¹ mon rêve. Vers le soir, comme le fond des vallées commençait à devenir bleu et que les bêtes se serraient en bêlant l'une contre l'autre pour rentrer au *parc*, j'entendis qu'on m'appelait dans la descente, et je vis paraître notre demoiselle, non plus riieuse ainsi que tout à l'heure, mais tremblante de froid, de peur, de mouillure¹². Il paraît qu'au bas de la côte elle avait trouvé la Sorgue¹³ grossie par la pluie d'orage, et qu'en voulant passer à toute force¹⁴ elle avait risqué de se noyer. Le terrible, c'est qu'à cette heure de nuit il ne fallait plus songer à retourner à la ferme; car le chemin par la traverse, notre demoiselle n'aurait jamais su s'y retrouver toute seule, et moi je ne pouvais pas quitter le troupeau. Cette idée de passer la nuit sur la montagne la tourmentait beaucoup, surtout à cause de l'inquiétude des siens. Moi, je la rassurais de mon mieux:

— En juillet, les nuits sont courtes, maîtresse. . . . Ce n'est qu'un mauvais moment.

Et j'allumai vite un grand feu pour sécher ses pieds et sa robe toute trempée de l'eau de la Sorgue. Ensuite j'apportai devant elle du lait, des fromageons¹⁵; mais la pauvre petite ne songeait ni à se chauffer, ni à manger, et de voir les grosses larmes qui montaient dans ses yeux, j'avais envie de pleurer, moi aussi.

Cependant la nuit était venue tout à fait. Il ne restait plus sur la crête des montagnes qu'une poussière de soleil, une vapeur de lumière du côté du couchant. Je voulus que notre demoiselle entrât se reposer dans le *parc*. Ayant étendu sur la paille fraîche une belle peau toute neuve, je lui souhaitai la bonne nuit, et j'allai m'asseoir dehors devant la porte. . . Dieu m'est témoin que, malgré le feu d'amour qui me brûlait le sang, aucune mauvaise pensée ne me vint; rien qu'une grande fierté de songer que dans un coin du *parc*,

tout près du troupeau curieux qui la regardait dormir, la fille de mes maîtres — comme une brebis plus précieuse et plus blanche que les autres — reposait, confiée à ma garde. Jamais le ciel ne m'avait paru si profond, les étoiles si brillantes . . . Tout à coup, la claire-voie du *parc* s'ouvrit et la belle Stéphanette parut. Elle ne pouvait pas dormir. Les bêtes faisaient crier la paille en remuant, ou bêlaient dans leurs rêves. Elle aimait mieux venir près du feu. Voyant cela, je lui jetai ma peau de bique sur les épaules, j'activai la flamme, et nous restâmes assis l'un près de l'autre sans parler. Si vous avez jamais passé la nuit à la belle étoile, vous savez qu'à l'heure où nous dormons, un monde mystérieux s'éveille dans la solitude et le silence. Alors les sources chantent bien plus clair; les étangs allument des petites flammes. Tous les esprits de la montagne vont et viennent librement; et il y a dans l'air des frôlements, des bruits imperceptibles, comme si l'on entendait les branches grandir, l'herbe pousser. Le jour, c'est la vie des êtres; mais la nuit, c'est la vie des choses. Quand on n'en a pas l'habitude, ça fait peur . . . Aussi notre demoiselle était toute frissonnante et se serrait contre moi au moindre bruit. Une fois, un cri long, mélancolique, parti de l'étang qui luisait plus bas, monta vers nous en ondulant. Au même instant une belle étoile filante¹⁶ glissa par-dessus nos têtes dans la même direction, comme si cette plainte que nous venions d'entendre portait une lumière avec elle.

— Qu'est-ce que c'est? me demanda Stéphanette à voix basse.

— Une âme qui entre en paradis, maîtresse.

Et je fis le signe de la croix.

Elle se signa aussi, et resta un moment la tête en l'air, très recueillie. Puis elle me dit:

— C'est donc vrai, berger, que vous êtes sorciers, vous autres?

— Nullement, notre demoiselle. Mais ici nous vivons plus près des étoiles, et nous savons ce qui s'y passe mieux que des gens de la plaine.

Elle regardait toujours en haut, la tête appuyée dans la main, entourée de la peau de mouton comme un petit pâtre céleste:

— Qu'il y en a! Que c'est beau! Jamais je n'en avais tant vu . . . Est-ce que tu sais leur nom, berger?

— Mais oui, maîtresse. . . Tenez! juste au-dessus de nous, voilà le *Chemin de saint Jacques* (la voie lactée). Il va de France droit sur l'Espagne. C'est saint Jacques de Galice qui l'a tracé pour montrer sa route au brave Charlemagne lorsqu'il faisait la guerre aux Sarrasins. Plus loin vous avez le *Char des âmes* (la grande Ourse) avec ses quatre essieux resplendissants. Les trois étoiles qui vont devant sont les *Trois bêtes*, et cette toute petite contre la troisième c'est le *Charretier*. Voyez-vous tout autour cette pluie d'étoiles qui tombent? Ce sont les âmes dont le bon Dieu ne veut pas chez lui . . . Un peu plus bas, voici le *Râteau* ou les *Trois rois* (Orion). C'est ce qui nous sert d'horloge, à nous autres. Rien qu'en les regardant, je sais maintenant qu'il est minuit passé. Un peu plus bas, toujours vers le midi, brille *Jean de Milan*, le flambeau des astres (Sirius). Sur cette étoile-là, voici ce que les bergers racontent. Il paraît qu'une nuit *Jean de Milan* avec les *Trois rois* et la *Poussinière*¹⁷ (la Pléiade) furent invités à la noce d'une étoile de leurs amies. La *Poussinière*, plus pressée, partit, dit-on, la première, et prit le chemin haut. Regardez-la, là-haut, tout au fond du ciel. Les *Trois rois* coupèrent plus bas et la rattrapèrent; mais ce paresseux de Jean de Milan, qui avait dormi trop tard, resta tout à fait derrière, et furieux, pour les arrêter, leur jeta son bâton. C'est pourquoi les *Trois rois* s'appellent aussi le *Bâton de Jean de Milan* . . . Mais la plus belle de toutes les étoiles, maîtresse, c'est la nôtre, c'est *l'Étoile du berger*¹⁸, qui nous éclaire à l'aube quand nous sortons le troupeau, et aussi le soir quand nous le rentrons. Nous la nommons encore *Maguelonne*, la belle Maguelonne qui court après *Pierre de Provence* (*Saturne*) et se marie avec lui tous les sept ans.

— Comment! berger, il y a donc des mariages d'étoiles?

— Mais oui, maîtresse.

Et comme j'essayais de lui expliquer ce que c'était que ces mariages, je sentis quelque chose de frais et de fin peser légèrement sur mon épaule. C'était sa tête alourdie de sommeil qui s'appuyait contre moi avec un joli froissement de rubans, de dentelles et de cheveux ondes. Elle resta ainsi sans

bouger jusqu'au moment où les astres du ciel pâlirent, effacés par le jour qui montait. Moi, je la regardais dormir, un peu troublé au fond de mon être, mais saintement protégé par cette claire nuit qui ne m'a jamais donné que de belles pensées. Autour de nous, les étoiles continuaient leur marche silencieuse, dociles comme un grand troupeau; et par moments, je me figurais qu'une de ces étoiles, la plus fine, la plus brillante, ayant perdu sa route, était venue se poser sur mon épaule pour dormir.

(»Lettres de mon moulin«)

Alphonse Daudet

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

1. *Luberon* (m.), planinski lanac u Donjim Alpima.

2. *Ouille* (f.), zast. za *brebis* (f.). Danas se obično upotrebljava figurativno: *ouailles* (f. pl.), pastva.

3. *A force de solitude*, jer su živelj stalno u samoći. Poredi: *A force de courir, il s'est fatigué*. On se u-morio od silna trčanja.

4. *Lavé*, ovde: *rasséréiné*.

5. *A la voir si...* kad je pogledate onako... Poredi: *Et l'on ne devient guère si riche à être honnêtes gens*. Kad je čovek pošten, ne može toliko da se obogati.

6. *Mes yeux ne pouvaient se lasser de la regarder*. Nisam mogao da je se nagledam.

7. *Parc* (m.), ovde: tor. Običnije: *bergerie* (f.).

8. *Crosse* (f.) = *bâton de berger*.

9. *Fusil* (m.) à *pierre*, kremenjača (puška). *Pierre* (f.) à *fusil*, kremen.

10. *Bonne amie* (f.), devojka, jaranica.

11. *S'en aller* gubi povratnu zamenicu kad se upotrebi u infinitivu iza glagola *faire*. Poredi: *un acide pour faire en aller les taches*, kiselina za uklanjanje mrlja.

12. *Tremblante de mouillure*, drhteći od toga što je pokisla.

13. *Sorgue* (f.), rečica, pritoka Rone, duga 36 km.

14. *A toute force* = *à tout prix*.

15. *Fromageon* (m.), naročita vrsta ovčjeg ili kozjeg sira; pravi se na jugu Francuske.

16. *Étoile* (f.) *filante*, zvezda padalica, meteor.

17. *Poussinière* (f.) znači: kavez s pilićima. Ovde: sazvežđe Vlačići.

18. *Étoile* (f.) *du berger*, zornjača, zvezda Danica (v. čl. 107, nap. 5).

19. Obratiti pažnju na izgovor reči: *s'asseoir, Jean* (ne izg. e); *baptême* (ne izg. p!); *bien, chien, rien; ennuyer; eut; faisait, faisaient; fusil; hiver; longtemps; parc; temps, tous; village, ville*.

Beleška o piscu. — *Alphonse Daudet* (1840-1897) je poznat naročito kao pripovedač i romanopisac. Najpoznatije zbirke pripovedaka: »Lettres de mon moulin« i »Contes du lundi«. Glavniji romani prevedeni na naš jezik: »Tartarin de Tarascon«, »Jack«, »le Nabab«, »Sapho«, »Numa Roumestan«, »Le Petit Chose« itd. Daudet, čija su dela puna poezije i raznežene ironije, jedan je od najsajnijih francuskih stilista.

111. LE DORMEUR DU VAL.

C'est un trou de verdure où chante une rivière,
Accrochant follement aux herbes des haillons¹
D'argent, où le soleil, de la montagne fière,
Luit. C'est un petit val qui mousse² de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme.
Nature, berce-le chaudement: il a froid!

Les parfums ne font pas frissonner sa narine;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

(»Poésies«)

Arthur Rimbaud

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

Rimbaud je ovu pesmu napisao novembra 1870, pod svežim utiscima od francusko-pruskog rata, koji je bio u punom jeku.

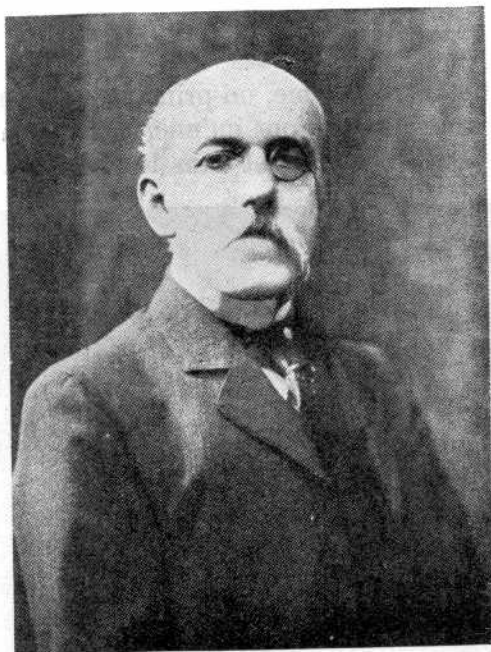
- | | |
|---|---|
| <p>1. <i>Des haillons d'argent</i>, pena iz vrtloga, isitnjena i rasturena po zelenilu, potseća pesnika na »dronjke«, — srebrne, jer se ta isitnjena pena belasa.</p> | <p>prelamani zelenilom po kome je popala isitnjena pena, izgledaju i sami kao neka zlatna pena.</p> |
| <p>2. <i>Qui mousse de rayons</i>. Dolinica se peni od zrakova. Sunčevi zraci, is-</p> | <p>3. <i>Cresson</i> (m., <i>Nasturtium officinale</i>), krstovnik, vrbičica, ugaz; puno ime: <i>cresson m. d'eau</i> ili <i>cresson de fontaine</i>.</p> |

Beleška o piscu. — *Arthur Rimbaud* (1854-1891) je jedan od pesnika simbolizma. Njegovi su oni stihovi o boji samoglasnika: »A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu«...

112. LES LIVRES.

... O livres, confidents de la pensée humaine,
Gardiens silencieux de trésors amassés,
Il est des heures où la fatigue ramène
Les cœurs pris de tristesse et les esprits lassés
Aux livres confidents de la pensée humaine;

Car entre leurs feuillets sommeille le parfum
De rêves confiés et d'intimes détresses,
De vœux inexaucés; et c'est là que plus d'un
Mit ses plus chers espoirs, ses meilleures tendresses,
Qui montent des feuillets comme un vivant parfum.



Phot. Femina.

Henri de Régnier.

C'est vers eux qu'on s'en vient encore aux heures lentes
Lorsque, pris du dégoût des hommes coudoyés
Et de l'éccœurement des choses ambiantes,
On appelle l'essor des rêves éployés;
C'est vers eux qu'on revient toujours aux heures lentes;

Et l'esprit allégé fuit sur l'aile des mots,
Trompant ainsi l'ennui des traînantes journées;
Dans un oubli voulu du réel et des maux,
Au froissement fébrile des pages tournées,
L'esprit allégé fuit sur les ailes des mots.

(»Premiers poèmes«)

Henri de Régnier

Beleška o piscu. — *Henri de Régnier* (1864-1936) je jedan od poznatih savremenih francuskih pesnika i romanopisaca. Glavnije zbirke pesama: »Lendemain« (1885), »Médailles d'argile« (1900), »La Sandale ailée« (1906). Romani: »La Peur de l'amour« (prevedeno na naš jezik), »Le Bon plaisir«, istoriski roman iz XVIII veka, »Le Mariage de minuit« itd.

113. LA NATION.

Une nation est une âme, un principe spirituel. Deux choses qui, à vrai dire, n'en font qu'une, constituent cette âme, ce principe spirituel. L'une est dans le passé, l'autre dans le



Photo H. Manuel.
Ernest Renan.

présent. L'une est la possession en commun d'un riche legs¹ de souvenirs; l'autre est le consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis. L'homme ne s'improvise pas. La

nation comme l'individu est l'aboutissant d'un long passé d'efforts, de sacrifices et de dévouements. Le culte des ancêtres est de tous le plus légitime: les ancêtres nous ont faits ce que nous sommes. Un passé héroïque, des grands hommes, de la gloire (j'entends de la véritable), voilà le capital social sur lequel on assied une idée nationale. Avoir des gloires communes dans le passé, une volonté commune dans le présent; avoir fait de grandes choses ensemble, vouloir en faire encore, voilà les conditions essentielles pour être un peuple. On aime en proportion des sacrifices qu'on a consentis, des maux qu'on a soufferts. On aime la maison qu'on a bâtie et qu'on transmet. Le chant spartiate¹: »Nous sommes ce que vous fûtes, nous serons ce que vous êtes« est dans sa simplicité l'hymne abrégé de toute patrie.

Dans le passé, un héritage de gloire et de regrets à partager; dans l'avenir, un même programme à réaliser; avoir souffert, joui, espéré ensemble, voilà ce qui vaut mieux que des douanes communes et des frontières conformes aux idées stratégiques; voilà ce que l'on comprend malgré les diversités de race et de langue. Je disais tout à l'heure »avoir souffert ensemble«: oui, la souffrance en commun unit plus que la joie. En fait de souvenirs nationaux, les deuils valent mieux que les triomphes, car ils imposent des devoirs; ils commandent l'effort en commun.

Une nation est donc une grande solidarité, constituée par le sentiment des sacrifices qu'on a faits et de ceux qu'on est disposé à faire encore. Elle suppose un passé; elle se résume pourtant dans le présent par un fait tangible: le consentement, le désir clairement exprimé de la vie commune.

Ernest Renan

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

1. *Legs* — čitati *lè*. — 2. *Spartiate* — čitati: *spar-si*...

Beleška o piscu. — Ernest Renan (1823-1892), po zanimanju profesor univerziteta, jedan od najvećih istoričara hrišćanstva. Od njegovih mnogobrojnih radova najpoznatiji su: »Vie de Jésus« i »Souvenirs d'enfance et de jeunesse« (prevedeni na naš jezik), pored knjige »L'Avenir de la science«.

114. PUISSANCE DE LA POÉSIE.

Beaucoup de gens disent quand on leur offre un volume de vers: »Ce sont des vers, je n'en lis pas; à la bonne heure, si le livre était en prose«. Ils font bien, car presque toujours l'ouvrage n'est que de la prose gênée par les vers. Un homme au collège s'est laissé dire qu'un vers est une ligne de douze syllabes sans élisions, laquelle finit par un son pareil à celui de la ligne voisine; tout le monde peut fabriquer des lignes



Hippolyte Taine.

D'après le tableau de L. Bonnat.

semblables, c'est affaire de menuiserie; d'ailleurs il se souvient qu'il en a fait en latin, presque aussi bien que Claudien¹, bien plus joliment que Virgile²; maintenant que le voilà inspecteur des douanes, officier en retraite, il rabote et aligne des vers, compose des fables, traduit Horace³, exactement comme d'autres, ses confrères, confectionnent des boîtes et des bilboquets⁴ avec un tour. Pour moi, j'aimerais mieux être obligé de commander une armée que d'écrire

ces terribles lignes *non finies*; je trouve plus difficile de composer six beaux vers que de remporter une victoire; en pareil cas du moins j'aurais la chance d'avoir un imbécile pour ennemi; mes généraux me remplaceraient; et il y a telle occurrence où les soldats tout seuls ont gagné la bataille. Mais trouver six beaux vers! — C'est que les vers sont tout autre chose que des lignes non finies. Je crois que s'ils ont tant de puissance, c'est qu'ils remettent l'âme dans l'état sensitif et primitif. Ceux qui ont inventé le langage n'ont point noté les objets par des signes abstraits à la façon des algébristes; ils ont joué en leur présence et pour les exprimer un drame figuratif et une pantomime; ils ont imité les événements avec leurs attitudes, avec leurs cris, avec leurs regards, avec leurs gestes; ils les ont dansés et chantés. Un poète indien, dit la légende, vit tomber à ses pieds une colombe blessée, et, son cœur soulevé en sanglots ayant imité les palpitations de la créature mourante, cette plainte mesurée et modulée fut l'origine des vers. Encore aujourd'hui, sous tant de raisonnements accumulés, la nature sympathique persiste. Notre corps se redresse à la vue d'un noble chêne; notre main décrit une ligne sinueuse à l'aspect d'une eau ployante et penchée; notre pas se mesure sur le rythme d'un air que nous entendons. Les sons nous pénètrent et retentissent en passions au plus profond de notre cœur; le monde extérieur trouve encore son écho en nous-mêmes, et notre vieille âme entourée et façonnée par la grande âme naturelle palpite comme autrefois sous son contact et sous son effort. C'est pour cela que l'homme qui peut traduire sa pensée par des sons et des mesures prend possession de nous; nous lui appartenons et il nous maîtrise; nous ne lui donnons pas simplement la partie raisonnante de notre être; nous sommes à lui, esprit, cœur et corps; ses sentiments descendent dans nos nerfs; quand l'âme est neuve, par exemple chez les peuples jeunes et les barbares, il est puissant comme un prophète; Eschyle⁵ renvoyait ses spectateurs »tout agités par la furie de la guerre«. Et nous, aujourd'hui si âgés, si lassés, si dégoûtés de toute pensée et de tout style, nous recevons de lui une sensation unique qui nous reporte dans l'étonnement et la fraîcheur des premiers jours.

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

1. *Claudien*, latinski pesnik iz IV veka, podražavalac Vergilijeve poezije.
2. *Virgile* (70-19 pre Hrista), najpoznatiji latinski pesnik, pisac »Eneide«, »Bukolikâ«, »Georgikâ«. — Taine piše ove redove *cum grano salis*; otuda: piše stihove skoro isto tako dobro kao Klaudijan, a mnogo lepše nego Vergilije!
3. *Horace*, v. čl. 33, nap. 2.
4. *Bilboquet* (m.); neka igračka (od jednog štapića i drvene kugle probušene kroz sredinu).
5. *Eschyle* (525-456), jedan od najslavnijih grčkih tragičara, nazvan ocem grčke tragedije. Glavna dela: »Persijanci«, »Sedmorica protiv Tebe«, »Okovani Prometej«, »Orestijae« (trilogija).
6. Obratiti pažnju na izgovor reči: *aspect* (ne izg. *ct*) i *contact* (izg. *ct!*); *bien*, *Claudien*, *indien*, *souvient*; *écho*; *ennemi*; *Eschyle* (ès-chi-le); *exemple*; *nerf* (*f* se ne izg. u množini i u izrazu *le nerf de bœuf*).

Beleška o piscu. — *Hippolyte Taine* (1828-1893), istoričar i kritičar. On je hteo da eksperimentalnu metodu prirodnih nauka primeni i na književnost. Čuvena je njegova teorija o uticaju *rase*, *vremena* i *sredine* na duh pisaca. Glavna su mu dela: »La Fontaine et ses Fables«, »Histoire de la littérature anglaise«, »Philosophie de l'art«, »Origines de la France contemporaine«.

115. L'HISTORIEN DE LA LITTÉRATURE ET LE CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Distinguons entre l'historien littéraire et le critique proprement dit.

L'historien littéraire doit être aussi impersonnel qu'il peut l'être; il devrait l'être absolument. Il ne doit que renseigner. Il n'a pas à dire quelle impression a faite sur lui tel auteur; il n'a à dire que celle qu'il a faite sur ses contemporains. Il doit indiquer l'esprit général d'un temps d'après tout ce qu'il sait d'histoire proprement dite; l'esprit littéraire et artistique d'un temps, ce qui est déjà un peu différent, d'après tout ce qu'il sait d'histoire littéraire et de l'histoire même de l'art; mesurer, ce qui du reste est impossible, mais c'est pour cela que c'est intéressant, les influences qui ont pu agir sur un auteur; s'inquiéter de la formation de son esprit d'après les lectures qu'on peut savoir qu'il a faites, d'après sa correspondance, d'après les rapports que

ses contemporains ont faits de lui; s'enquérir des circonstances générales, nationales, locales, domestiques, personnelles, dans lesquelles il a écrit tel de ses ouvrages et puis tel autre; chercher, ce qui est encore une manière de le définir, l'influence que lui-même a exercée et c'est-à-dire à qui il a plu, les répulsions qu' il a excitées et c'est-à-dire à qui il a déplu... Il ne doit connaître et faire connaître que des faits et des rapports entre les faits. Le lecteur ne doit savoir ni comment il juge ni s'il juge; ni comment il sent, ni s'il sent.

Le critique, au contraire, commence où l'historien littéraire finit, ou plutôt il est sur un tout autre plan géométrique que l'historien littéraire. A lui, ce qu'on demande, au contraire, c'est sa pensée sur un auteur ou sur un ouvrage, sa pensée, soit qu'elle soit faite de principes ou qu'elle le soit d'émotions; ce qu'on lui demande, ce n'est pas une carte du pays, ce sont des impressions de voyage.

(*»L'Art de lire«*)

Émile Faguet

Beleška o piscu. — *Émile Faguet* (1847-1916) je naročito poznat kao književni kritičar. Najpoznatija dela: »La tragédie au XVI^e siècle«, »Cornéille«, »Notes sur le théâtre contemporain«, »Flaubert«, »Histoire de la littérature française«. Pisao je još i političke i sociološke rasprave.

116. SOIR SUR LA PLAINE.

Vers l'occident, là-bas, le ciel est tout en or;
Le long des prés déserts où le sentier dévale¹
La pénétrante odeur des foins coupés s'exhale,
Et c'est l'heure émouvante où la terre s'endort.

Las d'avoir, tout un jour, penché mon front qui brûle,
Comme on pose un fardeau, j'ai quitté la maison.
J'ai soif de grande ligne et de vaste horizon,
Et devant moi s'étend la plaine au crépuscule.

Une solennité douce flotte dans l'air,
Ma poitrine se gonfle au vent rude qui passe;
Et mon cœur, on dirait, grandit avec l'espace,
Car la plaine infinie est pareille à la mer.

La faux des moissonneurs a passé sur les terres,
Et le repos succède aux travaux des longs jours;
Parfois une charrue, oubliée aux labours,
Sort, comme un bras levé, des sillons solitaires.

L'Angélus² au loin sonne, et, simple en son devoir,
La glèbe³ écoute au ciel tinter la cloche pure,
Et comme une humble vieille en sa robe de bure
Semble dire tout bas sa prière du soir.

La nuit à l'orient verse sa cendre fine;
Seule au couchant s'attarde une barre de feu;
Et dans l'obscurité qui s'accroît peu à peu
La blancheur de la route à peine se devine.

Puis tout sombre et s'enfonce en la grande unité.
Le Ciel enténébré rejoint la plaine immense . . .
Écoute! . . . Un grand soupir traverse le silence
Et voici que le cœur du jour s'est arrêté!

Et mon âme a frémi de se sentir trop seule,
Et tout à coup s'allège à retrouver là-bas,
Énorme et toute rose en son halo lilas,
La lune qui se lève au-dessus d'une meule.

(»Le Chariot d'Or«)

Albert Samain

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

- | | |
|--|--|
| 1. <i>Dévaler</i> , strmo se spuštati. | 3. <i>Glèbe</i> (f.), (zast.) zemlja. |
| 2. <i>Angélus</i> , a) molitva zvana Zdrava Marija; b) zvonjenje koje oglašuje vreme te molitve. | 4. Obratiti pažnju na izgovor reči: <i>Angélus</i> i <i>mer</i> (izg. s i r); <i>exhaler</i> (x = gz); <i>solemnité</i> (so-la-ni-té). |

Beleška o piscu. — *Albert Samain* (1858-1900) ostavio je nekoliko zbirki pesama: »Au Jardin de l'Infante«, »Aux Flancs du Vase«, »Le Chariot d'Or«. Njegovo pesništvo je melanholično i nežno.

117. PAYSAGE MONTÉNÉGRIN.

A la fin du mois d'octobre 1880 Pierre Loti part de Kotor pour visiter la capitale du Monténégro: Cettigné. Fortement impressionné par la nature chaotique et aride de ces montagnes, Loti, avec ses guides, va arriver au terme de son voyage.

Des rochers nous masquent encore un moment la vue. . .
Puis, tout à coup, le vide, l'immensité s'ouvrent devant nous.



Pierre Loti.

C'est tout le Monténégro, jusqu'à l'Albanie, vu à vol d'oiseau, d'une effroyable hauteur. C'est quelque chose qui ne ressemble à rien de ce que nous avons déjà pu voir en courant le monde; c'est si saisissant et si inattendu, que nous nous arrêtons, nous regardant les uns les autres, — et j'entends les impressions de mes compagnons de voyage s'exprimer spontanément ainsi:

- Une mer pétrifiée!
- Un site lunaire!
- Un paysage dans une planète morte !!!

Nous avons pourtant déjà vu bien des choses, un peu partout, nous quatre qui sommes là: les grandes désolations de l'Afrique, les déserts de sable, ou les champs de glaces; les contrées mornes de l'Amérique australe, les grandes plaines qui ne finissent pas; toute sorte de physionomies tristes de la terre ou de la mer, dans des contrées beaucoup plus inconnues et plus lointaines que le Monténégro.

Mais ceci est à part; ceci a une tristesse à soi¹ qui n'est pas celle d'ailleurs . . .

Aucune trace de végétation ni de vie dans tout ce pays qui s'étend devant nous; c'est partout cette même pierre grise de l'Herzégovine et du Monténégro, sur laquelle rien ne verdit, rien ne pousse. — Un monde de rochers vu de très haut; des cimes vues par en-dessus; — des crêtes, moutonnées² comme des lames que le vent pousse, se succédant, s'étageant sans fin jusqu'à des distances vertigineuses: une houle de montagnes³ s'en allant se perdre dans des lointains d'une profondeur infinie⁴, — étalant des formes et des attitudes tourmentées⁵ dans une fixité morte . . . Cela monte, monte, monte à l'horizon, toute cette tempête immobilisée; les plans de perspective s'élèvent étonnamment haut dans l'air, et, aux dernières limites de la vue, les chaînes de l'Albanie, avec leur neiges, ferment cette mer sinistre, marquent la séparation de la terre et du ciel par une pâle ligne blanche.

Et le soleil disparu jette, par reflet, une dernière lumière sur cette immensité désolée; il y a dans les gorges des teintes vaporeuses d'un gris crépusculaire, et, sur les crêtes, des teintes rosées, comme des lueurs d'aurore boréale . . .

. . . »Un paysage lunaire!« En effet, on pense que, si on arrivait en ballon dans la lune, on trouverait les mêmes aspects dans ces régions mystérieuses qui n'ont pas d'atmosphère. — Cela ne ressemble à rien de terrestre. — Cela fait songer aux tranquillités éternelles d'une planète qui aurait fini de vivre . . . C'est comme une image figée⁶ des grandes tourmentes cosmiques, un souvenir du chaos.

(*»Voyage au Monténégro«*)

Pierre Loti

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

Čak i onda kad ima pred sobom izrazito krševit kraj, marinski oficir Loti ne može da se odvoji od svoga mora; crnogorska brda liče mu na »skamenjeno more« i, u opisu, on se služi izrazima u vezi s morem: *crêtes moutonnées...*, *houle de montagnes...*, *tempête immobilisée...* Time je samo pojačana slikovitost ovoga opisa.

- | | |
|--|---|
| <p>1. <i>A soi</i>, osobit, svojstven.
2. <i>Crêtes, moutonnées comme des James que le vent pousse</i>, planinski grebeni, pokriveni snegom, bele se kao talasi koji se penušaju kad ih vetar goni. Glagol <i>moutonner</i>, penušiti se, postao je od reči <i>moutons</i> (m. pl.) — bela pena na talasima.
3. <i>Houle de montagnes</i>, planine ispresecane klisurama potsećaju pisca</p> | <p>na talasanje mora posle bure, na njegovu valovitost.
4. <i>D'une profondeur infinie</i>, nedogledan.
5. <i>Tourmenté</i>, nepravilan, čudan.
6. <i>Figé</i>, stinut, ohladen.
7. Obratiti pažnju na izgovor reči: <i>aspect</i> (ne izg. <i>ct</i>); <i>bien, rien; chaos, chaotique</i> (ch = k); <i>mer; ressembler</i> (re-san); <i>tranquillité</i>.</p> |
|--|---|

Beleška o piscu. — *Pierre Loti* (pravo ime bilo mu je *Julien Viaud*; 1850-1923), marinski oficir, nenadmašan je majstor u opisivanju mora, mornarskog života i egzotičnih predela. On predstavlja jedno od najkrupnijih imena francuskoga romana. Izvesna njegova poznata dela prevedena su i na naš jezik: »*Pêcheur d'Islande*«, »*Le mariage de Loti*«, »*Madame Chrysanthème*«, »*Aziyadé*«, »*Matelot*«... Putujući po svetu, proveo je neko vreme u našoj Boki; tome njegovom boravku imamo da zahvalimo za opis »*Voyage au Monténégro*« i pripovetku »*Pasquala Ivanovitch*«: to je istorija njegove ljubavi sa jednom mladom Hercegovkom. (V. »*Historique de la littérature française*«.)

118. ACCALMIE.

O mer immense, mer aux rumeurs monotones,
Tu berças doucement mes rêves printaniers;
O mer immense, mer perfide aux mariniers,
Sois clémente aux douleurs sages de mes automnes.

Vague qui viens avec des murmures câlins
Te coucher sur la dune où pousse l'herbe amère¹,
Berce, berce mon cœur comme un enfant sa mère¹,
Fais-le repu² d'azur et d'effluves salins.

Loin des villes, je veux sur les falaises mornes
 Secouer la torpeur de mes obsessions,
 — Et mes pensers, pareils aux calmes alcyons,
 Monteront à travers l'immensité sans bornes.

(»Les Syrtes«)

Jean Moréas



Jean Moréas.

Cl. Otto.

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

- | | |
|--|--|
| 1. ... <i>Comme un enfant sa mère.</i> | la <i>Petite Syrte</i> — na tuniskoj obali. |
| — Ovdje je subjekat <i>sa mère.</i> | 4. Obratiti pažnju na izgovor reči: |
| 2. <i>Fais-le repu</i> , zasiti ga. | <i>automne</i> (slovo <i>m</i> se izg. u pridevu |
| 3. <i>Les Syrtes</i> su dva zaliva: la | <i>automnal!</i>); <i>Jean</i> ; <i>mer</i> ; <i>Moréas</i> (izg. |
| <i>Grande Syrte</i> — na tripolitanskoj, i | <i>s</i>); <i>viens</i> ; <i>ville.</i> |

Beleška o piscu. — *Jean Moréas* (1856-1910, po svome pravom imenu *Papadiamantopoulos*) objavio je, pored romana i kritika, nekoliko zbirki pesama: »*les Syrtes*«, »*les Cantilènes*«, »*les Stances*«. Pesme mu se odlikuju harmoničnošću i čistotom stila.

119. LES BELLES ROSES.

On n'a droit que sur les choses
Pour lesquelles on a souffert;
Nul ne connaît le prix des roses
S'il n'a, sous leur feuillage vert,

Déchiré sa chair aux épines
Qui surent le faire pleurer . . .
Alors les roses sont divines
Et nous pouvons les respirer;

Car nous sentons, parmi les veines
De leur pétale rougissant,
A côté de leurs odeurs vaines
Le fier parfum de notre sang.

(*»Les Perles rouges«*)

Robert de Montesquiou

Beleška o piscu. — *Robert de Montesquiou* (1855-1921) je objavio nekoliko zbirki pesama. Najvažnije su: *»Les Hortensias bleus«* i *»Les Perles rouges«*.

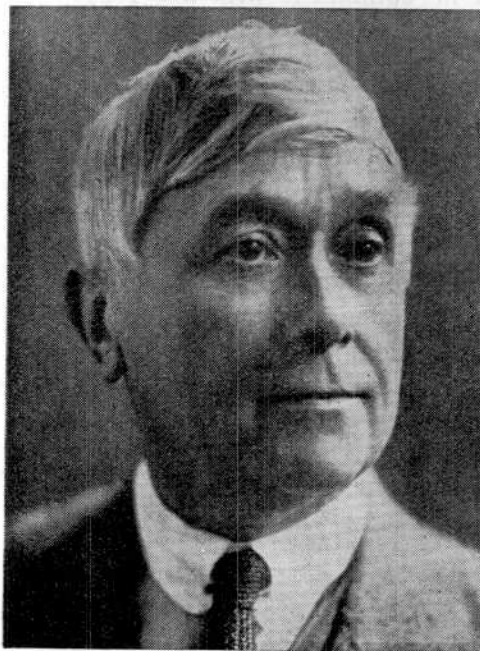
120. CHANSON.

Et s'il revenait un jour,
Que faut-il lui dire?
— Dites-lui qu'on l'attendit
Jusqu'à s'en mourir . . .

Et s'il m'interroge encore
Sans me reconnaître?
— Parlez-lui comme une sœur,
Il souffre peut-être . . .

Et s'il demande où vous êtes,
Que faut-il répondre?
— Donnez-lui mon anneau d'or
Sans rien lui répondre . . .

Et s'il veut savoir pourquoi
La salle est déserte?
— Montrez-lui la lampe éteinte
Et la porte ouverte . . .



Maurice Maeterlinck.

Cl. H. Manuel.

Et s'il m'interroge alors
Sur la dernière heure?
— Dites-lui que j'ai souri
De peur qu'il ne pleure.

(»Douze Chansons«)

Maurice Maeterlinck

Beleška o piscu. — *Maurice Maeterlinck* (rođen 1862; čitati *Mé-tèr-link'*) je belgijski pesnik i dramski pisac. Znatnija dela: »Serres chaudes« (stihovi 1889), drame »La Princesse Maleine« (1889), »Pelléas et Mélisande« (1892), »La Mort de Tintagiles« (1894); moralno-filozofski ogledi »Le Trésor des Humbles (1896), »La Sagesse et la destinée« (1898) itd.

121. J'ÉCRIS POUR QUE LE JOUR...

J'écris pour que le jour où je ne serai plus
On sachè comme l'air et le plaisir m'ont plu,
Et que mon livre porte à la foule future
Comme j'aimais la vie et l'heureuse Nature.

Attentive aux travaux des champs et des maisons,
J'ai marqué chaque jour la forme des saisons,
Parce que l'eau, la terre et la montante flamme
En nul endroit ne sont si belles qu'en mon âme.



Photo Femina.

La comtesse Mathieu de Noailles.

J'ai dit ce que j'ai vu et ce que j'ai senti,
D'un cœur pour qui le vrai ne fut point trop hardi;
Et j'ai eu cette ardeur, par l'amour intimée,
Pour être, après la mort, parfois encore aimée,

Et qu'un jeune homme alors, lisant ce que j'écris,
Sentant par moi son cœur, ému, troublé, surpris,
Ayant tout oublié des épouses réelles,
M'accueille dans son âme et me préfère à elles. . .

(»Poésies«)

Comtesse de Noailles

122. DANS LA VIGNE.

D'Épernay à Château-Thierry¹, la Marne coule avec délice entre des collines spirituelles² chargées de vignes et de vergers, couronnées de verdure comme des déesses rustiques, enrichies de tous les ornements végétaux qui donnent à la terre de France son prix, sa beauté, sa noblesse.

C'est la vallée du repos. Jaulgonne, Dormans, Châtillon, Euilly, Port-à-Binson, vieux villages souriants, soyez bénis pour les heures d'oubli que vous avez prodiguées, comme une eau jaillissante, aux troupes épuisées qui, de Verdun, revenaient vers les secteurs naguère calmes de l'Aisne³.

Pendant l'été de 1916, le ...^e corps d'armée⁴ se concentrait une fois de plus sur la Marne pour aller prendre sa part sanglante au grand sacrifice de la Somme⁵. Notre bataillon attendait sans impatience l'ordre d'embarquer⁵, en comptant, du haut des collines, les convois qui haletaient⁶ au fond de la vallée et en se livrant, selon l'usage, à toutes sortes de suppositions.

Avec quelques camarades, nous passions le meilleur de nos journées à travers champs, sans trop réfléchir, tout à la jouissance d'un repos animal loin des fracas meurtriers de la ligne⁷.

Il y avait eu quelques jours d'étincelante chaleur, puis l'orage était venu, avec un ciel grondant, une bousculade⁸ de nuages furieux, un large vent tour à tour chargé de poussière ou de brume.

Au déclin d'une après-midi, nous nous trouvâmes sur la route qui, de Chavenay, s'élève avec douceur vers les bocages du Sud. Nous étions trois. La conversation languissait. Insensiblement nous retournions à nos pensées secrètes, que nous trouvions pénétrées d'angoisse et que le chemin montant semblait nous rendre, de pas en pas, plus lourdes.

— Asseyons-nous sur ce talus, dit une voix molle.

Sans avoir pris peine de répondre, nous nous trouvâmes soudain couchés dans les touffes d'argentine⁹; nous les arrachions d'une main distraite, comme des gens qui occupent leurs muscles afin de songer d'une âme plus libre.

Une petite vigne commençait à nos pieds et gagnait en deux bonds gracieux un pli de terrain rayonnant de fraîcheur

et d'herbes humides. C'était une belle petite vigne champenoise¹⁰, nette, gonflée de suc, soignée comme une chose sainte, divine. Pas d'herbes folles,¹¹ rien que les ceps trapus et la terre, cette terre opulente que les pluies emportent et que, chaque saison, les paysans remontent, par pleines hottes, sur leur dos, jusqu'au sommet des côtes. D'entre ses verdure harmonieuses, nous vîmes tout à coup surgir une vieille femme maigre, au teint corrodé¹², à la chevelure blanche en



Studio G. L. Manuel fr.

Georges Duhamel.

désordre. D'une main, elle tenait un seau plein de cendre et jetait de l'autre cette poussière, à poignées, sur les pieds de vigne. A notre vue, elle suspendit sa besogne, ramena d'un doigt poudreux une mèche de cheveux que tirait le vent et nous regarda fixement, et elle parla.

— De quel régiment que vous êtes¹³, vous autres?

— Du 110^e de ligne, madame.

— Mes miens¹⁴, ils n'étaient pas de ce régiment-là.

— Vous avez des fils aux armées?

— Eh! j'en avais . . .

Il se fit un silence, rempli par le cri des bêtes, les bonds¹⁵ de la bourrasque et le sifflement des frondaisons agitées. . . La vieille jeta quelques poignées de cendre, s'approcha de nous et reprit d'une voix trébuchante qui partait à la dérive dans les coups de vent:

— J'en avais à l'armée, des fils. Maintenant j'en ai plus¹⁶. Les deux jeunes sont morts, voilà. J'ai encore mon malheureux¹⁷, mais il est quasiment plus soldat, à c't'heure¹⁸.

— Il est blessé, peut-être?

— Oui, il est blessé. Il a plus de bras.

La vieille femme posa par terre son seau plein de cendre, tira de sa ceinture un brin de paille, assujettit à l'échelas un rameau qui fuyait l'alignement¹⁹ et, se redressant soudain, se mit à crier:

— Il a été blessé comme il y en a pas beaucoup qui sont blessés. Il a perdu les deux bras et il a dans la cuisse un trou qu'il y rentrerait²⁰ un bol qui tient deux sous de lait. Et je suis été le voir²¹ et je lui disais bien: »Clovis, tu veux pourtant pas me laisser seule?« car faut-vous dire²² qu'il y a longtemps qu'ils avaient plus de père. Et il me répondait toujours: »Ça ira mieux demain«; car faut vous dire qu'il y a pas plus doux que ce garçon-là . . .

Nous demeurions silencieux. L'un de nous murmura pourtant :

— Votre garçon est courageux, madame.

La vieille, qui regardait sa vigne, ramena sur nous ses yeux décolorés et dit brusquement:

— Courageux! Manquerait plus que ça, qu'un de mes garçons ne soit pas courageux.

Elle eut comme un rire d'orgueil, un rire étranglé, tout de suite emporté par le vent. Puis elle parut rêver:

— Mon malheureux, il trouvera bien quand même à se marier, parce que je vous le dis, il y a pas plus doux que ce garçon-là. Mais les deux jeunes, les deux petits, c'est trop d'un coup. Non, c'est trop . . .

Nous ne trouvâmes rien à dire. Il n'y avait rien à dire. Cheveux au vent, la vieille se reprenait à jeter de la cendre, comme une semeuse funèbre. Elle avait les lèvres serrées, et

toute sa figure exprimait un mélange de désespoir, d'égarement, d'obstination.

— Que faites-vous donc là, madame? demandai-je, un peu au hasard.

— Je mets la cendre, vous voyez: c'est le temps, avec le sulfate. C'est le temps. Jamais je n'arriverai; c'est trop de choses à faire, trop de choses.

Nous nous étions levés, comme honteux de distaire de sa tâche cette travailleuse infatigable. D'un même élan nous nous découvrîmes pour la saluer.

— Bonsoir, dit-elle, et bonne chance aussi, vous autres!

Nous montâmes jusqu'à l'orée²³ des bois sans prononcer une parole. Là, nous nous retournâmes pour contempler la vallée. On apercevait, à flanc de coteau, dans la mosaïque des cultures, la vigne, avec la vieille, minuscule, qui continuait de semer la cendre dans le vent ivre de nuées. Le doux pays gardait sous le ciel d'orage une figure de pureté et de résignation. De place en place, d'humbles villages radieux étaient enchâssés dans les terres comme des pierreries bariolées. Et, à même²⁴ les champs parés pour les travaux de l'Août, on apercevait de petits points lentement mobiles: un peuple de vieillards était aux prises avec la terre.

(»Civilisation«)

Georges Duhamel

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

Rat je nadahnuo mnoge pisce (Barbusse, Dorgelès, itd.). Jedan od onih koji su u ratnim strahotama učestvovali i iz njih izvukli pouku za čovečanstvo bio je Georges Duhamel. U svojoj knjizi »Civilisation« on se javlja kao sudija civilizacije i njenih lažnih sveštenika, svih onih koji ne znaju cenu »de la sainte chair humaine, substance sacrée qui sert à la pensée, à l'art, à l'amour, à tout ce qu'il y a de grand dans la vie«. On žigoše civilizaciju zasnovanu na mržnji: »Croyez-le bien, Monsieur, quand je parle avec pitié de la civilisation, je sais ce que je dis; et ce n'est pas la télégraphie sans fil qui me fera revenir sur mon opinion... La civilisation, la vraie, j'y pense souvent. C'est dans mon esprit comme un chœur de voix harmonieuses, chantant un hymne, c'est une statue de marbre sur une colline desséchée, c'est un homme qui dirait: »Aimez-vous les uns les autres!« ou »Rendez le bien pour le mal!« Mais il y a près de deux mille ans qu'on ne fait plus que répéter ces choses-là...« Civilizacija nije za njega ni u tehničkim tvorevinama ni u hirurškim pincetama. »Si elle n'est pas dans le cœur de l'homme, eh bien, elle n'est nulle part«, tako on završava svoju knjigu.

1. *Épernay* (čitaj, kao i donije *Chavenay*: -nè) i ostala mesta koja se pominju u ovom odeljku nalaze se u Šampanji. U celoj toj oblasti vodile su se ogorčene bitke za sve vreme svetskog rata. *Épernay* i *Château-Thierry* su varošice, obe na Marni, jedna od nešto preko 20.000, a druga sa oko 8.000 st. *Château-Thierry* je i rodno mesto La Fontaine-ovo. *Dormans* i ostala pomenuta mesta jesu sela kraj Marne. — *Verdun*, na reci Meuse, sa nešto preko 20.000 st., utvrđen je grad: tu se u toku cele 1916 god. vodila jedna od najkrvavijih bitaka u istoriji.
2. *Collines spirituelles*, bregovi koji izgledaju kao nešto nematerijalno, neopipljivo kao duh. — *Couler avec delice*, teći sporo, kao šetač koji hoće da uživa u šetnji, pa ne žuri.
3. *L'Aisne* (čitaj: è-ne), reka duga 280 km., uliva se u reku Oise; na njoj su se u tri maha vodile žestoke borbe (1914, 1917, 1918). — *La Somme*, reka duga 245 km; uliva se u La Manche. Naporedo sa nemačkim jurišima na Verdun-u, na Somi je u toku 1916 trajalo strahovito klanje; tu su prvi put upotrebljeni tenkovi.
4. *Corps* (m.) *d'armée*, korpus.
5. *Embarquer* (v. intr.), krenuti, poći.
6. *Haleter* (*je halette*), dahtati; ovde: teško se vući.
7. *Ligne* (f.), borbena linija, front.
8. *Bousculade* (f.), kovitlanje, komešanje.
9. *Argentine* (f.), narodsko ime za biljku *potentille* (f.) *argentée* (*Potentilla anserina*), čije lišće ima s donje strane boju srebra. Naše ime: *stěža*.
10. *Champenois*, šampanjski.
11. *Pas d'herbes folles* (nije bilo travuljine), eliptično za »Il n'y avait pas d'herbes folles«. Česta je elipsa sa *plus*: »Plus d'argent«, to jest: »Il n'y a plus d'argent«.
12. *Le teint corrodé*, hrapava koža.
13. *De quel régiment que vous êtes*, narodski obrt, da bi se izbegla inverzija, koju prost narod ne voli. Stoji umesto: *De quel régiment êtes-vous?* Uporedi: *D'où qu'il vient?*
14. *Mes miens*, moji (sinovi).
15. *Bond* (m.), kad je reč o vetru: popuh.
16. *J'en ai plus* za »*Je n'en ai plus*«. Odlika je narodskoga govora da izbegava inverziju (v. nap. br. 13) i da izostavlja često prvi deo negacije; *J'y vais pas, je sais pas* (što u brzom govoru daje katkad: še-pà). Poredi malo niže: »*Il a plus de brase; comme il y en a pas beaucoup; tu veux pourtant pas; qu'ils avaient plus de père*«.
17. *Mon malheureux*, onoga moga veselnika.
18. *A c't'heure* = *à cette heure*.
19. *Qui fuyait l'alignement*, koja je strčala.
20. *Un trou qu'il y rentrerait*, tj. un trou tellement grand qu'il y rentrerait.
21. *Je suis été le voir*, narodski govor, za *Je suis allé le voir* ili: *J'ai été le voir*.
22. *Car faut vous dire*. I ovo je jedan primer »govorne ekonomije« naroda (v. nap. 16): *Car il faut vous dire*. Vidi malo niže: (il ne) *manquerait plus que ça*.
23. *Orée* (f.), običnije: *lisière* (f.).
24. *A même les champs*, jedva nešto iznad površine njiva.
25. *Nourri*, jedar.
26. Obratiti pažnju na izgovor reči: *Aisne* (è-ne); *août* (ou); *bien, entretien, rien, tient*; cep (p se izg. pred samoglasnikom); *cœur* (ch = k); *Clovis, Horeb, sud* (izg. krajnje slovo); *compter; dix; eu, eut; femme; fils; longtemps; mille; pitié; potentille* (ti-ïe); *tous*.

Beleška o piscu. — *Georges Duhamel* (rođen 1884), dramski pisac i lirski pesnik, poznat je naročito kao pripovedač. Najpoznatija su mu dela: »Confession de minuit«, »La Pierre d'Horeb«, »Journal de Salavin«, »Géographie cordiale de l'Europe«. Pod uticajem rata napisao: »Vie des martyrs«, »Entretiens dans le tumulte«, »Civilisation« (iz koje je ovaj odeljak). Njegovo delo puno je najčistije ljudske samilosti. Njegov jezik je prirodan, otmeno prost:

»Mes mots, mes mots! pleins et nourris²⁵,
Je vous ai pris aux lèvres de quiconque parle
Et vous aime, ô le meilleur bien de mon pays«.

123. LA CHANSON DE MARIE-DES-ANGES.

Y¹ avait un' fois un pauv' gas²,
Et lon la laire,
Et lon lan la,
Y avait un' fois un pauv' gas,
Qu'³ aimait cell' qui n' l'aimait pas.

Ell' lui dit: Apport'-moi d'main,
Et lon la laire,
Et lon lan la,
Ell' lui dit: Apport'-moi d'main,
L' cœur de ta mèr' pour mon chien.

Va chez sa mère, et la tue,
Et lon la laire,
Et lon lan la,
Va chez sa mère, et la tue,
Lui prit l'cœur, et s'en courut.

Comme il courait, il tomba,
Et lon la laire,
Et lon lan la,
Comme il courait, il tomba,
Et par terre l'cœur roula.

Et pendant que l'cœur roulait,
Et lon la laire,
Et lon lan la,
Et pendant que l'cœur roulait,
Entendit l'cœur qui parlait.

Et l'cœur lui dit en pleurant,
 Et lon la laire,
 Et lon lan la,
 Et l'cœur lui dit en pleurant:
 »T'es-tu *fait mal*, mon enfant?«

Jean Richepin

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

Ova pesma Jean Richepin-a uzeta je iz njegova romana »La Glu«. Marie-des-Anges je starica, jedna od glavnih ličnosti u toj knjizi. Cela pesma je ispevana u narodnom duhu. Otuda i neke stilske osobenosti. Zapaziti naročito izostavljanje nemoga *e: un'* za *une*, *apport'* za *apporte*, *l'cœur* za *le cœur*; zatim: *va chez sa mère* umesto *il va ...*, i tako dalje.

1. *Y avait* — za *il y avait*. U narodnom govoru postoji težnja da se *l* iz zamenice *il* izostavi: *y a rien* za *il n'y a rien*.

2. *Gas* — napisano umesto *gars*, onako kako se u stvari i izgovara (*r* se ni u kom slučaju ne čuje).

3. *Qu'aimait* = *qui aimait*.

Beleška o piscu. — Jean Richepin (1849-1926) objavio je nekoliko romana (»La Glu«, »Miarka«) i pozorišnih komada (komedija »Le Flibustier«, drama »Par le Glaive«, itd.), ali je naročito poznat po svojim pesmama (zbirke »Les Blasphèmes«, »La Chanson des gueux«, itd.).

124. LE COFFRET.

Ma mère, pour ses jours de deuil et de souci,
 Garde, dans un tiroir secret de sa commode,
 Un petit coffre en fer rouillé, de vieille mode,
 Et ne me l'a fait voir que deux fois jusqu'ici.

Comme un cercueil, la boîte est funèbre et massive,
 Et contient les cheveux de ses parents défunts,
 Dans des sachets jaunis aux pénétrants parfums,
 Qu'elle vient quelquefois baiser, le soir, pensive!

Quand sont mortes mes sœurs blondes, on l'a rouvert
 Pour y mettre des fleurs et deux boucles frisées!
 Hélas! nous ne gardions d'elles, chaînes brisées,
 Que ces deux anneaux d'or dans ce coffret de fer.

Et toi, puisque tout front vers le tombeau se penche,
O mère, quand viendra l'inévitable jour
Où j'irai dans la boîte enfermer à mon tour
Un peu de tes cheveux — que la mèche soit blanche! . . .
(»Les Tristesses«) Georges Rodenbach

Beleška o piscu. — Georges Rodenbach (1855-1898; žitati Ro-dèn-bàk), belgijski pesnik. Glavne zbirke pesama: »Les Tristesses«, »La Jeunesse blanche«, »Le Règne du silence«. Napisao je nekoliko romana i književnih ogleđa.

125. FRAGMENTS D'UN JOURNAL INTIME.

30 septembre 1850. — Chaque bouton ne fleurit qu'une fois, et chaque fleur n'a que sa minute de parfaite beauté; de même, dans le jardin de l'âme, chaque sentiment a comme sa minute florale¹, c'est-à-dire son moment unique de grâce épanouie et de rayonnante royauté. Chaque astre ne passe qu'une fois par nuit au méridien sur nos têtes et n'y brille qu'un instant; ainsi, dans le ciel de l'intelligence, il n'est, si j'ose dire, pour chaque pensée qu'un instant zénithal, où elle culmine dans tout son éclat et dans sa souveraine grandeur. Artiste, poète ou penseur, saisis tes idées et tes sentiments à ce point précis et fugitif pour les fixer ou les éterniser, car c'est leur point suprême. Avant cet instant, tu n'as que leurs ébauches confuses ou leurs pressentiments obscurs; après lui, tu n'auras que des réminiscences affaiblies ou des repentirs impuissants; cet instant est celui de l'idéal.

6 septembre 1851. — L'ère de la médiocrité en toute chose commence, et le médiocre glace tout désir. L'égalité engendre l'uniformité et c'est en sacrifiant l'excellent, le remarquable, l'extraordinaire, que l'on se débarrasse du mauvais. Tout devient moins grossier, mais tout est plus vulgaire.

Le temps des grands hommes s'en va, l'époque de la vie multiple arrive. Le siècle de l'individualisme, si l'égalité abstraite triomphe, risque fort de ne plus voir de véritables individus. Par le nivellement continu et la division du travail, la société deviendra tout, et l'homme ne sera rien.

Comme le fond des vallées s'exhausse par la dénudation et l'affaissement des monts, les moyennes s'élèveront au détriment de toute grandeur. L'exception s'effacera. Un plateau de moins en moins onduleux, sans contrastes, sans oppositions, monotone, tel sera l'aspect de la société humaine. Le statisticien enregistrera un progrès croissant, et le moraliste un déclin graduel: progrès des choses, déclin des âmes. L'utile prendra la place du beau, l'industrie — de l'art, l'économie politique — de la religion et l'arithmétique — de la poésie. Le spleen² deviendra la maladie de l'âge égalitaire. . .

29 avril 1852. — Ce matin, l'air était calme, le ciel légèrement voilé. J'ai voulu suivre au jardin les progrès de la végétation; j'ai fait la revue des iris et des lilas, des plates-bandes et des bosquets. Charmante surprise! Au tournant d'une allée, à demi caché dans l'enfoncement d'un massif, un corchorus³ à petites feuilles avait fleuri pendant la nuit. Frais et pimpant comme un bouquet de noce, l'arbuste couronné brillait devant moi dans tout l'attrait d'une éclosion commencée. . .

Que ces corolles blanches, discrètement épanouies comme des pensées qui vous sourient au réveil, et posées sur ce jeune feuillage d'un vert si virginal, comme des abeilles en course, ou comme des gouttes de rosée, avaient de printanière innocence, d'élégante et pudique beauté! — Mère des merveilles, mystérieuse et tendre nature, pourquoi ne vivons-nous pas davantage en toi? Les poétiques flâneurs de Töpfer⁴, ses Charles, ses Jules, amis et amants passionnés de tes grâces secrètes, ces observateurs ravis et éblouis, se présentaient à mon souvenir comme un reproche et une leçon. Le modeste jardin d'un presbytère, l'horizon étroit d'une mansarde, contiennent, pour ceux qui savent regarder et attendre, plus d'enseignements qu'une bibliothèque, même que celle de »mon oncle«. — Oui, nous sommes trop affairés, trop encombrés, trop occupés, trop actifs! Nous lisons trop! Il faut savoir jeter par-dessus bord tout son bagage de soucis, de préoccupations et de pédanterie, se refaire jeune, simple, enfant, vivre de l'heure présente, reconnaissant, naïf, heureux! Oui, il faut savoir être oisif, ce qui n'est pas de la paresse. Dans l'inaction attentive et recueillie, notre âme efface ses plis, se détend, se déroule, renaît doucement comme l'herbe foulée du chemin, et, comme la feuille meurtrie de la

plante, répare ses dommages, redevient neuve, spontanée, vraie, originale. La rêverie, comme la pluie des nuits, fait reverdir les idées fatiguées et pâlies par la chaleur du jour. Douce et fertilisante, elle éveille en nous mille germes endormis. En se jouant⁵ elle accumule les matériaux pour l'avenir et les images pour le talent. La rêverie est le dimanche de la pensée; et qui sait, de la tension laborieuse de la semaine ou du repos vivifiant du sabbat⁶, lequel est le plus important pour l'homme et le plus fécond? La flânerie, si spirituellement vantée et chantée par Töpffer, n'est pas seulement délicieuse; elle est utile. C'est un bain de santé qui rend la vigueur et la souplesse à tout l'être, à l'esprit comme au corps; c'est le signe et la fête de la liberté; c'est un banquet joyeux et salutaire, le banquet du papillon qui lutine et butine sur les coteaux et dans les prés. — Or l'âme est aussi un papillon.

31 octobre 1852. — Promenade d'une demi-heure au jardin par une fine pluie. Paysage d'automne. Ciel tendu de gris et plissé de diverses nuances, brouillard traînant sur les montagnes de l'horizon, nature mélancolique. Les feuilles tombaient de tout côté comme les dernières illusions de la jeunesse sous les larmes de chagrins incurables. Nichée d'oiseaux babillards s'effarouchant dans les bosquets et s'ébattant sous les branchages comme des écoliers entassés et cachés dans quelque pavillon. Le sol jonché de feuilles brunes, jaunes et rougeâtres, les arbres à demi dépouillés les uns plus, les autres moins, fripés⁷ de roux, de citron, d'amarante, les massifs et les buissons rougissants; quelques fleurs encore: roses capucines⁸, dahlias, égouttant⁹ leurs pétales; les champs nus, les haies appauvries; le sapin, seul vigoureux, vert, stoïque, éternelle jeunesse bravant le déclin; tous ces innombrables et merveilleux symboles que les formes, les êtres vivants, la terre et le ciel fournissent à toute heure à l'œil qui sait les voir, m'apparaissaient charmants et saisissants. Je tenais la baguette poétique et n'avais qu'à toucher un phénomène pour qu'il me racontât sa signification morale. Un paysage quelconque est un état de l'âme, et qui lit dans tous deux est émerveillé de retrouver la similitude dans chaque détail. La vraie poésie est plus vraie que la science parce qu'elle est synthétique et saisit dès l'abord ce que la combi-

naison de toutes les sciences pourra tout au plus atteindre une fois comme résultat. L'âme de la nature est devinée par le poète, le savant ne sert qu'à accumuler les matériaux pour sa démonstration.

(»Fragments d'un journal intime«)

H.-F. Amiel

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

1. *Minute* (f.) *florale*, trenutak cve-tanja.
2. *Spleen* (m.; engleska reč, čitaj: *splin'*), čamotinja, mrzovolja.
3. *Corchorus* (m.), korchorus, trop-ska biljka od koje se dobijaju kaučuk i gutaperka; u Evropi se neguje kao biljka za ukras.
4. *Töpffer* (1799-1846), švajcarski pripovedač. Poznate su mu naročito »Nouvelles genevoises« i »La Biblio-thèque de mon oncle«.
5. *En se jouant*, kao od šale, kao igrajući se.
6. *Sabbat* (m.), subota (kod Jevre-ja), dan odmora.
7. *Friper* znači »izgužvati«; figu-rativno: oduzeti svežinu, iskvariti. O-tuda *arbres fripés de roux*... — zna-či drveće nagrdeno mrkocrvenom bo-jom lišća.
8. *Capucine* (f.), (bot.) dragoljub, ljubidrag; *dahlia* (m; — *des jardins*), georgina; *amarante* (f.), štir.
9. *Égoutter*, (ovde) kruniti.
10. Obratiti pažnju na izgovor re-či: *aspect* (ne izg. ct); *automne*; *corchorus* (ch = k; izg. sl); *devient*, *méridien*, *redevient*, *rien*, *statisticien*; *exhausser* (x = gz); *iris* (izg. s); *mille*; *spleen* (*splin'*); *temps*; *tous*; *Töpffer* (izg. r!).

Beleška o piscu. — *Henri-Frédéric Amiel* (1821 - 1881), švajcarski pi-sac i profesor estetike i filozofije. Duh izvanredno oštar i pronicljiv, on je od rane mladosti vodio dnevnik, beležio svoje utiske. Taj dnevnik je objavljen posle njegove smrti, pod naslovom »Fragments d'un journal intime«. Od njega su (u ovome odlomku) one čuvene reči »Un paysage quelconque est un état de l'âme.«

126. LE PASSEUR D'EAU.

Le passeur d'eau¹, les mains aux rames,
A contre-flot², depuis longtemps,
Luttait, un roseau vert entre les dents.

Mais celle, hélas! qui le hélait
Au delà des vagues là-bas,
Toujours plus loin, par au delà les vagues
Parmi les brumes reculait.

Les fenêtres, avec leurs yeux,
Et le cadran des tours, sur le rivage,
Le regardaient peiner et s'acharner
En un ploïement³ de torse en deux
Et de muscles sauvages.

Une rame soudain cassa⁴
Que le courant chassa
A vagues lourdes, vers la mer.
Celle là-bas, qui le hélait,
Dans les brumes et dans le vent, semblait
Tordre plus follement les bras
Vers celui qui n'approchait pas.



Cl. H. Manuel.

Émile Verhaeren.

Le passeur d'eau, avec la rame survivante,
Se prit à travailler si fort
Que tout son corps craqua d'efforts
Et que son cœur trembla de fièvre et d'épouvante.

D'un coup brusque, le gouvernail cassa
Et le courant chassa
Ce haillon⁵ vers la mer.

Les fenêtres, sur le rivage,
Comme des yeux grands et fiévreux,
Et les cadrans des tours, ces veuves
Droites, de mille en mille⁶, au bord des fleuves,
Fixaient, obstinément,
Cet homme fou, en son entêtement
A prolonger son fol⁷ voyage.

Celle là-bas qui le hélait
Dans les brumes hurlait, hurlait,
La tête effrayamment tendue
Vers l'inconnu de l'étendue.

Le passeur d'eau, comme quelqu'un d'airain,
Planté, dans la tempête blême,
Avec l'unique rame entre ses mains,
Battait les flots quand même.
Ses vieux regards hallucinés⁸
Voyaient les loins⁹ illuminés
D'où lui venait toujours la voix
Lamentable, sous les cieux froids.

La rame dernière cassa
Que le courant chassa
Comme une paille vers la mer.

Le passeur d'eau, les bras tombants,
S'affaissa, morne, sur son banc,
Les reins rompus de vains efforts.
Un choc heurta sa barque, à la dérive¹⁰,
Il regarda, derrière lui, la rive:
Il n'avait pas quitté le bord.

Les fenêtres et les cadrans,
Avec les yeux béats et grands,
Constatèrent sa ruine d'ardeur,
Mais le tenace et vieux passeur
Garda tout de même, pour Dieu sait quand,
Le roseau vert entre ses dents.

NAPOMENE I OBJAŠNENJA

Veslač koji se bori sa talasima i sa strujom — to je Čovečanstvo; Ona koja ga zove kroz maglu — to je nedostižna sreća; zelena trska — to je nada koja ne umire.

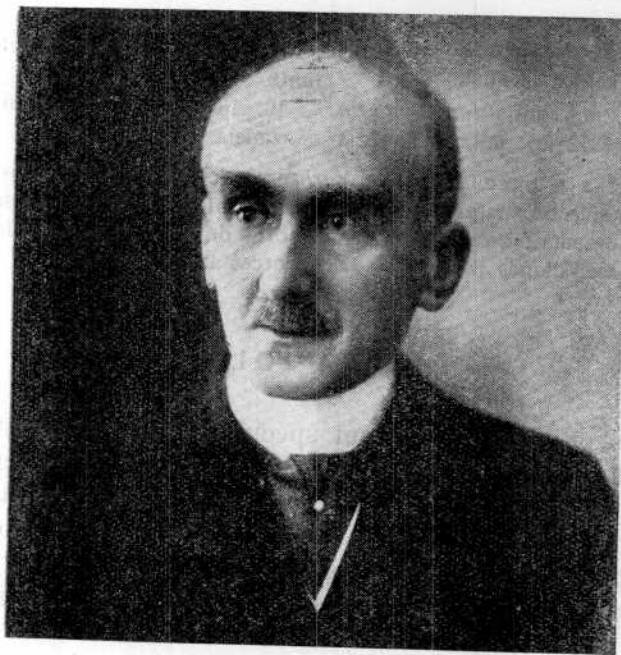
- | | |
|---|---|
| <p>1. <i>Passeur</i> (m.) <i>d'eau</i>, skeledžija.</p> <p>2. <i>A contre-flot</i>, uz vodu.</p> <p>3. <i>Ploiment</i> (m.; im. od <i>ployer</i>), pregibanje, savijanje.</p> <p>4. <i>Casser</i> (v. intr.), slomiti se, prebiti se.</p> <p>5. Krma je sad bez ikakve vrednosti, kao kakav dronjak.</p> <p>6. <i>Mille</i> (m.), milja (<i>mille marin français</i> = 1852 m); milja se kaže i</p> | <p><i>lieue</i> (f.), ali je jedna <i>lieue kilométrique</i> mnogo veća (4 km.).</p> <p>7. <i>Fol</i> se obično upotrebljava samo pred rečima koje počinju samoglasnikom. Ovakva upotreba je zastarela.</p> <p>8. <i>Yeux hallucinés</i>, oči pune prividenja.</p> <p>9. <i>Le loin</i>, daljina (obično: <i>le lointain</i>).</p> <p>10. <i>A la dérive</i>, (ovde) koji je voda zanela.</p> |
|---|---|

Beleška o piscu. — *Émile Verhaeren* (čitati Verárn; 1855-1916) je jedan od najvećih i najplodnijih belgijskih pesnika. Mnogobrojne su njegove zbirke pesama: »Les Moines«, »Aux bords de la route«, »Les Flambeaux noirs«, »Les Villages illusoires«, »Les Forces tumultueuses«.

127. LA JOIE.

Les philosophes qui ont spéculé sur la signification de la vie et sur la destinée de l'homme n'ont pas assez remarqué que la nature a pris la peine de nous renseigner là-dessus elle-même. Elle nous avertit par un signe précis que notre destination est atteinte. Ce signe est la joie. Je dis la joie, je ne dis pas le plaisir. Le plaisir n'est qu'un artifice imaginé par la nature pour obtenir de l'être vivant la conservation de la vie; il n'indique pas la direction où la vie est lancée. Mais la joie annonce toujours que la vie a réussi, qu'elle a gagné du terrain, qu'elle a remporté une victoire: toute grande joie a un accent triomphal. Or, si nous tenons compte de cette indication et si nous suivons cette nouvelle ligne de faits, nous trouvons que partout où il y a joie, il y a création: plus riche est la création, plus profonde est la joie. La mère qui regarde son enfant est joyeuse, parce qu'elle a conscience de l'avoir créé, physiquement et moralement. Le commerçant qui développe ses affaires, le chef d'usine qui voit prospérer son industrie, est-il joyeux en raison de l'argent qu'il gagne et de la notoriété qu'il acquiert? Richesse et considération entrent évidemment pour beaucoup dans la satisfac-

tion qu'il ressent, mais elles lui apportent des plaisirs plutôt que de la joie; et ce qu'il goûte de joie vraie est le sentiment d'avoir monté une entreprise qui marche, d'avoir appelé quelque chose à la vie. Prenez des joies exceptionnelles, celle de l'artiste qui a réalisé sa pensée, celle du savant qui a découvert ou inventé. Vous entendrez dire que ces hommes travaillent pour la gloire et qu'ils tirent leurs joies les plus vives de l'admiration qu'ils inspirent. Erreur profonde! On tient à



Cl. H. Manuel.

Henri Bergson.

l'éloge et aux honneurs dans l'exacte mesure où l'on n'est pas sûr d'avoir réussi. Il y a de la modestie au fond de la vanité. C'est pour se rassurer qu'on cherche l'approbation, et c'est pour soutenir la vitalité peut-être insuffisante de son œuvre qu'on voudrait l'entourer de la chaude admiration des hommes, comme on met dans du coton l'enfant né avant terme. Mais celui qui est sûr, absolument sûr, d'avoir produit une œuvre viable et durable, celui-là n'a plus que faire de l'éloge et se sent au-dessus de la gloire, parce qu'il est créateur, parce qu'il le sait, et parce que la joie qu'il en éprouve

est une joie divine. Si donc, dans tous les domaines, le triomphe de la vie est la création, ne devons-nous pas supposer que la vie humaine a sa raison d'être dans une création qui peut, à la différence de celle de l'artiste et du savant, se poursuivre à tout moment chez tous les hommes: la création de soi par soi, l'agrandissement de la personnalité par un effort qui tire beaucoup de peu, quelque chose de rien, et ajoute sans cesse à ce qu'il y avait de richesse dans le monde?

(*»L'énergie spirituelle«*)

Henri Bergson

Beleška o piscu. — *Henri Bergson* (rođen 1859) je jedan od najvećih živih filozofa. Glavna dela: *»Matière et mémoire, essai sur la relation du corps à l'esprit«* (1898), *»Le rire, essai sur la signification du comique«* (1900), *»L'évolution créatrice«* (1907), *»L'énergie spirituelle«* (1919).

128. MA MAISON.

Ma maison, ronde et blanche, est la sœur des balises¹
Qui promettent le port aux vœux des mariniers.
Elle semble, de loin, sur sa falaise grise,
Une coiffe qui sèche aux branches d'un pommier.

J'ai mis près du pommier un pin svelte qui tremble
Pour attirer plus tôt au printemps le coucou.
Deux mésanges l'hiver y sautillent ensemble.
Le vent vient à l'automne y jouer du biniou².

L'hirondelle, l'été, brode³ le ciel et l'onde,
Et virevolte⁴ sur l'éclair d'un ventre blanc,
Se confond à l'écume et croise, dans sa ronde,
Tantôt le ramier bleu, tantôt le goéland.

Les écoliers joyeux, fraîches voix qui jabotent⁵,
Passent, lents au retour, affairés le matin;
Leur ruisseau de sabots deux fois le jour clapote⁶
Le long de ma fenêtre, aux cailloux du chemin.

Une vieille accroupie, en tournant sa quenouille,
Près du mur où la ruche appuie un toit penché,
Étire un long fil roux que du doigt elle mouille,
Et son rouet s'accorde aux rumeurs du rucher.

Je suis ici chez Dieu. Mon âme est sa colombe.
Il lui jette ses jours ainsi qu'un blé doré,
Et, pour m'accoutumer doucement à la tombe,
Il m'endort chaque soir au lit où je mourrai.

(»Fugitives«)

Jean des Cognets

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

- | | |
|---|---|
| <p>1. <i>Balise</i> (f.), véja (kažiput koji pokazuje opasna mesta na moru ili u pristaništu).</p> <p>2. <i>Biniou</i> (m.), gajde (bretanjske; obično: <i>cornemuse</i> f.).</p> <p>3. Lasta kao da vezove pravi svojim letom.</p> <p>4. <i>Virevolter</i>, prevrtati se, preme-</p> | <p>tati se. Lasta se tako brzo okreće, da belina na njenom trbuhu blisne kao munja.</p> <p>5. <i>Jaboter</i>, céretati, čavrljati.</p> <p>6. <i>Clapoter</i>, pljuskati; klobotati. Pesnik, pošto je niz cipela koje promiču poredio sa potokom, upotrebljava i prikladan glagol.</p> |
|---|---|

Beleška o piscu. — *Jean des Cognets* je pesnik i kritičar. Objavio je 1930 zbirku pesama »Fugitives«. Kao književni kritičar proučavao je naročito doba romantizma; u tom pogledu najznačajnije mu je delo »La vie intérieure de Lamartine«.

DODATAK

I. NOTES SUR LA SERBIE.

A peine sorti de ces forêts où germe un peuple neuf et libre, on regrette de ne pas le connaître plus à fond; on aimerait à vivre et à combattre avec lui pour son indépendance naissante; on recherche avec amour d'où il est éclos, et quelle destinée ses vertus et la Providence lui préparent . . .

L'histoire de ce peuple devrait se chanter et non s'écrire. C'est un poème qui s'accomplit encore . . .

Les destinées futures de l'empire ottoman décideront de l'avenir de cette famille¹ et de ce peuple; mais la nature semble l'appeler à une puissante participation aux grands événements qui se préparent dans la Turquie d'Europe comme dans l'empire d'Asie. Les chants populaires que le prince² fait répandre parmi le peuple lui font entrevoir, dans un prochain avenir, la gloire et la force de la Serbie³ et de son ancien roi héroïque Étienne Duschan. Les exploits aventureux de ses heiduks passent de bouche en bouche, et font rêver au Servien la résurrection d'une nation slave dont il a conservé le germe, la langue, les mœurs et les vertus primitives, dans les forêts de la Schumadia.

Le voyageur ne peut, comme moi, s'empêcher de saluer ce rêve d'un vœu et d'une espérance; il ne peut quitter sans regrets et sans bénédictions ces immenses forêts vierges, ces montagnes, ces plaines, ces fleuves, qui semblent sortir des mains du Créateur et mêler la luxuriante jeunesse de la terre à la jeunesse d'un peuple. Quand il voit ces maisons neuves des Serviens sortir des bois, s'élever au bord des torrents, s'étendre en longues lisières jaunes au fond des vallées;

quand il entend de loin le bruit des scieries et des moulins, le son des cloches nouvellement baptisées dans le sang des défenseurs de la patrie, et le chant paisible ou martial des jeunes hommes et des jeunes filles rentrant du travail des écoles ou des églises de bois, dont les toits ne sont pas encore achevés, l'accent de la liberté, de la joie, de l'espérance, dans toutes les bouches, la jeunesse et l'élan sur toutes les physionomies; quand il réfléchit aux immenses avantages physiques que cette terre assure à ses habitants, au soleil tempéré qui l'éclaire, à ses montagnes qui l'ombragent et la protègent comme des forteresses de la nature, à ce beau fleuve du Danube qui se recourbe pour l'enceindre, pour porter ses produits au nord et à l'orient, enfin à cette mer Adriatique qui lui donnerait bientôt des ports et une marine et la rapprocherait ainsi de l'Italie; quand le voyageur se souvient de plus qu'il n'a reçu, en traversant ce peuple, que des marques de bienveillance et des saluts d'amitié, qu'aucune cabane ne lui a demandé le prix de son hospitalité, qu'il a été accueilli partout comme un frère, consulté comme un sage, interrogé comme un oracle, et que ses paroles, recueillies par l'avidité curieuse des popes ou des knez, resteront comme un germe de civilisation dans les villages où il a passé, il ne peut s'empêcher de regarder pour la dernière fois avec amour les falaises boisées et les mosquées en ruines, aux dômes percés à jour⁴, dont le large Danube le sépare, et de se dire en les perdant de vue: »J'aimerais à combattre avec ce peuple naissant pour la liberté féconde!«

(*»Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient 1832-1833«*)

A. de Lamartine

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

Lamartine je jula 1832 godine krenuo sa ženom i svojom kćeri na dug put po Istoku: posetio je Grčku, Hristov grob, čuvene gradove u Aziji i na povratku, preko Carigrada, prošao kroz Bugarsku i naše krajeve, avgusta 1833. Pored utisaka o mestima kroz koja je prošao — divno je pisao o Čele-Kuli — posvetio je istoriji našeg ustanka dvaestak stranica pod naslovom »Notes sur la Servie«. Istorijski deo tih beležaka uzeo je iz Rankeova dela o »Srpskoj revoluciji«, ali je to propratio plamenim komentarima. Ovi redovi su iz »Beležaka o Srbiji«. Završne reči iz ovoga članka: »J'aimerais

à combattre avec ce peuple naissant pour la liberté féconde» urezane su na spomeniku koji je u čast Lamartinovu, u jesen 1933, otkriven u Karadordevu parku u Beogradu, pokraj ulice koja nosi ime toga velikog pesnika.

1. *Cette famille.* — Reč je o porodici Obrenovića.

2. Reč je o knezu Milošu, koga Lamartine u jednom od svojih govora u parlamentu naziva »istočnjačkim Vašinktonom«.

3. Sve do četrdesetih godina prošloga veka u francuskim novinama i časopisima pisalo se *la Servie, les Serviens*; tada je ušlo u upotrebu ispravno *la Serbie, les Serbes*.

4. *Dômes percés à jour*, kubeta koja zjape.

5. Obratiti pažnju na izgovor reči: *amitié; ancien, bientôt, Servien, il se souvient; baptiser* (ne izg. p!); *heiduk* (izg.: è-duk'; piše se još i: *haïdouk, heïduque* i *heyduque*); knez (izg. z!); *martial* (ti = si); *mœurs; résurrection* (ré-zu); *scierie* (si-rí); *village*.

2. UNE VISITE AU PRINCE MILOSCH, A VIENNE.

1. Le prince Milosch.

Je désirais beaucoup, avant de me rendre en Serbie, connaître le prince Milosch, proscrit de ce pays, dont il avait été le régénérateur un peu barbare . . .

Le prince Milosch, averti par mon interprète du but de ma visite, nous reçut avec beaucoup de politesse et de cordialité. C'est un homme de soixante ans environ, d'une stature courte et ramassée, mais d'une complexion énergique et robuste au delà de toute expression; sa tête, d'une grosseur énorme, et couverte d'une forêt de cheveux gris coupés court, semble comme enfoncée dans ses larges épaules, et lui donne l'apparence d'un taureau indompté. Sa bouche est grande et ornée de dents encore très blanches; ses yeux vifs et perçants ont je ne sais quel air de malice¹ et de dissimulation, qui s'accorde fort bien avec ce que l'on connaît des habitudes de sa vie publique et privée; ses mains m'ont paru singulièrement remarquables par leur largeur démesurée qui tient de la nature de celles du géant. Son obésité semblait mal à l'aise sous le costume européen, mais il fut bientôt distrait² par mes premières paroles, et il y répondit sans hésiter avec empressement.

C'était pour la première fois de ma vie qu'il m'arrivait

de converser à l'aide d'un interprète, et je n'étais pas encore habitué à ce rude exercice, qui m'a été si pénible pendant tout le voyage, malgré la bonne volonté de mon drogman³, M. Exarcos. A peine avais-je hasardé les premiers mots et fait connaître au prince Milosch le but de mon voyage, qu'il se répandit en doléances hyperboliques sur l'oppression des chrétiens par les Turcs, et sur les intrigues au moyen desquelles il croyait avoir été précipité du trône de Serbie. Il me fallut le supplier de prendre haleine pour permettre à mon interprète de traduire son exorde⁴, qui menaçait de s'élançer d'un seul bond jusqu'à la péroraison. M. Exarcos, charmé de cette ardeur qui lui versait des flots d'éloquence bien douce aux oreilles d'un chrétien bulgare, ne se préoccupait pas beaucoup de mon impatience, persuadé que je devais avoir compris puisqu'il avait entendu. Milosch de son côté, pressé de continuer, reprenait la parole avant que l'interprète eût fini de traduire ses dernières périodes, et celui-ci, de plus en plus sous le charme des curieuses nouvelles que le prince *me* donnait des événements, oubliait malgré lui de m'en faire part.

Néanmoins, à force de persévérance, j'eus bientôt accoutumé le prince et l'interprète à faire en ma faveur le sacrifice de leurs mutuels épanchements. Quand une phrase me semblait finie, j'y mettais hardiment des points et des virgules, et j'en demandais la traduction sans désespérer. C'est ainsi que j'ai pu intervenir avec succès dans le dialogue dont j'aurais fini par être exclu, tant étaient vives les sympathies de ces deux chrétiens grecs, parlant de l'ennemi commun en présence d'un catholique romain!

Milosch paraissait fatigué de son oisiveté politique, et il n'avait pas perdu tout espoir de reprendre les rênes du gouvernement serbe.

2. Le prince Iephrem et sa fille.

Je me rendis, en sortant de chez lui, chez son frère Iephrem. Le prince Iephrem est un homme vulgaire, au regard incertain, aux formes anguleuses, dont les cheveux sont gris, la barbe et les sourcils très noirs, la face très ridée, mais qui est encore vert⁵ et plein de vigueur. Quoique moins riche que Milosch, il m'a paru tenir un état de maison plus brillant

ou plus affecté. Il avait à sa porte des pandours vêtus d'écarlate et armés de pied en cap, et il nous a reçus avec une politesse moins expansive que celle de son frère. Peu à peu cependant la conversation s'est animée, et bientôt nous avons entendu les mêmes imprécations contre la tyrannie des Turcs: »Vous verrez, me dit-il, ce que c'est que *d'être esclave d'un peuple d'esclaves*, car tel est le sort des chrétiens en Turquie«; puis il me donna une foule de détails intéressants sur l'état des affaires en Bulgarie, et l'expérience m'a prouvé la parfaite exactitude de ses informations.

Pendant que je conférais avec le prince Iephrem, à l'aide de M. Exarcos, M. le comte de Saint-Aulaire⁶, plus heureux, s'entretenait en allemand avec la princesse Anka, nièce de Milosch, jeune et charmante fille de vingt ans, d'une rare et sauvage beauté. Je ne crois pas qu'on puisse trouver dans les qualités qui distinguent les plus nobles races de femmes du reste de l'Europe, quelque terme de comparaison applicable aux agréments personnels de cette princesse serbe. On est frappé tout d'abord de l'élégance de sa taille svelte, souple, élancée, et du feu de son regard, ferme et doux, moitié civilisé, moitié barbare. Ses grands cheveux châtons encadrent de la façon la plus originale son visage aux traits un peu forts, mais piquants et animés. Ce qui m'a le plus surpris, c'est la beauté incomparable de ses mains, dignes du pinceau de l'Albane⁷, et que venait d'estropier un mauvais peintre, indigne d'avoir eu un aussi rare modèle. Le prince Iephrem avait amené sa fille à Vienne, pour achever son éducation, très supérieure à celle des femmes de son pays. J'ai su, depuis, que cette belle et spirituelle personne était tombée aux mains d'un gentilhomme hongrois, fort riche, et qu'elle avait suivi la condition de son mari. C'est une perte pour la Serbie.

(*»Voyage en Bulgarie pendant
l'année 1841«*)

M. Blanqui

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

Francuskome političaru M. Blanqui-u poverila je francuska vlada (1840) da obiđe Evropsku Tursku i podnese joj izveštaj o stanju u kome se nalaze balkanski hrišćani. Prolazeći kroz Beč (Vienne), Blanqui je svratio da poseti kneza Miloša: ovaj se od 1839 godine nalazio u izgnanstvu, posle propasti bune dignute na njegov mig da bi se oslobodio njemu nametnu-

toga ustava. U Beču je tada živeo još i Milošev brat knez Jevrem sa svojom ćerkom Ankom. — Prvi deo ovoga izvatka ispričan je sa humorom.

1. *Je ne sais quel air de malice*, nečeg šeretskog.

2. *Distrain*, zauzet, tako da je zaboravio na svoju nelagodnost.

3. *Drogman* (m.), tumač.

4. *Exorde* (m.), uvodni deo govora; završni deo je *péroration* (f.).

5. *Homme encore vert*, još držeći čovek.

6. *Le comte de Saint-Aulaire*, francuski poslanik na bečkom dvoru.

7. *L'Albane* (1578-1660), čuveni italijanski slikar.

8. Obratiti pažnju na izgovor reči: *bien, bientôt, chrétien, européen, moyen, tient; cap i Exarcos* (izg. krajnje slovo); *ennemi; eût; exactitude, Exarcos, exercice, exorde* (x = gz); *femme; gentilhomme; lephrem* (izg. yé-frém'); *indompté* (ne izg. pl!); *moitié; soixante; sourcil*.

3. POUR LA SERBIE.

Il devient nécessaire d'appeler l'attention des gouvernements européens sur un fait tellement petit, à ce qu'il paraît, que les gouvernements semblent ne point l'apercevoir. Ce fait, le voici: on assassine un peuple. Où? En Europe. Ce fait a-t-il des témoins? Un témoin, le monde entier. Les gouvernements le voient-ils? Non.

Les nations ont au-dessus d'elles quelque chose qui est au-dessous d'elles, les gouvernements. A de certains moments, ce contresens éclate: la civilisation est dans les peuples, la barbarie est dans les gouvernements. Cette barbarie est-elle voulue?¹ Non; elle est simplement professionnelle. Ce que le genre humain sait, les gouvernements l'ignorent. Cela tient à ce que les gouvernements ne voient rien qu'à travers cette myopie, la raison d'état; le genre humain regarde avec un autre œil, la conscience.

Nous allons étonner les gouvernements européens en leur apprenant une chose, c'est que les crimes sont des crimes, c'est qu'il n'est pas plus permis à un gouvernement qu'à un individu d'être un assassin, c'est que l'Europe est solidaire, c'est que, s'il existe un gouvernement bête fauve, il doit être traité en bête fauve! c'est qu'à l'heure qu'il est, tout près de nous, là, sous nos yeux, on massacre, on incendie, on pille, on extermine, on égorge les pères et les mères, on vend les petites filles et les petits garçons; c'est que, les enfants

trop petits pour être vendus, on les fend en deux d'un coup de sabre; c'est qu'on brûle les familles dans les maisons; c'est que telle ville est réduite en quelques heures de neuf mille habitants à treize cents; c'est que les cimetières sont encombrés de plus de cadavres qu'on n'en peut enterrer, de sorte qu'aux vivants qui leur ont envoyé le carnage, les morts renvoient la peste, ce qui est bien fait; nous apprenons aux gouvernements d'Europe ceci, c'est qu'on ouvre les femmes grosses pour leur tuer les enfants dans les entrailles, c'est qu'il y a dans les places publiques des tas de squelettes de femmes ayant la trace de l'éventrement, c'est que les chiens rongent dans les rues le crâne des jeunes filles violées², c'est que tout cela est horrible, c'est qu'il suffirait d'un geste des gouvernements d'Europe pour l'empêcher, et que les sauvages qui commettent ces forfaits³ sont effrayants, et que les civilisés qui les laissent commettre sont épouvantables.

Le moment est venu d'élever la voix. L'indignation universelle se soulève. Il y a des heures où la conscience humaine prend la parole et donne aux gouvernements l'ordre de l'écouter.

Les gouvernements balbutient une réponse. Ils ont déjà essayé ce bégaiement. Ils disent: on exagère.

Oui, l'on exagère. Ce n'est pas en quelques heures que la ville dont il s'agit a été exterminée, c'est en quelques jours: on dit deux cents villages brûlés, il n'y en a que quatre-vingt-dix-neuf; ce que vous appelez la peste n'est que le typhus; toutes les femmes n'ont pas été violées², toutes les filles n'ont pas été vendues, quelques-unes ont échappé. On a mutilé les prisonniers, mais on leur a aussi coupé la tête, ce qui amoindrit le fait: l'enfant qu'on dit avoir été jeté d'une pique à l'autre n'a été, en réalité, mis qu'à la pointe d'une baïonnette; où il y a une vous mettez deux, vous grossissez du double; etc., etc., etc.

Et puis, pourquoi ce peuple s'est-il révolté? Pourquoi un troupeau d'hommes ne se laisse-t-il pas posséder comme un troupeau de bêtes? Pourquoi? . . . etc.

Cette façon de pallier ajoute à l'horreur. Chicaner l'indignation publique, rien de plus misérable. Les atténuations aggravent. C'est la subtilité⁴ plaidant pour la barbarie. C'est Byzance excusant Stamboul.

Nommons les choses par leur nom. Tuer un homme au coin d'un bois qu'on appelle la forêt de Bondy⁵ ou la forêt Noire est un crime; tuer un peuple au coin de cet autre bois qu'on appelle la diplomatie est un crime aussi.

Plus grand, voilà tout.

Est-ce que le crime diminue en raison de son énormité? Hélas! c'est en effet une vieille loi de l'histoire. Tuez six hommes, vous êtes Troppmann;⁶ tuez-en six cent mille, vous êtes César. Être monstrueux, c'est être acceptable...

Mais il est temps qu'à la vieille loi succède la loi nouvelle; si noire que soit la nuit, il faut bien que l'horizon finisse par blanchir.

Où s'arrêtera-t-on?

Quand finira le martyre de cette héroïque petite nation?

Il est temps qu'il sorte de la civilisation une majestueuse défense d'aller plus loin...

Paris, 29 août 1876
(»Depuis l'exil«, t. II)

Victor Hugo

NAPOMENE I OBJAŠNJENJA

Victor Hugo, koji je svoj pečat udario velikom delu francuske književnosti XIX veka, bio je jedan od apostola demokratske Evrope. Godine 1876 objavio je ovaj članak »Pour la Serbie«. To je jedan gromak protest protivu turskih zuluma u Srbiji.

- | | |
|--|--|
| 1. <i>Voulu</i> , hotimičan, svesno činjen. | 6. <i>Troppmann</i> , čuveni razbojnik. |
| 2. <i>Violer</i> , osramotiti, napastvovati. | 7. Obratiti pažnju na izgovor reči: |
| 3. <i>Forfait</i> (m.), nedelo. | <i>balbutier</i> (ti = si); <i>bien</i> , <i>chien</i> , <i>devient</i> , <i>européen</i> , <i>tient</i> ; <i>diplomatie</i> (ti = si); <i>exagérer</i> , <i>exister</i> (x = gz); <i>femme</i> ; <i>hélas</i> i <i>typhus</i> (izg. sl!); <i>mille</i> , <i>village</i> , <i>ville</i> ; <i>temps</i> . |
| 4. <i>Subtilité</i> (f.), mudrijašenje, cepidlačenje. | |
| 5. <i>Forêt de Bondy</i> , šuma u blizini Pariza; nekad pribežište razbojnika. | |

NOTIONS DE VERSIFICATION.

1. La **versification** est l'art de faire des vers, c'est-à-dire d'apporter à l'expression de la pensée poétique une mesure, une harmonie particulière, à l'aide de procédés qui varient suivant les langues.

2. On appelle **vers** une série de mots arrangés suivant une cadence déterminée.

3. On appelle **mesure** le nombre déterminé de syllabes que l'on compte dans un vers. Lorsqu'un vers au lieu d'avoir douze syllabes n'en a que onze, on dit qu'il n'a pas la mesure.

4. On appelle **rime** le retour du même son à la fin de deux ou plusieurs vers.

I. DE LA MESURE, DE L'ÉLISION ET DE L'HIATUS.

5. Le vers français est syllabique, c'est-à-dire que, à la différence du latin et du grec, l'on compte les syllabes sans s'inquiéter si elles sont longues ou brèves. Compter le nombre de syllabes qui composent un vers, c'est le **scander**.

6. Toute syllabe, muette ou sonore, entre dans la mesure du vers français. Il n'y a d'exception que pour l'e muet final devant un mot qui commence par une voyelle ou une **h** muette, et pour la syllabe muette à la fin du vers.

Je suis né libr(e) au fond du golf(e) aux belles lign(es).
(J.-M. de Heredia.)

7. À la troisième personne du pluriel des imparfaits et conditionnels de tous les verbes, et au subjonctif des verbes **être** et **avoir** dans les formes **aient** et **soient**, l'e muet ne compte pas dans la mesure du vers:

Nos vaisseaux par les vents semblaient être appelés.
(Racine.)

Deux liards couvriraient fort bien toutes mes terres.
(V. Hugo.)

Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère.

(Racine.)

8. Partout ailleurs l'**e** muet (**e**, **es**, **ent**) compte pour une syllabe après une voyelle accentuée:

Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

(Baudelaire.)

9. Quand deux voyelles se suivent dans le corps d'un mot, comme **ia**, **ion**, **ier**, etc., la règle générale est que chacune de ces voyelles compte pour une syllabe; mais les exceptions sont nombreuses.

10. Voici la quantité syllabique des principaux groupes de voyelles:

ia forme en général deux syllabes: **pri-a**, **di-amant**.

Laissons Dieu seul porter le seul vrai di-adème.

(V. Hugo.)

On excepte les mots: **diable**, **diacre**, **fiacre**, **liard**, **piastre** etc., où **ia** est monosyllabe. (Néanmoins, V. Hugo a fait de »liard« deux syllabes; voyez § 7.)

iai est généralement dissyllabe:

Eh parbleu! J'oubli-ais

La-bas six grosses tours en pierre de li-ais.

(V. Hugo.)

Dans les mots **biais** et **bréviaire** ce groupe est plutôt monosyllabe.

ian, **ien** (prononcé **ian**) sont dissyllabes: **pri-ant**, **expédi-ant audience**; excepté dans les mots **viande**, **diantre**, **fiente**:

Il se réjouissait à l'odeur de la viande.

(La Fontaine.)

iau est dissyllabe: **mi-auler**, **besti-aux**.

ié, **iè**, **ied**, **ief**, **iel**, **ier**, **ièr**, **iet**, **iez** forment deux syllabes dans les trois cas suivants:

1) Dans les substantifs, les adjectifs et les verbes quand ces groupes de voyelles sont précédés de deux consonnes dont l'une est **l** ou **r**: **baudrier**, **étrier**, **prière**, **alli-é**, **trembli-ez**, **sanglier**:

Pour défendre vos jours de leurs lois meurtri-ères

Mon amour n'avait pas attendu vos pri-ères.

(Racine.)

2) À l'infinitif, au participe passé et à la deuxième personne du pluriel de tous les verbes en **ier**: **incendi-er**, **colori-é**, **envi-ez**.

3) Dans **contrari-été**, **Dani-el**, **pi-été**, **impi-été**, **sati-été**, **espi-ègle**, **hardi-esse**, **vi-elle**, **inqui-et**, **artifici-el**, **essenti-el**, **matéri-el**, **offici-el**, **pluri-el**, **providenti-el**, etc.

ien (prononcé **in**: fém. **ienne**) constitue deux syllabes dans les mots qui désignent la profession, le pays, la secte, et dans les noms propres: **comédi-en**, **assyri-en**, **Luci-en**, etc.; il en est de même dans **li-en** et **aéri-en**:

Ma cour fut ta prison, mes faveurs tes li-ens.
(Corneille.)

Ce groupe de voyelles ne forme qu'une syllabe dans les verbes: **tiens**, **viens**, **vienn**e, etc.; il en est de même dans les mots: **mien**, **tien**, **sien**, **bien**, **rien**, **vaurien**, **combien**, **soutien**, **chien**, **ancien**, **chrétien**, **Amiens**, **autrichien**, **prussien**, **gardien**, **persienne**, **athénien**, **comédienne**.

ieu est monosyllabe dans **cieux**, **dieu**, **lieu**, **milieu**, **pieu**, etc.; dissyllabe dans **envi-eux**, **oubli-eux**, **odi-eux**, **pi-eux** ainsi que dans les noms et adjectifs en **ieur**: **antéri-eur**, **ingéni-eur**, **ri-eur**, **extéri-eur**.

io est ordinairement dissyllabe: **curi-osité**, **di-ocèse**, **médi-ocre**, **violon**, etc.; excepté dans **fiolle** et **pioche**, où il est monosyllabe.

ion et **ions**, dans les substantifs, sont dissyllabes: **li-on**, **passi-ons**, **religi-on**.

ions, désinence de verbe, ne constitue qu'une syllabe: **aimions**, **écoutions**, **sortions**, etc.

Cette désinence est cependant dissyllabe:

1) Dans les mots **ri-ons** et **souri-ons**.

2) À la première personne du pluriel des verbes en **ier**: **associ-ons**, **incendi-ons**.

3) Quand **ions** est précédé de deux consonnes dont la seconde est **l** ou **r**: **entri-ons**, **voudri-ons**, **sembli-ons**, **trembli-ons**.

iou et **iu** sont dissyllabes **chi-ourme**, **Siri-us**.

oin et **ouin** sont monosyllabes: **besoin**, **loin**, **moins**, **marsouin**.

oua, **ouai**, **oué**, **ouet**, **ouette**, **oui** sont de deux syllabes: **avou-a**, **lou-é**, **secou-er**, **alou-ette**, **ou-i**, **éblou-ir**. Il faut excepter: **fouet**, **fouetter**, **fouine**, **ouais**, **ouate**, **Cornouaille**, **douairière**, etc.

ua, **uai**, **uan**, **uel**, **uet**, **ueur**, **ueux**, constituent deux syllabes: **tu-a**, **su-aire**, **Ju-an**, **cru-el**, **mu-et**, **lu-eur**, **impéту-eux**. Il faut excepter **écuelle**, où **uel** est monosyllabe.

ui est monosyllabe: **lui**, **fruit**, **fuir**, **puits**. Il est dissyllabe dans les mots suivants: **acu-ité**, **annu-ité**, **assidu-ité**, **fatu-ité**, **gratu-ité**, **perpétu-ité**, **ru-ine**, **su-icide**, **bru-ire** etc.

11. Quand deux voyelles se rencontrent dans l'intérieur d'un vers, il se produit soit une **élision**, soit un **hiatus**.

L'**élision** est le retranchement d'une syllabe.

Si dans le corps d'un vers la dernière syllabe d'un mot se termine par un **e** muet, et que le mot qui suit commence par une voyelle ou une **h** non aspirées, l'**e** muet ne compte pas dans la mesure; il se confond dans la prononciation avec la première syllabe du mot suivant: il est **élide**.

Je suis né libr(e) au fond du golf(e) aux belles lignes.

(J.-M. de Heredia.)

12. Les mots comme **vie, joie**, etc., qui ont un **e** muet précédé d'une voyelle, ne peuvent entrer dans le corps du vers qu'à condition d'élider cet **e** muet. Ex.:

Vous prenez pour **génie** une ardeur de rimer.

(Boileau.)

Si l'élosion ne peut avoir lieu, comme dans les **joies, ils voient**, etc., où l'**e** muet est protégé par une consonne finale, ces mots n'ont d'autre place qu'à la fin du vers.

13. On appelle **hiatus** la rencontre d'une voyelle finale, autre que l'**e** muet, avec une voyelle initiale suivante. Ex.: **Il pensa à aller**. L'hiatus est interdit. Ainsi l'on ne peut dire dans un vers: **il va à Paris, si elle veut**, etc.

14. La conjonction **et** suivie d'une voyelle fait hiatus, parce que le **t** ne se prononce pas. Ainsi l'on ne peut pas dire en vers: **sage et heureux, et il vient**.

15. On place cependant devant une voyelle, sans qu'il y ait hiatus, des mots comme **étranger, papier, clef, nez**, etc., dont la consonne finale ne se prononce pas.

L'étranger est en fuite et le Juif est soumis.

(Racine.)

Je reprends sur-le-champ le papier et la plume.

(Boileau.)

16. L'hiatus est permis dans les interjections répétées comme **oui, oui; eh! eh!; ah! ah!** etc.

17. On admet encore l'emploi de quelques locutions toutes faites qui ne forment à proprement parler qu'un mot, comme **peu à peu, çà et là, un à un, sang et eau, il y a**, etc.

18. Enfin les mots terminés par un **e** muet précédé d'une voyelle accentuée peuvent prendre place devant un mot commençant par une voyelle. Ex.:

Achève et prends ma **vi(e)** après un tel affront.

(Corneille.)

II. DE LA CÉSURE.

19. Toutes les syllabes accentuées d'un vers ne le sont pas également. À l'intérieur des vers de 6 syllabes et au-dessus il y a toujours une syllabe plus fortement accentuée, après laquelle on place la césure.

20. La **césure** est un repos de la voix, marqué à l'intérieur du vers par une syllabe tonique plus fortement accentuée que les autres toniques du vers.

Le rôle de la césure, comme celui de la rime, est de marquer nettement le rythme, de compter la mesure.

Le don du pauvre, ami, / vaut un autel de marbre,
Si d'un cœur simple et pur / l'offrande est faite aux Dieux.
(J.-M. de Heredia.)

21. Une syllabe muette peut être placée à la césure, à condition d'être élidée :

Les maux qu'on dissimule / en ont plus d'amertume.
(A. Chénier.)

22. La césure est obligatoire dans les vers de six et plusieurs syllabes.

Nous ne nous occuperons ici que de la césure dans les vers de huit, dix et douze syllabes, ces mètres étant les plus fréquents.

23. Le vers de huit syllabes (l'octosyllabe) peut avoir sa tonique à la troisième, à la quatrième et à la cinquième syllabes. Ce sont les césures les plus usitées. Soit cet exemple de Sully Prudhomme:

Ce beau printemps / qui vient de naître,
À peine goûté, / va finir.
Nul de nous / n'en fera connaître
La grâ / ce aux peuples à venir.

24. Le vers de dix syllabes (le décasyllabe) présente deux formes bien arrêtées: ou bien la tonique tombe sur la quatrième syllabe:

Sur le coteau, / là-bas où sont les tombes,
Un beau palmier, / comme un panache vert,
Dresse sa tête, / où le soir les colombes
Viennent nicher / et se mettre à couvert.
(Th. Gautier.)

ou bien (rarement) elle tombe sur la cinquième et la divise ainsi en deux parties égales:

Quand rentrés au nid / nous lisions ensemble,
Tu m'as dit un soir, / un long soir d'hiver:
Vivre ainsi toujours, / ami, que t'en semble?
Nous chauffer toujours / à ce feu si clair?
(Eugène Manuel.)

25. Le vers de douze syllabes (l'alexandrin) est généralement soumis aux deux règles suivantes:

1) Il doit être coupé par un accent tonique en deux parties égales, connues sous le nom d'**hémistiches**;

2) Le sens y doit être suspendu à l'hémistiche. Ex.

Mourir pour le pays / est un si digne sort
Qu'on briguerait en foule / une pareille mort.

(Corneille.)

26. Ce précepte, — énoncé par Boileau dans son »Art poétique«:

Que toujours dans vos vers le sens coupant les mots
Suspende l'hémistiche, en marque le repos —

n'a pas toujours été rigoureusement suivi, ni par les classiques:

Il ne finisse, / ainsi qu'Auguste a commencé...

(Racine.)

ni par les poètes modernes:

Comme des merles **dans** l'épaisseur des buissons.

(Leconte de Lisle.)

27. En dehors des deux accents principaux à la césure et à la rime, la place des autres accents n'est pas fixe, et le nombre n'en est pas limité. C'est grâce à ces accents que le poète peut varier la cadence. Ex.:

Le **jour** n'est pas plus **pur** que le **fond** de mon **cœur**.

(Racine.)

Il **entend** les **soupirs** de **l'humble** qu'on **outrage**.

(Racine.)

III. DE LA RIME.

28. La rime a pour fonction d'indiquer à l'oreille la fin de la période rythmique constituée par le vers.

29. On distingue deux espèces de rimes: la rime féminine et la rime masculine.

30. La **rime féminine** est constituée par une voyelle sonore suivie d'un **e muet**; cet **e muet** ne compte pas dans la mesure du vers. Ex.

Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

(A. de Vigny.)

L'e muet peut être suivi de **s**, ou de **nt**, comme dans ces vers:

Non, je ne serai point complice de ses crimes;
 Qu'il nous prenne, s'il veut, pour dernières victimes.
 (Racine.)

A son large festin que d'amis se récrient!
 Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient.
 (V. Hugo.)

31. La **rime masculine** est celle qui se termine par une syllabe non suivie d'un muet. Ex.:

Sitôt que votre souffle a rempli le berger,
 Les hommes se sont dit: »Il nous est étranger«.
 (A. de Vigny.)

32. Les troisièmes personnes du pluriel de l'imparfait et du conditionnel en **aient** sont rangées parmi les rimes masculines.

Au contraire **voient**, **croient**, **essaient**, **oublient**, etc. forment des rimes féminines.

33. On appelle **rime riche** celle où non seulement les toniques, mais encore les articulations qui les précèdent sont semblables, comme dans **paisible**, **risible**; **père**, **prospère**. Ces articulations s'appellent **consonnes d'appui**.

34. Quand la consonne d'appui manque, la rime n'est que **suffisante**, comme dans **timide**, **rapide** **soupir**, **désir**.

35. La rime étant faite pour l'oreille, des syllabes qui n'ont pas la même orthographe, mais qui ont le même son, peuvent rimer entre elles. Ex.: **charmant**, **tourment**; **vanités**, **méritez**.

36. Au contraire, des syllabes ayant la même orthographe, mais n'ayant pas le même son, ne peuvent rimer entre elles. Ainsi l'on ne pourra faire rimer **altier** avec **fier**, **aimer** avec **amer**, etc.

37. On ne peut pas faire rimer un mot avec lui-même, comme **pièce** et **pièce**; — ni un nom avec son verbe, comme **arme** et **il arme**; — ni un mot simple avec son composé: **jeter** et **rejeter**, **prudent** et **imprudent**; — ni un mot au pluriel avec un mot au singulier: **larmes** et **larme**; **ils charment** et **il arme**, à moins que ce mot ne soit terminé au singulier par un **s**, un **x** ou un **z**.

38. Une rime masculine ne peut être immédiatement suivie d'une rime masculine différente, de même que deux rimes féminines différentes ne peuvent se succéder immédiatement. — C'est la loi de l'**alternance des rimes**.

39. Les rimes sont **continues** lorsque la même consonance termine tous les vers d'un poème, ou au moins une période de vers assez longue. Ex.:

Nous fûmes donc au château d'If,
C'est un lieu peu récréatif,
Défendu par le fer oisif
De plus d'un soldat maladif,
Qui, de guerrier jadis actif,
Est devenu garde passif...

(Le Franc de Pompignan.)

40. Les rimers **plates** ou **suivies** se succèdent deux à deux. Les couples sont successivement masculins et féminins. C'est la combinaison adoptée dans les tragédies et les comédies classiques, dans les satires, les épîtres, les poèmes épiques, etc. [Voir, dans ce «Choix de lectures»: *Aymerrillot* (V. Hugo), *L'Art poétique* (Boileau), *Horace et Curiace* (Corneille), *Moïse* (A. de Vigny) etc.]

41. Les rimes sont **croisées** quand les vers masculins alternent avec les vers féminins. Ex.:

Mais sur le sable au loin chante la mer divine,
Et des hautes forêts gémit la grande voix,
Et l'air sonore, aux cieus que la nuit illumine,
Porte le chant des mers et le soupir des bois.

(Leconte de Lisle.)

42. Dans les rimes **embrassées**, deux vers féminins de même rime sont enclavés dans deux vers masculins de même rime; puis deux vers féminins embrassent deux vers masculins, et ainsi de suite. Ex.:

Derrière les ennuis et les vastes chagrins
Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,
Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse
S'élaner vers les champs lumineux et sereins!

Celui dont les penses, comme des alouettes,
Vers les cieus le matin prennent un libre essor,
Qui plane sur la vie et comprend sans effort
Le langage des fleurs et des choses muettes.

(Ch. Baudelaire.)

43. Dans les rimes **redoublées**, la même rime, masculine ou féminine, se répète plus de deux fois. Ex.:

C'est ainsi qu'ils rentraient, l'ours velu des cavernes
À l'épaule, ou le cerf, ou le lion sanglant.
Et les femmes marchaient, géantes, d'un pas lent,
Sous les vases d'airain qu'emplit l'eau des citernes,
Graves, et les bras nus, et les mains sur le flanc.

(Leconte de Lisle.)

44. Les rimes **mêlées** admettent toutes les combinaisons, pourvu que la loi de l'alternance soit observée. (Voyez § 38.) Le plus souvent, dans les rimes mêlées, le poète emploie des vers de différente longueur. Ex.:

Rappelle-toi, quand sous la froide terre
Mon cœur brisé pour toujours dormira;
Rappelle-toi, quand la fleur solitaire
Sur mon tombeau doucement s'ouvrira.

Tu ne me verras plus; mais mon âme immortelle
Reviendra près de toi comme une sœur fidèle.

Écoute, dans la nuit,
Une voix qui gémit:
Rappelle-toi.

(Alfred de Musset.)

45. Dans les vers dits **libres** on emploie des vers de différente longueur, — sans s'astreindre à ce point de vue à aucune règle sauf celle de l'harmonie, — avec des rimes mêlées. (Voyez dans ce «Choix de lectures» *Le passeur d'eau* de Verhaeren.)

IV. DE L'ALLITÉRATION ET DE L'ASSONANCE.

46. Une correspondance secrète lie quelquefois, dans les beaux vers, les sentiments et les sons. Cette correspondance semble due à deux phénomènes: l'allitération et l'assonance.

47. L'**allitération** est la figure qui consiste à répéter plusieurs fois dans le même vers ou dans un groupe de vers la même ou les mêmes consonnes. Ex.:

Un frais parfum sortait des touffes d'**asphodèle**;
Les souffles de la nuit flottaient sur Galgala.

(V. Hugo.)

Laissez-moi m'endormir de sommeil de la terre.

(A. de Vigny.)

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?

(Racine.)

Les deux premiers vers n'expriment-ils pas admirablement l'exhalaison des parfums et le souffle du zéphir, le troisième — l'immense lassitude de Moïse, et le quatrième — le sifflement des serpents?

48. L'**assonance** est la figure qui consiste à répéter plusieurs fois dans le même vers ou dans un groupe de vers la même ou les mêmes voyelles. Ex.:

Tout m'afflige et me **nu**it et conspire à me **nu**ire.
(Racine.)

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée,
Vous mour**û**tes aux bords où vous **fû**tes laissée...
(Racine.)

V. DE L'ENJAMBEMENT.

49. L'**enjambement** ou **rejet** est l'empiètement de la fin d'une phrase, dont le commencement se trouve dans un vers, sur une partie du vers qui suit. Ex.

Serait-ce déjà lui? C'est bien à l'escalier
Dérobé —
(V. Hugo.)

50. Les classiques condamnaient l'enjambement. Cependant ils le toléraient:

1) Dans le style de la comédie et des genres qu'ils tenaient pour inférieurs, la fable, le conte, l'épître légère, etc. Ex.:

... Puis donc qu'on nous permet de prendre
Haleine, et que l'on nous défend de nous étendre,
Je vais, sans rien omettre, etc.
(Racine, »Les Plaideurs«.)

2) Quand le rejet était suivi d'un développement qui remplissait le vers tout entier. Ex.:

Ainsi ce roi qui, seul, a durant quarante ans
Lassé tout ce que Rome eut de chefs importants,
Et qui, dans l'Orient balançant la fortune,
Vengeait de tous les rois la querelle commune,
Meurt et laisse après lui, pour venger son trépas,
Deux fils infortunés qui ne s'accordent pas.
(Racine.)

3) Quand le rejet avait la valeur d'une suspension:

Faut-il qu'en un moment un scrupule timide
Perde... Mais quel bonheur nous envoie Atalide?
(Racine.)

VI. LICENCES POÉTIQUES.

51. Les poètes écrivent parfois **encor**, **guères**, **certe**, **Charle**, **Naple**, **grâces**, **avecque**, etc. Ils se permettent ces *licences poétiques* soit pour faire rimer deux mots, soit pour avoir une syllabe de plus ou de moins.

VII. GROUPEMENT DES VERS.

52. Un poème peut être composé de groupes de vers formant un sens complet ou suivis d'un repos, et présentant pour le nombre des vers, pour le mélange des rimes et des mètres, une combinaison qui se reproduit plusieurs fois de suite dans la pièce.

Le poème est alors appelé **ode**, et chacune de ses parties porte le nom de **strophe**.

53. La strophe est dite **isométrique** quand les vers sont de longueur égale, **hétérométrique** quand on emploie des vers de longueur différente.

54. Le nombre des vers de la strophe est en général de deux à douze.

Une strophe de 3 vers (sur même rime) s'appelle **tercet**; de 4 vers, **quatrain**; de 5 vers, **quintel**; de 6 vers, **sixain**; de 8 vers, **huitain** ou **octave**; de 9 vers, **neuvain**; de 10 vers, **dizain**¹.

¹) Ova kratka metrika je uglavnom iz v o d iz knjige Ch. Le Goffic-Ed. Thieulin »Nouveau Traité de Versification française« (Paris, Masson, 1897). Izvesni stavovi su uneti prema Brachet et Dussouchet »Grammaire Française complète« (Paris, Hachette, 1916). Primeri su mahom uzimani iz pesama unetih u ovu »Francusku čitanku«.

HISTORIQUE DE LA LITTÉRA- TURE FRANÇAISE.

La littérature française du moyen âge (de la fin du XI^e à la fin du XV^e siècle) est écrite en langue romane. Cette langue est issue du latin populaire. Les Gaulois au temps de la domination romaine délaissèrent le celtique qu'ils parlaient pour adopter le latin — la langue des vainqueurs. Du latin décomposé par la prononciation gauloise est née, par de lentes transformations, une langue nouvelle — le **roman**.

La langue romane comprenait deux groupes de dialectes: les dialectes de la langue d'oïl et les dialectes de la langue d'oc, ainsi nommés d'après la façon dont on exprimait l'affirmation: **oïl** (de **hoc ille**) dans le Nord, **oc** (de **hoc**) dans le Midi. — Les principaux dialectes de la langue d'oc étaient le **languedocien** et le **provençal**, qui a donné naissance à une brillante littérature; ceux de la langue d'oïl étaient le **normand** et le **français** (dialecte de l'Île-de-France). Ce dernier a fini par supplanter tous les autres, par suite de la suprématie politique des seigneurs de l'Île-de-France.

Dès le XIII^e siècle le français étend son influence à l'étranger: c'est ainsi qu'en 1298 le Vénitien Marco Polo, dans une prison génoise, dictait en roman le récit de ses voyages en Tartarie et en Chine, suivant en cela l'exemple donné en 1265 par le Florentin Brunetto Latini («Trésor»). Le français n'est pas moins admiré et cultivé au moyen âge en Angleterre et en Allemagne. Les croisades, auxquelles les Français prirent une si grande part, répandirent le français en Orient. Cette influence ira toujours croissant, pour atteindre son point culminant vers la fin du XVIII^e siècle. Grâce à sa clarté devenue proverbiale, le français fut longtemps la seule langue diplomatique. Aujourd'hui il partage cet honneur avec d'autres langues, gardant toutefois sa primauté séculaire; dans de nombreux traités et conventions il est spécifié souvent qu'en cas de divergences «le texte français fera foi».

LE MOYEN ÂGE.

1. LES PREMIERS MONUMENTS de la langue française (du «roman») sont les **Glossaires de Reichenau** et de **Cassel**. Le premier, qui date de la fin du VIII^e siècle, est un dictionnaire latin-roman; le second, à peu près du même temps, est un dictionnaire roman-germanique. Il faut

mentionner aussi le **Serment de Strasbourg** (842). Mais les premiers essais littéraires sont: la **Cantilène de sainte Eulalie** (fin du IX^e siècle), la **Vie de saint Léger** (fin du X^e siècle) et la **Vie de saint Alexis** (seconde moitié du XI^e siècle).

2. LES CHANSONS DE GESTE. — La magnifique efflorescence de la littérature française commence au XII^e siècle par la poésie épique.

On y distingue trois cycles, dont les sujets gravitent autour d'un centre commun: le **cycle français**, formé par les poèmes appelés **chansons de geste**, qui retracent la vie des personnages morts dont le souvenir est profondément ancré dans l'imagination du peuple et poétisent des événements historiques remontant à un passé plus ou moins lointain; — le **cycle breton**, connu encore sous le nom des romans de la Table ronde; — le **cycle antique**, d'inspiration grecque et romaine.

Presque toutes les chansons de geste (il nous en reste 70 à 80) sont écrites en vers décasyllabes assonancés et répartis en **lais** ou couplets de longueur inégale. Elles étaient chantées par les **jongleurs** avec accompagnement de **vielle** (sorte de violon à trois cordes).

Suivant une tradition très ancienne, on peut les répartir en trois **gestes** principales:

La geste de Charlemagne, qui comprend des poèmes relatifs à Charlemagne et à sa famille; il faut citer: »Huon de Bordeaux«, »Berthe aux grands pieds« (c'est l'histoire de la mère de Charlemagne) et surtout »La Chanson de Roland« (fin du XI^e ou début du XII^e siècle). »La Chanson de Roland«, qui compte 4002 vers de dix syllabes et dont on ignore l'auteur (Tuold?), se rattache à des faits historiques modifiés par la légende; c'est à la fois l'œuvre la plus ancienne et la plus belle de la littérature française du moyen âge.

La geste de Guillaume d'Orange a pour sujet la lutte du Midi contre les Sarrasins. Citons parmi les principales chansons de cette geste: »La Prise d'Orange«, »Aliscans« et »Aimeri de Narbonne«.

La geste de Doon de Mayence raconte la lutte de la féodalité contre la royauté. La principale chanson de cette geste est »Renaud de Montauban«.

3. LES ROMANS DE LA TABLE RONDE, écrits en vue de la lecture, empruntaient leur matière à des légendes étrangères et donnaient à l'amour une place prédominante. Ils gravitaient autour de la légende du roi Arthur: ce roi de la Grande Bretagne avait fondé l'ordre des Chevaliers de la Table ronde, ainsi nommés parce qu'ils prenaient leurs repas autour d'une table ronde dans une égalité parfaite, et dont le but était la conquête du Saint-Graal (le vase où Joseph d'Arimathie avait recueilli le sang du Christ).

Ces romans ont été tirés des **lais**, poèmes très courts, ayant pour sujet la peinture de l'amour. La plupart de ces lais sont l'œuvre d'une femme, qui était née en France mais habitait l'Angleterre — **Marie de France** (XII^e siècle).

Une des légendes les plus connues et les plus exploitées, c'est l'**histoire de Tristan et d'Yseult**. On y trouve l'amour plus fort que la vie et la mort. Au XII^e siècle deux poètes **Béroul** et **Thomas** racontèrent les amours de ces deux amants immortels, dans deux œuvres dont nous n'avons conservé que des fragments. D'autres écrivains s'y essayèrent au XIII^e siècle, en France aussi bien qu'en Allemagne. Le »Tristan« de Gottfried de Strasbourg a fourni à Richard Wagner les données de son drame célèbre.

Parmi les poètes qui ont adapté au goût français la »matière de Bretagne« il faut citer **Chrétien de Troyes** (XII^e siècle). Ses poèmes les plus connus sont: »Lancelot ou Le conte de la charrette«, »Yvain ou Le chevalier au lion« et »Perceval ou Le conte du Graal« (ce dernier est resté inachevé).

4. LE CYCLE ANTIQUE. — Plusieurs écrivains du moyen âge se sont inspirés de l'antiquité grecque et romaine. Parmi les principaux de ces romans antiques il faut citer: »Le Roman d'Alexandre« (XII^e siècle), œuvre de deux auteurs, **Lambert le Tort** et **Alexandre de Bernay**; »Le Roman de Troie«, »Le Roman de Thèbes« et »Le Roman d'Enéas« (XII^e siècle), attribués à **Benoît de Sainte-More**.

5. ROMANS DIVERS. — Quelques romans ne se rattachent à aucun des trois cycles traditionnels. Mentionnons »Floire et Blanchefleur« et »Aucassin et Nicolette« (XII^e siècle), dont l'auteur est inconnu et dans lesquels le récit en prose alterne avec le chant en vers (d'où le titre de chantefable).

6. LA POÉSIE SATIRIQUE ET ALLÉGORIQUE. — L'esprit de critique railleuse, qui caractérise avant tout ce qu'on est convenu d'appeler l'esprit gaulois, a produit au moyen âge deux sortes d'œuvres: de petits contes en vers — les »fabliaux«, et une vaste compilation de contes d'animaux — »Le Roman de Renart«.

Les fabliaux, poèmes comptant en moyenne 300 à 400 vers octosyllabiques, et datant tous du XIII^e et du début du XIV^e siècle, ont un caractère satirique: ils s'en prennent aux femmes habiles à se venger des hommes; ils ne manquent pas de ridiculiser les maris, les prêtres; ils se moquent des paysans et ont même parfois une attitude peu respectueuse envers des personnages sacrés. Certains d'entre eux ont plutôt un caractère moral. Citons: »Le tombeur de Notre-Dame« (dont A. France a tiré son »Jongleur de Notre-Dame«), »La housse partie« (la couverture partagée) par **Bernier**, »Le chevalier au barizel«, etc.

»Le Roman de Renart« met en scène des animaux. C'est une collection de poèmes qui s'est constituée au cours du XII^e et qui s'est augmentée jusqu'à la fin du XIII^e siècle. Ce roman compte plus de 100.000 vers. Deux noms d'auteurs sont parvenus jusqu'à nous: **Pierre de Saint-Cloud** et **Richard de Lison**. — Tout l'intérêt de ce roman est con-

centré dans la lutte du renard et du loup, c'est-à-dire de la ruse contre la force brutale. Vainqueur des animaux plus forts que lui, le renard est vaincu par les bêtes plus faibles (coq, corbeau, moineau...).

»**Le Roman de la Rose**« (XIII^e siècle), commencé par **Guillaume de Lorris**, continué par **Jean Clopinel** (de Meung-sur-Loire; de là: **Jean de Meung**), et comptant 22.000 vers octosyllabiques, est un poème allégorique. La première partie de ce roman est une sorte d'art d'aimer qui enseigne le respect et l'adoration de la femme; la seconde partie, composée par Jean de Meung, est pleine de dissertations variées sur la philosophie, la théologie, l'astronomie etc., ainsi que de satires violentes contre les femmes, les religieux et les grands.

7. LA POÉSIE LYRIQUE. — Les principaux genres de la poésie lyrique au moyen âge étaient: les **chansons de toile**, que les femmes chantaient pendant leurs travaux d'aiguille; le **rondeau**, chanson à danser composée de trois couplets, et qui plus tard a pris le nom de »triolet«; la **pastourelle**, chant à deux personnages, dont le sujet est toujours la rencontre à la campagne d'un chevalier et d'une bergère; l'**aube** ou **aubade**, dont le thème habituel est la séparation de deux amoureux au point du jour; la **complainte**, poème exprimant la tristesse, etc.

Les poètes du Midi s'appelaient des **troubadours**, ceux du Nord des **trouvères**. Troubadours et trouvères étaient des poètes originaux, tandis que les **jongleurs** et **ménéstrels** allaient de ville en ville, de château en château, chanter des œuvres qu'ils n'avaient pas composées. Citons **Bernard de Ventadour** (XII^e siècle) et **Jaufré Rudel** (XII^e siècle) parmi les troubadours, **Conon de Béthune** (XIII^e siècle), **Colin Muset** (XIII^e siècle) et **Rutebeuf** (XIII^e siècle) parmi les trouvères. Au XV^e siècle se distinguent surtout le prince **Charles d'Orléans**, dont la poésie est pleine de grâce, et **François Villon**, qui est sans doute le plus grand poète français du moyen âge.

8. LE THÉÂTRE. — Le théâtre est né du culte religieux. Lors des grandes fêtes, à la Noël ou à Pâques, les prêtres introduisaient au milieu de l'office des représentations dialoguées de scènes évangéliques; ainsi naquirent les drames liturgiques, qui étaient de simples paraphrases des textes sacrés. Le plus ancien drame écrit en français date du XII^e siècle, c'est la »**Représentation d'Adam**«, dont on ignore l'auteur.

Du XIII^e au XIV^e siècle apparaissent des pièces qui contenaient un drame humain que venait dénouer l'intervention de la Vierge, — ce sont les **miracles**. Citons »Le Miracle de Théophile«, de **Rutebeuf** (XIII^e siècle). Du XIV^e siècle on a conservé 43 miracles.

Entre 1400 et 1548 fleurissent les **mystères** (on en a conservé une soixantaine). A la différence des miracles, qui traitent des affaires de simples mortels, les mystères étaient presque toujours tirés de la Bible. Les plus connus sont ceux qui racontent l'histoire de Jésus-Christ et qu'on appelle »les mystères de la Passion«. Ce sont moins des drames que de simples successions de tableaux, d'une longueur interminable. Il faut citer

»Le mystère de la Passion« (1450) d'**Arnould Gréban**. Il existe quelques mystères qui ne sont pas puisés aux sources sacrées, tel »Le Mystère du siège d'Orléans« (1439), dont le sujet est la délivrance d'Orléans par Jeanne d'Arc.

Les plus anciennes **comédies** datent du XIII^e siècle: »Le Jeu de la Feuillée« (1262) et »Le Jeu de Robin et Marion« — qui n'est qu'une pastourelle dramatisée — par **Adam de la Halle**.

Les principaux genres de comédie datent du XV^e siècle. Ce sont les farces, les sotties et les moralités. Les **farces**, toutes composées entre 1440 et 1560, sont de petites pièces essentiellement amusantes, qu'on inséra d'abord comme intermède comique dans la représentation d'un mystère, puis qu'on joua indépendamment de tout mystère. On a conservé environ 150 farces. Les deux plus célèbres sont »La Farce du Cuvier« et »La Farce de Maître Pathelin«. — Les **sotties** étaient des pièces avant tout satiriques. La plus connue est »La Sottie du Prince des Sots«, composée en 1512 par **Pierre Gringoire**, à la demande de Louis XII, et dirigée contre le pape Jules II, avec lequel le roi avait eu des démêlés. — Les **moralités** avaient une intention moralisatrice. On y attaque des vices, tels que la dureté des riches, les excès de la gourmandise, etc. La moralité deviendra la comédie de mœurs et de caractère.

9. LES PREMIERS PROSATEURS sont des historiens. Jusqu'au XIII^e siècle les chroniqueurs écrivent en latin (**Grégoire de Tours**, 544-595; **Éginhard**, 770-840; etc.). L'histoire en langue vulgaire commence avec les croisades, c'est-à-dire au XII^e siècle. Ceux qui prirent part à ces expéditions lointaines éprouvèrent le désir d'en faire le récit. Il y a eu au moyen âge quatre grands chroniqueurs: **Geoffroy de Villehardouin** (1165-1213), qui a écrit »La conquête de Constantinople«; **Jean, sire de Joinville** (1224-1317), qui a écrit la vie de saint Louis, dont il avait été l'ami et le conseiller; **Jean Froissart** (1337-1410), qui dans ses »Chroniques« a raconté ce qu'il avait entendu dire au cours de ses nombreux voyages à travers la France, en Angleterre et en Italie; **Philippe de Commines** (1445-1511), qui, avec ses »Mémoires«, mérite vraiment le nom d'historien, parce qu'il ne se contente pas de raconter les événements, mais il en découvre les causes et en recherche les conséquences.

LA RENAISSANCE.

10. LA RENAISSANCE. — On appelle Renaissance le mouvement de rénovation littéraire et artistique qui s'est produit dans l'Europe occidentale à la fin du XV^e siècle et dans le courant du XVI^e. Ce mot ne signifie point que le moyen âge fut »une longue nuit intellectuelle«, comme on l'a cru quelquefois. Seule la fin du moyen âge fut une période de stérilité pour les lettres et les arts. La résurrection des lettres eut deux causes générales: 1^o la diffusion des trésors de l'antiquité apportés par les savants grecs, qu'avait chassés la prise de Constantinople par les Turcs (1453); 2^o la découverte de l'imprimerie, qui fut à peu près contemporaine de ce dernier événement et qui permit la multiplication plus rapide et moins coûteuse des chefs-d'œuvre antiques.

Ce qui caractérise avant tout le mouvement de la Renaissance, c'est le retour à l'antiquité, qui au moyen âge avait été peu connue et mal comprise. De nombreux érudits entreprennent des éditions d'auteurs grecs et latins; en même temps on publie au XVI^e siècle des traductions des œuvres anciennes. Le plus célèbre des traducteurs de ce temps est **Jacques Amyot** (1513-1593). L'influence de l'antiquité s'est exercée à la fois sur le fond et sur la forme des œuvres littéraires. La Renaissance propose comme idéal à l'homme le plein et libre développement de toutes ses facultés. Le corps est réhabilité; l'amour des formes renaît; la curiosité s'éveille sur toutes les questions jusque-là soustraites aux interrogations humaines. On se reprend enfin à aimer la vie. Et, en même temps que le corps est remis en honneur, l'esprit voit tomber toutes les entraves qui jadis paralysaient son essor.

11. LES PROSATEURS. — Les deux plus grands prosateurs du XVI^e siècle sont Rabelais et Montaigne.

François Rabelais (1493-1553), médecin puis chanoine, a publié l'histoire de la vie de Gargantua et de son fils Pantagruel, en quatre livres (1532-1552). Il s'y révèle satirique mordant. Son œuvre, c'est une satire de la société contemporaine, un panégyrique de la Nature. Rabelais prêche l'ardent amour de la vie et le libre épanouissement des individualités humaines. Sa philosophie marque une réaction contre la conception chrétienne du moyen âge; elle a pour règle: »Fais ce que voudras«. Son style, d'une crudité et d'une richesse extraordinaires, fait de lui le conteur le plus savoureux du XVI^e siècle.

Michel Eyquem de Montaigne (1533-1592), juriste et pendant quelques années maire de Bordeaux, renonça vite à toute vie politique, s'enferma dans sa »librairie« (bibliothèque) et y passa la plus grande partie de sa vie. Il y commença cette série de lectures et d'analyses morales d'où sortirent ses »Essais«. C'est une suite de réflexions sur l'amitié, la mort, l'éducation des enfants... »Ami lecteur, dit-il, je suis moi-même la matière de mon livre«. Ce qui fait la valeur de ses »Essais«, c'est qu'en se peignant, il a peint la nature humaine« (Voltaire). Montaigne est un sceptique. À une époque où chacun s'écrie »Je sais!« il murmure doucement: »Que sais-je?«

Parmi les prosateurs il faut citer quelques conteurs: **Bonaventure des Périers**, **Marguerite de Valois** et **Brantôme**.

12. LES POÈTES. — Tandis que certains poètes prolongent la tradition poétique du moyen âge (**Clément Marot**), plusieurs jeunes gens conçoivent l'audacieux dessein de renouveler la poésie française: en enrichissant la langue; en introduisant dans la versification française plus de régularité qu'il n'y en avait avant le XV^e siècle; en substituant aux petits genres usités au moyen âge les grands genres imités de l'antiquité, ainsi que le sonnet italien, et en introduisant dans la poésie moderne la mythologie païenne. Ces jeunes gens, au nombre de sept, prirent le nom de la **Pléiade**, par allusion aux sept étoiles de la constellation ainsi appelée.

Le chef de cette nouvelle école poétique fut **Pierre de Ronsard** (1524-1585), tandis que **Joachim du Bellay** (1522-1560) en fut le théoricien.

Parmi les poètes secondaires il faut citer **Maurice Scève**, auteur d'un poème philosophique et moral sur l'homme («Microcosme», 1562), **Louise Labbé** et **Agrippa d'Aubigné**.

13. LE THÉÂTRE. — L'arrêt du Parlement de 1548, en interdisant la représentation des mystères, porta un coup mortel au théâtre populaire du moyen âge. La faveur du public cultivé s'attache au théâtre nouveau qu'inaugure **Jodelle** en 1552, théâtre savant, imité avant tout de l'antiquité gréco-latine. Ce théâtre antique avait été préparé par la traduction de nombreuses tragédies grecques; mais les auteurs dramatiques s'inspirèrent aussi des tragédies de Sénèque.

La première tragédie qui se soit inspirée de l'antiquité est la «Cléopâtre» (1552) d'Étienne Jodelle. Les poètes dramatiques les plus connus sont **Robert Garnier** et **Antoine de Montchrestien**.

A la tradition comique du moyen âge se mêle grâce à la Renaissance l'imitation de l'antiquité, dont certaines œuvres sont vulgarisées par des traductions (le théâtre de Térence, d'Aristophane, de Plaute). Mais beaucoup plus importante fut l'influence italienne.

La première comédie moderne fut l'«Eugène» de Jodelle, jouée devant la cour le même jour que sa «Cléopâtre», en 1553. Le poète comique le plus fécond fut **Pierre Larivey**, qui a écrit douze comédies (dont neuf nous ont été conservées) et qui a subi l'influence italienne.

LE XVII^e SIÈCLE.

14. Au début du XVII^e siècle, au sortir d'une longue période d'agitation, un besoin d'ordre et de règle se fait sentir en France. L'esprit d'autorité va s'introduire en littérature comme en politique; la raison va s'installer partout en souveraine maîtresse. C'est à ces aspirations nouvelles que répond la réforme de **François de Malherbe** (1555-1628), poète qui, s'élevant contre les trop grandes libertés que s'étaient permises les poètes de la Pléiade, prêcha l'épuration de la langue et le culte de la forme. Ce qui contribua aussi à discipliner la littérature du XVII^e siècle, ce fut la création de l'Académie Française en 1635, sous la protection du cardinal de Richelieu. («La principale fonction de l'Académie sera de travailler avec tout le soin et toute la diligence possible à donner des règles certaines à notre langue, et à la rendre pure, éloquente et capable de traiter les arts et les sciences». Art. 24.)

La littérature du XVII^e siècle est tout imprégnée d'idées religieuses; elle est respectueuse de l'ordre politique établi; les écrivains sont avant tout des psychologues et des moralistes, préoccupés seulement de l'amélioration des individus: la qualité dominante de cette littérature — impersonnelle — est **la raison**. La littérature de ce siècle élimine la nature extérieure, et, dans la nature humaine, néglige ce qu'il y a de bas, de

singulier, d'exceptionnel, pour reproduire seulement ce qui est noble, général et universel. Les écrivains ont le culte de l'antiquité, de la perfection artistique et de la raison. »Aimez donc la raison: que toujours vos écrits — Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix«, a proclamé Boileau, le théoricien du classicisme.

15. LES PROSATEURS. — La littérature du XVII^e siècle compte de très grands prosateurs: des philosophes, tels **René Descartes** (1596-1650), dont les principaux ouvrages sont: »Discours de la méthode«, »Principes de philosophie« et »Traité des passions« et **Blaise Pascal** (1623-1662), auteur des »Provinciales«, des »Pensées« etc.; — des moralistes, tels **François duc de la Rochefoucauld** (1613-1680), auteur des célèbres »Maximes« dont le fond est résumé dans cette maxime: »Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer«, et **Jean de La Bruyère** (1645-1696), de l'œuvre duquel (»Les Caractères«) se dégage un profond pessimisme; — des prédicateurs, tels **Jacques-Bénigne Bossuet** (1627-1704) et **Bourdaloue**.

Parmi les prosateurs il faut mentionner aussi: **M-me de Sévigné** (1626-1696), dont les lettres à sa fille sont restées classiques; — **M-me de La Fayette** (1634-1693), qui a écrit un des plus beaux romans psychologiques de la littérature française, »La Princesse de Clèves«; — **le cardinal de Retz** (1614-1679), dont les »Mémoires« sont consacrés à l'histoire de la Fronde; — **François de Salignac de la Mothe-Fénelon** (1651-1715), dont l'œuvre, variée, est pleine de noblesse: »Les Aventures de Télémaque«, »Dialogues sur l'éloquence«, »Lettre à l'Académie«, »Traité de l'éducation des filles«.

Il faut citer aussi comme romanciers **Honoré d'Urfé**, **M-elle de Scudéry**, **Scarron** et **Furetière**.

16. LES POÈTES. — A côté de **Malherbe**, dont nous avons déjà parlé, il faut mentionner **Mathurin de Régnier** (1573-1613), auteur de satires, et dont la poétique se résumait en un mot: liberté du poète. Citons aussi **Théophile de Viau**, **François Maynard** et **Racan**.

Il faut faire une place à part à **Nicolas Boileau-Despréaux** (1636-1711), le sévère théoricien du classicisme, auteur de »Satires«, d'»Épîtres«, de »L'Art poétique«, d'un poème héroï-comique »Le Lutrin« etc.

Jean de La Fontaine (1621-1695) mérite une place à part. Il a traité le genre de la fable d'une façon très personnelle. Il se soucie peu d'inventer les sujets, il les emprunte. »Son originalité, a dit Sainte-Beuve, est dans la manière, non dans la matière«. Dans ses »Fables« il peint toutes les conditions sociales, tantôt sous la figure des animaux, tantôt sans aucune transposition. Ses fables, c'est »une ample comédie à cent actes divers«.

17. LE THÉÂTRE. — Les grands genres du XVII^e siècle furent la tragédie et la comédie; ce sont ses titres de gloire immortels.

Le théâtre du XVII^e siècle délaisse les sujets religieux si souvent traités au moyen âge et va puiser de plus en plus aux sources grecques et

latines. Les pièces religieuses deviennent plus rares (citons »Polyeucte« de Corneille, »Esther« et »Athalie« de Racine). Les auteurs se soumettent (quelquefois avec peine) à la règle des trois unités (unité de temps, de lieu et d'action), formulée ainsi par Boileau:

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

Il y a trois grands noms: Corneille, Racine et Molière.

Pierre Corneille (1606-1684), à part quelques pièces qui se rattachent à l'antiquité grecque et »Le Cid« dont le sujet est emprunté à l'Espagne du XI^e siècle, a tiré ses tragédies de l'histoire romaine et de ses prolongements. Ses principales tragédies sont: »Le Cid« (1636), qui donna lieu à une »querelle« célèbre, »Horace« (1640), »Cinna ou La Clémence d'Auguste« (1640), »Polyeucte martyr« (1643). Corneille dans ses tragédies n'a pas donné à l'amour une place aussi grande que Racine dans les siennes: pour lui, l'amour est fondé sur le mérite de la personne qu'on aime, la raison peut le justifier et la volonté a prise sur lui; il doit être subordonné au devoir: »Amour, sers mon devoir, et ne le combats plus«, dira Chimène. Corneille est le poète de la volonté, de la force d'âme; il »peint les hommes comme ils devraient être«, a dit de lui La Bruyère. — Il faut citer aussi sa comédie »Le Menteur« (1643).

Jean Racine (1639-1699) a puisé les sujets de ses pièces à des sources plus variées que Corneille: il emprunte à l'antiquité grecque et romaine, à l'histoire moderne, à la Bible. Citons »Andromaque« (1667), »Britannicus« (1669), »Bérénice« (1670), »Iphigénie en Aulide« (1674), »Phèdre« (1677), »Esther« (1689) et »Athalie« (1691), ainsi que sa comédie »Les Plaideurs« (1668). — Racine a surtout excellé à peindre l'amour, sous toutes ses formes, depuis l'amour maternel jusqu'à la passion criminelle. Pour lui l'amour est un instinct aveugle et mystérieux, incapable de rendre compte de son origine à la raison et d'obéir aux ordres de la volonté. Sa conception de l'amour diffère profondément de celle de Corneille. On a dit qu'il peint les hommes tels qu'ils sont, tandis que Corneille peint les hommes comme ils devraient être.

Jean Baptiste Poquelin, Molière (1622-1673), acteur de profession, est le plus grand auteur comique. Il a écrit des farces, des comédies-ballets, un opéra (»Psyché«), des comédies d'intrigue, de mœurs, de caractères. Il faut surtout citer: »Les Précieuses ridicules« (1659), »Le Tartuffe« (1664), »Don Juan« (1665), »Le Misanthrope« (1666), »L'Avare« (1668), »Le Bourgeois gentilhomme« (1670), »Les Femmes savantes« (1672) et »Le Malade imaginaire« (1673). — Molière ne se contente pas de vouloir faire rire; il prétend donner des leçons sur la scène. Apôtre de la nature et de la vérité, il dévoile, avec amertume, le mensonge sur lequel reposent habituellement les rapports des hommes entre eux dans la société (»Le Misanthrope«); il fustige hardiment l'hypocrisie, l'avarice, tous les vices et les travers de la société contemporaine.

Parmi les auteurs dramatiques du XVII^e siècle il faut mentionner **Alexandre Hardy**, **Jean Mairet** (qui composa la première tragédie régulière, «Sophonisbe» 1634), **Rotrou** et **Thomas Corneille**. Méritent d'être cités comme auteurs comiques: **Quinault**, **Boursault** et **Antoine Monfleury**.

LE XVIII^e SIÈCLE.

18. Tout en continuant la littérature du XVII^e siècle, avec laquelle elle forme la littérature classique, la littérature du XVIII^e s'en distingue néanmoins par ses tendances générales. »Ce qui différencie tout d'abord le XVIII^e siècle du précédent, c'est que la littérature pure y tient beaucoup moins de place que les questions philosophiques et sociales. A une époque monarchique et chrétienne, très attachée aux dogmes politiques aussi bien qu'aux dogmes religieux, succède une période de libre examen où l'on se met à discuter, à contester, à attaquer les deux fondements de la société d'alors: la royauté absolue et le catholicisme«. (H. Sensine.) Ensuite, tandis que le XVII^e siècle avait eu peu d'ouvertures sur les divers pays européens, au XVIII^e siècle au contraire un échange constant s'établit entre la France et l'étranger.

19. **LES PROSATEURS.** — Deux noms, surtout, dominant: Voltaire et Rousseau. On pourrait dire que presque tout le siècle porte leur marque.

François-Marie Arouet, Voltaire (1694-1778) est le représentant le plus complet du XVIII^e siècle. Il croit au progrès. La conclusion pratique de sa philosophie, c'est qu'il faut par l'accumulation des efforts individuels tâcher d'améliorer la vie sociale. Et la meilleure illustration de sa doctrine fut sa propre vie de labeur et de lutte pour le progrès humain. Il fut un réformateur ardent et sincère, qui combattit avec courage tous les abus sociaux et se fit l'avocat de toutes les causes justes. Son activité est multiple: historien, il écrit l'«Histoire de Charles XII» (1731), «Le siècle de Louis XIV» (1751), l'«Histoire de la Russie sous Pierre le Grand» (1763); auteur dramatique, il publie des tragédies («Zaïre», 1732; «Mérope», 1743..) et des comédies; philosophe, il compose un «Dictionnaire philosophique» (1764); il écrit aussi des poésies diverses, des satires etc.; il excelle surtout dans le conte et le roman, qu'il enveloppe de sa fine et pénétrante ironie («Zadig ou La Destinée», 1747; «Candide ou L'Optimisme», 1759; etc.). On dit quelquefois »le siècle de Voltaire«, pour désigner le XVIII^e siècle.

Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) occupe dans son siècle une place bien à part; philosophe, il représente la réaction sentimentale contre l'intellectualisme exagéré des encyclopédistes; écrivain, il annonce déjà la littérature personnelle que développera le romantisme. A la différence de Voltaire, il demeure respectueux de la religion. Ses idées sociales forment un système cohérent, dont le point de départ est ce grand

principe que l'homme, bon et heureux à l'état de nature, est rendu méchant et malheureux par la société. Ses œuvres principales: »Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes« (1754), »Du Contrat social ou Principes du droit politique« (1762); »Julie ou La Nouvelle Héloïse« (1761), »Les Confessions« (publiées après sa mort, 1781-1788), et surtout »Émile ou De l'éducation« (1762), son chef-d'œuvre, où il a exposé ses idées pédagogiques.

Le dix-huitième siècle compte beaucoup d'autres écrivains en prose qui ont illustré leur temps: **Saint-Simon** (1675-1755), qui fut »le chroniqueur des intrigues et des scandales de la Cour de 1691 à 1722 et décrivit exclusivement par ses dessous et ses laideurs une société dont La Bruyère avait été au grand jour le peintre sévère mais désintéressé« (G. de Plinval); — **Montesquieu** (1689-1755), qui fut un peintre de mœurs attentif et spirituel (»Lettres persanes«, 1721) ainsi qu'un historien de grand mérite (»Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence«, 1743) et un sociologue dont l'œuvre a fait date (»Esprit des lois«, 1748); — **Buffon** (1707-1788), qui fut un grand savant (»Histoire naturelle«) doublé d'un brillant styliste (mentionnons son »Discours sur le style«); — **Diderot** (1713-1784) qui, avec **d'Alembert**, fut l'organisateur courageux de »l'Encyclopédie« (voir l'article »A propos de l'Encyclopédie«). — Parmi les romanciers il faut, à côté de Voltaire et Rousseau, citer: **Marivaux** (»La vie de Marianne« et »Le Paysan parvenu«), l'abbé **Prévost** (1697-1763), surtout connu comme auteur de »Manon Lescaut«, **Marmontel** (1723-1799), dont le roman historique »Bélisaire« (1766) fut traduit en serbocroate, **Diderot** (1713-1784; »Le Neveu de Rameau«, »La Religieuse«), **Bernardin de Saint-Pierre** (1737-1814) qui — disciple de Rousseau — a voulu donner dans »Paul et Virginie« le roman de l'homme naturel. Il faut citer à part **Alain-René Lesage** (1668-1747), le meilleur représentant du roman de mœurs au XVIII^e siècle. Ses deux principales œuvres sont »Le Diable boiteux« (1707) et »l'Histoire de Gil Blas de Santillane« (1715-1735). Excellent observateur, Lesage nous a donné une peinture vivante de la société de son temps. **Vauvenargues**, **Chamfort** et **Rivarol** continuent la lignée des moralistes.

20. LES POÈTES. — Le XVIII^e siècle, qui a eu de très grands prosateurs, n'a guère eu de grands poètes. Nous n'y trouvons que des poètes secondaires: **Louis Racine**, **l'abbé Delille**, **Jean-Baptiste Rousseau**, **Gilbert**, **Gresset**... Plutôt que des poètes, ce sont des versificateurs habiles. Le seul vrai poète, c'est **André Chénier** (1762-1794). Comme les classiques, il conserve le culte des anciens, qu'il imite de très près dans ses »Bucoliques«; d'autre part, il annonce déjà la poésie romantique par l'accent personnel de ses »Élégies« et de ses »Iambes«. C'est pourquoi on a pu dire qu'il »apparaît soit comme le dernier des classiques soit comme le premier des romantiques«.

21. LE THÉÂTRE. — La grande passion littéraire du XVIII^e siècle fut pour le théâtre. Mais dans cette abondante production théâtrale il y a deux parts de valeur tout à fait inégale, la tragédie étant très inférieure à la comédie.

La tragédie du XVIII^e siècle n'est guère qu'une copie décolorée de la tragédie classique. Deux écrivains seulement ont tenté un effort pour renouveler la scène tragique: **Crébillon** (1674-1762), qui a surtout cherché à provoquer l'horreur («*Idoménée*», «*Atrée et Thyeste*»); on lui prête ce mot: «*Corneille avait pris le ciel, Racine la terre, il ne me restait que l'enfer*»; — et **Voltaire**, qui a élargi le cadre de la tragédie en traitant des sujets beaucoup plus variés, introduit plus de vérité dans le décor et le costume et donné plus de place au spectacle; il a fait souvent de la scène une tribune (à côté de «*Zaïre*» et de «*Mérope*» citons aussi «*La Mort de César*» et «*Œdipe*»).

La comédie est beaucoup plus intéressante et variée que la tragédie. Citons: **Régnard** («*Le Joueur*», «*Le Légataire universel*»), **Dancourt** («*Le Chevalier à la mode*», «*Les Bourgeois de qualité*»...), **Lesage** («*Crispin rival de son maître*» et «*Turcaret ou Le financier*»...), **Destouches** etc. Deux écrivains surtout ont rajeuni le genre comique: **Marivaux** (1688-1763), qui a pris l'amour comme thème exclusif de ses pièces, excellant dans la peinture des caractères féminins («*La Surprise de l'amour*», «*Le Jeu de l'amour et du hasard*», «*Les Fausses confidences*», etc.) — et **Beaumarchais** (1732-1799), dont les deux chefs-d'œuvre sont «*Le Barbier de Séville*» (1775) et «*Le Mariage de Figaro*» (1781). Ce qui constitue la grande nouveauté de ses deux pièces, c'est la violente satire qu'il y fait de la société de l'ancien régime, à laquelle il oppose le pouvoir grandissant de la classe populaire.

LE XIX^e ET LE XX^e SIÈCLE.

22. La Révolution Française, en opérant un complet revirement d'idées, a contribué à préparer la renaissance littéraire à laquelle on a donné le nom de **romantisme**. En proclamant le principe de la liberté et le droit pour l'individu de se développer pleinement, la Révolution a encouragé les écrivains à se dégager de l'entrave des règles classiques et à enfermer dans leurs œuvres leur personnalité entière. Au XVII^e siècle la raison, tout en étant prédominante, se bornait à contenir l'imagination et la sensibilité sans les étouffer; au XVIII^e siècle ces deux facultés furent entièrement sacrifiées à la raison. Au début du XIX^e siècle il se produit une réaction contre le pur intellectualisme du siècle précédent. Le romantisme a pour caractère essentiel la prédominance de la sensibilité et de l'imagination sur la raison. «*Il affranchit l'art des formules coercitives et des serviles imitations, de tout ce qui restreignait le génie individuel*» (G. Pelissier).

23. Le **romantisme** eut deux grands précurseurs:

Madame de Staël (1766-1817) qui, en renseignant les Français sur l'étranger, a élargi leur horizon intellectuel («*De l'Allemagne*») et qui a préparé la littérature personnelle en se mettant tout entière dans ses deux romans («*Delphine*», 1803; «*Corinne ou De l'Italie*», 1807);

François-René de Chateaubriand (1768-1847), qui s'est attaché surtout à provoquer l'apparition d'une littérature nationale et

chrétienne et, pour cela, a commencé par remettre en honneur l'art français du moyen âge; on trouve chez lui l'expression de quelques-uns des grands sentiments qui empliront l'âme romantique: la mélancolie indéfinissable (»le mal du siècle«), l'amour de la nature, le sentiment de la poésie des ruines (»Atala«, »René«; »Le Génie du Christianisme«, 1802; »Les Martyrs« 1809; »Itinéraire de Paris à Jérusalem«, 1811).

24. LA POÉSIE LYRIQUE fut le grand genre du romantisme. Les quatre plus grands poètes romantiques sont les suivants:

Alphonse de Lamartine (1790-1869) est le plus spontané des poètes. Sa poétique est résumée dans ce vers: »Écoute ton cœur battre et dis ce que tu sens«. Au lieu de décrire la nature extérieure, il s'est plongé dans son âme, en exprimant sa mélancolie d'une manière vague et indéfinissable. Ses principaux recueils de poésies: »Méditations poétiques«, 1820; »Nouvelles Méditations poétiques«, 1823; »Harmonies poétiques et religieuses«, 1830. Il a publié aussi deux poèmes épiques (»Jocelyn«, »La Chute d'un ange«), quelques romans autobiographiques (»Graziella«, »Raphaël«...), des œuvres d'histoire (»Histoire des Girondins«...), des récits de voyage (»Voyage en Orient«) etc.

Alfred de Vigny (1797-1863) est un poète penseur. Sa philosophie est une philosophie pessimiste. Il comprit le premier en France que le poète philosophe, au lieu d'exprimer en vers abstraits des idées abstraites, devait tâcher de convertir l'idée en émotion par le moyen d'une image symbolique. Recueils de poésies: »Poèmes«, 1822; »Poèmes antiques et modernes«, 1826; »Les Destinées«, 1864. Il écrivit aussi des romans (»Cinq-Mars«, »Stello«) et des nouvelles (»Servitude et grandeur militaires«) ainsi que quelques pièces de théâtre. Après sa mort on a publié son journal (»Journal d'un poète«).

Victor Hugo (1802-1885), le chef et le théoricien du romantisme et son plus complet représentant, s'est essayé dans presque tous les genres littéraires. Sa faculté maîtresse est l'imagination, servie par une puissance verbale extraordinaire. Principaux recueils de poésies: »Les Orientales«, 1829; »Les Feuilles d'automne«, 1831; »Les Voix intérieures«, 1837; »Les Châtiments«, 1853; »Les Contemplations«, 1856; »La Légende des siècles« 1859, 1877, 1883. Il a écrit aussi des drames, des romans, des œuvres politiques etc.

Alfred de Musset (1810-1857) est, avant tout, le poète de la passion. Recueils de poésies: »Premières poésies«, »Poésies nouvelles«. Il a publié aussi un roman, des nouvelles, des pièces de théâtre etc.

Parmi les poètes romantiques il faut citer: **Auguste Barbier, Auguste Brizeux, Victor de Laprade, M-me Desbordes-Valmore**, et — en marge du romantisme — **C. Delavigne et Béranger**.

25. LE PARNASSE ET LE SYMBOLISME. — L'évolution de la poésie au XIX^e siècle se manifeste sous la forme d'une série d'oscillations qui tour à tour poussent les écrivains dans des sens opposés.

Les parnassiens ont voulu réagir contre les excès du lyrisme romantique en substituant à la poésie personnelle une poésie objective et impassible. La poésie renonce aux épanchements lyriques pour s'orien-

ter soit vers la poésie descriptive, soit vers la poésie philosophique qui remplace l'expression des sentiments particuliers par celle des idées générales. Les précurseurs du Parnasse furent: **Théophile Gautier** (1811-1872; »Émaux et Camées«), **Théodore de Banville** (1823-1891; »Les Cariatides«, »Odes funambulesques«...) et **Charles Baudelaire** (1821-1867; »Les Fleurs du mal«). Les trois principaux représentants de la poésie parnassienne furent: **Leconte de Lisle** (1818-1894), peintre des civilisations disparues, ainsi que l'un des plus merveilleux paysagistes de la littérature française (recueils de poésies: »Poèmes antiques«, 1853; »Poèmes barbares«, 1862; »Poèmes tragiques«, 1884; »Derniers poèmes«, 1895); sa poésie, descriptive, est très proche de la peinture (ut pictura poesis); — **José-Maria de Heredia** (1842-1905), qui poussa jusqu'au scrupule son amour de la perfection et qui excelle à enfermer dans le cadre étroit du sonnet des tableaux d'un riche coloris et d'une large perspective (»Les Trophées«, 1893); — **Sully Prudhomme** (1839-1907), qui ne se contente pas d'être un analyste subtil, mais aborde aussi la haute poésie philosophique (»Stances et poèmes«, 1865, »Épreuves«, 1866; »Solitudes«, 1869; »Vaines tendresses«, 1875; — »La Justice«, 1878...)

Aux environs de 1885 une réaction se produit contre la poésie parnassienne; il se constitue ce qu'on a appelé l'**école symboliste**. A la différence de la poésie parnassienne, qui par la netteté de ses contours se rapprochait des arts plastiques, sa poésie symboliste par sa fluidité vaporeuse rivalise avec la musique. »N o m m e r un objet, c'est supprimer les trois quarts de la jouissance du poème, qui est faite du bonheur de deviner un peu; le suggérer, voilà le rêve« (Mallarmé). Les principaux symbolistes furent: **Stéphane Mallarmé** (1842-1898; »L'après-midi d'un faune«, 1876; »Poésies complètes«, 1877, 1899); — **Paul Verlaine** (1844-1896; »Poèmes saturniens«, 1866; »Fêtes galantes«, 1869; »Romances sans paroles«, 1874; »Jadis et naguère«, 1884...); — **Tristan Corbière** (1845-1875; »Amours jaunes«, 1873) et **Arthur Rimbaud** (1854-1891; »Les Illuminations«).

Citons aussi: **Georges Rodenbach**, **Émile Verhaeren**, **M. Maeterlinck**, **Jean Moréas**, **Albert Samain**, **Henri de Régnier**, **Francis Jammes**, **Paul Claudel**, **Paul Valéry**...

Les excès de la poésie symboliste, son obscurité et son excessive liberté métrique, provoquèrent par réaction un retour au classicisme: c'est le **néo-classicisme**. Il faut citer: **Robert de Montesquiou**, **Fernand Gregh**, **Auguste Dorchain**...

26. LE ROMAN est le genre littéraire qui a pris au XIX^e siècle le plus riche développement. Nous avons déjà parlé des romans personnels de **M-me de Staël**, **Sénancour** (»Obermann«), **Benjamin Constant** (»Adolphe«), **A. de Vigny** (»Stello«), **Sainte-Beuve** (»Volupté«), **E. Fromentin** (»Dominique«) et, surtout, **Stendhal** (»Le Rouge et le Noir«, 1830; »La Chartreuse de Parme«, 1839) écrivent des romans d'analyse, des romans psychologiques.

Sous l'influence de Walter Scott, le roman historique a sa large place dans la production littéraire grâce à **A. de Vigny** (»Cinq-Mars«),

Victor Hugo («Notre-Dame de Paris», «Quatre-vingt-treize»; citons aussi ses romans «Les Misérables» et «Les Travailleurs de la mer»), **Prosper Mérimée** («Chronique du règne de Charles IX»), **Alexandre Dumas père** («Les Trois mousquetaires»), etc.

Délaissant l'évocation du passé, le roman se tourne vers la représentation de la vie présente. Le roman de mœurs contemporaines a d'ailleurs suivi deux tendances diverses, selon qu'il a rapproché la peinture de la réalité de la conception d'un certain idéal ou qu'il s'est proposé seulement de donner de cette réalité une image en quelque sorte photographique. De là deux écoles: l'école idéaliste, représentée par **Georges Sand** (1804-1876; «Indiana», «Mauprat», «La Mare au Diable», «François le Champi»...) et l'école réaliste représentée par Balzac.

Honoré de Balzac (1799-1850) a groupé ses nombreux romans sous le titre de «La Comédie humaine». Son œuvre est un vaste tableau de la société française de 1815 à 1848. Balzac y représente tous les milieux et toutes les professions. Il y peint non pas simplement l'amour, mais les passions diverses qui peuvent tyranniser les âmes. Il a deux facultés exceptionnelles: le don d'observation pénétrante de la réalité et une puissante imagination créatrice. Son œuvre restera comme un recueil de documents précieux sur la société de son temps et l'éternelle humanité, avec ses deux mille personnages, qu'il eut l'idée géniale de faire reparaître d'un roman à l'autre. C'est avec raison qu'on a dit qu'il «mérite, mieux encore que Shakespeare, mieux qu'aucun écrivain au monde, l'éloge fameux d'avoir été l'homme qui a le plus créé après Dieu». (F. Strowski). Principaux romans: «Le Père Goriot», «Eugénie Grandet», «César Birotteau», «La Cousine Bette», «Le Cousin Pons», «Le Lys dans la vallée», «Ursule Mirouët»...

27. LE RÉALISME ET LE NATURALISME. — Stendhal et Balzac avaient orienté le roman vers l'observation attentive de la réalité. Vers le milieu du XIX^e siècle apparaissent des romanciers qui veulent donner de la réalité une reproduction intégrale. Ils peindront à la fois la nature extérieure et la nature humaine, et dans cette nature humaine ils décriront les parties inférieures comme les parties supérieures, les traits singuliers comme les traits universels (les **réalistes**). Ils en viendront peu à peu à manifester une préférence pour la peinture de ce qui est grossier et exceptionnel; si bien que leur prétendu réalisme intégral ne sera plus finalement qu'un réalisme partiel, mais un réalisme qui se plaît à explorer surtout les régions inférieures de l'âme (les **naturalistes**).

Les principaux représentants du roman réaliste sont: **Gustave Flaubert** (1821-1880; «Madame Bovary», «L'Éducation sentimentale», «Trois contes», «Salammbô»...), **les frères de Goncourt** (Edmond 1822-1896 et Jules 1830-1870; «Renée Mauperin», «Germinie Lacerteux»...) et **Alphonse Daudet** (1840-1897; «Le Petit Chose», «Tartarin de Tarascon», «Jack», «Le Nabab», «Numa Roumestan», «Sapho»...; «Lettres de mon moulin», «Contes du lundi»..., recueils de nouvelles).

Le roman naturaliste est surtout représenté par **Émile Zola** (1840-1902; «Thérèse Raquin», «Les Rougon-Macquart» en 20 volumes, etc.) et

Guy de Maupassant (1850-1893; »Une vie«, »Bel ami«, »Pierre et Jean«, »Fort comme la mort«, et de nombreuses nouvelles).

28. Vers la fin du XIX^e siècle il se produit une réaction contre le naturalisme qui avait sombré dans le détail grossier et insignifiant. Cette réaction se produisit sous l'influence des critiques (Brunetière: »Le roman naturaliste«, 1883) et aussi, un peu, sous l'influence des romanciers russes, que révéla Melchior de Vogüé (»Le roman russe«, 1882). On revient au roman d'analyse et au roman de mœurs d'un réalisme débarrassé des prétentions scientifiques qu'avaient affichées les écrivains naturalistes.

Les principaux romanciers de la nouvelle tendance sont: **Anatole France** (1844-1924; »Le crime de Sylvestre Bonnard«, »Le jardin d'Épicure«, »Thaïs«, »Le Lys rouge«...), **Paul Bourget** (né en 1852; »Le Disciple«, »L'Étape«, »La Geôle«...) et **Maurice Barrès** (1862-1923; »Sous l'œil des barbares«, »Le jardin de Bérénice«, »Les Déracinés«, »L'Appel au soldat«, »Leurs Figures«, »Colette Baudoche«, »Un jardin sur l'Oronte«).

Le roman psychologique a aussi été cultivé par **Élémer Bourges**, **Édouard Estaunié**, **Marcel Prévost**, **René Bazin**, **Henri Bordeaux**... — Le roman historique a été continué par **Pierre Louys**, **Henri de Régnier**, **Maurice Maindron**. — Le plus brillant représentant du roman exotique a été **Pierre Loti** (1850-1923). Ses romans ont un seul sujet: la séparation déchirante de deux êtres qui s'aiment; un seul sentiment: le regret nostalgique du passé enfui; une seule idée, toujours obsédante: celle de la mort. Principaux romans: »Aziyadé«, »Le Roman d'un spahi«, »Le Mariage de Loti«, »Pêcheur d'Islande«, »M-me Chrysanthème«, »Ramuntcho«, etc.

Dans la dernière génération de romanciers il faut citer: **les frères Tharaud**, **Henri Barbusse**, **Romain Rolland**, **André Gide**, **Marcel Proust** (1871-1922; psychologue profond; ses romans ont été groupés sous le titre de »À la recherche du temps perdu«; les deux derniers volumes portent le titre de »Le temps retrouvé«), **Georges Duhamel** (né en 1884; son œuvre est pleine de noblesse), **Roland Dorgelès**, **Pierre Benoît**, **Paul Morand**, **François Mauriac**, **André Maurois**, **Maurice Martin du Gard**, **Jules Romains**...

29. **LE THÉÂTRE** tient une grande place dans le romantisme. »Le romantisme, tant de fois mal défini, n'est, à tout prendre, que le libéralisme en littérature... La liberté dans l'art, la liberté dans la société, voilà le double but auquel doivent tendre d'un même pas tous les esprits conséquents et logiques«. Ces idées, Hugo les développa en 1827, dans la »Préface de Cromwell«, manifeste de l'école romantique. C'étaient, selon la parole célèbre de Leconte de Lisle, des »idées tombées dans le domaine public«. Hugo ne fait que les grouper et les exprimer avec force en images splendides. Liberté pour le poète — tel est le fond de la Préface. Hugo y développe sa théorie du drame qui, devant représenter toute la vérité, doit se composer de deux éléments, le sublime et le grotesque; sans cela, il n'y a ni vérité ni poésie complète. »La poésie complète est dans l'harmonie des contraires«, — telle est la formule de V.

Hugo sur le mélange des genres. Cependant, s'il lutte pour la liberté, il s'oppose à l'anarchie; il veut que l'on respecte la grammaire tout en mettant un bonnet rouge au dictionnaire:

Guerre à la rhétorique, et paix à la syntaxe!

La Préface de Cromwell a été une déclaration de guerre au classicisme; »Henri III et sa Cour«, pièce de Dumas, une prise de bec; »Hernani« (1830) de Hugo fut la trompette qui sonna la charge décisive. Unité de temps et unité de lieu étaient mises en pièce; le rythme régulier et souvent monotone du vers pseudo-classique n'était pas respecté. La représentation (le 25 février 1830) fut tumultueuse: ce fut une véritable mêlée, pleine d'injures et de scènes de pugilat; et ce n'est pas en vain qu'on l'appela la Bataille d'Hernani.

Victor Hugo, qui fut le plus grand auteur dramatique du romantisme, avait pris dans »Hernani« pour personnage principal un grand seigneur devenu brigand. Dans »Ruy-Blas«, fidèle à ses théories, il prendra un laquais, devenu provisoirement ministre, en qui il incarnera la beauté morale et qu'il récompensera de l'amour d'une reine. Il aime à donner de nobles et de fiers sentiments à des personnes de condition basse et vice versa. Ruy-Blas dira à un grand d'Espagne: »J'ai l'habit d'un laquais, et vous en avez l'âme«. La même chose se produit dans »Le Roi s'amuse«.

Alfred de Vigny, autre représentant célèbre du drame romantique, donna des versions françaises de certaines œuvres de Shakespeare (»Le Marchand de Venise«, »Othello«), écrivit »La Maréchale d'Ancre« (sujet historique pris dans le XVII^e siècle français) et, en 1835, fit représenter »Chatterton«. Dans cette pièce Vigny développa le thème favori du romantisme, à savoir que le poète est un être incompris et malheureux, quelle que soit la forme du gouvernement sous lequel il vit.

Citons aussi **Alexandre Dumas** (»Henri III et sa Cour«, »Antony«), **Alfred de Musset** (»Lorenzaccio«) et **Casimir Delavigne** qui, en partie tributaire des classiques, puisa ses sujets dans l'histoire italienne (»Les Vêpres siciliennes«, »Marino Faliero«), anglaise (»Les Enfants d'Édouard«) et française (»Louis XI«).

À l'encontre du drame, qui puise aux sources du moyen âge et des siècles passés, la comédie romantique traite des sujets pris dans la réalité quotidienne. Elle n'a pas souci des théories de Hugo; son but est de faire briller l'esprit, d'amuser, et rien de plus. À côté de **Vigny** (»Quitte pour la peur«) deux auteurs méritent l'attention: **Alfred de Musset**, qui écrit d'aimables petites comédies faites de presque rien et rappelant le XVIII^e siècle frivole et délicieux (»A quoi rêvent les jeunes filles«, »Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée«, »Il ne faut jurer de rien«, etc.) et **Scribe** (1791-1861), qui fut le grand fournisseur du théâtre français dans cette période que comprend le romantisme (»Bertrand et Raton«, »Le Verre d'eau«, »La Demoiselle à marier«...)

30. Une réaction se dessine contre le théâtre romantique en 1843: cette année la «Lucrèce» de **Ponsard**, faite dans le goût classique, reçut un accueil enthousiaste.

A partir de 1850 le théâtre s'attache à la peinture de la société contemporaine. C'est la comédie de mœurs qui triomphe avec **Émile Augier** (1820-1889; «Le gendre de M. Poirier», «Le mariage d'Olympe», «Les lionnes pauvres»), **Alexandre Dumas fils** (1824-1895; «La dame aux camélias», «Le demi-monde», «La question d'argent»...), **Victorien Sardou** (1831-1908; «Nos intimes», «Nos bons villageois»...; et aussi des drames historiques «Patrie», «La haine»...) et **Édouard Pailleron** (1834-1899; «Le monde où l'on s'ennuie»).

En face de la comédie de mœurs, la période du second Empire voit s'affirmer le succès du vaudeville, pièce mêlée de couplets, uniquement destinée à faire rire. Citons **Eugène Labiche** («Le voyage de M. Perrichon»), **Henri Meilhac** et **Ludovic Halévy** font des opérettes («Mamzelle Nitouche»...).

Vers 1880 le naturalisme apparaît au théâtre. Son créateur est **Henri Becque** (1837-1899; «Les Corbeaux», «La Parisienne»). Citons aussi **Octave Mirbeau** («Les affaires sont les affaires»).

François de Curel, **Paul Hervieu**, **Eugène Brieux** ont des préoccupations sociales. Le théâtre psychologique est représenté par **Georges de Porto-Riche** («Amoureuse», «Le passé», «Le vieil homme»), **Maurice Donnay**, **Henri Lavedan**, **Henry Bataille**.

Parmi les écrivains dramatiques il faut citer aussi: **Edmond Rostand** («Cyrano de Bergerac», «L'Aiglon»...), **Tristan Bernard** (comédies: «L'anglais tel qu'on le parle»...), **Maurice Rostand**, **Jacques Copeau**...

31. HISTORIENS ET CRITIQUES LITTÉRAIRES. — La littérature classique compte fort peu d'ouvrages historiques de grande valeur; au XVII^e et au XVIII^e siècle — à part quelques tentatives isolées (de Bossuet, de Montesquieu et de Voltaire) — l'histoire ne sut être véritablement ni une science ni un art. C'est au XIX^e siècle qu'elle réalisa heureusement l'union de l'art et de la science. Les principaux historiens sont: **Augustin Thierry** (1795-1856; «Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands», «Récits des temps mérovingiens...») et **Jules Michelet** (1798-1874; «Histoire romaine», «Histoire de France»). Il faut citer aussi **Thiers** (1797-1877; «Histoire de la Révolution» et «Histoire du Consulat et de l'Empire»), **Fustel de Coulanges** (1830-1889; «La cité antique»; «Histoire des institutions politiques de l'ancienne France»), **Ernest Renan** (1823-1892; «Histoire des origines du christianisme», «Histoire du peuple d'Israël»; il faut mentionner ses «Souvenirs d'enfance et de jeunesse»), **Hyppolyte Adolphe Taine** (1828-1893; «Origines de la France contemporaine»).

Au XVII^e et XVIII^e siècle les principaux critiques littéraires étaient pour la plupart de grands écrivains, qui abordaient accessoirement ce genre pour exposer leur esthétique et juger leurs prédécesseurs ou leurs contemporains. Au XIX^e siècle une séparation très nette s'établit entre les écrivains proprement dits et les critiques. Les principaux critiques

littéraires sont: **Charles-Augustin Sainte-Beuve** (1804-1869; »Histoire de Port-Royal«, »Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire«, »Critiques et portraits littéraires«, »Portraits littéraires«, »Causeries du lundi«, etc.), **Taine** (»La Fontaine et ses Fables«, »Histoire de la littérature anglaise« etc.), **Francisque Sarcey** (1827-1899; »Quarante ans de théâtre«), **Ferdinand Brunetière** (1849-1906; »Études critiques sur l'histoire de la littérature française«, »Évolution de la poésie lyrique au XIX^e siècle«, etc.), **Jules Lemaitre** (1853-1914; »Les Contemporains«, »Impressions de théâtre«, etc.), **Émile Faguet** (1847-1916; »Notes sur le théâtre contemporain«, »Politiques et moralistes du XIX^e siècle«, »Propos littéraires«, etc.¹

Parmi les contemporains mentionnons **Gustavé Lanson** (né en 1857), **André Le Breton**, **Fortunat Strowski**, etc.

¹ Ovaj »Pregled francuske književnosti« uglavnom je izvod iz odlične antologije M. Braunschvig »Notre littérature étudiée dans les textes I-III« (Paris, Colin, 1931). Ukoliko su navodeni drugi pisci, to je naročito označavano u zagradi.

ceci n'est pas

TABLE DES MATIÈRES.

1. Clarté de la langue française. — A. Rivarol	3
2. Combat des Francs et des Gallo-Romains. — Chateaubriand	4
3. Le Cœur de Hialmar. — Leconte de Lisle	8
4. La Chanson de Roland. — Turolde (?)	11
5. Aymerillot. — Victor Hugo	17
6. Tristan et Yseult (I). — Bérout, Thomas, Eilhart d'Oberg	23
7. Chanson d'un ménestrel. — Colin Muset	28
8. Tristan et Yseult (II). — Bérout, Thomas, Eilhart d'Oberg	29
9. L'an 1000. — J. Michelet	33
10. Que sont mes amis devenus... — Rutebeuf	37
11. Les jongleurs. — Edmond Faral	38
12. La pauvreté de Rutebeuf. — Rutebeuf	40
13. Tristan et Yseult (III). — Bérout, Thomas, Eilhart d'Oberg	41
14. Le Printemps. — Charles d'Orléans	47
15. Le jongleur de Notre-Dame. — Anatole France	47
16. La ballade des pendus. — F. Villon	54
17. De soi-même. — Clément Marot	56
18. L'idéal au Moyen Age. — F. Guizot	56
19. Sonnet pour Hélène. — Pierre de Ronsard	59
20. Je veux lire en trois jours... — Pierre de Ronsard	60
21. L'abbaye de Thélème. — F. Rabelais	61
22. La vengeance de Panurge. — F. Rabelais	64
23. Nostalgie. — Joachim du Bellay	66
24. L'amitié de Montaigne et de La Boétie. — Montaigne	68
25. Prière pour le roi allant en Limousin. — F. de Malherbe	70
26. Les quatre préceptes. — René Descartes	72
27. Le Roi et le Cardinal. — Alfred de Vigny	74
28. Pensées. — Blaise Pascal	78
29. Horace et Curiace. — Corneille	80
30. Le génie de Corneille. — F. Brunetière	83
31. La mort de Turenne. — Madame de Sévigné	84
32. Les hésitations d'Andromaque. — Jean Racine	86
33. La grande règle. — Molière	89
34. Aimer Molière. — Sainte-Beuve	92
35. Le Loup et le Chien. — La Fontaine	95

36. L'Art poétique. — Boileau	97
37. Maximes. — La Rochefoucauld	100
38. Le Roi-Soleil. — Ernest Lavisse	101
39. Lettre à Louis XIV. — Fénelon	105
40. La mort de Louis XIV. — Voltaire	109
41. Pensées. — La Bruyère	111
42. Le distrait. — La Bruyère	112
43. Pour la liberté de la pensée — Voltaire	114
44. Le beau. — Voltaire	117
45. Candide. — Voltaire	118
46. Le fondement de nos opinions. — Montesquieu	123
47. La politique conquérante des Romains. — Montesquieu	125
48. A propos de l'Encyclopédie. — Diderot	127
49. Maximes et pensées. — N. Chamfort	130
50. Réflexions et maximes. — Vauvenargues	131
51. Pensées. — Joubert; A. Rivarol	132
52. L'origine de la propriété. — J.-J. Rousseau	133
53. Un remords tenace. — J.-J. Rousseau	135
54. Le travail. — J.-J. Rousseau	136
55. Lettre à M. le comte de Lastic — J.-J. Rousseau	137
56. Gil Blas chez l'archevêque de Grenade. — Lesage	138
57. Discours sur le style. — Buffon	144
58. Le Barbier de Séville. — Beaumarchais	147
59. Le jeune malade. — André Chénier	151
60. La séance royale du 23 juin 1789. — A. Rimbaud	156
61. Prise de la Bastille. — J. Michelet	158
62. Déclaration des droits de l'homme et du citoyen	160
63. Les révolutions. — A. de Lamartine	163
64. La bataille de Valmy. — A. Rimbaud	166
65. Le soir d'une bataille. — Leconte de Lisle	169
66. L'œuvre de la Révolution. — A. Rimbaud	170
67. La France révolutionnaire et l'Europe. — A. Sorel	172
68. Les livres consolateurs. — Madame de Staël	172
69. De l'esprit de conversation. — Madame de Staël	174
70. Rêveries et aspirations de René. — Chateaubriand	176
71. L'isolement. — A. de Lamartine	178
72. Le génie de Lamartine. — Jules Lemaitre	181
73. Épisode de la bataille de Waterloo. — Stendhal	184
74. Après la bataille. — A. de Lamartine	189
75. »La garde meurt et ne se rend pas« — A. Thiers	190
76. Waterloo. — Victor Hugo	193
77. Napoléon. — A. Thiers	195
78. Moïse. — A. de Vigny	201
79. Pensées. — A. de Vigny	206
80. La Bouteille à la mer. — A. de Vigny	208
81. La philosophie de Vigny. — G. Lanson	212
82. Le dévouement à la science. — A. Thierry	214
83. La probité scientifique. — Gaston Paris	216

84. Pour les pauvres. — Victor Hugo	216
85. Saison des semailles, le soir. — Victor Hugo	219
86. Pour l'honneur du nom. — H. de Balzac	220
87. La mort du père Goriot. — H. de Balzac	223
88. Rappelle-toi. — Alfred de Musset	227
89. Le pélican. — Alfred de Musset	228
90. L'absence. — Eugène Fromentin	231
91. Les colombes. — Théophile Gautier	232
92. Le pot de fleurs. — Théophile Gautier	233
93. Deux amis. — Guy de Maupassant	234
94. Nox. — Leconte de Lisle	242
95. Les bergers. — J.-M. de Heredia	243
96. La Trebbia. — J.-M. de Heredia	244
97. L'esclave. — J.-M. de Heredia	245
98. Qu'est-ce qu'une patrie? — F. de Coulanges	246
99. Colette Baudoche. — Maurice Barrès	249
100. Le vase brisé. — Sully Prudhomme	256
101. Les morts qui parlent. — M. de Vogüé	257
102. La moisson. — Émile Zola	259
103. L'albatros. — Ch. Baudelaire	261
104. Élévation. — Ch. Baudelaire	262
105. Le testament d'un savant. — L. Pasteur	263
106. Mon rêve familial. — Paul Verlaine	264
107. L'heure du berger. — Paul Verlaine	266
108. La lune blanche. — Paul Verlaine	267
109. Le Défilé de la Hache. — G. Flaubert	268
110. Les étoiles. — Alphonse Daudet	273
111. Le dormeur du val. — Arthur Rimbaud	280
112. Les livres. — Henri de Régnier	280
113. La nation. — Ernest Renan	282
114. Puissance de la poésie. — H. Taine	283
115. L'historien de la littérature et le critique littéraire. — É. Faguet	286
116. Soir sur la plaine. — Albert Samain	287
117. Paysage monténégrin. — Pierre Loti	289
118. Accalmie. — Jean Moréas	291
119. Les belles roses. — R. de Montesquiou	293
120. Chanson. — M. Mæterlinck.	293
121. J'écris pour que le jour... — Comtesse de Noailles	295
122. Dans la vigne. — Georges Duhamel	296
123. La chanson de Marie-des-Anges. — J. Richepin	301
124. Le coffret. — Georges Rodenbach	302
125. Fragments d'un journal intime. — H.-F. Amiel	303
126. Le passeur d'eau. — Émile Verhaeren	306
127. La joie. — Henri Bergson	309
128. Ma maison. — Jean des Cognets	311

DODATAK

1. Notes sur la Serbie. — A. de Lamartine	313
2. Une visite au prince Milosch, à Vienne. — M. Blanqui	315
3. Pour la Serbie. — Victor Hugo	318
NOTIONS DE VERSIFICATION	321
HISTORIQUE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE	332

TABLE PAR NOMS D'AUTEURS.

- Amiel (H.-F.):** Fragments d'un journal intime 303
- Balzac (Honoré de):** Pour l'honneur du nom 220
 La mort du père Goriot 223.
- Barrès (Maurice):** Colette Baudoche 249
- Baudelaire (Charles):** L'albatros 261
 Élévation 262
- Beaumarchais:** Le Barbier de Séville 147
- Bergson (Henri):** La joie 309
- Blanqui (M.):** Une visite au prince Milosch, à Vienne 315.
- Boileau:** L'Art poétique 97
- Brunetière (Ferdinand):** Le génie de Corneille 83
- Buffon:** Discours sur le style 144
- Chamfort:** Maximes et pensées 130
- Chanson de Roland (La)** 11
- Chateaubriand:** Combat des Francs et des Gallo-Romains 4
 Rêveries et aspirations de René 176
- Chénier André:** Le jeune malade 151
- Corneille (Pierre):** Horace et Curiace 80
- Coulanges (Fustel de):** Qu'est-ce qu'une patrie? 246
- Daudet (Alphonse):** Les étoiles 273
- Déclaration des droits de l'homme et du citoyen** 160
- Descartes (René):** Les quatre préceptes 72
- Des Cognets (Jean):** Ma maison 211
- Diderot (Denis):** À propos de l'Encyclopédie 127
- Du Bellay (Joachim):** Nostalgie 66
- Duhamel (Georges):** Dans la vigne 296
- Faguet (Émile):** L'historien de la littérature et le critique littéraire 286
- Faral (Edmond):** Les jongleurs 38
- Fénelon:** Lettre à Louis XIV 105
- Flaubert (Gustave):** Le Défilé de la Hache 268
- France (Anatole):** Le jongleur de Notre-Dame 47
- Fromentin (Eugène):** L'absence 231
- Gautier (Théophile):** Les colombes 232
 Le pot de fleurs 233
- Guizot (François):** L'idéal au Moyen Age 56
- Heredia (J.-M. de):** Les bergers 243
 La Trebbia 244
 L'esclave 245
- Hugo (Victor):** Aymerillot 17
 Waterloo 193
 Pour les pauvres 216
 Saison des semailles 219
 Pour la Serbie 318
- Joubert (Joseph):** Pensées 132
- La Bruyère:** Pensées 111
 Le distrait 112
- La Fontaine:** Le Loup et le Chien 95
- Lamartine (Alphonse de):** Les révolutions 163
 L'isolement 178
 Après la bataille 189
 Notes sur la Serbie 313
- Lanson (Gustave):** La philosophie de Vigny 212
- La Rochefoucauld:** Maximes 110
- Lavisse (Ernest):** Le Roi-Soleil 101

- Leconte de Lisle:** Le Cœur de Hialmar 8
Le soir d'une bataille 169
Nox 242
- Lemaître (Jules):** Le génie de Lamartine 181
- Lesage (A.-R.):** Gil Blas chez l'archevêque de Grenade 138
- Loti (Pierre):** Paysage monténégrin 289
- Mæterlinck (Maurice):** Chanson 293
- Malherbe (François de):** Prière pour le roi allant en Limousin 70
- Marot (Clément):** De soi-même 56
- Maupassant (Guy de):** Deux amis 234
- Michelet (Jules):** L'an 1000 33
Prise de la Bastille 158
- Molière:** La grande règle 89
- Montaigne (Michel de):** L'amitié de Montaigne et de La Boétie 68
- Montesquieu:** Le fondement de nos opinions 123
La politique conquérante des Romains 125
- Montesquiou (Robert de):** Les belles roses 293
- Moréas (Jean):** Accalmie 291
- Muset (Colin):** Chanson d'un ménestrel 28
- Musset (Alfred de):** Rappelle-toi 227
Le Pélican 228
- Noailles (Comtesse de):** J'écris pour que le jour 295
- Orléans (Charles d'):** Le Printemps 47
- Paris (Gaston):** La probité scientifique 216
- Pascal (Blaise):** Pensées 78
- Pasteur (Louis):** Le testament d'un savant 263
- Rabelais (François):** L'abbaye de Thélème 61
La vengeance de Panurge 64
- Racine (Jean):** Les hésitations d'Andromaque 86
- Rimbaud (Alfred):** La séance royale du 23 juin 1789 156
La bataille de Valmy 166
L'œuvre de la Révolution 170
- Régnier (Henri de):** Les livres 280
- Renan (Ernest):** La nation 282
- Richepin (Jean):** La chanson de Marie-des-Anges 301
- Rimbaud (Arthur):** Le dormeur du val 280
- Rivarol (A.):** Clarté de la langue française 3
Pensées 132
- Rodenbach (Georges):** Le coffret 302
- Ronsard (Pierre de):** Sonnet pour Hélène 59
Je veux lire en trois jours 60
- Rousseau (Jean-Jacques):** L'origine de la propriété 133
Un remords tenace 135
Le travail 136
Lettre à M. le comte de Lastic 137
- Rutebeuf:** Que sont mes amis devenus 37
La pauvreté de Rutebeuf 40
- Sainte-Beuve:** Aimer Molière 92
- Samain (Albert):** Soir sur la plaine 287
- Sévigné (Madame de):** La mort de Turenne 84
- Sorel (Albert):** La France révolutionnaire et l'Europe 172
- Staël (Madame de):** Les livres consolateurs 172
De l'esprit de conversation 174
- Stendhal:** Épisode de la bataille de Waterloo 184
- Sully Prudhomme:** Le vase brisé 256
- Taine (Hippolyte):** Puissance de la poésie 283
- Thierry (Augustin):** Le dévouement à la science 214
- Thiers (Adolphe):** »La garde meurt et ne se rend pas« 190
Napoléon 195

- Tristan et Yseult** 23, 29, 41
Vauvenargues: Réflexions et maximes 131
Verhaeren (Émile): Le passeur d'eau 306
Verlaine (Paul): Mon rêve familial 264
L'heure du berger 266
La lune blanche 267
Vigny (Alfred de): Le Roi et le Cardinal 74
Moïse 201
Pensées 206
La Bouteille à la mer 208
Villon (François): La ballade des pen-
dus 54
Vogüé (Melchior de): Les morts qui
parlent 257
Voltaire: La mort de Louis XIV 109
Pour la liberté de la pensée 114
Le beau 117
Candide 118
Zola (Émile): La moisson 259
-

Školske knjige od istog pisca

- Radoje L. Knežević: Francuska čitanka** za V i VI razred srednjih škola. Sa 38 slika i 2 karte u slogu, 24 strane umetničkih reprodukcija i kartom Francuske u boji. Beograd, Profesorska zadruga, 8°, str. 150. Izdanja: I—1936, II—1937. 30.—
- Radoje L. Knežević: Francuska čitanka. Sa kratkom metrikom i pregledom francuske književnosti.** Za VII i VIII razred srednjih škola. Beograd, Profesorska zadruga, 8°, str. 356. Izdanja: I—1934, II—1935, III—1937, IV—1938 god. 50.—
- Radoje L. Knežević: Francuska gramatika** za srednje škole. Beograd, 1937, Profesorska zadruga, 8°, str. 208. 30.—
- Charles Perrault: Contes de fées.** Avec des notes par Radoje L. Knéjévitch. Beograd, Librairie franco-serbe A. M. Popovitch, in 8°, p. 73. Editions: I—1932, II—1934, III—1936, IV—1937 15.—
- Victor Hugo: Hernani.** Avec une notice biographique, une notice littéraire et des notes explicatives par Paul Vrijdaghs et Radoje L. Knéjévitch. Beograd, Librairie franco-serbe A. M. Popovitch, in. 8°, p. 111. Editions: I—1929, II—1932 20.—

*S'acquerire = factum
et probatum est*

